N° 660 36e Année. Tome CLXXXIV 15 Décembre 1925

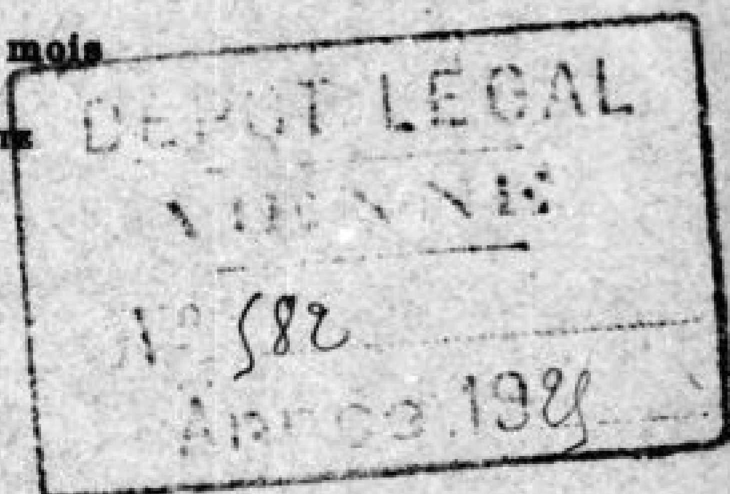
MERCVRE

DE

FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE





—

PRIX DU NUMÉRO

France........ 4 fr. | Etranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

PRIX LASSERRE
1925

EDMOND PILON

Muses et Bourgeoises de Jadis (*Madame d'Aulnoy ou la Fée des Contes. Mesdames Pilou et Cornuel. Madame Denis ou « Maman » Voltaire. Madame Greuze ou « la Cruche cassée ». Madame Cottin ou la Femme sensible. Mistress Cook*). Un volume in-18. Prix . . . . 7 fr. 50

Francis Jammes et le Sentiment de la Nature (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Un volume in-16 . . . . 2 fr. 50

Portraits tendres et pathétiques (*Madame de Brézé. La Dame du Louvre. La vie de M. Pomme. Virginie de Maldives. La Seconde Madame Danton. Balzac et Peytel*). Un volume in-18. Prix . . . . 7 fr. 50

Portraits de sentiment (*Daniel de Foe. Suite au récit du chevalier Des Grieux. Louis Chénier. Madame Daubenton. Le Général Marceau et Mademoiselle des Melliers*). Un volume in-18 . . 7 fr. 50

BULLETIN FINANCIER

Nos grandes banques se relèvent méthodiquement: Comptoir d'Escompte, 850; Société Générale, 785; Banque de Paris, 1.229. Il y a aussi des hausses très substantielles sur les valeurs d'électricité, de charbonnages : Lens, 365 ; Courrières, 695, et de textiles : Dollfus, 3.580 ; Comptoir de l'Industrie Linière, 979. Mais il faudrait énumérer à peu près toute la cote si l'on voulait citer tous les titres qui ont participé à la hausse. Bornons-nous à dire que parmi les plus effervescentes, ce sont les caoutchoutières qui tiennent encore le premier rang : Padang, 1.950 ; Terres-Rouges, 1.500. Les affaires de phosphate, de produits chimiques, de pétrole n'ont pas été négligées, non plus que certains fonds d'Etat étrangers, tels les Russes qui sont particulièrement fermes : Consolidé 4 o/o, 1re et 2e séries, 31,45. Rapide avance des valeurs d'alimentation et amélioration encore légère, mais réelle tout de même, d'un certain nombre d'obligations prises un peu partout : Communales 1879, 400 ; Bons Nord 6 o/o, 402 ; Union d'Electricité 6 o/o, 322 ; Gaz et Eaux 6 o/o, 351.

Le Masque d'Or.

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

L'Assemblée générale ordinaire des actionnaires du Crédit Mobilier Français a été tenue le 21 novembre. Sur 95.836 actions déposées, 88.595 étaient présentes ou représentées.

Toutes les résolutions ont été adoptées à l'unanimité moins une abstention.

L'Assemblée a fixé à Frs. 35 par action le montant du dividende, au lieu de Frs. 32,50 l'an dernier, et décidé qu'il serait mis en paiement à partir du 23 novembre.

M. le comte de Bourbon-Busset a été nommé administrateur pour une durée de six années et le mandat de M. P. Boucheron, administrateur sortant, a été renouvelé pour la même période.

Avant de lever la séance, M. Luquet, président, a remercié, au nom du Crédit Mobilier Français, les actionnaires de la confiance qu'ils avaient témoignée au Conseil par leur présence et leurs votes.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

BULLETIN FINANCIER

Les changes ont eu cette quinzaine des mouvements désordonnés, la livre ayant atteint un moment le cours de 121,50 auquel elle n'était jusqu'ici jamais parvenue ; elle redescendit par la suite aux environs de 112 pour osciller entre ce chiffre et 117. La démission du Cabinet Painlevé n'a causé ni surprise ni changement marqué dans les tendances du marché qui demeure vraiment ferme pris dans son ensemble. Ajoutons qu'en ce qui concerne les valeurs internationales, Londres, par ses achats répétés sur notre place, n'a pas été étranger aux progrès réalisés dans ce compartiment.

Nos rentes sont soutenues et on note une certaine amélioration du 3 o/o Perpétuel et du 6 o/o 1920 ; aux fonds étrangers, grande fermeté des rentes ottomanes et surtout du Serbe 4 o/o 1895, en hausse de plusieurs points à 89.45 ; les Russes sont inchangés.

Au groupe bancaire, la Société Générale est à 798, le Comptoir d'Escompte à 845, le Crédit Lyonnais à 1357, c'est-à-dire à des chiffres voisins de leur niveau précédent. Parmi les banques étrangères, on relève de nombreux achats en Banque Nationale du Mexique, qui passe de 750 à 815 dans l'espoir du règlement de ses comptes avec l'Etat. Les valeurs d'électricité, de métallurgie, de textile restent peu achalandées, la Bourse pour l'instant concentrant ses achats sur les sociétés d'entreprises productrices de matière première, conformément à la hausse des métaux, des phosphates et surtout des caoutchoucs. Ces dernières sont au nombre des plus brillantes et leur envolée se poursuit chaque jour, ainsi qu'il appert de ces quelques cours, obtenus par celles qui sont les plus traitées : Padang, 1354 ; Terres Rouges, 1010 ; Caoutchoucs de l'Indo-Chine, 1665 ; Malacca, 527.

Valeurs minières actives et d'une grande fermeté : Rio, 5100 ; Peñarroya, 1252 ; Montecatini, 230. Bonne contenance des pétrolifères : Royal Dutch, 39.000 ; Shell, 548. Valeurs industrielles étrangères bien traitées : Azote, 1729 ; Lautaro, 798 ; Nitrate Railways, 1710.

Le Masque d'Or.

COMPAGNIE PARISIENNE DE DISTRIBUTION D'ÉLECTRICITÉ

Sté An. au capital de 100.000.000 fr. Registre Commerce : Seine 105.670

Cette Société procède au placement d'un nombre maximum de 487.000 Bons décennaux 7 o/o de 500 francs — au prix de 435 francs par Bon, — jouissance du 1er Novembre 1925.

Ces Bons seront remboursés le 1er novembre 1935 pour leur montant nominal de 500 francs. La Société se réserve toutefois la faculté, à partir du 1er janvier 1930, de procéder à l'amortissement anticipé de tout ou partie de ces Bons, soit par leur remboursement au pair, soit par rachats en Bourse au-dessous du pair.

L'intérêt annuel de 35 francs sera payable par moitié les 1er mai et 1er novembre de chaque année. Le premier coupon sera payable le 1er mai 1926. Le paiement des coupons et le remboursement des titres seront effectués nets de tous impôts présents et futurs, exception faite de la taxe de transmission.

Cet emprunt, approuvé par la Ville de Paris, servira à constituer une avance temporaire de trésorerie, remboursable par la Ville comme il est prévu à l'article 28 *bis* de la Convention de Concession du 5 septembre 1907, ledit article modifié et complété par les Avenants approuvés par décrets des 7 août 1921, 24 mai 1924 et 14 août 1925. Cette opération est réalisée en vue de l'exécution de travaux complémentaires de premier établissement.

Les demandes seront servies au fur et à mesure de leur arrivée jusqu'à concurrence du nombre de titres disponibles chez chacun des guichets des établissements suivants : Banque de Paris et des Pays-Bas, Banque de l'Union parisienne, Comptoir national d'Escompte de Paris, Crédit lyonnais, Crédit mobilier français, Société générale pour favoriser le développement du commerce et de l'industrie en France, Banque nationale de crédit, Crédit commercial de France, dans tous leurs sièges, succursales et agences en France.

La publication de la Notice prescrite par la loi a été effectuée au *Bulletin des Annonces légales et obligatoires* à la charge des Sociétés financières en date du 19 octobre 1925, n° 42.

MERCVRE DE FRANCE

26, RVE DE CONDÉ, PARIS (6e)

R. C. SEINE 80.493

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts, Philosophie Histoire, Sociologie, Sciences, Critique, Voyages, Bibliophilie Littératures étrangères. Revue de la Quinzaine.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES

Un an : 70 fr. | 6 mois : 38 fr. | 3 mois : 20 fr. | Un numéro : 4 fr.

ÉTRANGER

1° Pays ayant accordé le tarif postal réduit :

a) *Sans limitation de date* : Allemagne, République Argentine, Autriche, Belgique, Bulgarie, Cuba, Ethiopie, Grèce, Hongrie, Italie et colonies, Lettonie, Luxembourg, Paraguay, Perse, Pologne, Portugal, Roumanie, Russie, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Uruguay, Yougoslavie.

b) *Jusqu'au 1er janvier 1927* : Canada, Etats-Unis, Suède.

Un an : 85 fr. | 6 mois : 46 fr. | 3 mois : 24 fr. | Un numéro : 4 fr. 50.

c) *Jusqu'au 1er janvier 1926* : Angleterre et Ecosse, Danemark, Norvège, Pays-Bas, Suisse, Turquie. — Pour cette dernière catégorie, les abonnements nouveaux et les réabonnements ne sont comptés au tarif ci-dessus que du 1er octobre au 15 décembre ; la période allant du 1er janvier 1926 à la fin de l'abonnement est comptée au tarif suivant :

2° Tous autres pays étrangers :

Un an : 100 fr. | 6 mois : 54 fr. | 3 mois : 28 fr. | Un numéro : 5 fr.

On s'abonne à nos guichets, 26, rue de Condé, chez les libraires et dans les bureaux de poste. Les abonnements sont également reçus en papier-monnaie français et étranger, mandats, bons de poste, chèques postaux, chèques et valeurs à vue, coupons de rentes françaises nets d'impôt à échéance de moins de 3 mois. Nous faisons présenter à domicile, sur demande, une quittance augmentée d'un franc pour frais.

Il existe un stock important de numéros et de tomes brochés, qui se vendent, quel que soit le prix marqué : le numéro, 4 fr. ; le tome autant de fois 4 fr. qu'il contient de numéros. Port en sus pour l'étranger.

Chèques postaux. — Les personnes titulaires d'un compte-courant postal peuvent s'abonner par virement à notre compte de chèques postaux, *PARIS-259-31* ; celles qui n'ont pas de compte-courant peuvent s'abonner au moyen d'un chèque postal dont elles se seront procuré l'imprimé soit à la poste, soit, si elles habitent un lieu dépourvu ou éloigné d'un bureau, par l'intermédiaire de leur facteur. Le nom, l'adresse de l'abonné et l'indication de la période d'abonnement devront être très lisiblement écrits sur le talon de correspondance.

En ce qui concerne les ***Abonnements étrangers***, certains pays ont adhéré à une convention postale internationale donnant des avantages appréciables. Nous conseillons à nos abonnés résidant à l'étranger de se renseigner à la poste de la localité qu'ils habitent.

Les avis de **changements d'adresse** doivent nous parvenir, accompagnés d'un franc, au plus tard le 7 et le 22, faute de quoi le numéro va encore une fois à l'ancienne résidence. A toute communication relative aux abonnements doit être jointe la dernière étiquette-adresse.

Manuscrits. — Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an. Pour les recevoir à domicile, ils devront envoyer le montant de l'affranchissement.

COMPTES RENDUS. — Les ouvrages doivent être adressés **impersonnellement** *à la revue. — Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages* **personnels** *et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.*

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc TEXIER.

ÉLÉMIR BOURGES

—

Au lendemain de la mort de Pierre Louys, nous pouvions écrire que, comme artiste, l'écrivain disparu était surtout un exemple. Que ne pas dire alors après la mort d'Elémir Bourges ? En cinq mois ont disparu deux artistes aux scrupules stricts, qui consentaient à publier leurs œuvres seulement lorsqu'elles leur paraissaient parfaites, au moins dans la forme, et qui n'ont jamais cherché l'abondance ; c'étaient aussi deux grands érudits et deux grands humanistes.

Je sais bien qu'il y a fort longtemps, Bourges fut journaliste ; mais cela ne compte pas et je m'assure que ses articles de critique furent toute indépendance et toute vérité. Ce qui compte, ce sont ses livres. Sans doute en connaissez-vous quatre : le *Crépuscule des Dieux* et *Sous la Hache*, qui sont de 1884 et 1885, *les Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent*, qui est de 1893, enfin la *Nef* dont seize scènes parurent en 1904 et l'œuvre totale en trente-trois scènes (1922). Il existe encore une nouvelle assez courte, l'*Enfant qui revient* (1905), et qui est la seule œuvre que Bourges ait donnée sur commande pour une collection particulière. J'ajoute que les familiers de Bourges savaient qu'il avait écrit au moins trois autres livres, mais aussi qu'il en avait détruit le manuscrit parce qu'il n'en était pas satisfait.

Cette énumération si courte vous retrace, je pense, la carrière de cet homme de lettres et vous montre sa conscience. Elémir Bourges avait travaillé pendant sept ans au *Crépuscule des Dieux*, dix années aux *Oiseaux s'envolent* et vous voyez que la *Nef* occupa plus de vingt années les pensées de l'écrivain.

Tout de suite, vous songez à Flaubert. C'est juste. Outre que l'on peut rapprocher la *Nef* de la *Tentation de saint Antoine*, les deux carrières montrent une même assiduité aux lettres, une même intransigeance personnelle, un même goût de la solidité formelle, une même masse de lectures. Cependant, si l'on rappelle les goûts et les opinions littéraires de Bourges, on les trouve certes moins difficiles ou moins étroits que ceux de Flaubert. Je crois que ce dernier s'assommait d'un vrai fatras de lectures lorsqu'il avait l'intention d'un sujet à traiter; pour le reste du temps, s'il s'enivrait de quelque livre, c'était pour le bonheur d'en goûter la forme. Bourges toutefois lisait tout en vue de constamment tout connaître : nul, mieux que lui, ne connut la littérature française et l'anglaise ; de celle-ci il aimait particulièrement les grands poètes dramatiques de l'époque élizabéthaine, Shakespeare d'abord. Ensuite, il connaissait à merveille les écrivains de l'ancienne Grèce, puis les dogmes de toutes les religions, celles de l'Inde notamment. A côté de cela cependant et pour son divertissement, Elémir Bourges adorait les romans d'aventures : les feuilletons ne le rebutaient point et Dumas le père l'enchantait. Il faut pour cela aimer l'imagination au delà même des répugnances du style. A vrai dire, j'aime assez cet éclectisme singulier, que l'on peut certes ne point partager, qu'il est même dangereux peut-être de partager lorsque l'on ne se sent pas la vigueur intellectuelle d'un Bourges, mais qui montre un esprit fort ouvert à l'assimilation et un homme saturé de littérature, qui cependant n'a pas laissé son esprit se pervertir par la littérature. C'est bon pour les critiques de mépriser justement l'auteur des *Trois Mousquetaires*.

Ne nous laissons point égarer cependant par ces goûts divers d'Elémir Bourges. Retenons-en qu'il aimait ce qui avait une sorte de vie, ce qui avait une certaine grandeur, ce qui, en général, était au dessus de la mesure ordinaire de l'homme commun. Il lui fallait que les grandes idées, parmi lesquelles il se plaisait à vivre, s'incarnassent en des figures amplifiées, s'exprimassent par des événements prodigieux, ou surnaturels, voire même légendaires et apocalyptiques. La vraie classe de cet homme était la poésie idéale, heurtée et immense, des tragiques grecs, des Shakespeare, des Hugo, des Gœthe.

Elémir Bourges voulait que la pensée s'extériorisât violemment. Les stylisations cérébrales n'étaient point de son goût et l'on dit que Maurice Barrès (qui en retour ne comprenait point Bourges) le crispait, du moins le Barrès des trois idéologies.

Y a-t-il une disparate flagrante entre ces dispositions et la vie quasi-monacale que Bourges mena? Il faut croire que l'écrivain vécut au milieu d'une perpétuelle fête intellectuelle; je veux dire que constamment son esprit s'enchantait à traduire ses réflexions en imagination, car c'est aussi une fête intellectuelle que celle que l'on drape de sombre et que l'on accompagne des sonneries des trompettes d'argent d'un jugement dernier et sans espérance. J'allègue ici le pessimisme foncier et total d'Elémir Bourges. Toujours est-il que la personne émaciée et austère de Bourges vécut retirée du monde, au milieu de quelques amis, certes, mais surtout parmi les bibliothèques et les livres, vieux et neufs. Sans richesse, Bourges ne vécut que pour la littérature, et cela ramène l'image de Flaubert. Ce n'est pas un autre personnage que le sien que M. Paul Bourget a été chercher pour mettre en un de ses romans un homme « qui est entré en littérature comme on entre en religion » et qui représente « la simplicité du vrai croyant », pour citer les paroles mêmes de M. Bourget s'appliquant directement cette fois à Bourges.

C'est une très belle figure, et comme d'un autre âge, qui vient de s'éteindre. Il reste sur elle comme un vivant rayon de la Renaissance.

§

Sa littérature appartient à la plus haute classe, quelque danger que comporte une telle affirmation qui s'adresse à un mort d'hier. Pour Bourges, ce danger n'apparaît plus inéluctable, pour ce que ses livres sont à peu près « inactuels ». Ils sont fixés dans le temps là où la pensée se pose lorsqu'elle envisage des hommes, non ce qu'ils ont de passager, mais ce qu'ils ont de perpétuel, l'essence même de leur destinée terrestre et métaphysique ; et ces œuvres durent être, dès l'instant de leur apparition, recouvertes de cet émail formel qui fait si rarement qu'un livre prend tout de suite cette solidification qui lui retire la disgrâce, d'abord inaperçue, ou la grâce, d'abord contestée, d'être un ouvrage qui ne répond jamais à la mode du jour.

Lorsque Elémir Bourges vint, le naturalisme de Zola avait grossi en caricature la laideur coutumière de la vie basse ; les plus jeunes, ceux-là mêmes qui étaient de la génération de Bourges, avaient imaginé de cultiver volontairement les sujets les plus plats et de repousser, avec une horreur révoltée, les aventures hors du commun le plus strict et le plus trivial ; d'autres préféraient le roman psychologique ou prétendu ainsi, dont on sait la fortune. Les uns et les autres toutefois refusaient de sortir de leur époque, de s'élever et de hausser leurs imaginations au dessus du niveau habituel de leurs contemporains. Ne reprochons rien à ces écrivains : ils continuèrent la bonne tradition de fournir les hommes d'une littérature de sens moyen, et puis tous les monts ne peuvent atteindre les élévations dominantes. Le repos que donnent les coteaux n'est point méprisable. Il n'en va pas moins que les livres de Bourges ne satisfaisaient guère les goûts du jour. Bourges était de ceux que cette contingence ne frappe pas. Bien au contraire et

à mesure qu'il avança dans sa vie, il semble bien s'être élevé de plus en plus, et par conséquent s'être éloigné progressivement d'un auditoire nombreux. Parlons franc : nulle époque ne se trouve de plain-pied avec le niveau intellectuel et poétique de livres tels que sont certains des siens dès qu'ils paraissent. L'humanité les révère ensuite, mais cette révérence reste dans les siècles, plus timide et respectueuse que familière. Croyez-vous que beaucoup fassent leur lecture du *Prométhée enchaîné*, du *Paradis perdu*, de la *Divine Comédie*, du second *Faust* ou même de la *Tentation de saint Antoine* ? Le destin de la *Nef* peut attendre le même respect que celui qui entoure ces œuvres-là ; mais quand je parle de respect, j'entends aussi celui qui préserve des approches publiques et fréquentes.

Sous la Hache parut après le *Crépuscule des Dieux*, mais avait été écrit avant. *Sous la Hache* est un récit normal, dramatique et supérieur à ce que je crois qu'en pensèrent certains contemporains, qui le jugèrent en comparaison trop formelle avec les deux œuvres suivantes. Il est vrai cependant que le dessin en est très arrêté et que ses arêtes sont vives ; c'est l'ouvrage d'un très remarquable écrivain, mais que l'on peut ne pas tenir pour celui d'une classe exorbitante. Du point de vue du resserrement dramatique, c'est le livre de Bourges qui reste le plus satisfaisant au goût des tenants de la composition classique. — Le *Crépuscule des Dieux* ne déborde pas encore cette composition ; l'écrivain y développe pourtant sa puissance et il s'amplifie, mais le cadre régulier du roman, s'il est fermement rempli, n'éclate pas. Dans les *Oiseaux s'envolent et les fleurs tombent* en revanche, il est évident que l'ambition de l'auteur excède le monde ordinaire du roman et que sa pensée a une luxuriance qui s'épanouit en fleurs et en feuillages qui cachent toutes les limites du récit. Il en arrive souvent ainsi aux lyriques ou à ceux qui veulent qu'une œuvre contienne une vision totale du monde ou de l'homme ; et les livres qu'ils laissent deviennent de plus en plus touffus et

comme allongés de tous les nouveaux étages que successivement la pensée a escaladés. Car chez les grands hommes, chez les génies, le lyrisme intellectuel ne s'arrête pas de s'élargir : lorsqu'une œuvre est achevée, la suivante est plus foisonnante, moins cependant que la prochaine. De telle sorte que, les cadres littéraires étant limités par ces règles qu'il faut bien alléguer même si l'on parle des génies, le grand ambitieux de lyrisme intellectuel en arrive parfois à donner une œuvre qui est un monstre magnifique, mais un monstre. Elémir Bourges n'en est pas là avec les *Oiseaux s'envolent*, quoiqu'une certaine disproportion vous y frappe entre les parties narratives et les parties philosophiques, ainsi qu'un certain chaos eschylien ou shakespearien dans la juxtaposition formidable des monceaux. Je veux m'imaginer la pensée de ces grands lyriques intellectuels, de qui je ne peux me séparer en m'entretenant de Bourges, comme une fusée d'artifice qui monte dans le ciel : à chaque moment de son ascension elle déplace le point de vue juste duquel l'homme resté à terre, le lecteur, peut mesurer les proportions de sa trajectoire ; il en vient que cette proportion s'écarte de plus en plus de l'estimation satisfaisante qu'en peut faire ce viseur, ou ce lecteur, qui ne bouge point de sa place. Positivement, la traînée de la fusée va à perte de vue et, mon Dieu ! c'est à un vertige qu'elle vous amène, tout en vous imposant sa grandeur. Dans l'ordre de la pensée, il y a de très grands auteurs qui ainsi, et du fait même de leur grandeur, ne sont plus en règle avec les proportions de leur œuvre. Ils ont en vérité déformé des cadres ; il est rare qu'eux-mêmes en aient le sentiment, ou bien ils regardent ces cadres comme puérils ou encombrants. Mais notre fusée d'artifice, la voici qui s'épanouit en une gerbe de feu. Tout haut placée qu'elle est, cette gerbe transforme l'équilibre visuel ; elle s'étend selon un autre rythme et une autre ordonnance que la colonne de fusée : l'admirateur qui la contemple, si petit et si loin d'elle, embrasse cependant sa forme et son ordre qui ont

une disposition équitable. — Ainsi d'Elémir Bourges : il est sorti de la gaine trop étroite du roman et il a conçu la *Nef*. Quelque vaste qu'ait été alors l'ambition du poète, quelque dynamique qu'ait été sa pensée, l'auteur a su trouver un nouvel équilibre devenu capable de supporter son œuvre. Bourges s'est servi du grand poème en prose et dialogué. Non pas fait pour la scène, un tel ouvrage permet toutes les élévations et toutes les oppositions de la pensée. Sa magnificence peut être ailleurs que dans une progression mesurée des événements et résider dans la beauté pure d'une philosophie dont la vérité littéraire est son expression poétique, saisissante et fulgurante.

Il est vrai que pour consentir à une œuvre d'un attrait si caché, pour renoncer à la renommée qu'apportent les fabulations romanesques, parce que les exigences idéales refusent le cadre du roman, il faut ce désintéressement, ce don total de l'homme à son œuvre qui, je l'ai dit, possédaient Elémir Bourges tout entier.

Cependant, je n'ai pas voulu montrer autre chose jusqu'ici que l'élargissement croissant de la pensée de Bourges, son épanouissement sans bavures. Vous avez pu noter, en même temps, que l'élaboration de ses œuvres lui demandait de plus en plus de temps : sept, puis dix, enfin vingt années passées.

Tel est l'exemple.

§

Un écrivain qui, comme Elémir Bourges, fut peu fécond en nombre de livres, présente cet avantage au critique qui l'étudie qu'il peut donner une analyse de ses œuvres.

J'avertis tout de suite que je n'ai point la prétention d'analyser ici la *Nef*. Si mon propos était de faire cette analyse, ce n'est point un article que j'entreprendrais : ce serait un volume. Seul un long espace permettrait de parler comme il faut de la *Nef*. Les indications que l'on en peut donner dans une courte étude d'ensemble sur Bourges, ne

doivent pas être autre chose que quelques traits dont l'intention est que le portrait soit synthétique.

Pour la raison contraire et cependant avec la même intention, je dirai seulement de *Sous la Hache* que ce court récit est un épisode des guerres de Vendée. Le raconter est inutile et je me servirai simplement de l'art qui s'y trouve pour dire qu'on y voit un raccourci de celui plus ample du *Crépuscule des Dieux* et des *Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent*.

Le *Crépuscule* donc est, je le dis immédiatement, l'histoire du duc de Brunswick, nommé ici Charles d'Este, qui, battu par la Prusse en 1866, dut abandonner ses Etats, se réfugier à Paris et finir sa vie en traînant le monde, ses prodigieuses richesses avec lui et ses malheurs surprenants à la remorque. Donc la première scène se passe en une fête au milieu de laquelle arrive la nouvelle de l'invasion prussienne : le duc, éperdu, fuit emmenant avec lui familiers et trésors mêlés. La seconde partie se passe à Paris, en une série de fêtes et de débauches. L'épilogue à Bayreuth pendant la grande fête qui y fut donnée pour la représentation du drame musical de Wagner qui donne précisément son titre au roman.

Vous voyez que, sauf l'épilogue, le gros de l'histoire se déroule entre 1866 et 1870. Ce n'est cependant pas, à proprement dire, un roman historique que Bourges a voulu écrire là. Il a pris une existence historique, qu'il a d'ailleurs peu voilée sous un faux nom, et il en a véritablement fait un personnage de légende, un personnage épique en qui il a incarné un type humain, ou, pour mieux dire, un témoin des passions grossies de la nature humaine. C'est le procédé des tragiques et plus exactement celui des dramatiques du romantisme de tous les temps. J'insiste sur ceci que ce n'est pas une remarque que je fais là, sur la ressemblance d'un roman de Bourges avec les œuvres de ces grands dramatiques : c'est par volonté que l'auteur du *Crépuscule des Dieux* a ainsi envisagé son art. Il est remonté à la source

et son grand bonheur fut de réussir non pas une copie, mais une œuvre originale et cependant rattachée à la grande tradition. Le *Crépuscule* n'est pas un roman historique, parce qu'il fait vivre ses personnages à force d'imagination, parce qu'il les réinvente selon une vérité humaine dans un cadre vrai.

La sécurité que vous éprouvez en lisant un roman de Bourges vient de ceci, que vous sentez constamment l'éternité sous les personnages et sous les événements. Notez qu'Elémir Bourges n'a jamais consenti à composer un roman moderne ou bourgeois. Il a cru d'abord que des personnages exceptionnels, non point des surhommes au sens métaphysique, mais des hommes dégagés par leur situation des ordinaires lois de la société, étaient nécessaires au poète pour donner un reflet suffisamment grand de l'humanité. J'ai dit l'époque et les personnages du *Crépuscule* ; l'époque des *Oiseaux s'envolent* est dans les années qui suivirent immédiatement 1870 et les personnages en sont des grands-ducs russes. Les personnages sont bien choisis parmi ceux de notre temps auxquels il est possible d'attacher la plus grande apparence légendaire ; les époques, il est vrai, sont peu reculées ; mais c'est à ce point que l'art de Bourges a su les placer dans le temps, qu'à la lecture nous sommes parfois surpris que des incidents nous rappellent que nous sommes dans les temps contemporains. Ainsi n'est-on pas soudain étonné qu'un personnage, qui était à Rome deux jours auparavant, soit aujourd'hui à Prague : c'est que l'auteur nous avait si bien donné l'illusion du drame antique ou renaissant que nous n'admettions pas que, dans une telle histoire, un chemin de fer pût intervenir... Si cette réflexion a quelque niaiserie, qu'elle ne signifie pas autre chose que le génie de Bourges à s'élever au-dessus des contingences.

Mais, en parlant des figurants de ces romans, je les ai appelés jusqu'ici des personnages : c'est des héros qu'il faudrait dire. On le comprend après ce que j'en ai

déjà dit. Bourges a voulu dresser une humanité surhumaine au-dessus de l'humanité dont elle reste cependant l'image grossie lyriquement, avec toutes ses passions

Voyez ce Charles d'Este. C'est un monstrueux héros, d'une outrance étonnante et d'une faiblesse de baudruche. Il porte en lui le grossissement héroïque de la puissance et de la pusillanimité des hommes. Tout est monstrueux autour de lui : ses richesses qu'il manie sans cesse, qu'il caresse dans ses lingots ou dans ses pierres précieuses, comme il arrive, nous le savons, que des princes dégénérés le fassent avec une volupté falote ; ses désirs de vanité, d'égoïsme et de cynisme qui massacrent tout autour d'eux pour la plus puérile réalisation ; ses enfants qui remuent dans les crimes; sa maîtresse enfin, cette Giulia Belcredi qui est le mauvais génie animateur du drame, la propre figure de la fatalité méchante.

Tous ces personnages agissent et réagissent les uns sur les autres selon les dures et implacables lois du drame inéluctable tel que l'ont monté les Eschyle et les Shakespeare.

Il y a dans le *Crépuscule des Dieux* deux épisodes superbes en particulier. D'abord celui des amours infâmes et incestueuses de Christiane et de son frère Ulrich, tous deux les enfants de Charles d'Este. Bien entendu, Bourges traite cette aventure avec cette hauteur sacrée qui ne choque pas dans les tragiques. Mais le remarquable, c'est l'insinuation de l'inceste dans le cœur de ces enfants par la danseuse Belcredi. C'est par des analogies de l'art qu'elle procède et justement par le trouble poétique d'un drame de Ford que nous avons connu en France sous le titre d'*Annabella*, car le titre anglais, *T'is a pity she's a whore*, eût été scabreux dans sa traduction, et qui est lui-même un exemple immanent de ces drames intestins.

Selon la grande loi qui sauve de l'intolérable toutes les situations, Elémir Bourges a mis dans le cœur d'Ulrich et dans celui de Christiane l'horreur de leur crime, auquel cependant une fatalité sombre et obscure les empêche de

s'arracher. En vérité nous sommes bien loin des petites aventures des enfants mal gardés d'un ridicule et malheureux principicule allemand du XIX[e] siècle ; Bourges a haussé l'anecdote scandaleuse jusqu'au thème tragique par le déliement des fibres contraires du cœur. En même temps il a fait de la psychologie vivante.

Le second épisode capital raconte les amours d'Otto, autre fils de Charles d'Este, avec la Belcredi, la maîtresse même de ce père. Encore une fois, d'un trait scandaleux Bourges a fait un thème de l'éternelle passion ; l'impuissance amoureuse d'Otto et ensemble sa fougue passionnée, se fondent dans les effets d'une débauche recherchée et atroce. Charles d'Este a un troisième fils, Franz, qui se fait vilainement prendre en flagrante tricherie de jeu ; quoique la scène de la découverte de la tricherie soit d'un rythme dramatique qui est d'une vigueur remarquable, cette histoire est surtout bonne pour la variété épisodique qu'elle apporte au récit : elle n'a point la grandeur des autres, si elle en a l'ignominie. En conclusion de leurs avatars, Ulrich se tue, Christiane entre au couvent, Franz se laisse épouser par une aventurière qui le joue, Otto et la Belcredi enfin imaginent, sans y réussir, d'empoisonner Charles d'Este ; ensuite de quoi Otto est tué par son père et la Belcredi elle-même s'empoisonne.

Dites-moi si le récit d'une tragédie d'Eschyle ou de Shakespeare ne ressemble pas à cette suite d'accidents que j'ai rapportés avec une sécheresse voulue. Le tout est que l'auteur les lie d'un nœud solide et donne l'impression d'une nécessité. Je vois le ressort de cette nécessité et surtout le ressort puissant de l'effet dramatique en ceci que ces drames se déroulent entre les membres d'une même famille. Ainsi, l'horreur est groupée et décuplée, en même temps que l'émotion est portée à son intensité la plus forte. C'est un procédé classique que celui d'amener le plus de dramatique, en mettant aux prises des hommes qui auraient toutes les raisons de s'aimer, de se servir, de se respecter.

Et les *Oiseaux s'envolent et les Fleurs tombent* en usent tout de même. C'est encore le désaccord affreux d'une famille qu'Elémir Bourges y a représenté.

« Le mercredi 24 mai 1871, comme onze heures de nuit sonnaient, un homme qui portait une lanterne à la main suivait, à pas lents, un sentier désert, sur les hauteurs du Père-Lachaise. De là, on voit Paris tout entier. » — Oh! j'aime très peu ce début de roman-feuilleton. Elémir Bourges était un narrateur qui aimait à raconter ses histoires d'un ton froid ; je ne dis pas que ses romans ne brûlaient pas de poésie, mais ils recherchent le ton détaché du chroniqueur ; c'est peut-être cette attitude qui vaut ce début convenu. Ce qui suit est beau, mais encore aventureux ou aventurier. Floris est dans les rangs des communards qui vont être défaits par les Versaillais ; cependant ce Floris est grand-duc de Russie : il a été renié à sa naissance, on ne sait trop dans quelles obscures conjonctures, et abandonné par son père. Son identité néanmoins est révélée et lui est révélée juste au moment où il allait être déporté comme participant de la Commune. Il est rétabli dans sa dignité, par un nouveau caprice paternel, et marié à une charmante femme qu'il avait entrevue naguère et désespérait de jamais approcher alors, en dépit de son amour, car il ignorait son propre rang. Voici donc un homme élevé soudain de la boue au faîte des honneurs européens. Si je décortique rapidement l'histoire, je vois qu'il a une belle-sœur, sœur de sa femme, un frère archevêque romain, une sœur aveugle, un frère bâtard et renié. Le chef de cette famille, le grand-duc Fédor, est un terrible homme qui n'aime personne et rien, sinon lui et ses biens propres. Vous voyez ici encore que le drame doit se dérouler entre les membres d'une même famille qui possède un chef dégénéré mauvais et sans entrailles.

Floris aime sa femme. Cependant le voici lui aussi pris d'un amour criminel pour sa belle-sœur, qu'il épousera en secondes noces lorsque sa première épouse sera morte

comme je vais le dire. Remarquez ici, quoique Bourges ne le dise pas, qu'il s'agit encore d'un inceste et d'un mariage sourdement incestueux. Je sais bien que ces grands-ducs et ces grandes-duchesses, fils et filles d'un orthodoxe, sont par hasard des catholiques romains et que le mariage du beau-frère et de la belle-sœur se fait hors de Russie. Mais, ataviquement, il reste dans cette circonstance, ou il doit y rester un relent incestueux, car selon la loi russe et selon le culte orthodoxe,les épousailles entre beaux-frères et belles sœurs sont interdites comme de nature incestueuse. Voilà un fonds que l'auteur ne semble pas avoir touché, mais qui cependant ajoute à l'horreur morale de la trahison de Floris. La première femme de celui ci est morte dans ces circonstances : c'est la nuit, à la veillée, auprès du catafalque du grand-duc Fédor, qu'elle surprend son mari tête à tête avec sa sœur à elle ; la chute qu'elle fait devant ce spectacle la tue. Je vois bien que cette scène romantique a pour objet de mettre à l'ombre de l'ombre du père mort le point culminant de cette tragédie familiale ; si au surplus l'on trouve ce coup trop violent, il est aussitôt racheté par la mort de la femme adorable qui y succombe. Bourges a su mettre en son âme un pardon, une douceur charmante, des mots tendres et sereins. C'est par cette variété des scènes que le poète accroît dans les *Oiseaux s'envolent* la richesse de son génie. Le récit de ce roman est accompagné d'autres drames et d'autres morts. Le fond en est que le grand-duc Floris a cru toucher les félicités du monde et qu'il est précipité de haut dans le désespoir. Il atteint ainsi aux dernières parties du livre,qui sont fort belles, pleines de la connaissance de la science humaine, mais allongées et imprégnées de ce pessimisme absolu auquel est arrivé Bourges.

Vous voyez que ces héros représentent l'humanité, que les aventures extraordinaires qui sont les leurs ont une première intention : traduire par un vif éclat la pensée de l'auteur sous une forme dramatique et pleine de variété

chatoyante ; ces aventures ont aussi pour objet de mettre ceux qui les agissent hors du commun, de pousser leurs actions au grossissement dramatique des grandes épopées humaines. Par ce moyen, l'auteur met au jour les instincts violents au milieu d'aventures violentes. On retrouve ce propos dans *Sous la Hache*, qui parmi les effervescences de la Révolution fait surgir, à côté de la haine et du meurtre, l'admirable dévouement d'un Jacquime et d'un Gérard qui sauvent leurs propres bourreaux et les amies de leurs ennemis par foi jurée ou par reconnaissance.

L'idée générale des drames doit être trouvée dans la fatalité obscure des hérédités et dans la fatalité volontaire des meneurs du drame qui sont des héros fatals : la Belcredi dans le *Crépuscule*, le grand-duc Fédor dans les *Oiseaux s'envolent*. En somme c'est une assomption du mal qui est alors représentée. Le germe maléfique est mis en tous les hommes et son développement est inéluctable. Floris, qui lui aussi a la conscience de sa propre horreur, se révolte contre elle, mais ne l'échappe pas, dit : « Toute idée de mal est un fœtus hideux, qui, une fois conçu, vient forcément à la lumière. »

Au fond Bourges tenait ce développement pour celui de tous les instincts humains, les bons tout de même que les mauvais : j'en veux pour témoins les scènes que j'ai rappelées de *Sous la Hache* et les admirables figures féminines qui illuminent les *Oiseaux s'envolent*, l'aveugle et l'épouse trahie. Mais précisément j'interprète ce titre de manière que les âmes gracieuses sont les oiseaux qui s'envolent d'un monde mauvais ; il en reste, à ce monde, les fleurs tombées, qui sont les illusions perdues et le désespoir. Ainsi Elémir Bourges en arrive à son couronnement, cette *Nef* qui est bien l'œuvre du pessimisme total, celui où le philosophe confronte avec l'immutabilité du dieu Prométhée l'inconsistance des connaissances et des hauts désirs de l'idéal humain. La fin des *Oiseaux s'envolent* contenait déjà l'indication développée de cette philosophie désespérée.

§

Je vois cependant que, pour Elémir Bourges, il y avait un idéal qui persistait à travers tout et malgré tout : celui de l'art. Un personnage des *Oiseaux s'envolent* en témoigne un instant et la vie même de Bourges aurait-elle un sens si cet idéal permanent n'était pas reconnu ?

Il nous suffira de connaître l'enchantement d'art que renferment ces livres pour être assuré que ce culte n'aura pas été rendu en vain.

Pour la composition, Elémir Bourges procédait par grands tableaux scrupuleusement aménagés. Il y mélange souvent le tragique au poétique et même au grotesque, à l'exemple de son maître, l'Anglais Shakespeare. A ce propos je regretterai peut-être que dans les *Oiseaux s'envolent* l'auteur ait cru demander à la caricature d'un langage judéo-allemand certain effet de comique : il y a trop de conversations de ce Chuss pour que son sabir ne rompe pas l'ordonnance admirable de l'épopée.

Ce à quoi Bourges visa tout le temps, ce fut à intensifier le tragique par le poétique. J'ai dit que, chez lui, la conception même du héros était de cet ordre. Il en faudra dire autant de la mise en scène ; j'ai entendu reprocher à Bourges ses complaisances aux descriptions somptueuses, colorées et riches des étoffes, des orfèvreries, des parures. Je ne vois là nul rapprochement à faire avec les habitudes de ces romanciers, qui l'avaient précédé et de qui l'intention était une sorte d'inventaire. Elémir Bourges au contraire rattache la somptuosité de ses descriptions matérielles à son esthétique : il lui faut mettre ses héros au milieu de choses magnifiques qui rehaussent leur situation, accentuent leur caractère légendaire et héroïque et qui créent proprement une atmosphère de féerie et de splendeur tragiques. Ces descriptions d'ailleurs ajoutent au récit une chaleur lyrique de l'effet le plus éblouissant et le plus réjouissant.

Il faudrait en vérité donner à ces pages des proportions

hors de ce moment si l'on voulait étudier complètement l'œuvre d'Elémir Bourges. Il siérait encore d'examiner ce style ferme, solide, plein, toujours apparié aux mouvements de la narration, tantôt âpre, tantôt sec, tantôt tendu, tantôt haussé à la noblesse du dialogue tragique.

Chacun au reste pourra dénombrer ces beautés à la lecture des livres admirables que le disparu nous laisse. S'il fallait établir une hiérarchie entre ces cinq volumes, on ne pourrait se passer de remarquer que les derniers sont les plus grands, que le dernier, la *Nef*, est le plus grand. Bourges a toujours été en s'élevant selon un rythme sûr et ininterrompu. Mais la *Nef* atteint ces hauteurs où les œuvres vivent dans une solitude hautaine. Les *Oiseaux s'envolent* sont un enchantement, mais fort luxuriant; *Sous la Hache* et l'*Enfant qui revient* sont incapables d'ouvrir toutes les portes d'or de ce génie. Je crois en définitive que c'est le *Crépuscule des Dieux*, cette moyenne admirable d'un génie, qui doit retenir de la meilleure façon le lecteur qui voudrait avoir un résumé magnifique d'un talent maintenant éteint, mais dont la renommée n'a pas fini d'illuminer.

MAXIME REVON.

SI LOTI ÉTAIT VENU...

—

C'est en octobre 1871 à bord du *Vaudreuil*, après avoir parcouru les extrêmes solitudes de la Terre de Feu et ces mornes forêts où les oiseaux même s'ennuient, que Pierre Loti écrivait ces mots : « Notre mission terminée, nous reprenons en pleine mer le chemin du Pérou. » Il ne devait jamais séjourner dans mon pays, et voici que, par un soir de brumes et de lassitudes, je m'amuse à rêver sa vie vraisemblable au fond des *sierras* péruviennes.

Quand nous jetâmes l'ancre sur une mer si grise, mon frère Yves se mit à rire de ce qu'il nommait mes lubies d'écrivassier, car je lui disais avoir vu des femmes sur la mer. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence lorsque accostèrent à babord ces étranges chevaux de *totora* (sorte de paille du pays) où les Indiens à longs cheveux venaient à califourchon, avec une incroyable vitesse, en pagayant. Cela pourrait chavirer à chaque roulis sur la crête des vagues, n'était l'adresse inouïe de ces bizarres chevaliers de la mer.

Ils, et elles aussi, car il y avait des femmes, nous offraient des *chirimoyas*, ces fruits verts dont la chair si blanche semble fondre sur nos mains, — les fruits trop parfumés qui me révélaient l'âme odorante du pays où je devais trouver la plus singulière de mes amoureuses.

Petites filles des ports ne demandant au *roumi* que son sourire, geishas d'amour et de parade plus menues que la fleur jaune et sanglante de leur corsage, Polynésiennes si

fraîches sous les *réva-réva* de leurs cheveux, aucune peut-être n'égala en intime douceur, en soumission attendrie et craintive, en don total d'elle-même — avec les gestes résignés des races longtemps asservies — ma petite Killa qui, sous la première lune de mai, au pied des Andes, s'était blottie dans mes bras comme une hirondelle sauvage.

Je l'avais nommée ainsi parce qu'elle avait sur le front une tache blanche comme un croissant de lune. Aujourd'hui encore, après tant d'années et de naufrages du cœur, je ne peux pas voir sans amertume cette petite épingle d'or en forme de cuillère pointue qu'elle me donna comme gage d'amitié éternelle. Où est-elle maintenant, ma petite Killa, qui tremblait de tous ses membres quand je lui parlais en espagnol ?...

Bien des années se sont passées, j'ai parcouru toutes les routes sans ressentir nulle part cette paix du cœur que mes vingt ans croyaient pouvoir trouver aux antipodes. Et me voici avec des cheveux blancs déjà, plus triste encore qu'alors, me voici plein de battements d'ailes et des regrets de la terre comme une volière à bord.

II

Notre chaloupe longeait de longs bateaux qui embarquaient le sucre — et l'odeur de la mélasse nous grisait déjà. Mais je ne voulais pas rester au port, curieux de voir ces parages des Andes où les Indiens peuvent monter souvent de la plaine brûlante chercher au faîte des montagnes de la neige pour leurs sorbets.

Je connus petite Killa à une fête brillante que j'avais cru être un bal, à cause des danses monotones et de la *chicha* que les femmes du pays vous apportent à chaque instant dans une calebasse brune. Parfois on allait dans la deuxième pièce de la cabane rendre visite à l'enfant. Quand j'y allai aussi, j'appris que j'assistais par mégarde aux funérailles d'un enfant mort...

Le *Vaudreuil* restait en rade de Casma à réparer ses machines et j'avais pris un mois de congé, voulant découvrir ce fabuleux pays des Incas dont les grands albums de ma jeunesse m'avaient montré les ruines et la décrépitude. Après trois jours de marche dans la montagne, j'arrivai à une bourgade perdue dans la sierra. Arrêté un instant, je restai là, surpris de voir la joie et le deuil si étroitement mêlés. Je m'attardai, indécis. Pourquoi poursuivre mon chemin et ne pas rester dans ce *tambo* bizarre où l'on dansait en cadence autour d'un petit cadavre vêtu de blanc, avec des ailes ridicules en carton sur ses épaules de poitrinaire?

En voyant entrer dans cette fête paysanne un homme blanc, la jeune fille qui servait les voyageurs laissa tomber d'étonnement son grand verre de *chicha* et s'enfuit, saisie, comme si elle avait deviné ce qui allait s'ensuivre. Je me rappellerai à jamais cette petite main d'or qu'elle portait sur la poitrine pour éloigner les mauvais esprits. Elle n'éloigna pas les embûches de ma destinée.

III

Nos fiançailles ont duré vingt-quatre heures ; il faut que je fasse vite, car mon petit mariage sera fini au bout d'un mois. Pour m'excuser un peu devant moi-même, je me dis que n'importe qui — voyageur ou pâtre de lamas — l'aurait prise ainsi à la hâte, cette orpheline venue de loin, un jour de deuil et de beuveries, pour la quitter le lendemain, sans lui avoir donné du moins l'image fugitive d'une tendresse qui peut consoler dans le souvenir...

Je resterai dans le *tambo* pour être plus libre, mais je l'installerai ce soir, à quelque cent mètres d'ici, dans la petite cabane qui est au fond de la vallée, au pied des Andes fabuleuses...

IV

Petite Killa vient d'avoir une envie bien bizarre. Elle veut à tout prix que nous allions dans la montagne, bien

haut, du côté des neiges chercher des nids de condors. Elle en a vu une fois et leur menue tête chauve et rose la fait pâmer de joie quand elle y songe. C'est toujours mieux que les petites bêtes qu'elle peut se procurer, ou ces crapauds couleur d'émail dont je l'ai trouvée hier entourée comme une jeune sorcière qui veut jeter un mauvais sort.

Je lui ai rappelé en vain que les condors deviennent un jour de solides bêtes de rapine et que, d'un coup d'ailes, celui-ci franchirait la cabane pour rejoindre les grandes altitudes. Encore une idée d'homme d'Europe ! L'avenir, elle ne voit pas si loin. En ouvrant, comme des ailes, ses bras dodus, elle m'a fait comprendre que toutes les choses s'envolent. Je ne sais pas si elle pensait à notre amour.

Nous avions choisi deux bons mulets, mais je n'ai pas voulu de guide, car, le dirai-je, l'excursion me semble assez bizarre, peut-être un tantinet ridicule. Nous nous mettons en route à l'aube, alors que les bêtes endormies doivent faire, dans le ravin, leur première excursion matinale à la recherche des voyageurs tombés dans la montagne. Petite Killa monte à califourchon et elle a, ma foi, une fière allure avec son grand chapeau de paille aux larges bords et ce *poncho* aux couleurs aveuglantes qui lui donne une apparence absurde et si jolie de perroquet savant.

Il a fallu me fâcher pour qu'elle consente à mettre des chaussures qui, dit-elle, blessent ses petits pieds, plus habitués aux sandales à courroies. Mais j'ai craint qu'elle ne prenne froid dans ces chemins taillés dans la roche vive, si étroite que les genoux frôlent les saillies creuses où le vent se déchire en gémissant. Un grand remous venu des hautes latitudes a enlevé le chapeau de petite Killa, mais elle rit, elle rit en enfant espiègle, de cet objet qui tourne comme un oiseau malhabile vers le ravin. Deux condors qui surveillaient là-haut, près du soleil rougi, la vie de l'abîme, sont descendus contrôler cette proie singulière.

Elle est mieux ainsi, sa tête brune toute dorée par le soleil comme celle des madones d'Italie, avec ses deux tresses

sur sa poitrine, qui la gênent un peu et qu'elle a fini par rejoindre sous le menton comme une jugulaire.

Trois quarts d'heure de marche ont à peine suffi pour franchir le pic neigeux et nous voyons déjà la série confuse des montagnes brunes et pelées, couleur de *puma*, qui prolongent à l'infini leur désolation sans bornes, pointées de neige rose.

Parfois on aperçoit, sur un sommet, le cadavre du Christ, et on est content de voir cette image morte comme d'avoir rencontré un voyageur, car on se sent moins seul, à penser que les hommes sont montés jusque-là.

Sur le plateau neigeux qui élargit la route, ma petite amie a sursauté en voyant le sang couler de mes oreilles. C'est le *Soroche*, la maladie des hauteurs. Il faudra bientôt descendre, si je ne veux pas être tout à fait souffrant. Mais je m'attarde encore à voir cette grande tristesse figée par les millénaires, cette convulsion visible de la terre glacée soudain, dirait-on, tordue encore comme après une catastrophe planétaire. Je suis si loin de toutes les choses humaines que jamais peut-être la solitude ne m'avait semblé si intolérable, et me voici aspirant à descendre vers les hommes, vers la laideur et la misère du monde, vers tout ce qui m'a blessé. Il y a des siècles, on aurait pu vivre là quand ces étranges Incas firent tailler les montagnes en terrasses, quand ce soleil de l'aube, qui laisse en ce moment sur la neige un sillage de rose tendre, éclaira du moins un paysage civilisé. Mais maintenant, c'est le désert où pousse le cactus funèbre, ce désert péruvien plus triste que l'autre avec ses lamas, ses Indiens sombres et ses condors tourneurs qui semblent ici, sur la couronne des sommets, jouer je ne sais quelle incantation visible de la mort...

Mais qu'est-elle devenue, petite Killa ?

Je la cherche des yeux et je la vois glisser de rochers tout proches avec une agilité de lama. Elle rit, et le vent emporte les éclats de sa voix quand elle me montre de loin

le petit condor qu'elle a trouvé. C'est un nouveau-né recouvert à peine de son duvet gris, tout mignon dans son nid de ronces et de laine. Quoique aveugle à demi, il s'essaye encore à mordiller les doigts de mon amie avec son petit bec crochu. Vite, fuyons à dos de mulet, la mère ne doit pas être loin.

La descente est plus difficile que la montée, car les mulets trébuchent dans les pierres et tremblent, non pas de peur, mais d'inquiétude. Les magnifiques bêtes de montagne ! Elles risquent un sabot, tâtent le terrain, avancent comme en dansant, les oreilles tournantes au vent d'hiver. Petite Killa va devant moi. Sa monture a rué soudain, ce qu'un mulet ne fait presque jamais. C'est bien grave sans doute et je n'ai que le temps de me laisser glisser sur l'encolure pour aller voir.

C'était prévu. La mère condor a attaqué d'un coup d'aile le mulet de Killa qui perd pied, culbute dans l'abîme, tandis que je peux retenir dans mes bras ma petite amie affolée et tremblante, qui n'a pas lâché son oisillon. Vite, la mère va revenir à la charge ; je vois déjà ses yeux sanguinolents qui s'approchent dans un remous du vent et je n'ai que le temps juste de la tuer d'un coup de revolver.

Petite aimée, elle m'a bien fait peur cette fois-ci. La voilà dans le chemin, tout en larmes comme une écolière malheureuse, debout devant l'abîme, en regardant, au risque d'avoir le vertige, le cadavre du mulet qui tache de sang, au fond du gouffre, les bords du torrent furieux. Heureusement mon mulet est resté là, planté derrière moi en attendant. Nous montons à deux, et je la tiens devant moi dans mes bras, ce qui va ralentir notre descente. Petite Killa est docile maintenant comme une enfant, et je ris un peu de mon étrange attirail de bandit qui vient de ravir une femme à la mode du pays, sur sa monture.

Sous ma main crispée serrant le corps frêle, je sens un battement affolé et je ne sais plus très bien si c'est l'oiseau qui remue ou le cœur de ma petite Killa sauvage.

V

La toilette intime de Mlle Killa est une bien singulière chose.

J'ai beau avoir déshabillé souvent son corps adorable, elle se défend encore comme si c'était la première fois, avec des yeux chavirés et quelle frayeur ! Ce m'est toujours une surprise nouvelle que de voir défaire un à un les voiles qui serrent son corps nubile et la font paraître, quand elle est tout habillée, une femme d'âge. Il faut d'abord qu'elle range les deux chapeaux de paille enfoncés l'un dans l'autre, mon cadeau de noces. Elle enlève ensuite la lourde épingle d'or qui retient sur sa poitrine une sorte de manteau violet, car elle porte encore, comme sa race, le deuil des Incas et de leur empire. Puis, très lentement, elle défait une étonnante série de voiles de laine aux couleurs torrides qui l'enlacent comme un nouveau-né et comme une momie des vieilles nécropoles. C'est alors que je devrais voir tout nu le corps de Mlle Killa, mais sa pudeur est une chose agressive et farouche, plus forte qu'elle-même, et si ancienne qu'elle ne fait en somme qu'obéir aux lois millénaires. Volontiers elle se sauverait alors comme ses petites compagnes de sierras, comme toutes les filles qui cherchent un amoureux, mais elle se rend bien compte, ma petite Killa, que ce rite, millénaire aussi, serait dans ce cas inutile, car je saurais mal la poursuivre et la culbuter dans les chaudes nuits sentant l'orage et la verveine. Elle ne m'aurait pas résisté non plus, car la décence a ses règles fixes. Elle se serait sauvée, en regardant du coin des yeux si le suiveur tenait toujours, s'il fallait trébucher déjà devant ce cactus funèbre, sur l'herbe molle et jaunie, plus douce qu'un lit de noces. Et sous les froides étoiles de minuit, quand le berger entouré de ses lamas se plaint des choses innommées sur sa flûte de canne sauvage, elle aussi, en arc-boutant ses deux bras pour se défendre, elle m'aurait dit enfin, dans son langage, l'acceptation attendrie des amoureuses.

Hélas ! je ne connais guère les habitudes du pays et je vois parfois dans ses yeux le regret de ne pas s'être ainsi donnée après une de ces belles fuites nocturnes qui dramatisent l'amour de tous les honneurs de la défaite. Ajoutez à cela que je la caresse, ce qui la surprend toujours comme un jeu d'enfant, car le baiser, les câlineries de la tendresse, ces races indiennes ne les ont jamais connus, mais au contraire la lutte des sexes et, pour toute douceur, la plainte à deux avec la fatigue bienheureuse. Quand je veux taquiner ses seins si pleins ou son ventre sombre et poli comme les cailloux du torrent qui coule tout près, elle me regarde en dodelinant de la tête avec un sourire gêné qui veut dire : « Ce n'est pas bien sérieux. »

Non, je ne suis pas sérieux du tout. Je veux savoir pourquoi elle porte à son cou une feuille de coca en argent, je veux savoir pour quelle raison elle ferme l'unique fenêtre de la cabane avec le geste égaré des sorcières. Petite Killa trouve que nous sommes bien curieux, les hommes. D'un doigt levé comme le Saint Jean de Vinci, elle annonce quelque chose qui se passe au dehors : la lutte des aigles ravissant un petit alpaga ou le vol de Supay, le diable, qui a des ailes veloutées de chauve-souris. Non, ce n'est pas cela. C'est une *quena* qu'elle entend chanter, une flûte qui essaie depuis toujours, depuis des siècles, la même complainte inhumaine et le désespoir inutile parmi les neiges éternelles. Jamais le *yaravi* des Indiens ne m'avait ému davantage. Quelques notes qui montent, une ferveur acidulée se brisant soudain et puis la chute dans les ténèbres, et puis l'espoir encore qui n'atteindra plus jamais, comme un condor blessé, son rocher étincelant. C'est bien le yaravi dans tout son navrant éclat, ce soir, et je maudis en secret le pâtre gêneur qui nous donne ce concert quand nous n'avons pas du tout envie de pleurer. Pardonne-moi, petite Killa, de ne pas entendre la fin de son monologue sous les étoiles. Si je pouvais t'expliquer ces fatalités qui se nomment la race et la naissance, si tu voyais les villes joyeuses de mon pays, tu

comprendrais pourquoi je brusque les choses et sur notre lit d'amour j'embrasse en riant, comme un gamin, tes yeux mouillés de larmes.

VI

Avec la divination des amoureuses, elle sent que je lui appartiens davantage quand je suis triste, et n'aime pas la joie qui nous sépare. Mais si je suis mélancolique, elle s'ingénie à bercer ma peine tout en l'aiguisant avec ses chants et la plus affreuse déchirance qu'une race ait inventée pour son malheur. Petite Killa m'entoure la tête de son manteau violet, me berce à sa façon, chantonne tout bas comme pour endormir un enfant malade.

Sonkoymi lochichacuspa
Paticapa hukcataspa

ce qui veut dire qu' « elle est triste, comme inondée de larmes » et que « son cœur soupire plein de regrets ». Elle voudrait rester ainsi des heures à la porte de notre maison, en regardant les aigles et l'ascension de la lune plus pâle que la neige et tous les sommets tendant vers le ciel noir leur candeur inutile. Déjà la lourde nuit monte des ravins, comme un message de la rivière furieuse, vers cette paix mortuaire des glaciers. Les anciens Incas attachaient pendant le crépuscule le soleil sur un pic avec des chaînes d'or. Combien de fois, en entendant les premières flûtes hésitantes qui vers l'incomparable nuit montent en chœur, n'ai-je pas rêvé d'attacher moi aussi cette heure fuyante avec mes mains douloureuses ! Alors je divaguais en appelant ma compagne *Nanallay* (Petite Sœur). Elle me regardait en silence, sans étonnement, car elle savait bien que la lune nouvelle fait gonfler comme une marée le cœur des hommes solitaires.

VII

Elle me l'avait promis, parce que je lui avais donné une montre en argent avec un superbe portrait de marin sur le

cadran, un presse-papier sur lequel la Tour Eiffel a de si beaux tons de turquoise brûlée. Elle n'osait pas croire à tant de bonheur et c'est alors que je lui fis promettre de m'accompagner à l'ancien cimetière du temps des Incas où je pensais trouver de ces belles momies, qui ont, à portée de la main, des graines de maïs pour qu'elles puissent, en se réveillant à une vie meilleure, reprendre des forces, vers le paradis des Indiens. J'avais la sensation très nette de faire une grande inconvenance en profanant un passé mort, car ce sont là, quand même, des cimetières et j'allais être ce que nous nommons ailleurs sans indulgence un détrousseur de tombeaux. Mais il y a bien longtemps que tous ces aïeux sont enterrés, et puisque petite Killa ne trouvait pas cela si choquant !. .

Il fallut en déchanter bientôt. Quand elle me fit lui expliquer longuement, avec quelques mots de son langage et beaucoup de gestes, l'utilité de cette Tour Eiffel où l'on enchaîne sans doute le soleil comme au Pérou, quand elle eut ri longtemps, à l'idée que l'on pouvait se faire photographier sur les montres de poche, elle s'habitua à ces jouets devenus moins intéressants. Alors son ancienne promesse, jurée sur le brasero de coca, très loyalement, lui sembla soudain un forfait épouvantable. Ce n'était pas sans doute uniquement le respect pour les morts, mais la peur sauvage devant les fantômes qui se vengent toujours, d'après ce que l'on dit dans le pays, en venant inquiéter les petites filles imprudentes. Déjà tant de signes n'étaient pas rassurants, en somme. Combien de fois nous avions entendu Supay, le démon, passer avec des cris de chat-huant, sans compter le présage mauvais de la lune rougie et l'embrasement maléfique du ciel quand le diable a secoué tout à coup la torche d'une étoile filante. Pourquoi irriter encore ces puissances nocturnes dont la volonté reste inconnue ? Elle avait bien raison, ma petite Killa, et tout le malheur de ma vie découle peut-être de ce voyage funeste. Mais je pensais que les *huacos* feraient si bien dans ma petite maison de Rochefort !...

Elle m'avait fait promettre que nous ne toucherions pas aux momies, en avançant déjà le petit doigt de la main droite pour le croiser avec le mien et rompre ainsi définitivement nos amours, si je ne savais pas respecter les serments. Qu'elle tremblait fort quand sur le dos du même cheval, selon la mode du pays, nous franchissions cette montagne toute rouge pour trouver derrière elle, au fond du torrent, les monticules qui furent jadis un cimetière fameux ! D'autres profanateurs nous avaient déjà précédés dans le temps et je me pardonnais mon péché à le voir partagé par tant de touristes. Ils avaient peu à peu agrandi la porte du tombeau et on y entrait comme dans une cave de sable. Je m'étais pourvu d'une superbe lampe de mineur pour ne pas m'égarer dans les voies souterraines. Quant à petite Killa, elle portait un paquet mystérieux bien enveloppé de laine rouge, très important sans doute, car elle l'avait gardé entre ses mains crispées, se fâchant très fort si je voulais le lui voler un moment, histoire de rire.

Sur le sable glissant, plein d'acide carbonique, nous avancions en silence...

J'étais allé jusqu'au bout d'un corridor de pierres taillées. Ma petite Killa déjà tombait à genoux devant des formes obscures adossées au mur, dans une sorte de niche claire, comme les chrétiens dans les catacombes. Ma lampe, en élargissant les ombres, m'empêchait de voir leur cuirasse étincelante. J'ai su plus tard que c'était les plumes des colibris dont on entourait la poitrine des jolies filles de jadis. Leurs cheveux intacts sortaient de capuchons de laine brune dont les carrés bleus à rectangle rouge représentaient naïvement les yeux et la bouche qu'on avait cachés par une sorte de décence funèbre Autour des momies, je n'avais qu'à m'abaisser pour prendre les assiettes noires comblées de grains de maïs violet. Des dieux, au regard élargi et à large panse, qui n'étaient peut-être que des jouets, veillaient sur chaque mort. Une mère attendrie les avait posés là dans le lointain des âges pour

qu'un jour sa petite fille, en se réveillant dans le paradis péruvien, pût s'amuser un moment et se rappeler les rires de la vie. Et cette foi si semblable à toutes les autres, ce triste rêve de survivance dont je trouvais tant de témoignages dans les quatre coins du monde, me fit tressaillir d'une angoisse intolérable au fond de ce tombeau péruvien.

Rassure-toi, petite Killa, je n'emporterai pas avec moi une de tes aïeules si touchantes parmi les choses domestiques, si mal défendues de la mort par ce corselet de colibris, que des mains pieuses ont tressé avec les plumages aveuglants des tropiques et que les vers et l'humidité rongent déjà comme tous les rêves ailés de la terre. J'emporterai à peine ce beau collier de *guayruros*, ce dieu amène et bon enfant sculpté dans un vase et dont les mains retiennent sur le ventre la coupe de boisson enivrante. Comme elles ont raison, ces vieilles divinités débonnaires ! Il faut boire la bonne Chicha si douce par les brûlantes journées de ton pays ; il faut vider ce vase brun, ma petite Killa, avant d'avoir la poitrine enveloppée dans un corselet de colibris.....

Le retour a été morose. Killa m'observe longuement, pas très surprise de mon silence, car elle comprend bien qu'on soit rêveur quand on visite les trépassés. Mais qu'a-t-elle fait de son paquet rouge ? Alors, très difficilement, en faisant des grimaces qui me faisaient rire aux larmes, elle m'explique et j'en frémis encore, ne l'ayant jamais crue si courageuse. Pendant que je ramassais mes poteries, elle avait soulevé à peine le capuchon des momies pour placer dans la bouche de chacune d'elles une feuille de coca, une belle feuille à mâcher qui leur donnerait des forces comme à leurs frères vivants et leur ferait pardonner ainsi l'insolence de ces étrangers, détrousseurs de tombeaux. C'est égal, petite Killa a toutes les délicatesses de l'amour. Seulement, je ris encore en pensant aux archéologues d'Angleterre qui écriront de forts volumes pour nous prouver que les feuilles

de coca restent fraîches entre les dents des momies millénaires.

VIII

Petite Killa vient de me donner ma première leçon d'astronomie.... Dans la nuit toute suintante des fleurs du Pérou, plus troublantes encore que les femmes — jasmin charnel, délice des roses dénudées par le vent des Andes — je rêve à ces étoiles inédites, devinées déjà les nuits des veillées sombres sur les ponts des navires lunaires. C'est la première fois peut-être que je peux associer ces deux charmes, de la terre et du ciel, dans mon cœur désaffecté des anciennes tendresses ! Une petite main a pris la mienne dans l'ombre avec un sens si parfait des circonstances que vraiment, dans cette marée d'étoiles et de parfums, je me suis senti défaillir.

— Tu vois là-haut, me dit Killa, c'est l'alpaga sur ses quatre pattes velues et ses deux yeux tournés vers nous, qui sont les deux étoiles rondes. Plus loin, vois-tu, Loti, le renard qui a voulu mordre la lune ? Jamais, jamais il ne pourra l'atteindre.....

Pourquoi sourire ? Nous avons notre grande ourse, notre voie lactée et notre mythologie, aussi naïve que ces rêves d'enfants. Un petit doigt a pointé vers les cieux inconnus, et je ne suis plus seul parmi l'éclatement des étoiles filantes qui éclaboussent l'infini de leur poussière éternelle. Nous partons vers le matin plus doux qui descendra des neiges roses, nous partons avec un alpaga lumineux, avec une lune maternelle aux joues de vieille porcelaine et toutes les bêtes somptueuses et démesurées qui s'éloignent déjà vers les cavernes de l'ombre, poursuivies par un doigt de jeune fille...

IX

Elle me nommait souvent « Nansa-Soncco (Cœur Aveugle), car elle croyait que je ne savais pas voir son

amour. J'avais appris, pour la faire rire et lui plaire aussi, une litanie de mots quéchuas dont je tâchais d'imiter l'accent guttural quand elle avait été avec moi plus gentille que d'habitude : *Chascanahui* (yeux d'Etoile) *Miskisimi* (bouche douce) ou *Huayracusichi* (joie du Vent). Mais elle se méfiait toujours, comme une indienne, des caresses des hommes blancs, plus dangereux encore quand ils parlent avec douceur et n'emploient pas comme jadis, comme il y a des siècles, leurs armes à feu pour venir asservir à jamais la plus suave race du monde. Les siens lui avaient appris, en naissant, la méchanceté inutile et compliquée des hommes pâles et aussi la joie effrénée d'aimer de ces demi-dieux. Elle me nomma un jour : *Huaccachic* (Celui qui fait pleurer) et me répétait ce mot tendrement, comme un aveu d'amour. Et quand nous avions bu un peu trop de cette Chicha de maïs si rafraîchissante par une journée de soleil dans sa calebasse ajourée, petite Killa, un peu énervée, boudeuse aussi, chantait tout bas, comme pour elle-même, cette chanson dont je ne savais pas alors le sens et dont je n'ai eu que plus tard la traduction désolée, cette chanson des amoureuses sans espoir qui aiment quand même, en sachant d'avance toutes les trahisons de la tendresse :

Casibamba Molle	Molle (1) de Casibamba
Casibamba Molle	molle de Casibamba
Ccarayquitac misqui	ta peau est douce
Soncco'quitac ccazca.	et ton cœur est amer.

X

Ma petite amie des sierras a des vices cachés très anciens sans doute et si secrets qu'elle a pleuré quand elle s'est vue découverte, avec de grands sanglots bien rythmés, presque harmonieux, comme ceux des pleureuses de son pays, quand elles dansent après avoir enterré les parents morts. On ne

(1) Molle, arbre du Pérou, dont les fruits servent à faire une boisson fermentée.

devrait jamais revenir tout de suite chez les femmes, si on les a quittées avec des baisers graves et brûlants, après une longue absence, car on risque de les trouver toutes naturelles, se laissant aller aux instincts de leur race, puisque l'amant exotique est loin et qu'il ne faut plus se gêner avec personne... Elle était derrière ce monticule et c'était peut-être l'appel de la flûte lointaine, de la flûte triste à pleurer qui l'invitait à faire comme les autres, comme les grandes aïeules que le vice sacré consola. Par terre, très affairée, la voilà qui préparait quelque chose mystérieusement. C'est moi qui lui avais donné ce petit sac de laine aux mille couleurs pour qu'elle pût garder ses bizarres bijoux : une main d'argent en filigrane qui éloigne le mauvais sort, un collier de *guayruros* noirs et rouges, une montre dont elle ne se lasse jamais d'admirer les minutes qui passent et ce bruissement de coquillage. Elle avait sorti ces parures, d'autres encore, bien disparates et les avait disposées autour d'elle, mais en prenant dans le fond du sac quelques feuilles brunes qu'elle mordit une à une avec une moue charmante, comme si cela avait été très amer. Elle cracha ensuite par terre, très dégoûtée, et recommença tout de suite en mêlant à ces feuilles mâchées un peu de chaux et de cendres. Je devinais qu'elle y prenait goût sans doute, à voir ses yeux brillants et sur ses traits chavirés ce bon sourire tout extatique, comme si elle écoutait déjà, dans la montagne, les cloches d'argent des lamas qui tremblent là-haut sur les glaciers, avec un son de cristal et de mélancolie... Mlle Killa prisait de la coca comme une petite Européenne, ou presque.

Avec quelle vitesse elle cacha, entre ses mains, sa figure d'écolière surprise ! Elle savait bien que je n'aimais pas cela. Souvent elle m'avait vu regarder avec dégoût ces Indiens qui mâchonnaient des heures entières la coca, les bras croisés sur les genoux, à peine plus vivants que les momies de leurs nécropoles. Toute la race est malade de ce « Mal des Andes » comme on nommait jadis cette ébriété silencieuse qui brûle d'une blessure inguérissable la bouche des

hommes, mais les console aussi. Car ils ont besoin d'être consolés, ces grands enfants en deuil portant encore des sombres *ponchos* violets pour pleurer leurs Incas à jamais disparus et la défaite de leur dieu, ce Viracocha aux longues oreilles, au large sourire sympathique sur les poteries des tombeaux. Nulle race n'a pleuré davantage un passé mort, et c'est peut-être ce dieu vaincu qui a voulu donner au moins à ses enfants dépossédés un exutoire de rêve. On prétend que, dans les temps très anciens, seuls les Incas et les princes pouvaient mâcher la coca, délice réservé, comme l'opium des mandarins, aux fortes têtes. Mais les hommes étranges venus un jour à travers la mer sur des bêtes plus hautes que les lamas avaient traversé de leurs lances les cuirasses de laine des Indiens et, depuis lors, tout le monde avait eu la liberté de s'enivrer.

C'est Petite Killa qui m'a raconté à sa manière ce fragment d'histoire espagnole ancienne avec des mimiques de terreur expressives, pour excuser la maladresse de sa race et cette unique évasion permise qui consiste à boire l'alcool des cannes à sucre ou à mâcher des feuilles amères. Le dieu Soleil, que l'on enchaînait tous les soirs sur une montagne avec de lourdes chaînes d'or, fut vaincu par la foudre des hommes blancs. C'est pourquoi une plébéienne comme ma petite amie pouvait s'enivrer à l'insta d'une princesse de sang royal.

Je fus très long à prendre son vice ingénu. Cette amertume, ce goût de cendres dans la bouche, je les ai si souvent ressentis que je ne voulais pas ajouter au souvenir une brûlure de plus. Hélas! tous les paradis m'ont tenté, même en sachant d'avance leur saveur finale de regret et de moisissure. Dans trop de jardins égarés, j'ai voulu aussi pénétrer en me laissant guider par une petite main brunie, jusqu'au jour des suprêmes lassitudes où même les antiques artifices des hommes, le rêve et l'amour, ne peuvent plus consoler l'Adam tout nu et qui frissonne. Les vieilles chroniques antiques du Pérou comparent l'arbre du bien et du

mal à cette coca qui ouvre aussi la porte de la science ou des béatitudes, et je dois avouer à mon tour la douceur de ces rêves à deux sur notre couche sauvage que la lune tiédissait de parfums à ce point que nous étions un peu ivres déjà et que la main extatique de petite Killa, me désignant d'un doigt somnambule la splendeur d'une étoile filante, me faisait penser à mon âme.

Tu savais bien, Viracocha, dieu des bonnes pluies sur le maïs et de la joie qui fait danser, quelle consolation tu nous donnais là avec ces arbustes qui reçoivent la lumière pour rendre après, sur la terre, un peu de ta paix bienheureuse. Merci d'avoir laissé le bon poison avec la tristesse inguérissable, le dictame avec la blessure et la porte de ton paradis entr'ouverte. Car je sais qu'un jour entre les jours la plus résignée de mes amoureuses y trouvera l'égarement aussi doux que la mort. Je vois ses lèvres inclinées vers les fleurs rouges et les feuilles amères en prononçant tout bas « Loti », tandis qu'elle flattera de sa main la toison de son lama familier, à genoux sur la puna comme elle-même, et peu à peu ses larmes, dont le souvenir m'attendrira toujours, feront place à ce sourire que je connais si bien, car elle aura ressenti dans ses veines cette exquise torpeur, cette grande tristesse anéantie, cette douceur sans nom et sans histoire qui appelle la mort et l'arrête avec un étrange sourire...

XI

Est-ce jalousie, est-ce un sentiment plus obscur que je ne veux pas définir ? Je ne devais pas la voir aujourd'hui et me voici grimpant la côte dans l'épanouissement de cette nuit qui prend parfois, sur des neiges, le ton des opales laiteuses. Je marche mal, je butte à chaque instant malgré l'infini rayonnement, sur le chemin des chèvres ou des lamas, vers la petite cabane sombre que seuls les yeux d'un amoureux savent retrouver dans cette grande désolation des Andes. Les chouettes m'ont frôlé de leurs ailes soyeuses,

une *vizcacha* a traversé vite la route en s'arrêtant un moment à me regarder avec sa petite moue de lapin créole. Je ne suis pas le seul éveillé dans cette plénitude extatique de minuit qui fait mal au cœur comme le souvenir d'une tendresse défunte. Une flûte péruvienne, une quena de roseaux raconte aux étoiles sa mélopée éternelle, ces quelques notes malhabiles qui montent sur le mode aigu, retombent lassées et fusent encore vers la lune leur plainte sans réponse. Pourtant, c'est à la lune, dirait-on, que s'adresse le musicien, c'est cette marée montante et moirée d'un ciel péruvien que le chant va rejoindre comme une musique des astres réglée sur la terre par des poètes. Voici la petite cabane que mon cœur connaît déjà si bien. Killa doit dormir à poings fermés avec ce sourire enfantin et boudeur qui a tant de charme. Je la vois déjà se réveiller, m'embrasser la main comme ses ancêtres qui se traînaient à la suite des conquistadors.

Je n'ai pas oublié que je suis un marin, et, déchaussé, grimpant sur le mur de terre, j'entre d'un saut par la lucarne comme un voleur. Que fait-elle, réveillée à cette heure où les mauvais esprits se promènent ? Je l'aperçois, accroupie devant une petite flamme, avec ces éventails de paille dont on se sert pour les braseros. Comme mon frère Yves quand il veut faire une bonne farce, je me suis laissé choir d'un bond au milieu de la chambre si brusquement qu'elle n'a pas pu me reconnaître et à genoux, toute tremblante, elle se cache la tête dans ses bras.

Il a fallu la flatter comme une chatte pendant une heure pour me faire pardonner, car elle ne comprend pas la plaisanterie. Il a fallu lui dire encore, dans sa langue rituelle qui m'inquiète un peu comme une malédiction de sorcière, les mots qu'elle préfère entre tous.

Enfin elle m'a répondu riant déjà et nous sommes devenus les meilleurs amis du monde. Alors je veux savoir ce qu'elle faisait, mais c'est diablement difficile. Je voyais bien le petit bibelot des hommages sacrés, un lama d'argent

qui a le dos creusé pour contenir des feuilles desséchées de coca ; elles brûlent encore et leur odeur acide vous prend à la gorge. Sans doute invoquait-elle son dieu Viracocha pour rien, par habitude, comme on fait sa prière avant de se coucher dans ce but très féminin d'obtenir un des petits cadeaux qu'elle préfère, ma montre en or, les boutons de ma veste de marin ou ces grands livres dont elle suit les images du doigt pour me montrer que les femmes de mon pays ont aussi, comme elle, des boucles d'oreilles. Mais non, ce n'était pas ça. On se trompe toujours quand on veut explorer vite ces âmes frileuses et fermées.

Pour la taquiner, je voulais faire comme elle, remplir le petit lama de feuilles et les brûler devant son dieu, ayant tant de choses à me faire pardonner aussi des pouvoirs célestes. Quel regard courroucé m'arrête !

Allons, elle m'a donné, cette petite sauvage, une bonne leçon en jetant par terre le Christ d'ivoire dont je lui avais fait cadeau hier. J'ai compris que mes mains ne sont pas assez pures pour invoquer Viracocha. Et me voici tout bête, avec le brasero minuscule que je ne lui avais jamais vu et qu'elle cachait sans doute dans un coin du jardin. A la lumière presque éteinte de mon cendrier bizarre, je vois ses larmes. L'ai-je froissée, ma petite Lune indocile ? Non, ce n'est pas ça non plus. Plus tard, en me servant de tous mes mots quéchuas, en tâchant d'interpréter son babil, en recommençant deux fois la même phrase incertaine, j'ai enfin compris la vérité. Elle priait Viracocha et sa mère Lune et les grands aïeux qui sont dans les tombeaux entourés des symboles d'or ; elle priait tous les saints de sa race douloureuse pour que le jeune homme blanc, le petit ami de ses nuits, ne s'en aille plus jamais. Petite Killa, tu m'as fait bien de la peine avec ta prière de femme désespérée. . J'ai dû, pour la calmer, répéter des serments terribles, inventer des mots câlins, qui la faisaient rire parmi les larmes. Car j'avais surpris encore, avec un ravissement triste,

avec une angoisse d'enfant nomade, ce que je connais si bien : le visage révulsé de l'amour.

XII

« Jamais plus », ces mots qui me firent frémir sous toutes les latitudes, je me les suis prononcés comme une ritournelle d'enfant morose. « Jamais plus », paroles qui sonnent le glas et la dernière déchirance, car tous les baisers sont infâmes qui doivent un jour finir là. J'ai eu le triste courage de l'embrasser toute une nuit délicieuse et mortelle en balbutiant les mots qui bercent ; et, au creux de ses yeux comme au bord de deux molles coupes, je buvais les larmes que je n'avais pas su retenir. Parfois, on aurait dit qu'elle voulait à jamais fixer mes traits dans sa courte mémoire de petite fille ou peut-être aussi se plaindre : « Si tu le voulais bien. » Car elle avait déjà regardé longuement, sur un journal dépareillé, les parures qu'elle eût portées si elle était venue m'accompagner dans les pays dont elle osait à peine imaginer l'éclat. Elle resta toujours effrayée devant ces grands chapeaux et ces costumes des belles dames des gravures.

Quand je lui laissai comprendre qu'elle n'aurait pas, chez moi, les feuilles amères ou son petit lama, car on ne pouvait pas décidément les emporter sur notre bateau, elle fit un geste touchant, un geste à se mettre à genoux, pour exprimer que ces absences n'étaient rien, si elle avait à son côté son cher Loti.

« C'est fini » (*Llouymi toucoucapoun*). Vers quatre heures du matin, je crois bien que j'entendis soupirer ces mots avec la résignation infinie de sa race. Au petit jour, elle se mit à mâcher des feuilles, comme une femme d'Europe boit pour s'étourdir. Et quand, à dos de mulet, je quittai ces parages où j'avais connu le plus pur amour qui ait réchauffé mon cœur malade sur les avares solitudes de la terre, je la vis à la porte de sa cabane, pelotonnée contre son lama, me

sourire avec un étrange abandon de tout son être, un sourire sans peine et sans reproche, comme si elle eût compris, cette ingénue, que je l'aimerais davantage de me laisser un dernier souvenir dépourvu d'amertume...

XIII

Pardonne-moi, Viracocha, d'avoir détourné pour mon usage une de tes Vierges, aussi pure peut-être que celles qui dansèrent dans les temples de Cuzco, parmi le printemps en or massif. Elle fut meilleure que les autres, ses compagnes naïves et frissonnantes de toutes les latitudes de mon désir. Sur mon bras gauche, qui porte le nom de la petite Azyadée, je veux faire tatouer aussi, accompagnées d'un lama à genoux, les initiales de celle qui fut si douce à ma rêverie inguérissable, un mois de mai, dans la *sierra* du Pérou...

VENTURA GARCIA CALDERON.

LUX [1]

—

Avant tout, ce que vous aimâtes, fiers Hellènes,
C'est le limpide azur de vos ciels toujours bleus,
Vos bosquets où vibrait le chant clair des Camènes,
Le soleil inondant vos plaines,
La mer aux reflets onduleux.

Vous aimiez la Lumière, immense enchanteresse
Qui tissait de fils d'or vos rêves de beauté,
Qui, baisant votre sol, femme à la blonde tresse,
Vous enivrait de sa caresse
Et de son éternel été.

Vous aimiez la clarté, car elle est sœur de Flore,
Des fruits mûris dans vos luxuriants vergers,
Des grenades que son sourire fait éclore,
Des frondaisons qu'elle colore
Dans le parfum des orangers.

Elle donnait aux nefs quittant la métropole
Sur la mer ionienne un sillage moiré;
Illuminant Pallas, Hermès, le Discobole,
Elle baignait tout l'Acropole
De son chaud rayon mordoré.

Et c'est pourquoi, laissant péristyles et nattes,
Tout blancs dans la splendeur du soleil qui descend,
Tant de fois vers le port vous vous acheminâtes
Pour voir les lueurs incarnates
Mourir au ciel incandescent...

(1) L'auteur de ce poème a quinze ans et est élève au lycée de Bourg.

Et c'est pourquoi l'habile époux de Pénélope
Sanglotait sur sa proue, apporté par le flux
Dans les sombres pays que la nuit enveloppe.
C'est pourquoi pleura le Cyclope
De son œil qui ne voyait plus...

Et c'est pourquoi, jadis, la pâle Iphigénie
Craignait de voir l'Hadès où nul astre ne luit.
C'est pourquoi, fils comblés d'une race bénie
Au radieux et pur génie,
Vous abhorriez l'ombre et la nuit.



Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines
LAMARTINE.

Pourtant, Grecs de l'antique Hellade,
Le crépuscule est un ami :
Si votre âme eût été malade.
Si votre cœur avait gémi,

Vous auriez mieux compris, Hellènes,
L'attrait des soirs silencieux :
Le soir a des langueurs sereines,
Il endort le mal, clôt les yeux...

Vous auriez senti des nuits sombres
Le triste et mol apaisement,
Vous n'auriez pas eu peur des ombres
Si vous aviez su leur tourment.

Verte pénombre des feuillages,
Nous aimons respirer ta paix.
Mais vous, ô Grecs des autres âges,
Chérissiez-vous les bois épais?

Vous qui créâtes Aphrodite
Et tous ces mythes de clarté,
La nuit vous paraissait maudite,
Le soir vous paraissait hanté...

Nous, trop de lumière nous blesse,
Nous redoutons sa crudité,
Car nous n'avons plus de déesse
A l'adorable nudité...

Frères, vous rêviez quand scintille
Le clair Phœbos à l'horizon,
Nous, nous songeons, quand rien ne brille,
Aux soirs de l'arrière-saison...

O Grecs de la Grèce première,
Nous serons les poètes, vous
De l'aurore et de la Lumière,
Et nous des soirs cléments et doux...

MICHEL BERVEILLER.

NOËL ET SES COUTUMES

—

Je ne parlerai pas, ici, des Fêtes des Innocents, des Fous et de l'Ane qui firent, des siècles durant, la joie de nos ancêtres. Je m'en tiendrai à la relation de coutumes dont beaucoup ont disparu, dont plusieurs subsistent, tout en étant susceptibles de tomber à leur tour. Lorsqu'il arrive d'écrire, à ce propos, les mots Bretagne, Provence, Lorraine, etc., cela n'implique pas que telle coutume soit répandue dans la totalité d'une de ces provinces; d'autre part, à quelques détails près, elles sont interchangeables, du Nord au Midi, de l'Est à l'Ouest.

Il ne fait de doute pour personne que ce qui confère à Noël sa physionomie particulière, ce ne soit sa messe de minuit, pour elle-même, d'abord, mais aussi pour ce qui la précède et la suit. Décrivant une nuit en Bourgogne, Chateaubriand mandait à Joubert, lui parlant de la lune : « Vous sentez bien que, même si elle n'y avait pas été, je l'y aurais mise. » (Ce n'est pas le texte : c'en est l'esprit.) Là-dessus, tous nos bons snobs, partisans à outrance d'une sincérité prétendue, de se récrier. Peut-on rêver plus abominable crime « hors nature »? Dire qu'on a vu la lune éclairer un paysage quand il n'en était rien! L'univers entier en est remué. La lune même ne va-t-elle pas écraser l'infâme ? Que de bruit pour rien! Je ferai comme Chateaubriand, même si, en punition de mon crime, je dois être enseveli sous la neige, car, si elle n'y est pas, je l'y mets d'office; même si le ciel noir, je l'éclaire — horreur! — d'un croissant de lune qu'à chaque instant les nuages menacent de manger.

Même si l'air est calme, je fais souffler le vent. Même s'il n'y a plus de loups dans les bois proches, je les fais hurler juste autant qu'il convient. Ainsi indiqué-je l'atmosphère de la messe de minuit dans nos campagnes, même si jamais ces divers éléments n'ont été une seule fois réunis dans une localité précise, à une date déterminée. Nul ne s'en trouvera mal.

Les villes de province sont restées longtemps tributaires des campagnes dont elles différaient très peu quant à la persistance de coutumes déjà anciennes. La noblesse d'épée et de robe y avait ses hôtels. On y voyait des cathédrales et des collégiales, des auberges réputées, quelques rues pavées; mais la population aborigène en était plus sédentaire; mais il s'y introduisait moins d'étrangers, l'industrie, à peine à ses débuts, recrutant sur place la majeure partie des hommes dont elle avait besoin. Somme toute, les villes étaient moins tributaires des campagnes qu'en parfait accord avec elles. De cette identité de sentiments je ne veux pour preuve que Bernard de La Monnoye, magistrat, très lettré, par surcroît membre de l'Académie, très répandu dans la brillante société des XVIIe et XVIIIe siècles, et qui put, dans ses noëls, retrouver la verve populaire, dont je suis loin, d'ailleurs, de m'exagérer les mérites; mais, né à Dijon, il avait toujours gardé contact avec la Bourgogne, et pourtant il ne sortait pas du peuple.

La vie, dans les villes, n'était pas autant qu'aujourd'hui découpée en tranches par le travail au dehors. En de nombreux endroits, le défaut ou l'insuffisance de lumière artificielle faisait, en hiver, les « journées » plus courtes, comme aux champs : on n'en avait que plus le temps de se réjouir, et les fêtes obligatoirement chômées, de Noël à l'Epiphanie incluse, étaient plus nombreuses. A partir du XIXe siècle, ce furent les villes, d'abord, qui se désaffectèrent des vieux usages. Ceux-ci, il semble qu'aujourd'hui ils soient menacés jusque dans les cam-

pagnes. Les régions de grande culture industrialisée ne diffèrent plus des villes quant aux sentiments. Il y a encore des îlots de résistance, mais qui seront à leur tour submergés par le déluge d'un rationalisme et d'un positivisme funèbres. Déjà les fêtes de Noël n'ont plus la même signification. S'il est des morts qu'il faut qu'on tue, de prétendus vivants auraient grand besoin d'être ressuscités; et ceci est moins facile que cela.

I

Avant la messe de minuit

On disposait si bien de son temps que les réjouissances commençaient un mois avant Noël. Il semble qu'on ait laissé à l'Eglise son *Avent*, attente et pénitence, pour s'attacher aux *Avents*, dont la signification me paraît différente. Des villes payaient des ménétriers qui, la nuit, allaient de maison en maison, « hautbois de l'Avent » à Dijon, à Marseille violons qui donnaient des « aubades de Calène », chanteurs qui, à Moulins, parcouraient les rues, de la veille de Sainte-Catherine à l'avant-veille de Noël, excepté le Vendredi, usage plusieurs fois séculaire, supprimé par arrêté du maire à la fin du deuxième tiers du XIXe siècle, vieillard de Semur qui, vers la fin de ce même siècle, maintenant une très ancienne tradition, accompagnait sur son violon, la veille de chaque dimanche de l'Avent, sa femme qui par les rues chantait de vieux noëls; et habitants qui les entendaient, de dire : « Ce sont les Avents qui passent. »

Ces vieux noëls, c'étaient eux aussi qui les chantaient au coin du feu. Pour commencer, les veillées d'hiver n'avaient pas attendu le 21 décembre. Les chanteurs étaient remplacés par des conteurs de légendes de Noël, littérairement dépourvues de tout intérêt, mais qui n'en plaisaient que davantage à l'auditoire. Chants et récits

étaient interrompus ou soutenus par l'absorption de boissons et de mets divers, suivant les régions.

Tous ne restaient pas chez eux. Dans certains pays, quinze, huit jours avant Noël, deux heures de suite tous les soirs on se relayait pour sonner la cloche paroissiale; quelques interruptions pour festoyer dans le clocher. Dès la veille de Sainte-Catherine, les jeunes gens allaient quêter, la nuit, de porte à porte, chantant des noëls, aimables pour qui leur donnait, méchants pour qui ne leur ouvrait pas.

Des réunions de la veille de Noël c'est la bûche qui est le centre. Elle porte beaucoup de noms différents. Le plus répandu est *Tréfouet*, qui signifie qu'elle doit durer trois jours. Le Maine dit *Tréfouet*, le Baugeois *Tréfoué, Trifoué, Trifouyeau*, le Bessin *Tréfoué*, les Deux-Sèvres *Tréfougeau*, la Touraine *Tréfau*, la Picardie *Treffoué*, la Lorraine *Treffau*, le Berry *Terfou, Trouffiau* et aussi *Cosse de Nau*, qui devient *Cosse de Naô* dans le Bocage vendéen, *el Cabessaou de Nadaou* dans la vallée de Barèges. C'est la *Souque* ou la *Chouque* dans le Bocage normand, la *suche* en Bourgogne, la *hoche* en Argonne, la *galeuche de Noë* dans les Vosges, la *tronche*, le *calignaou calenos, chalendal, bûche de Nô* en Franche-Comté, *kef nedelek* en Bretagne, *lou cachofio* en Provence, en Dauphiné *groga* ou *grobon* suivant qu'elle est grosse ou mince, *roilli* ou *roillon* suivant qu'elle est faite ou pas d'une mère-souche de haie. C'est le *mouchon* en Angoumois, la *caouhadé*, la *souque de Nadau* dans le Gers.

Pour certains pays elle représente le Christ, qui s'est comparé lui-même au bois vert. Ici, elle doit être prise dans un tronc d'arbre fruitier, et longtemps à l'avance on la met à sécher près du four; là, il faut qu'elle provienne d'un chêne qui n'a jamais été élagué et qui fut abattu à minuit, ailleurs, d'un sapin renversé par l'orage ou brisé par la foudre.

La veille, on la met au feu dès midi, ou à trois heures, quand la cloche annonce le commencement de la fête, ou le soir. Tantôt on l'allume d'abord, tantôt on l'arrose d'eau bénite : c'est le chef de famille qui en est chargé, et il doit être à jeun depuis minuit. Ou bien on répand sur elle de l'eau salée, ou du lait, ou du miel, ou du vin cuit. En Normandie, tout feu éteint, on l'allume avec un brandon qu'on a rapproché de la lampe de l'église. En Provence, on a ôté le feu en chantant : *Cacho fio, bouto fio! Dieu nous alègre!* Chandelles et bougies qui présideront au repas doivent être neuves et durer, comme la bûche, jusqu'au premier janvier.

Il y a des régions, comme le Maine, où on la laisse se consumer. Aux environs de Nancy, l'on ne quitte la table que lorsque d'elle il ne reste rien. La Franche-Comté la retire à demi brûlée. En Touraine, elle doit être assez grosse pour durer de trois à neuf jours. En Baugeois, si le maître de maison tient à conserver son autorité, il faut qu'elle dure aussi trois jours, en Berry trois jours et trois nuits comme en Touraine, et sans qu'on y touche, ou jusqu'à la veille des Rois. En Poitou on la conserve pour le premier janvier et pour l'Epiphanie. En Provence, elle va jusqu'au premier janvier. Dans le Gers, on l'éteint avec de l'eau après la messe de minuit. Le Bocage normand la retire au premier coup de cloche et la garde jusqu'au 24 décembre suivant. Pendant qu'elle brûle, on festoie plus ou moins. On chante des noëls. En Bourgogne, le plus petit des enfants prie pour qu'elle « pisse des bonbons ».

Elle possède diverses propriétés. La partie qui n'en est pas consumée, les bouviers du Périgord en font le *técoin*, qui est la cale de leur charrue : les semences réussiront mieux. Ses charbons éteints et froids, on en met sous l'oreiller, dans les greniers, sous le lit : on est ainsi à l'abri des maladies, de la foudre, de l'incendie, des sortilèges qui guettaient les nouveaux époux le jour des no-

ces. Ils éloignent les rats des tas de blé, la vermine, les taupes et les limaces des jardins. Mêlées aux remèdes, leurs cendres écartent les épidémies du poulailler, des étables, à la semence du blé, les serpents. On en met aussi au pied des arbres fruitiers, et jusque dans les cercueils.

Elle a ses légendes. Qu'elle dure trois jours, et toutes les filles nubiles de la maison sont assurées de se marier l'année suivante. Si elle brûle bien, c'est de bon augure. Si on la frappe avec les pincettes, autant d'étincelles, autant de poulets à venir; ou bien on dit : « Bonne année, bonne récolte! Autant de gerbes et de gerbillons » que d'étincelles. Elle doit être entourée d'autant de petites bûches qu'il y a de membres de la famille, présents ou absents : en oublier une, c'est une mort certaine. Quand on la met au feu, quiconque veut être préservé de la gale doit la gratter. Ne point la toucher ni s'y asseoir, sous peine d'avoir des furoncles. On peut, sans péril, poser de ses charbons ardents sur la nappe du réveillon. Elle réchauffe les Anges, invisibles aux hommes, mais pas aux animaux, aux agneaux, aux bœufs, aux ânes, surtout, dont les espèces ont réchauffé le Sauveur. Elle donne de la chaleur à la Vierge aussi qui s'assoit près d'elle pour emmailloter l'enfant, et dont la visite porte bonheur.

Le gui, pour porter bonheur, doit être muni de ses baies. La touffe de l'année précédente, jetée au feu, brûle pendant la messe de minuit.

Ce soir et cette nuit-là, les quêtes sont moins nombreuses. Les pauvres, cependant, chantent encore pour demander l'aumône. A la tombée de la nuit, à Sainte-Menehould, devant les épiceries les enfants crient : « Noël! Noël! Ma p'tite chandelle! » Les épiciers leur en donnent une, minuscule, autre coutume que le développement des grandes maisons à succursales a fait disparaître. Les jeunes gens sont volontiers grands coureurs de chemins. On les y rencontre, en Béarn, avec les en-

fants, entrant dans toutes les maisons où, au cours de l'année, il y eut un nouveau-né. En Picardie, ils chantent « l'an guignel » (au gui, Noël!); au pays de Tréguier, des gwergiou. Dans les Ardennes, ils demandent aux jeunes filles noix, noisettes, eau-de-vie; en Dauphiné, des amandes. En Bretagne, c'est le lendemain de Noël que se fait la quête, avec souhaits de bonne année et dons de gâteaux, de fruits, de pains de seigle et de blé contenant des pommes cuites avec du miel ou du sucre.

Dans les paroisses rurales, c'est à onze heures et demie que commence la messe de minuit. Il s'en faut que toutes les familles vivent à proximité de l'église. De faire une lieue par d'obscurs chemins de traverse n'est pas une mince besogne. Mais il y a la millénaire tradition des feux par quoi les ancêtres célébraient les deux solstices. C'est à ce titre qu'en Normandie et ailleurs collines et sommets sont illuminés cette nuit-là, que les jeunes gens font des « roues de feu » avec leurs lanternes et leurs torches qui tournoient. Avant que de partir, ils se sont acquittés d'un autre rite : sous les arbres fruitiers ils ont agité les torches pour détruire les insectes. Mais, ces lumières qui partout brillent, c'est pour éclairer des groupes en marche vers l'église, virtuel symbole de l'étoile qui mena vers la crèche les Bergers et les Mages. Ces torches, ces brandons de lavande, ces bâtons de résine, ces perches où brûle de la toile goudronnée, ce sont des enfants et des jeunes gens qui les portent en chantant les noëls. Parfois, comme en Périgord, ils s'arrêtent sur les seuils pour dire : « Nous demandons l'étrenne du gui », pittoresque mélange de paganisme celtique et de christianisme.

II

Pendant la messe de minuit

Comme la bûche est le centre des réunions qui précèdent et qui suivent, à l'église c'est la crèche, surtout

dans les paroisses rurales. Les villes, principalement au moyen âge, voyaient se dérouler, dans leurs églises, des cérémonies pompeuses. Dès le XVIe siècle, l'orgue était assez développé pour y ajouter de l'éclat. Dans les campagnes, tout gravitait autour de la crèche; aussi bien était-elle une des plus anciennes traditions de Noël.

On la trouvait tantôt hors de l'église, sous le porche, tantôt derrière l'autel. On croit qu'elle fut introduite à Avignon sous le pontificat de Jean XXII, entre 1316 et 1334. On en voit une à Dieppe en 1443. Mais sachons que nos crèches neigeuses ne sont qu'une adaptation à nos climats, et qui s'accorde d'ailleurs avec l'esprit des noëls. Comme eux, elle a varié au cours des siècles. A Marseille, il n'en reste de spécimens que des XVIIe et XVIIIe.

La première est contemporaine de Louis XIV. Bergers en culotte courte et bas blancs, Vierge en robe rose et manteau bleu. Saint Joseph porte une écharpe blanche, les Mages des robes à larges plis et des coiffures empanachées de plumes flottantes. Les Anges sont gentils et coquets, et il y a tout le décor d'un mas provençal avec le bœuf et l'âne, le grenier à fourrage, les vieux murs où nichent les pigeons, avec le chien, le paon, le coq et les canards. La deuxième, du temps de Louis XV, nous transporte en pleine « bergerie » sentimentale : étable de satin bleu ornée de paillettes, paysage sablé d'argent, ruisseau de cristal, agneaux et chèvres mignards. La troisième, qui date du règne de Louis XVI, est tout aussi riche, somptueuse et artificielle. Aussi est-ce avec joie qu'à Marseille même, dans les vieux quartiers de Saint-Laurent, des Carmes, des Accoules et de Saint-Victor, on retrouve la crèche populaire, pauvre et naïve à l'excès, sous la forme d'une cabane en carton avec ses « santons », ou petits saints. En Limousin, vers le milieu du XIXe siècle, au *Te Deum*, l'officiant portait dans une chapelle, dont la crèche occupait le milieu, une figure de l'enfant Jésus. Il y avait d'autres figures de bergers en

costume local : chausses longues, jarretières de couleur, culotte courte, large veste, gilet ample, chapeau rond à vastes bords.

A l'origine, elle avait été de dimensions tout autres que celles que nous lui voyons aujourd'hui, puisqu'elle contenait des personnages vivants. On se rabattit sur des marionnettes; en en vit, à Dieppe, qui, en 1443 et en 1647, représentèrent le mystère de Noël dans l'église Saint-Jacques. Au XVI[e] siècle, l'église des Accoules, à Marseille, en avait une avec des personnages de trois pieds de hauteur; les autres paroisses l'imitèrent. Ces représentations interdites, elles eurent lieu sous les porches et aux portes des couvents; aussi vit-on à Paris les Théatins « jouer la crèche ». A ce besoin de dramatisation correspondent les crèches parlantes et mécanisées. Les premiers essais en eurent lieu vers 1775 dans les vieux quartiers de Marseille. Il y en avait cinq ou six à la fin du XVIII[e] siècle; Laurent, de la rue du Panier, réalisa dans cette sphère ce qu'avaient fait avant lui les auteurs de noëls, ce qu'allait faire l'imagerie d'Epinal. Dans sa crèche il y avait moutons, chèvres, rennes, girafes, hippopotames. Après le Concordat, il imagina le Pape qui, suivi de ses cardinaux, rendait visite à l'enfant Jésus et bénissait la Sainte Famille. Il y en eut d'autres à Aix, en 1830, à Toulon, en 1838, où des répliques s'échangeaient à l'auberge, entre des personnages bibliques et un caporal. Vers 1815, dans les coins reculés du Périgord, l'enfant tournait la tête et vagissait. Cela n'a point disparu. Mgr Chabot, prélat de Sa Sainteté et curé de Pithiviers, parlant d'un enfant Jésus en cire avec musique et mouvements automatiques, écrivait naguère : « Des rouleaux cylindriques cachés dans le socle se déroulent par un système d'horlogerie et font entendre l'*Adeste, fideles*, ou *Il est né, le divin enfant*. Le petit Jésus ouvre lentement les yeux, tend les bras et semble sourire. L'effet est troublant et d'un charme mystique

pour les âmes dévotes. » Clergé et âmes dévotes sont ainsi faits qu'ils prisent par-dessus tout ce genre de sentimentalisme.

A la crèche se rattachent les santons. A Marseille, une foire très animée s'en ouvrait, Cours Belzunce, huit jours avant Noël. Elle se transporta aux Allées de Meillan. Ce sont de grossières statuettes de plâtre, destinées à l'ornement des crèches familiales en carton ou en sapin : Rois Mages, esclaves, pénitents, soldats avec Napoléon en tête, bohémiens, vielleuse tambourinaire, *ravi* : paysan à gigantesque bonnet de coton, meunier, bûcheron, bourgeois à bésicles, etc., etc.

La crèche imite encore les noëls par l'esprit satirique. Toutes ses marionnettes ne sont pas aussi placides que les santons. A la fin du XVIIIe siècle, voici, à Besançon, Barbizi, vigneron de vieille roche, à grand chapeau claque, cadenettes, habit à la française, vaste gilet, culotte courte, bas bleus, souliers à boucles, grande canne. Il exprime les doléances du peuple, il tance mauvaises doctrines et mœurs. Le compère Ferly est son confident. Il joua pour la dernière fois le 22 décembre 1793. Les marionnettes furent emballées à destination de Fribourg, « les anges avec les hommes, les bourgeois avec les paysans, les rois auprès des bergers, et l'âne de l'étable avec le procureur de la commune ». Les représentations reprirent en 1804.

Nous sommes un peu sortis de l'église : rentrons-y. Aussi bien les scènes qui s'y déroulent sont-elles du même ordre. Elles touchent de près, du moins en principe, aux fêtes des Innocents, des Fous et de l'Ane. Celles-ci, il est même probable qu'elles ont toujours été remplacées par les scènes de la crèche dans les petites paroisses; car, du moins jusqu'au milieu du XIXe siècle, l'aspect théâtral de la messe de minuit est évident.

Le moyen âge fut friand de spectacles. D'autre part, on a établi que, de 1290 à 1603, contre 84 représentations

de la Passion dont il reste trace, il n'y en eut que 8 de mystères ayant trait à l'Incarnation, à la Nativité et aux Rois Mages; mais c'est affaire de théâtre hors de l'église, même si les tréteaux étaient dressés devant le portail. Ce qu'on retrouve dans les usages de la messe de minuit permet d'affirmer qu'il s'agissait de scènes qui, bien qu'extra-liturgiques, s'incorporaient à l'office, et, pour la plupart, de caractère si pastoral que l'Eglise ne fit rien pour s'en délivrer. On voit bien le concile de Narbonne défendre, en 1609, de laisser figurer dans les églises Prophètes et Bergers, et de chanter les prédictions des Sibylles, mais le concile pensait surtout aux vestiges des fêtes des Innocents et des Fous. A Amiens, jusqu'au milieu du XVIII[e] siècle, entre le chœur et le sanctuaire, on suspendait à la voûte de la cathédrale une crèche en forme de lanterne, ornée de verdure et de feuillage; à l'entour, dès les premières vêpres, douze cierges étaient allumés. Aux Matines le sacristain, vêtu d'une chape, apportait Jésus sur la paille et le peuple criait : Noël! Noël! Dite la messe de minuit, le clergé se rendait en procession à la crèche, les bergers étant figurés par les chapelains. Un enfant de chœur disait : *Gloria in excelsis!* De l'autel, le célébrant se tournait vers les bergers et chantait : *Quem vidistis pastores? Dicite, annuntiate in terris quid apparuit vobis.* Ils répondaient : *Natum vidimus.* Cela s'appelait « chanter la pastourelle ». En 1718, à Clermont-Ferrand, l'adoration des bergers était représentée par cinq clercs et un prêtre. En 1816, à Villars-en-Bresse, on reprit l'entrée des pasteurs à Bethléem, qui se jouait en 1591. En 1895, non loin de Mirande, on jouait encore à l'église le mystère de la Nativité.

Il y avait un autre genre de représentation dont les bergers faisaient tous les frais. Il s'y greffait des bribes du drame ancien, sous forme de dialogues, mais l'essentiel de la cérémonie consistait à se montrer, à faire

certains gestes, toujours à la satisfaction de la fruste assistance, dans une église souvent pauvre et dénuée, mais qui bénéficie du prestige de la lumière en pleine nuit, et des sentiments de tous ces êtres accourus de loin. Spectacle et prodiges qui ne se renouvellent qu'une fois l'an, donc, d'autant plus précieux. Les bergers? En vain, les connaissent-ils depuis longtemps : les voici grandis et transfigurés. Cette messe est à eux. Drapés dans des manteaux, portant houlette enrubannée, au moment de l'offrande ils vont à la grille du chœur où les attend le curé. Tantôt le premier porte sur ses bras un agneau bien propre, bien frisé, tantôt il le mène en laisse, soit pour l'offrir au curé, soit pour que, béni par lui, il protège le troupeau contre les mauvais esprits. Ils vont saluer l'enfant dans sa crèche. Il y a des pays où ils ont le droit de l'embrasser avant le clergé. La région de Rethel et de Vouziers connut, jusque vers 1825, les « bergeoteries » : trois bergers figurant les Rois Mages. Fantastiquement vêtus, ils allaient à l'offrande, les yeux fixés sur une étoile imaginaire, suivis des hommes et des femmes déguisés en bergers et bergères, et menant un agneau en laisse. Ce besoin de voir des bergers était si répandu que, dans les paroisses où il n'y en avait pas, jeunes gens et jeunes filles se déguisaient. Parfois, c'étaient des enfants travestis qui conduisaient un petit char attelé d'une brebis enguirlandée. Vers 1850, il y avait encore, en Basse-Normandie, des défilés qui devaient laisser l'assistance bouche bée : à une perche portée par le sacristain était fixée une étoile en carton doré; puis venaient les trois Rois costumés en Turcs, les vierges folles avec leurs lampes éteintes, les sages, allumées, — c'est des lampes que je parle, — l'archange Gabriel avec des ailes dans le dos, des figurants avec l'arbre de Jessé garni d'oranges, la verge d'Aaron bien vernissée, la pomme, le serpent. Vers la même époque, le Comtat avait ses jeunes gens vêtus en bergers Watteau.

Silence et recueillement? Ici, bergers et bergères divisés en deux groupes; les premiers font claquer leurs fouets et leurs chiens aboient. On fait bêler l'agneau en lui pinçant l'oreille, et notons qu'il a droit à un morceau de pain bénit. On danse des ballets. Là, les bergers s'avancent au son de la cornemuse. En Baugeois, ceux de plusieurs paroisses se concertent pour jouer dans la même église l'adoration à Bethléem, et chacun doit souffler dans un hautbois; sous le porche, il y a parfois une crèche avec âne et bœuf vivants.

Il n'y a pas que les bergers. A Villefranche, et dans plusieurs paroisses du littoral des Alpes-Maritimes, à la fin du XIX[e] siècle, la messe de minuit était encore « la messe des offertes ». Assis devant l'autel, le curé tenait dans ses bras un enfant autant que possible nouveau-né. Un vieux patron pêcheur et un jeune mousse causaient avec lui en vers niçois. L'un des deux sortait et revenait suivi de toute une procession : pêcheurs portant du poisson, bergers, un mouton blanc, chasseurs, du gibier.

Des grands défilés dans les cathédrales on avait gardé, en nombre d'églises, la coutume d'une étoile mobile guidant bergers et Mages; ou bien, au moyen d'une corde enroulée à une poulie, on la faisait tourner; ou bien elle descendait sur l'autel pendant que s'allumaient les cierges. En 1821, en Flandre, un prêtre, récemment nommé curé dans une paroisse dont il ignorait les usages, commençait à dire sa messe de minuit quand il fut tout étonné de voir une étoile scintiller au-dessus de sa tête; les portes de l'église s'ouvrirent, et entrèrent bergers et bergères dansant, et précédés de moutons. En vain voulut-il les faire sortir.

La musique était ce qu'elle pouvait être dans ces paroisses pauvres. Ce n'est que vers 1860 que l'harmonium commença de s'y répandre. En revanche, presque toutes avaient leur serpent. Comme instruments exceptionnellement mobilisés pour cette messe de minuit, je trouve,

en Normandie, un petit orchestre rustique, composé de deux violons, d'un hautbois, du serpent et de six cornemuses. En Haute-Gascogne, derrière l'autel, il y a une flûte, un violon et une cornemuse pour accompagner les chants. Avant 1789, en Flandre, on chantait des noëls populaires. Ailleurs, les chanteurs, habillés en bergers, étaient accompagnés par l'orgue qui, dans l'intervalle des couplets, faisait entendre « des jeux et des airs imitant la flûte ».

Le chant se réduisait à l'exécution des morceaux imposés par la liturgie et des noëls particuliers à la région. Il y avait même, comme à Reims vers le milieu du XIX[e] siècle, des dialogues entre le clergé, les enfants de chœur et le peuple. En Provence, les couplets des anges étaient dits par des chantres cachés au fond du sanctuaire, ceux des bergers par les enfants de chœur, par des jeunes filles placées à l'entrée de la nef. En Bresse, après l'Introït, sur une galerie elles chantaient de vieux noëls, et le clergé leur répondait par *Kyrie eleison* : faisait-il pas mieux que de se taire?

III

Après la messe de minuit

L'assistance s'est dispersée. Il a fallu redéfaire, pas à pas, le chemin qu'on a fait tout à l'heure, et la nuit n'est pas moins noire. On envie les gens du bourg, qui tout de suite retrouvent leur gîte chaud où la bûche n'est pas éteinte; mais un moment vient où pour tous a sonné l'heure du réveillon. Là, les villes rejoignent les campagnes. Cependant, hier comme aujourd'hui, les réveillons des villes étaient plus somptueux que ceux des champs, sans être plus confortables, ni surtout plus pittoresques.

Les vrais pauvres n'en font pas. Il y a même des pays entiers, comme les montagnes de Provence, où ce n'est

qu'un repas frugal composé d'une soupe de pâte, dite *crouset*. Mais, de façon générale, il y a peu de familles, même dans la gêne, qui ne s'efforcent de préluder dignement aux réjouissances de Noël. On voit bien la tradition de cette soupe de pâte qui s'appelle *lozans* en Dauphiné, *sazanes* dans les Hautes-Alpes; mais la pauvre Bretagne elle-même connaissait le boudin et la bouillie de froment au miel. A la vérité, c'est le porc qui fait presque tous les frais de ce repas nocturne, qu'il soit boudin, saucisson ou charbonnée. En Basse-Bretagne où l'on fête, cette nuit-là, le nouvel an, il y a des crêpes de blé nouveau. Dans les Hautes-Alpes, les ménagères se sont munies d'une chandelle, car on ne doit s'éclairer, cette nuit-là, ni avec du bouillon blanc trempé dans l'huile, ni avec du bois résineux. Le Mentonnais a ses beignets de pommes, la Bourgogne ses fouaces. A Marseille on met trois nappes, en l'honneur de la Trinité. On invite les pauvres, ou on leur donne du pain. Un réveillon provençal se compose d'escargots, de morue frite, de muge aux olives, de carde : céleri à poivrade, de pommes, et de pain de Noël qu'on entame pour en donner un quart à un pauvre. Une oie grasse s'y ajoutait, qui fut remplacée par le dindon. En Flandre, le réveillon s'appelle *écriène,* dans les Vosges, *récinon,* de *recœnare.* En Argonne on *recine.* Dans les Ardennes, pour se lever de table on attend l'aurore.

Certains usages concernent les domestiques. En Provence ils recevaient, dans une serviette, les éléments principaux du « gros souper »; gâteau à l'huile, barre de nougat, poignée de figues sèches, céleri, fiole de vin cuit, et s'en allaient chez eux; ne restaient au mas que ceux qui n'avaient pas de famille. En Auvergne, ils pouvaient manger à la table des maîtres, mais presque tous partaient avec leur nourriture. En Craonnais, ils s'en allaient pour plusieurs jours, avec un gros morceau de pain appelé *grigne,* en Dauphiné avec une couronne.

Chaque région avait son pain de luxe ou sa pâtisserie

qu'on entamait au réveillon et dont une part était réservée aux quêteurs : quénioles, quignet en Flandre, quegnot à Arras, à Lille coquilles avec ou sans raisin, agrémentées d'un enfant Jésus en sucre, cuignet en Picardie, en Lorraine cogneux, cognes, cougnoux à Charleroi, à Sainte-Menehould burdins, brioches terminées en cornes, dans les Ardennes bourdes, gâteaux longs fendus aux bouts, cuits au four, dont la pâte est creusée de ronds faits avec un dé à coudre, dans les Vosges cueuniats, ramas, raimas ou raimés, où l'on mettait, avant la cuisson, noix et poires sèches, à Nancy cugneux ou quenieux, épais de quelques centimètres, en Franche-Comté quigneux, quegnots, quegneux, cuignots, cugnots, faits de farine pétrie avec du lait, cochenilles de Chartres, coquelins, cochelins d'Orléans et de Bonneval, bourrettes de Valognes, aguignettes de Rouen, craquelins en forme de cerfs, de poissons, de girafes, de coqs, etc.; à Neufchâtel-en-Bray, à Gournay et à Forges, les deux modèles les plus répandus étaient ceux du cerf et de la bonne femme. La Bretagne avait ses cuigns. A Plouagat, sur la place du bourgon, on vendait des « fouez » pendant la messe de minuit. En Nivernais, apognes, cornues; en Berry, cornabœufs ou « pain aux bœufs » qu'on donnait aux pauvres le matin de Noël, aiguilans à Vierzon et à La Châtre, minces, sans levain ni beurre, ayant la forme de chevaux ou de bœufs, holais à Argenton, à Saint-Gaultier : les paysans en donnaient autant qu'ils avaient d'animaux de trait. A Fontainebleau, de Noël aux Rois, on vendait des gâteaux en pâte feuilletée en forme de cerfs; à Ecutigny (Côte-d'Or), les extrémités en imitaient des cornes. Le Dauphiné avait ses pognes, pains gros et ronds comme le poing; le Mentonnais, les fougassés en forme de coqs; la Haute-Provence, les michos, pains coniques surmontés d'un petit rameau de chêne ou de houx. A Cannes, lors de la foire de Noël qui dure trois jours, on vend des animaux en pâte sculptée, surtout des

cerfs, béliers et chevaux qui, sur la tête, portent un coq. Dans la plupart de ces pays, la coutume veut que parrains et marraines donnent de ces pains, de ces gâteaux, à leurs filleuls et filleules.

D'autres coutumes et croyances ont trait à la messe de minuit.

Longtemps après la fin du moyen âge, on continuait de joncher de paille les églises pour leur donner apparence d'étables, à moins que ce ne fût plus simplement pour que l'assistance eût moins froid aux pieds. En Argonne, sous le second Empire, on voyait encore des hommes, armés de hallebardes, qui gardaient le bourg pendant la cérémonie.

En Dauphiné, les meuniers offraient le pain bénit, qui devait être conservé toute l'année. En Limousin, on donnait une part du gâteau aux personnes et aux animaux malades.

Le berger qui se présentait le premier à l'offrande était assuré d'avoir les plus beaux agneaux du canton. Si l'on pouvait mettre, à minuit, dans la crèche, un enfant malade, même en danger de mort, il guérirait. Qui y communiait avec dévotion et assistait aux messes de l'aurore et du jour n'avait pas à redouter les fantômes; entreprenant de longs voyages, il n'y périrait point. Qui ne jetait pas au feu les débris du réveillon était condamné à revenir les chercher après la mort. Quand on les balayait au foyer, si les rats venaient les manger, de l'année ils ne feraient aucun mal au grain. En Provence, on posait trois chandelles sur la table du gros souper; une mèche penchait-elle en direction d'un des convives, c'était signe de malheur pour lui.

IV

Fêtes de Noël

Usages et croyances sont innombrables. Il serait quasiimpossible, et surtout fastidieux, de les énumérer en les

groupant par régions naturelles ou par province. Il y aurait doubles, voire centuples emplois. Ce n'est qu'à la suite de recoupements nombreux qu'on leur peut rendre cette unité qu'au fond ils avaient. Mais il convient de faire exception pour certains usages du moyen âge qui ne moururent qu'avec l'Ancien Régime. Ils ne conservent de leur caractère que situés dans l'espace.

Sur la terre de Gueugat, près de Landerneau, le prêtre, avant que de chanter la Préface, à la messe de minuit, portait au seigneur une assiette où. étaient déposés un morceau de pain et une petite fiole de vin. Quand le seigneur avait mangé et bu, l'officiant regagnait l'autel.

En Bretagne, les tenanciers d'une des terres du seigneur de la Maillardière-en-Vertou devaient lui apporter « la bûche et tison de Noël au foyer de la cuisine ». Entrant dans la cour, ils étaient obligés de « hucher par trois fois en l'honneur dudit seigneur », lequel, « en cas de défaut », avait « droit de cens sur les bestiaux qui se trouveraient dans ladite tenure ». C'est encore en Bretagne que le tison de Noël doit être posé par les forestiers dans la cheminée de la cuisine du prieuré, ou apporté chez le seigneur sur une charrette attelée de quatre bœufs.

Pour le versement des redevances en argent ou en nature, Noël était une des trois ou quatre grandes dates de l'année.

Le propriétaire de Trohir, sur la paroisse de Kerfeunteun, devait à l'évêque de Quimper un écu d'or qui ne pouvait être présenté qu'à la messe du jour de Noël. D'autres tenanciers, des roturiers, des vassaux, devaient, à leurs différents seigneurs ou suzerains, « un chapeau de roses ou 5 deniers monnoie à leur élection » [à leur choix], « deux pots de vin d'Anjou bons et suffisants, quatre pots de vin breton et quatre pains de froment appelés échaudés, valant chaque pain un denier », deux giroflées avec une bécasse, deux chapons et deux robes

blanche et rouge, une caille vive, deux sonnettes d'argent pour tiercelet, une paire de gants blancs et une bécasse, un chapon présenté au cri — était-ce ironie? — de « Vive l'amour! », un chapon « bien cuit et lardé », « deux boudins empannés et encornaillés des deux bouts et cirés de cire verte », « un renard à queue blanche, deux canards sauvages vivants ». Dans le Maine, redevance d'un bouquet de violettes, traîné par quatre bœufs, et de 75 écrevisses, moitié mâles, moitié femelles. Hum! Je pense aux « soixante et quinze francs en pièces de quarante sous » d'un roman célèbre.

Il y avait des obligations purement gratuites, si j'ose dire. A Beaufort, en Anjou, tous les nouveaux mariés de l'année et qui avaient passé leur nuit de noces « en ville », ou dans un des faubourgs, étaient tenus de courir « trois pelotes qu'on jette sur le bord du ruisseau des Grands Moulins, le jour de Noël ». Comme s'il n'avait pas suffi des exigences des seigneurs, on se brimait entre soi. Au XVIIIe siècle, les habitants de Vouillé, réunis au cabaret, faisaient saisir le dernier marié de l'année et l'obligeaient à donner trois livres pour le pain et le vin; s'il ne s'exécutait pas, ils l'exécutaient en le dépouillant de ses vêtements.

Car, mangeaille et boisson étaient, alors comme aujourd'hui, au premier rang des soucis de tous, riches et pauvres, citadins et paysans. Le moyen âge, qui était forcé de faire maigre le samedi, appelait « samedis aux tripes » ceux qui se succédaient de Noël à la Chandeleur. Période de ripaille, et il n'eût pas convenu que Noël ne fût point marqué de ce signe essentiel. Clergé et laïcs se donnaient la main.

A Angers, terminées les vêpres et l'adoration à la crèche, le Chapitre de Saint-Maurice en surplis se rendait à la salle synodale de l'évêché où l'attendaient deux chanoines délégués. Il y avait une table de deux cents couverts pour toute sorte de gens. Placés les convives, les

chanoines saluaient l'évêque qui bénissait l'assemblée, et l'on se mettait à « souper », pendant que des « psalteurs » chantaient des noëls évidemment angevins. A Sainte-Madeleine de Besançon, de l'hypocras était distribué aux chanoines qui avaient entendu la messe de l'aurore. Au xve siècle, l'échevinage d'Amiens envoyait aux prêtres pauvres, ou qui avaient rendu service à la ville, une ou plusieurs « kanes » de vin qu'ils buvaient en mangeant leur cuignet. De même, un présent de vin était fait aux magistrats municipaux : maïeur, anciens maïeurs, prévost, échevins, officiers de la ville.

Les seigneurs provençaux se faisaient servir un mets symbolique : coq entouré de douze perdrix, de trente œufs et d'autant de truffes, l'année, les mois, les jours et les nuits.

Au diocèse d'Autun, le prieur de Saint-Georges de Couches envoyait à chaque habitant un gâteau de farine de pur froment, doré au safran, pesant 7 livres, et une pinte de vin aromatisé, dit nectar. Il était tenu de faire préparer, dans les bâtiments du prieuré, un banquet où tous ses vassaux étaient invités; ceux-ci lui devaient une rente de 4 sols tournois par feu. En 1334, il fut convenu que le banquet n'aurait pas lieu, et la redevance fut réduite à 18 deniers. Le don du pain et du vin était encore en vigueur au xviie siècle où l'on voit les habitants se précipiter en désordre sur les distributeurs. Quelle misère! Des chiens à la curée. Quand le prieuré fut réuni au collège d'Autun, les Jésuites demandèrent l'abolition de cette coutume. Ils eurent gain de cause, mais durent verser 2.000 livres aux habitants, à titre d'indemnité.

Des autres usages et croyances, beaucoup ont survécu à tous les changements de régime et se réfèrent à l'heure sacrée de minuit.

Alors fleurit la fougère; la branche de cerisier, coupée pendant que sonnent les douze coups, fleurira six mois après si l'on a eu soin de la mettre dans l'eau; on peut

aussi, rentrant de la messe de minuit, la trouver fleurie. La branche de coudrier que tu cueilles, au même moment, dans un buisson, se change en un rameau d'or. Qui veut avoir des fruits en abondance, c'est dès la veille qu'il doit mettre aux arbres une ceinture de paille, en les frappant avec une petite fourche. Ton blé de semaille, veux-tu que les oiseaux l'épargnent? Conserve-le dans la nappe qui a servi le jour de Noël. Sème-le le jour de sainte Barbe dans deux petites assiettes de porcelaine; les grains germeront et formeront un ensemble de petites tiges vertes. La nuit de Noël, tu déposeras tes assiettes sur un tapis de mousse, près de la crèche. Quarante jours durant, tes enfants leur ménageront l'eau et le soleil. Le jour de la Chandeleur, le plus jeune ira les enfouir dans la partie d'un sillon que tu auras laissée vide; à la Saint-Jean, ce blé de Noël sera le plus lourd. Nul n'y touchera, que ton fils le plus jeune, encore, qui le coupera tige par tige. Dans ton grenier cette gerbe occupera la place d'honneur. Elle passera la première sous ton fléau, et son grain sera versé dans le sac des quêteurs pour l'église.

Le pain bénit de Noël a diverses propriétés. Il préserve de l'orage et des chiens enragés. Il aide à la délivrance des brebis et des vaches. On en donne aux brebis stériles comme aux femmes enceintes. Trois de ses fragments provenant de trois paroisses différentes, mis avec trois araignées noires dans la poche d'un jeune conscrit, lui font tirer un bon numéro. Trois autres morceaux d'un pain bénit à chacune des trois messes aident à retrouver le corps d'un noyé; jetés sur trois points différents de l'étang ou de la rivière, ils se réunissent au-dessus du cadavre.

Le pain fait spécialement pour Noël, et qui n'est pas bénit, a, lui aussi, ses vertus. On en jette dans les puits pour qu'ils ne tarissent pas. Très sec, il peut se garder toute l'année, et on le conserve suspendu au plafond. Mais

il est recommandé de « cuire » la veille de Noël, puis de s'en abstenir jusqu'au premier janvier, sous peine que quelqu'un de la maison ne trépasse et que le pain ne moisisse toute l'année.

Défense, aussi, de laver et de faire lessive durant les neuf jours qui précèdent Noël, ou seulement à partir de la Saint-Thomas, jusqu'au jour, inclus, de la Circoncision, et de travailler la veille de Noël, de filer sous peine d'avoir des agneaux boiteux, ni après le souper de la nuit (sinon les souris mangeront le fil de l'année), de laisser chanvre ni lin aux quenouilles pendant la messe de minuit. Manger des pommes le jour de Noël, c'est s'exposer à des furoncles; des prunes, à des ulcères; des choux, c'est déplaire à saint Etienne, qui s'est caché dans un champ de choux pour éviter le martyre.

Du temps qu'il fait pendant la messe de minuit ou le jour de Noël, on tire des pronostics pour Pâques et pour l'année à venir. Parfois, même, c'est la Toussaint qui détermine la température de Noël.

L'antithèse entre Noël et Pâques s'exprime sous des formes multiples. Elle se résume ainsi : s'il fait chaud à Noël, à Pâques il fera froid. Voici cependant quelques dictons. Qui à Noël cherche l'ombre, à Pâques cherchera le foyer. Quand Noël se chauffe au soleil, Pâques brûle la bûche de Noël. A Noël au pignon, à Pâques au tison. Mieux vaut entendre le loup hurler que de voir le bœuf pâturer à la Noël. Il arrive aussi qu'on amplifie : Bel Avent, beau printemps.

Pour l'année, on sait que, si la lune est dans un de ses neuf premiers jours de croissance, elle sera très fertile, mauvaise si, lorsqu'on sort de la messe de minuit, le vent souffle au nord; bonne, au sud; s'il souffle fort, l'hiver sera pluvieux. S'il fait bien noir, il fera noir aussi dans la gerbe, qui sera bien tassée; mais, nuit de claire lune, claires javelles. Si le vent est à l'est le jour de Noël, bonne récolte de blé; à l'ouest, de foin. Ciel pur et étoilé,

moisson et vendanges maigres. Soleil pour Noël, bonne année pour le laboureur; nuit venteuse, le vigneron peut être tranquille. Pourtant, le soleil lui-même met du vin aux treilles; mais, s'il faut des Avents froids pour qu'on boive sec, les Avents humides font l'épi vide. S'ils sont venteux, plantureux seront les vergers. Givre à Noël, brouillard? Pommes à foison.

Tout ce qu'on sème la veille réussira très bien. S'il tonne pendant la messe de minuit, on moissonnera à la Saint-Jean. Le côté où penche la flamme des cierges pendant l'office indique la direction la plus fréquente du vent pour l'année à venir et aussi l'inclinaison des épis. Que si Noël coïncide avec un vendredi, on peut semer jusque dans les cendres, Vénus étant la déesse de la fécondité.

On a d'autres moyens de prédire le temps qu'il fera. Les régions les plus modestes se contentent des sept premiers mois, et les sept derniers jours de l'année leur servent d' « éprouves », d' « agets ». Celles qui veulent être assurées de l'année entière ne recueillent pas de façon uniforme leurs indications. Ici, ce sont les douze jours d'avant Noël qui servent de base, là les douze qui le suivent, ailleurs les douze premiers de l'année même, ou bien ceux qui vont du lendemain de Noël à la veille des Rois, mais on reconnaît que les pronostics sont plus sûrs pour les six premiers mois que pour les autres.

On supplée la nature en coupant par le milieu, avant la messe de minuit, un gros oignon dont on détache les couches. On les range par ordre de mois et l'on y dépose une pincée de sel. Au retour, suivant que le sel a plus ou moins fondu, on voit quels seront les mois pluvieux. Une autre coutume, qu'on retrouve dans le cycle de Noël, consiste à se renseigner sur les futurs prix du blé. On en fait sauter un grain sur la plaque du foyer en disant : « Voilà pour janvier », le lendemain, pour février, etc. Les jours où le grain a sauté le plus haut in-

diquent les mois correspondants où le blé sera le plus cher; ou bien, on en jette douze à la fois, la nuit de Noël.

Pas une région où l'on ne retrouve la légende des bœufs qui, dans leur étable, parlent à minuit; pas une légende qui offre aussi peu de variantes. Partout, à l'homme qui prétend les surprendre, ils répondent qu'ils parlaient d'une mort imminente. Il insiste. « C'est de la tienne », disent-ils. Tantôt ils parlent en langage chrétien; tantôt celui qui les comprendrait saurait où trouver le trésor qui enrichirait tous les hommes, mais il faut, pour cela, tenir dans ses bras un nouveau-né qui vienne d'être baptisé. Ici, au moment de l'Elévation à l'église, ils s'agenouillent, là, ils transpirent abondamment. Ici, leur maître doit les faire manger en sa présence pour qu'ils dorment en toute tranquillité; là, pour qu'ils ne soient pas trop médisants, on double leur ration. Ici, c'est au moment de l'Elévation qu'ils prédisent l'avenir; là, dès l'angelus du soir. L'agneau raconte ses jeux avec Jésus, le coq redit la trahison de saint Pierre, l'âne la fuite en Egypte. Cet âne si doux, une autre légende prétend qu'il voulut manger la paille de la crèche et qu'il fut maudit par la Vierge : pour ma part, je me refuse à le croire d'elle comme de lui.

En rentrant de la messe de minuit, on fait boire bœufs et chevaux, pour les préserver des maladies ou pour les guérir. On leur donne des tranches de pain assaisonnées de sel, et même du pain bénit. Quand on entre dans l'étable, si les bœufs ont le dos tourné à la porte, signe de long hiver, — si c'est la tête, de chaleur précoce. Le matin de Noël, on leur souhaite joie et santé, tout en doublant encore leur ration. Nettoyer leurs étables le soir du 24 décembre, si l'on ne veut pas qu'ils soient boiteux, mais s'en abstenir jusqu'aux Rois; ne pas les mener au pâturage avant midi le jour de Noël, de peur qu'ils ne se battent. Les chevaux qu'on laisse dehors la nuit de Noël

seront malades. Jusqu'au nouvel an, ne pas nettoyer leur écurie : le plus beau mourrait dans l'année.

Noël tombe-t-il un vendredi? Fait-il clair de lune pendant la messe de minuit? Il y aura quantité de chiens enragés. Une vieille bretonne avait un chien qu'elle appelait Mélampe. Elle ignorait la signification de ce nom, mais elle savait qu'il fut celui d'un des chiens que les Bergers menèrent à la crèche. Jésus l'avait caressé; à cause de cela, tous ceux qui, par la suite, s'appelèrent ainsi furent à l'abri de la rage.

A minuit, les abeilles sortent de leurs ruches en bourdonnant. C'est alors, aussi, que les blaireaux creusent leurs terriers, qu'ils nettoient à chacune des « quatre Notre-Dame ». Nul animal ne dort, excepté l'homme et le crapaud; on ajoute parfois : et le corbeau.

C'est plus particulièrement pendant cette grande nuit que les Forces invisibles sont libérées, bienfaisantes ou nuisibles. Dès les Avents même, les esprits et les revenants se manifestent, et c'est alors que les sorciers sont le plus à craindre. Mais prêtons l'oreille. Des églises perdues dans les vallées, sur les collines, dans les montagnes, nous arrivent les sons des cloches qui annoncent l'Elévation, vers minuit. Ecoutons mieux, et nous entendrons leur répondre les cloches ensevelies dans les étangs et dans les rivières. A qui sait les voir ou les deviner, tout ce qu'il y a d'êtres « sous terre ou sous le ciel » se montre dans le monde des chrétiens : Génies des airs, de la terre et des eaux, bons et mauvais esprits, saints et martyrs. Voici de grands feux follets. Musique aérienne. Des armées de pierres dressées sur les landes s'ébranlent, pour aller boire à la rivière, laissant découverts de fabuleux trésors. Avisez-vous de les soustraire! Si prompt que vous soyez, les pierres le seront plus encore. Elles déferleront sur vous pour vous écraser. Si elles ne se déplacent pas, elles « virent » au moment où, à l'église, l'officiant lit la Généalogie, certaines une fois seulement

tous les cent ans, et ce sont encore des trésors qu'elles mettent à nu, mais que l'humanité reste impuissante à s'approprier. Pourtant, une lumière apparaît au-dessus d'eux à l'instant de la Consécration.

Alors aussi l'eau des sources et des puits se change en vin. Les flammes du Purgatoire s'éteignent, et les « angoisseux » viennent demander des prières. Les anciens seigneurs apparaissent. Les esprits des ancêtres se chauffent près de la bûche; aussi leur laisse-t-on, avant que de partir pour l'église, de la soupe dans une soupière non recouverte. Si l'on avait d'autres yeux, on pourrait voir la Mort désigner, dans l'église, ceux qu'elle frappera au cours de l'année suivante. Voulez-vous savoir si un sorcier assiste à la messe de minuit? Emportez le doigt majeur de la main gauche d'un mort ou un œuf pondu le Vendredi Saint par une poule toute noire, en gardant votre secret. Qui veut composer des sorts très puissants consacre ou dérobe sept hosties consacrées, sept ans de suite, à Noël ou pendant la semaine sainte.

Dès les Avents, on entend dans les airs les cris discordants de la mère Harpine; de Noël aux Rois, ce sont les chevauchées du « rey d'Hérode » avec cliquetis de chaînes et grelots de chiens. Pendant la même période, sans qu'il y ait d'apparitions, les âmes des ancêtres rendent visite aux enfants. La Franche-Comté connaît Tante Arie, qui distribue des jouets pendant la nuit. Pour se la rendre favorable, les enfants mettent dans leurs chaussures une petite botte de foin à l'intention de son âne. Elle connaît aussi Berthe la Fileuse, qui aime à voir les vieux bahuts en ordre et les maisons propres; elle commande à des « servants », lutins qui tirent les couvertures du lit des paresseux, font choir la jatte de lait portée par une servante mal peignée, tordent le cou à la vache la plus grasse chez les paysans qui manquent d'ordre et d'économie.

Partout présente, la Vierge aussi se plaît dans les mai-

sons bien tenues. Elle aussi se chauffe près de la bûche, prépare la bouillie pour son enfant et présente les langes à la chaleur. On lui laisse de l'eau dans un plat et une serviette bien propre pour qu'elle lave le nouveau-né, des mets sur la table, même jusqu'à la Circoncision. Les mères peuvent aller sans crainte à la messe de minuit; en leur absence elle garde et soigne leurs poupons. On graisse gonds et loquets des portes pour que le bruit n'en réveille pas son enfant, et l'on sait qu'elle enlève tout pouvoir aux sorciers qui attendent aux carrefours. Ceux des habitants de Sainte-Reine, en Auxois, qui ont la foi et sont exempts de péché, peuvent la voir, accompagnée de sainte Reine et d'anges, partir de sa chapelle d'Alise, pour le château de Grignon où Reine fut martyrisée.

Ils ne manqueront pas de sourire avec mépris, ces gens pour qui tout n'est que jeu de mots et qui nient tout, excepté leur génie propre. Ces coutumes et ces croyances, certaines nous semblent ridicules, soit parce que nous ne pouvons plus remonter à leurs sources, soit parce qu'elles sont en soi dénuées de signification. Mais, de la plupart des autres, quelle poésie se dégage! Entendons-nous. Il s'agit ici de poésie *en acte,* au sens non pas philosophique, mais pratique. Incapable de faire œuvre d'art, la collectivité dans son ensemble se rattrape de cette impuissance en créant à sa manière, qui est d'agir, sans se préoccuper d'éliminer l'inutile, le superflu, le bizarre, ni d'établir les proportions nécessaires; mais la poésie y est, à l'état brut.

On peut, ici, toucher du doigt l'erreur capitale de ces forcenés amateurs de régionalisme et de folklore qui s'imaginent faire œuvre d'artistes en ressuscitant, par exemple, les crèches franc-comtoises. Ce ne sont pas les traditions de Noël qu'il s'agit de faire revivre telles quelles sur la scène, à l'orchestre, dans le livre. L'artiste digne de ce nom devrait s'inspirer d'elles, et non pas se

contenter de les retranscrire, ni même, à un degré au-dessus, de les commenter. Cette poésie, il devrait la condenser, et non point la laisser diffuse, et, somme toute, la créer bien plutôt que de la ressusciter, puisqu'un corps par miracle rappelé à la vie se ressent toujours d'avoir été cadavre.

HENRI BACHELIN.

COUP D'ŒIL RÉTROSPECTIF
SUR
L'EXPOSITION DES ARTS DÉCORATIFS

—

L'Exposition Internationale des Arts Décoratifs et Industriels Modernes vient à peine de finir, après un semestre d'existence brillante, et il y aurait quelque ingratitude à l'oublier déjà. Elle a donné lieu à des critiques très vives et suscité des enthousiasmes démesurés. Nous sommes de ceux qui l'ont admirée dès le premier jour et qui lui sont restés fidèles jusqu'à la fin. Ses résultats nous ont convaincu de la nécessité que présentait, depuis longtemps déjà, la recherche collective d'une architecture décorative *moderne*. La plupart des monuments officiels contemporains sont sans intérêt ; certains même sont prétentieux et laids. Il fallait à tout prix élever le goût public au-dessus de ces fadeurs et trouver une expression plus conforme aux aspirations esthétiques de notre époque. L'Exposition de 1925 répondait enfin à ce besoin.

Lorsqu'il fut question de lui donner la vie, au cœur même de la capitale, bien des objections furent apportées. Certains méconnaissaient son utilité pratique ; d'autres niaient la possibilité de son succès ; d'autres encore, se plaçant à un point de vue différent, s'élevaient contre un projet tendant à priver le public parisien, pendant plusieurs mois, des voies centrales de circulation englobées dans le périmètre de la concession : ne comptait-on pas au nombre de ces voies la vaste Esplanade des Invalides, le pont le plus large de Paris et, parallèlement à la Seine, sur un parcours de plus d'un kilomètre, le quai d'Orsay, le Cours la Reine

et le Cours Albert-Ier, artères principales de passage, empruntées par plusieurs lignes de tramways et d'autobus ? Les débats auxquels donna lieu, au Conseil Municipal, la participation de la ville de Paris à l'Exposition des Arts Décoratifs sont encore présents aux esprits ; on se rappelle la vigueur et la conviction avec lesquelles M. de Puymaigre, conseiller municipal du quartier des Invalides, manifesta à la tribune ses regrets du choix de l'emplacement. On sait aussi comment, en fait, il fut remédié aux inconvénients inévitables de ce choix, soit en dérivant sur les deux berges de la Seine la circulation des tramways, des voitures et des piétons, soit en doublant le pont de la Concorde d'une passerelle réservée exclusivement aux piétons, soit en accordant des laissez passer aux habitants des quartiers voisins, obligés de traverser l'Exposition plusieurs fois par jour pour l'exercice de leur profession.

Comme il était facile de le prévoir, le succès de l'Exposition, qui est incontestable et que tout le monde se plaît à reconnaître aujourd'hui, a été largement influencé par la situation privilégiée faite à cette manifestation artistique dans un cadre unique et digne d'elle, au point de convergence des arrondissements de Paris. Transportée au Bois de Vincennes ou sur un autre emplacement de la périphérie, elle n'eût pas connu cette affluence de visiteurs due en grande partie à sa proximité immédiate pour les habitants des deux rives et à ce décor inoubliable que lui constituaient le cours paisible de la Seine, les ombrages des Champs-Elysées et la tutelle des plus grands monuments de Paris, échelonnés autour d'elle et penchés sur ses efforts novateurs comme les témoins étonnés de la splendeur d'un autre âge.

Certes, il ne manquait pas de saveur, le contraste que présentait aux yeux les moins avertis la coexistence en un même lieu de formules d'architecture aussi variées : le monolithe du temple de Ramsès voisinant avec les pylônes géants de la porte de M. Patout ; les quatre tours de M. Plu-

met luttant contre la majesté sereine du dôme de Mansart et menaçant d'écraser l'élan des Pégases dorés du pont Alexandre ; les pavillons étrangers groupés comme de jeunes poussins sous l'aile puissante et maternelle du Grand Palais ; et ces deux antennes blanches que formaient, de chaque côté de la Seine, le Parc des Attractions et le Village français, jalonnées à l'horizon par l'impertinente silhouette de la Tour Eiffel ou par la masse orientale du Palais du Trocadéro, vestiges d'Expositions antérieures. N'y avait-il pas là de quoi susciter en nous des termes de comparaison permettant de dégager les méthodes et les desseins des artistes modernes, ainsi que le résultat de leurs tendances ?

Non moins suggestif était le tableau offert dans l'intérieur même de l'Exposition aux Parisiens, aux provinciaux et aux étrangers par la diversité des conceptions affirmées côte à côte, avec une franchise parfois déconcertante : tel le flirt italo-britannique d'un palais à colonnes et à chapiteaux, digne de la Rome antique, avec cette longue nef inexpressive et bigarrée, surmontée d'une volière en forme de clocher où un navire se serait empalé ; ou encore l'humble agencement des pitchpins et des bambous japonais, faisant figure de plantation d'allumettes au regard des plâtres pesants du monument belge. Et que penser de l'extravagante boîte de verre soviétique, au toit d'escalier en ailes d'aéroplane, dont le reflet cru faisait rougir la façade ogivale de la nouvelle Turquie républicaine ? Se souvient-on aussi de l'effet imprévu d'une vision télescopique sur le sage pavillon hellénique, au travers du tunnel en briques du Danemark ? Je bornerai là mes exemples de ces antinomies qui, consciemment ou non, provoquaient chez le spectateur amusé la surprise renouvelée qu'il manifestait par des épithètes souvent concordantes : tant il est vrai que le bon sens ne perd jamais ses droits et que le tact, le sens de la mesure, constituent encore la suprême habileté des réalisations d'art les plus avancées.

§

A ce dernier point de vue, la Ville de Paris, sur l'effort de laquelle il nous faut revenir, paraît avoir fait preuve, dans la construction et l'aménagement de son pavillon, du goût le plus sûr. L'auteur du projet, M. Roger Bouvard, architecte divisionnaire des Expositions et des Promenades de la ville de Paris, avait su marier avec élégance la saine tradition architecturale avec cette sobriété de lignes vers laquelle tend en définitive l'expression moderne de l'art décoratif. Bien que composé d'un seul rez-de-chaussée et légèrement en contre-bas de l'allée centrale du Cours la Reine, ce bâtiment ne manquait ni de grâce ni de noblesse, et il justifiait à coup sûr le qualificatif élogieux de « Trianon souriant et mesuré » qui lui a été décerné (1) ; pittoresquement situé dans la verdure de hauts marronniers, mis en valeur par les jardins et les fontaines qui le précédaient, on peut dire sans exagération qu'il a rallié des suffrages presque unanimes. Succès mérité, si l'on se rappelle l'harmonie de ses contours, l'heureuse ordonnance des grandes baies de la façade, la majesté du motif central, la coquette ornementation végétale et florale des bordures et du toit.

De nombreux artistes avaient collaboré à la construction et à la décoration du pavillon. Bornons-nous à citer ici : la société des Charpentiers de Paris, artisans du gros œuvre ; la société Baguès, qui avait fourni les grilles et les balcons de fer forgé ; M. Dervillé, à la générosité duquel était due la haute frise décorative en marbre aux tons si chauds ; MM. Bouraine et Le Faguays, auteurs des quatre curieux bas-reliefs de la façade, où les attitudes stylisées du corps féminin s'adaptaient à la représentation des éléments géométriques de l'art décoratif : les volumes et les plans, comme à leur développement dans la synthèse décorative : l'harmonie et la composition. MM. Gentil et Bourdet avait conçu et réalisé les deux beaux vases de grès flammé pla-

(1) Georges Le Fèvre, album de *L'Art Vivant*.

cés de part et d'autre de l'entrée principale. M. Edouard Debrie avait sélectionné dans ses pépinières les hauts arbustes taillés qui entouraient le pavillon. Rendons encore justice aux conceptions très réussies de M. Forestier, conservateur du Secteur Ouest des Promenades municipales, grâce auxquelles l'ombre des marronniers, devant le pavillon, s'égayait des vives couleurs de nombreuses corbeilles de fleurs.

Et tout en réservant notre pensée sur l'opportunité qu'il pouvait y avoir à conserver quelques-uns des bâtiments provisoires édifiés à l'occasion de l'Exposition de 1925, constatons en passant que si une exception avait dû être faite pour l'un deux, le pavillon de la ville de Paris méritait d'être sauvé du néant et, reconstruit en matériaux durables, de jalonner pour les générations futures la route déjà longue des étapes artistiques de la capitale.

Lorsque le visiteur, déjà favorablement impressionné par la tenue extérieure du pavillon, franchissait sa porte pour examiner les collections qu'il contenait, un nouvel enchantement lui était réservé. Point de ces présentations disparates auxquelles il pouvait s'attendre dans le fief innombrable de la capitale ! Point de cette suite de loggias alignant les unes derrière les autres, comme au long d'un couloir d'hôtel, les chambres meublées et les salles de bains ! L'exposition organisée par la ville de Paris était consacrée uniquement aux méthodes et aux réalisations artistiques des élèves de ses écoles primaires et professionnelles ; grâce aux initiatives fécondes de ses inspirateurs, MM. Bruneau et Simons, Inspecteurs des Services de l'Enseignement, grâce à l'efficace collaboration de ces derniers avec l'architecte du pavillon, un ensemble agréable et vivant s'offrait aux regards, homogène sans monotonie, tour à tour instructif, décoratif, pictural, amusant, ici d'une charmante naïveté, là d'une hardiesse pleine de promesses, souvent d'une perfection achevée.

On ignorait trop auparavant de quoi étaient capables les

élèves de ces écoles, futurs apprentis, futurs maîtres, et comment, sous l'impulsion de professeurs éclairés, leur esprit, nourri des traditions fondamentales, restait accessible à toutes les improvisations désirables. La preuve est faite que leur effort n'était pas vain ; souvenons-nous qu'il faut compter avec eux et donnons-leur, sous toutes les formes, les encouragements nécessaires. Il n'est pas aventuré de penser que cette révélation sera mise à profit par tous ceux qui s'intéressent à l'évolution de l'art parisien et que l'accroissement des commandes dont bénéficieront nos écoles favorisera largement leur essor.

N'hésitons donc pas à donner un témoignage public de satisfaction à l'Ecole Estienne, pour la présentation de ses séduisantes gravures et reliures ; aux Ecoles Dorian et Diderot, pour leurs travaux d'art et d'industrie mécanique, à l'exécution directe desquels nous étions ingénieusement initiés ; à l'Ecole des Arts appliqués, principale animatrice du coquet ensemble d'habitation moderne ; à l'Ecole Boulle, pour ses superbes meubles dont la facture toute moderne n'excluait pas le souci de la commodité.

Passant d'abord devant les boutiques bien achalandées des diverses écoles professionnelles, traversant ensuite le salon d'honneur, meublé et tapissé avec quelque solennité, le public accédait bientôt à un jardin d'été du plus gracieux effet, aux angles duquel s'ouvraient quatre pièces d'habitation moderne, et il terminait sa visite par une spirituelle réduction de l'école primaire, comprenant parloir, cantine, salle de dessin, guignol, jardin d'enfants. Et la bonne humeur qu'il emportait en sortant trouvait sa confirmation symbolique dans cette savoureuse fontaine rabelaisienne du Rire, œuvre du sculpteur Moreau-Vauthier, qu'un hasard intelligent avait placée tout à côté.

§

Fontaines, jardins de l'Exposition défunte, vous étiez vraiment de délicieuses choses ! Nous ne nous lassions pas

de vous admirer, de vous détailler. Notre œil ravi s'arrêtait avec amour sur vos marbres, vos faïences, vos ors, vos délicates mosaïques, vos dalles gazonnées, s'élevait le long de vos portiques ou de vos arcades, glissait abandonné à vos claires nappes d'eau jusqu'à ces frais bassins sillonnés de poissons multicolores et dont la surface lui renvoyait, à peine déformés, tel ventre d'amphore, tel profil de statue, telles splendeurs de végétaux. Peut-être fallait-il avoir, pour vous comprendre, l'âme d'un poète plutôt que celle d'un architecte, car la critique s'est montrée parfois sévère à votre endroit. Nous regardions, nous étions conquis, et nous ne songions pas à regretter la miévrerie, le clinquant, les fautes vénielles qu'on a pu, ici ou là, vous reprocher. Nous nous figurions pénétrer dans le royaume merveilleux de l'art pur et recommencer ce « rêve parisien » de l'auteur des *Fleurs du Mal*, qui allait jusqu'à refuser toute aide naturelle extérieure au triomphe de la composition :

Le sommeil est plein de miracles !
Par un caprice singulier,
J'avais banni de ces spectacles
Le végétal irrégulier,

Et, peintre fier de mon génie,
Je savourais dans mon tableau
L'enivrante monotonie
Du métal, du marbre et de l'eau.

Babel d'escaliers et d'arcades,
C'était un palais infini
Plein de bassins et de cascades
Tombant dans l'or mat ou bruni ;

Et des cataractes pesantes
Comme des rideaux de cristal
Se suspendaient, éblouissantes,
A des murailles de métal.

Non d'arbres, mais de colonnades
Les étangs dormants s'entouraient,
Où de gigantesques naïades,
Comme des femmes, se miraient.

. . . .

Et tout, même la couleur noire,
Semblait fourbi, clair, irisé ;
Le liquide enchâssait sa gloire
Dans le rayon cristallisé.

Le poète n'avait-il pas eu comme la vision aiguë de ce que pouvait réaliser l'art décoratif des fontaines et des jardins ? Et sans prétendre que les ouvrages de l'Exposition répondaient exactement à sa pensée, trop riche de fictions inaccessibles, ne marquaient-ils pas un réel progrès dans l'agencement harmonieux « du métal, du marbre et de l'eau » ? Il ne leur manquait même pas le concours du « végétal irrégulier » qui sait si bien, il faut le reconnaître, masquer les défaillances de la conception ou l'ingratitude de a matière. Comment ne pas regretter la disparition de ces charmantes oasis devant lesquelles nous nous sommes si souvent arrêtés ?

Certes, les arbres en ciment armé campés dans le jardin de M. Mallet-Stevens (était-ce pour illustrer le rêve de Baudelaire ?) ne manquaient pas d'originalité, mais je ne pense pas qu'ils aient été pris au sérieux par personne.

En revanche, que de jolies idées nous étaient traduites dans la décoration des jardins du Cours la Reine, situés aux alentours du pavillon de la ville de Paris, celui de Laprade, par exemple, avec les faïences de son bassin rectangulaire, ses plates-bandes symétriques, ses fleurs, ses cages d'oiseaux, celui de Marrast, dans la déclivité du pavillon Corcellet où l'eau, jaillissant d'un bassin surélevé, courait le long d'un sillon dallé, bordé de gazon, de roses et de rhododendrons; un peu plus loin, le jardin des Alpes-Maritimes nous offrait, au-dessous d'un cintre et de piliers rénovés de l'antique, un frais dallage aux contours irréguliers, cernés de gazon. Mentionnons encore, derrière le Grand Palais, la jolie fontaine de Proszinsky, représentant une femme nue allongée dans l'eau d'une vasque et vers qui se penchait un bouc indiscret, ainsi que l'original bassin de Burkhalter, devant le pavillon du commissariat général.

Sur l'Esplanade des Invalides, nous n'avons pas entièrement apprécié la fontaine de verre de Lalique, d'où l'eau tombait en filets assez parcimonieux, ni le jardin de Jacques Lambert, écrasé par ses hautes étagères et ses pylônes rutilants. Mais notre rétine conservera d'autres images avec satisfaction : je veux parler du charmant patio carré de la Cour des Métiers, du portique de Vacherot, des margelles fleuries du jardin de la manufacture de Sèvres, des arcades roses d'où l'eau dévalait tout autour du bassin de Laprade et de cette généreuse profusion de mosaïques qui offraient, sous l'eau, de si jolis reflets.

Peut-être aurons-nous l'occasion de retrouver en d'autres lieux la reproduction de l'une de ces œuvres ; c'est à souhaiter. L'Exposition de 1925 aura eu le mérite de nous révéler, sous ses aspects les plus variés et dans un cadre approprié, l'agrément de l'art moderne des jardins.

§

Cet agrément, auquel nous étions particulièrement sensible, ne doit pas nous faire oublier l'intérêt que présentaient beaucoup d'autres réalisations de l'Exposition des Arts Décoratifs : il ne saurait être question de les passer toutes en revue : le cadre de cet article ne le permettrait pas. Aussi bien, il en est une qui retenait particulièrement l'attention du public parisien et qui paraissait fertile en enseignements : l'industrie du meuble, à laquelle se bornera notre examen.

Le meuble courant, le meuble fabriqué en série avait, au cours de ces dernières années, une fâcheuse tendance à la recherche factice de l'effet : surcharge de sculptures, incurvations superflues, excès de corniches découpées et ajourées. Un grand nombre de fabricants, s'en tenant à la reproduction de deux ou trois styles devenus conventionnels, inondaient le marché de ces productions, qu'on peut voir derrière les vitrines de tous les marchands de meubles.

Certes, de nouvelles conceptions, à la fois plus harmo-

nieuses et plus rationnelles, commençaient à se faire jour, et l'on pouvait déjà trouver, avant l'Exposition, des modèles de meubles vraiment originaux et dignes d'admiration. Mais il n'était pas possible, il n'est pas encore possible à l'heure actuelle de se procurer ces modèles à des prix abordables pour les bourses moyennes. La plupart n'étaient exécutés qu'en bois d'essences rares, avec placages ou incrustations coûteuses, et le manque de diffusion qui en résultait a beaucoup nui à l'éducation du public.

L'Exposition des Arts Décoratifs de 1925 a procuré à tous les artistes décorateurs et artisans du meuble l'occasion d'un effort important, qui ne saurait passer inaperçu. Est-ce à dire qu'il aura l'effet qu'on en pourrait souhaiter ? Oui, si les fabricants se décident à vulgariser les nouveaux modèles qui ont obtenu la faveur des visiteurs et à faire pour eux ce qu'ils ont fait jusqu'ici pour les mobiliers Louis XV ou Louis XVI : fabrication en série permettant la vente à des prix économiques ; non, si l'on se borne à mettre dans le commerce les meubles tels qu'ils nous étaient présentés dans les stands de l'Exposition, c'est-à-dire des modèles de luxe dignes de la décoration d'un palais, qui ne franchiront jamais le seuil des appartements.

Ceci dit, et sans nous arrêter aux exagérations que certains promoteurs de l'idée moderne étaient tentés d'infliger à la matière meublante, reconnaissons avec plaisir qu'une idée principale s'est dégagée de la confrontation de toutes les tendances actuelles : la sobriété de l'expression. La plupart des ensembles que nous avons vus tendaient vers l'harmonie dans l'unité, vers la simplicité, vers la pureté des lignes. Leurs auteurs ont pris pour point de départ, non la recherche d'effets tapageurs, mais la nécessité d'adapter le mieux possible chaque pièce du mobilier à sa destination réelle;il en résultait tout naturellement l'obligation d'écarter les ornements inutiles,qui ne pouvaient que gêner l'utilisation pratique,et de s'en tenir aux contours et aux plans reconnus les plus aptes à la mission qu'ils avaient à remplir.

Nous n'avons pas l'intention de passer en revue tous les ensembles mobiliers des sections française ou étrangère dont nous gardons le souvenir ; ils étaient assez nombreux pour permettre de satisfaire à peu près tous les goûts. Faut-il rappeler, entre mille autres conceptions, ces lits fortement surbaissés, plusieurs pieds de tables remarquablement étudiés, des formes inédites de guéridons, d'ingénieuses suspensions de lustres à tiges multiples ? Faibles joyaux, sertis dans une prodigieuse richesse d'idées neuves !

§

Idées neuves, oui, et dans tous les domaines, trop neuves parfois, l'Exposition nous les livrait loyalement. Pouvions-nous attendre autre chose d'elle? Pourquoi se laissait-on surprendre, dès l'abord, par l'originalité voulue de ses portes monumentales ? On ne devait pourtant pas s'attendre à des modèles susceptibles de réduction et d'adaptation aux données de la vie courante. Deux pas plus loin, il suffisait d'un mannequin stylisé dont la tête ne fût pas de cire rose pour provoquer des murmures réprobateurs... Soyons sincères! N'étions-nous pas conviés à un spectacle d'avant-garde et ne devions-nous pas nous efforcer de dépouiller nos vieilles mentalités pour nous assimiler sans parti pris l'effort des artistes modernes ?

Sans doute, il n'est pas sorti de cette mondiale consultation la forme définitive d'un art décoratif capable de faire époque, mais il serait injuste de nier les progrès réalisés. Nous n'en voulons pour preuve que le succès de l'Exposition, succès tel que ses organisateurs souhaitaient une prolongation de sa durée et une réouverture l'année prochaine. Les pouvoirs publics n'ont pas donné suite à ce projet ; sage décision ! La réédition de l'Exposition de 1925 n'était souhaitable à aucun point de vue : il eût fallu engager de lourdes dépenses pour la réfection des pavillons ; sans parler de la gêne apportée à la circulation parisienne et de l'indisponibilité du Grand Palais pour d'autres intéressantes

manifestations de l'industrie nationale, on devait craindre la diminution du nombre des exposants, du nombre des visiteurs, du chiffre des recettes. Et dans quel but ? Tous ceux qui avaient voulu visiter l'Exposition n'avaient-ils pas eu largement le temps nécessaire ? Comme on l'a dit avec justesse : prolonger l'Exposition, c'était la condamner à la décrépitude, au suicide : mieux valait lui permettre de finir en beauté.

§

Devrait-on toutefois laisser subsister quelque témoignage permanent de l'Exposition de 1925, choisi parmi les plus dignes, en souvenir de sa splendeur? Nous ne le croyons pas, ou du moins nous pensons qu'il faudrait limiter ce choix à une œuvre d'art discrète, fontaine, vase ou statue, et non à un édifice proprement dit. La perspective de l'Esplanade et du Cours la Reine aurait tout à perdre au maintien de l'un des bâtiments provisoires qui y ont été installés. De crainte d'une fâcheuse résurrection, devrons-nous répéter qu'il est des morts qu'il faut qu'on tue ? Le Centre de la capitale offre déjà trop d'exemples de monuments érigés à l'occasion d'Expositions universelles, et dont le style nous paraît aujourd'hui bien démodé.

Une enquête, ouverte naguère pour rechercher le plus laid monument de Paris, avait donné lieu à cette boutade d'un correspondant, que ce serait toujours le monument du lendemain. Soyez sûrs que si l'on conservait un édifice de l'Exposition, c'est le plus laid qu'on choisirait !

PAUL BILLIÈRES.

LA PIERRE D'HOREB[1]

—

XIV

Nouvelle déception : Huc était absent. Bron, qui vint ouvrir la porte, me l'annonça tout de suite :

— Il est sorti, notre révérend, Gabriel Huc, le Calvin du pauvre. Sorti pour toute la soirée. Il est allé au Théâtre français, ou bien même à l'Odéon, je ne sais plus, entendre *Horace,* ce chef-d'œuvre immortel qui fortifie les grandes âmes.

Je connaissais un peu Bron que je rencontrais, soit à Clamart, soit à la Faculté. Il eut un rire du bas-ventre, un rire qui lui montait jusqu'aux lèvres en glougloutant, et il me saisit par le revers de mon paletot.

— Allons! Entre quand même. Vous tomberez, Seigneur, en noble et joyeuse société.

Je suivis Bron jusque dans sa chambre. A l'exception du Biel, le groupe des « paysans » se trouvait au complet. Verre fendu, mèche en deuil, une lampe fumaillait sur la table, entre plusieurs flacons d'une liqueur bronzée. Les « paysans » jouaient aux cartes et poussèrent, en me voyant, des braillements de joie dont je fus abasourdi.

— Tu les connais tous, dit Bron; du moins, tu crois les connaître, car tu n'as pas encore pénétré dans les sombres cavités de leur âme. — Style Biel. — Celui-là, dont le front magnifiquement développé révèle une exceptionnelle aptitude à la manille, c'est Bourgelat. Ce petit

(1) Voyez *Mercure de France*, nos 657, 658 et 659.

homme dont nous apprécions tous la voix grave et le regard limpide, c'est Chabot : une volonté de fer jusque dans l'erreur. Voici Delbosse, qui se fait médecin par terreur de la maladie, comme on se ferait officier pour éviter la guerre, Delbosse qu'une récente tentative amoureuse voue, pour l'instant, à l'hébétude. Voici la Boule, pygmée musculeux, grand passionné, grand sensuel, un homme perdu, comme dit l'autre chien. Et, dernier de la brochette, ton serviteur, Joseph Bron, un monsieur qui comprend la vie.

Cette tirade, coupée d'éclats de rire, ne parvint pas à me dérider. Je tombais, me semblait-il, des sommets de la mélancolie dans les bas-lieux de la réjouissance. Allais-je plus longtemps polluer mon noble tourment au milieu de cette bamboche? Non certes et, déjà, je reculais d'un pas quand Bron me saisit aux épaules :

— Assis ! Assis ! Et le verre en main !

— Non, fis-je, excuse-moi, Bron : je ne suis pas tout à fait bien.

— Raison de plus, mon fils. Reste avec nous et tu seras tout à fait bien dans un quart d'heure. Huc lui-même, je te l'affirme, n'y pourrait trouver à redire. Pas de femmes ! Nous avons brisé, pour un soir, avec ce sexe frivole. Pas de femmes : du malaga. Rien que du malaga. J'en ai reçu, tantôt, un léger tonnelet que nous allons proprement tarir. Une soirée exclusive, une soirée au malaga. Ton avis?

Ce disant, Bron me tendit un verre plein jusqu'au bord. L'arome du bon vin me chauffait les narines. J'étais si las. Je saisis le verre et le vidai, d'un trait.

— Bien, bien! disait Bron en me flattant le dos avec la paume de sa main, comme pour aider à la descente du malaga. Bien! Nous sommes sage, obéissant.

Un flot de sang me vint aux joues. Comme c'était exquis! Bron remplissait un autre verre.

— Ton avis, mon fils ?

— Magnifique !

— N'est-ce pas ? Recommence.

— Non, dans un petit moment.

— Tout de suite ! Nous serons peut-être morts dans un petit moment.

Je bus un second verre.

— Ça va, dit Bron. Nous y reviendrons. Toi, Delbosse, prends mes cartes et veille à mes intérêts. Je veux goûter en paix l'entretien de ce jeune philosophe.

Il m'offrit son lit pour siège, s'y accroupit auprès de moi, me tendit une cigarette et se mit à discourir, sur le ton de lyrisme burlesque en honneur chez les jeunes hommes de ce temps-là.

— Non, pas de femmes ce soir ! Il faut se priver parfois des choses les plus savoureuses pour augmenter la convoitise qu'on en a. Dormir avec une femme, Rességuier, tu ne peux imaginer ce que ça représente. Je ne dis pas faire l'amour. Je dis, je répète dormir. Faire l'amour, c'est tout bête. Mais dormir ! Elle est là, contre toi, tantôt à ta droite, tantôt à ta gauche : rien de plus agité qu'un tel sommeil. Elle est chaude, avec des surprises, car tu sauras qu'elles ont presque toutes les fesses fraîches et les genoux glacés. Une grande loi physiologique : les zones de flexion sont tropicales, les zones d'extension polaires. Tu dors, mais ce n'est pas un sommeil imbécile : tu comprends et ressens tout, beaucoup mieux qu'à l'état de veille. Tes sens sont déliés, miraculeusement ouverts. Tu rêves, avec tes mains; tu rêves, avec ta bouche. Et ce n'est pas Hortense ou Mireille; c'est la femme, la femme par excellence, toute la femme. Et l'amour? L'amour, tu le fais parfois sans même te réveiller. Tu le dors. Une nuit, j'ai rêvé, de cette façon, que je faisais l'amour et je me suis réveillé le faisant. Quel désenchantement ! Une des grandes déceptions de ma vie.

Bron jeta sa cigarette au plafond où, déjà, demeuraient collés un grand nombre de mégots.

— Bois, dit-il. Tu as, je le vois, besoin de te purifier.

Je bus un troisième verre de malaga. Fureur, désespoir, fatigue, tout cela s'était fondu dans une parfaite béatitude. « Rien n'était perdu. La vie me réservait de belles revanches. Daria? Oh! Daria! Ce nom vénéré ne devait pas même être prononcé dans une telle sentine. »

— La grande pureté, reprit Bron, consiste à ne pas mélanger les liqueurs. Pour les femmes, tout le contraire. Impur qui s'enchaîne à une seule. Il faut les connaître toutes pour en extraire la quintessence. Aimer une femme, quelle basse erreur ! Mais aimer la femme, grande affaire! Il y faut du génie, mon fils.

Il s'étira longuement, saisit une bouteille de malaga, but au goulot.

— J'espère bien, dit-il, parvenir à quelque chose dans cette carrière ardue. Il m'en est déjà beaucoup passé par les mains, car je les aime toutes, entends-tu ? toutes ! Les maigres, celles dont les os vous poignardent et qu'on a peur de casser; les grasses, dont les seins ne sont jamais à la place où tu les cherches, les brunes, qui sentent le phosphore, les blondes, qui fleurent la crême fraîche et les foins, les froides, qui se mettent parfois à roucouler, et les chaudes que tu ne peux pas toujours dégourdir, les sentimentales que tu es obligé de battre, les orgueilleuses, qui se déshabillent à l'heure où l'on n'y compte plus. Toutes! Je te dis toutes! Les bavardes, celles qui parlent politique quand on leur met la main sur le ventre, les muettes qui poussent de longs soupirs en te regardant le fond de l'œil, les enragées, qui te mordent inutilement, les soumises, que tu mords sans résultat, les intelligentes, qui sont si bêtes, et les pauvres d'esprit, qui disent toujours des choses très bien.

Il ouvrit la fenêtre de la chambre et poursuivit, enflant une voix d'ivrogne :

— Regarde le monde, Rességuier! Des millions d'hommes ! Et à quoi donc t'imagines-tu qu'ils pensent, tous autant qu'ils sont ? A faire l'amour. Un point, c'est tout. Celui-ci, qui marche doucement, sait qu'il ne trouvera pas de femme dans son lit, et celui-là court à toutes jambes parce qu'il est en retard au rendez-vous. Ce nabot qui traverse la chaussée n'a pas fait l'amour depuis 1899, et il en est très malheureux. Ce monsieur à chapeau haut de forme pense qu'il fera l'amour samedi soir et, par avance, il rassemble ses esprits. En voilà un, tout jeune, qui se demande quand son tour viendra, tandis que ce vieux coco songe avec chagrin que son tour ne reviendra plus. Lorgne ce couple placide. De vrais rentiers du plaisir : l'amour trois fois par semaine. Placement sûr. Et là-bas, là-bas, le célèbre industriel : deux mille ouvriers pour l'aider à faire l'amour richement. Et le ministre qui prononce son grand discours sur les équipements militaires et qui pense exclusivement à sa sténo-dactylographe. Et le président de la République... Et même l'épicier d'en dessous qui monte nous engueuler tous les soirs parce que nous, nous savons faire l'amour et qu'il n'est pas, lui, fichu de le faire convenablement. Ah ! vingt dieux ! que ça fait du bien, l'air frais!

On venait de frapper à la porte et je vis, dans un léger brouillard, entrer deux figures nouvelles : un gros gaillard rebondi, traînant une petite femme brune dont l'expression normale comportait une perpétuelle moue de dégoût.

— Ah! s'écria Bron, charmante visite! Rességuier, salue Waterspiel, un acteur d'avenir, mieux connu dans la société des théâtres sous le nom de Garçon. Regarde cet homme de mérite. Il joue les « rondeurs » et, au besoin, les « avantageux ». Et voici l'incomparable

madame Garçon, notre impureté de la soirée. Car nous avions, sachez-le, chère dame, organisé la typique soirée sans femme .

— Voulez-vous que je m'en aille ? flûta la mijaurée.

— N'en faites rien : j'ai mille choses à vous dire. Malaga, Waterspiel ?

Waterspiel possédait une voix de clown, une large bedaine et des paupières au bord enflammé, si bien qu'il avait toujours l'air de rire. Il se curait sans cesse les dents et mangeait d'un air rêveur et délicat ce qu'il en tirait. Il but un verre de malaga. J'en pris un pour lui faire raison. Et je commençai de sentir rouler et tanguer sous moi le lit de Joseph Bron.

— Tu permets, dit Bron, tu permets, Waterspiel, que je fasse la cour à ta femme ?

— Fais-lui la cour, fais-lui tout ce que tu voudras, et même un enfant si le cœur t'en dit, rugit Waterspiel en s'emparant du jeu de cartes.

A partir de cette réplique, je ne perçus plus que des bribes de phrases, des cris, des éclats de rire. « Il mange ma poudre de riz ! » glapissait la petite brune. « Il boit mon flacon d'héliotrope ! Il me chatouille dans le creux de la main ! » Et Bron lançait des grognements : « J'ai faim! J'ai soif ! J'aime les femmes, toutes les femmes ! Même vous, femme improbable. »

Un dernier regard lucide me permit d'entrevoir Bron à genoux devant la donzelle. « Il bave sur mon sac à main ! » criait-elle d'une voix languissante. Et je tombai dans le sommeil.

De violentes secousses m'en tirèrent. Quelqu'un m'avait pris le bras et tentait de me soulever. J'ouvris un œil. Huc !

Il était debout, devant moi, dans son macfarlane râpé, un large foulard jaune au col. De ses vêtements s'échappait par bouffées un air froid et salubre.

— Qu'est-ce que tu fais là ? dit-il, terrible.

J'ouvris, cette fois, tout grands, les deux yeux. Les joueurs de cartes, pipe au bec, sacraient dans un nuage épais. Bron tenait sur ses genoux la femme de Waterspiel et lui récitait des vers. Je me sentis couvert d'opprobre. Mais, surtout, quel mal d'estomac!

— Biel, dis-je d'une voix lamentable. J'ai du chagrin.

Il me prit sous le bras et me conduisit à la porte.

— C'est bon ! Va te coucher.

J'y fus sans discuter. Mon lit me fit, avec ses beaux draps propres, un accueil ironique mais indulgent. Je dormis quatre ou cinq heures et fus réveillé par un rêve: je marchais seul, sous bois à l'arrière-saison et mangeais une cornouille mûre. Ce rêve innocent fut si fort que le goût de la cornouille me vint dans la bouche.

Je ne me rendormis pas. Avec les aigreurs du malaga remontaient toutes mes misères. Mon univers était devant moi, déployé : mes douleurs d'enfant, mon adolescence cloîtrée, le collège, les camarades féroces, les examens, mon père, traînant ses savates, avec sa robe de cachemire toute reprisée, enfin la liberté parisienne, ce noir hiver, Clamart, les cadavres — un entre tous, à qui M. d'Etagnac avait insufflé de l'air dans les yeux pour les faire saillir et qui nous regardait de manière intolérable — ma chambre solitaire, ma pauvreté — ne pas oublier que je devais dix francs au Biel — Anne, Anne! — Oh! tout, plutôt que ce douloureux sourire! — Et Daria...

XV

Il me fallait voir Daria, tout de suite, oui, ce matin même, et m'ouvrir, me déclarer à tout prix. Couper les ponts derrière moi. « Je suis toujours Antoine, l'audacieux Antoine. Je lui prendrai les poignets et, visage contre visage... »

Je savais que Daria fréquentait, le matin, à l'hôpital

Necker. J'avais déjà conçu le projet de m'y faire présenter. Je savais aussi que Daria s'y rendait toujours à pied. Quel que fût son itinéraire, elle m'avait dit traverser régulièrement le jardin du Luxembourg. Il fallait l'attendre là.

J'y étais dès huit heures. Je connaissais assez bien la topographie de ce jardin, tant de fois traversé dans la société d'Anne. Je savais qu'il comporte, des bâtiments du Sénat à l'avenue de l'Observatoire, une partie rétrécie qu'avec de bons yeux il est facile de surveiller. J'allai donc me poster sur ces gradins qui tracent un arc délicat entre deux petits lions de pierre. Daria ne pouvait venir que de l'ouest. En regardant de ce côté, j'avais à ma droite un large terre-plein bordé de marronniers sans feuilles, à ma gauche des pelouses, le grand bassin, le jet d'eau.

Le vent de mars poussait avec rage un ciel limoneux, gros d'averses. J'en reçus une, puis une autre. Je ne possédais pas de parapluie. Que mon pardessus fût pesant, gorgé d'eau, mon feutre déformé, mes cheveux en déroute, cela ne me déplaisait pas trop. J'eusse voulu paraître devant Daria plus défait qu'Oreste, plus pâle que Werther, plus farouche qu'Othello.

Peu de passants dans le jardin. J'étais bien sûr de ne pas laisser échapper cette robe grise si bien chérie, cette toque à rubans grenat.

La robe grise parut quelques minutes avant neuf heures. Daria — sa démarche, ses vêtements, la tache pâle de son visage, oh! pouvais-je m'y tromper? — Daria traversait le large terre-plein, tout au bout, le long des grilles. Je pris ma course.

Je pense qu'elle entendit et reconnut mon pas. Dans l'allée déserte, le gravier criait; et j'eus l'impression qu'elle accélérait son allure, qu'elle ne voulait pas se retourner. Un pressentiment m'étreignit, si pénible que j'eus envie de m'arrêter net et de la laisser fuir.

C'est alors qu'elle se retourna. Nous étions séparés par une dizaine de mètres, peut-être plus. Il n'y avait personne dans cette région du jardin. Pendant une minute, notre silence fut tel que j'entendis les gouttes d'eau tomber des arbres sur la terre détrempée.

— C'est vous! dit enfin Daria.

Elle parlait d'une voix presque basse et que je percevais aussi distinctement que j'eusse pu le faire dans les profondeurs d'une crypte.

— Oui, c'est moi, moi, moi, répondis-je sans élever le ton.

J'étais tête nue, le visage trempé de pluie. Je tenais mon chapeau de la main gauche. La droite tremblait si fort que je la cachai dans mon paletot, contre ma poitrine.

— Que voulez-vous ? dit encore Daria.

En quatre bonds je fus sur elle.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venue ?

Son regard noir était si froid que j'en perdis tout courage et poursuivis, d'une voix plus faible :

— Je vous ai attendue. Oh ! plus de quatre heures. Comment avez-vous pu m'infliger pareille torture ?

Elle eut un geste évasif :

— Je n'étais pas libre.

— Pas libre ! Vous m'aviez promis. Je vous attendais.

Elle répéta, détachant durement tous les mots :

— Je vous dis que je n'étais pas libre.

— Mais ce soir? Ce soir, vous viendrez?

— Non, dit-elle en reculant d'un pas. Je n'irai pas ce soir.

Et, tout à coup, avec son accent obstiné, l'accent des mauvais jours :

— Pensez-vous donc que vous me ferez faire, à moi, ce que je ne veux pas faire? Non! Je n'irai jamais. Vous m'entendez? Je ne veux plus vous revoir, ni chez vous, ni chez moi. Laissez-moi seule. Allez-vous en!

Ses lèvres pâlissaient. Une colère glacée fusait dans son regard. Je craignais de l'indifférence et rencontrais de la fureur. Ah! tout n'était pas perdu. Je fis front, comme un jeune bélier.

— Je ne m'en irai pas tout de suite. A coup sûr, je ne m'en irai pas sans rien dire. Vous êtes assez intelligente pour avoir compris que je vous aimais.

Ses yeux dans les miens, Daria répliqua :

— Je le vois bien.

J'allais sauter, la saisir à pleins bras et, que sais-je ? la mordre, la battre, la déchirer. Rien de tel. Je laissai tomber mon chapeau, balbutiai des syllabes sans suite : « Je... Je... Oh !... Mais... » Je me pris à trembler de tout mon corps et j'eus si grand'honte que je me cachai le visage dans les mains. Je ne pleurais pas. Je ne savais pas pleurer. Non! Mais cacher mes yeux, mes joues, mes lèvres frémissantes. Me cacher tout entier, m'effacer du monde. Ainsi demeurais-je, respirant avec peine, quand je me sentis prendre par le bras. Daria m'entraînait doucement. Elle me fit asseoir sur un banc, s'assit à côté de moi, me toucha le front d'un doigt furtif.

— Oh! disais-je, Daria, je n'ai que dix-huit ans, je ne peux commencer ma vie sur une telle douleur. Qu'avez-vous à me reprocher ? Je suis violent, vous ne me connaissez que timide. J'étais orgueilleux, vous m'avez vu m'humilier. Vous pouvez me faire tel que vous me voudrez. Vous ne savez pas quelle confusion et quel bonheur j'éprouve à vous avouer de telles choses.

Elle murmura :

— Non, non ! Soyez ce que vous devez être.

— Dites-moi, Daria, que vous ne me refusez point. Faites un signe, et je me lève. Je marche derrière vous, je lutte avec vous. Vos soucis me tourmentent déjà, toutes vos haines deviendront mes haines. Je peux quitter mon pays, je n'aime personne ici.

— En êtes-vous sûr? dit-elle soudain, l'œil brillant, la voix rude.

— Non, personne. Mais vous suivre et que votre vie soit ma vie! A nous deux, nous pourrions accomplir ce que vous appelez de « grandes choses ».

Elle recula quelque peu, m'enveloppa d'un regard attentif et, soudain, se mit à sourire.

— Non, rien n'est possible à nous deux. Nous ne sommes ni de la même race ni de la même époque. J'ai trois ans de plus que vous; mais vous êtes, sans le savoir, plus âgé que moi d'un siècle.

— Oh ! fis-je encore, pouvez-vous renoncer sans regret à tout ce que vous allez perdre ?

Elle baissa les paupières et répondit très bas :

— Je ne dis pas que j'y renonce sans regret.

— Mais alors, rien n'est fini. Laissez-moi marcher dans votre ombre, vivre dans votre souffle...

Peu d'hommes, assurément, ont protesté de leur amour avec plus de sincérité que je n'en montrais ce jour-là. Toutes mes paroles — je me les rappelle encore avec une minutieuse exactitude — étaient soutenues par le feu le plus franc. Et j'étais étonné, les prononçant, de les trouver si faibles, si pauvres, si profondément usées par toutes les bouches qui les avaient prononcées avant moi.

Daria venait de se lever. Elle fronça les sourcils :

— Vous n'êtes pas homme à souffrir le ridicule. Non ! C'est fini. Ma vie, votre vie : deux choses qui ne peuvent se rejoindre. Allez-vous en. Plus un mot. Plus un regard.

— Oh ! fis-je, accablé, vous en demandez trop. J'ai tant à vous dire encore. Je vous écrirai. Je veux vous écrire.

Elle avait fait deux pas. Elle se retourna. Je crus qu'elle allait revenir et, déjà, j'avançais les mains.

— Certes, dit-elle avec un grand soupir, je ne vous empêche pas de m'écrire.

Elle s'éloigna, très vite, la tête dans les épaules, comme quelqu'un qui craint de recevoir un coup. Elle s'enfuit. J'espérai tout d'abord qu'elle allait se retourner quand même. Un geste, et j'étais à ses pieds, à genoux dans la boue.

Elle disparut sans faire le moindre geste.

Je passai plus d'un quart d'heure sur ce banc, me roulant de droite à gauche et de gauche à droite, comme un dormeur harcelé par les rêves. Puis je me mis à marcher dans les allées du jardin. Pour la première fois de ma vie, je souffrais autrement que les bêtes. Pour la première fois, j'éprouvais la certitude qu'il pouvait être doux de ne plus vivre. Le repos! La délivrance! M'arracher de moi, me rajeunir de six mois, me retrouver seul et vaillant comme j'étais, à la fin des dernières grandes vacances, quand j'allais tirer des tourterelles, avec ma petite carabine, dans la forêt de Villers-Cotterets.

Que j'étais seul ! En serait-il ainsi de toute ma vie ? Des compagnons de hasard, des étrangers, et ce père, plus lointain que les étrangers, ce père qui ne m'avait jamais regardé, jamais entendu. J'aperçus un inconnu traversant l'allée, devant moi, un bonhomme falot, sans âge, qui poussait les petits cailloux avec la pointe de sa canne et chantonnait. J'eusse mieux aimé me raconter à cet homme-là qu'à mon père. Mais non! je ne pourrais me raconter à personne. A quoi bon, d'ailleurs ? Il me fallait boire, tout seul, jusqu'à la dernière goutte, l'affreuse drogue. Daria! Oh! Daria! Quel changement! Avait-elle pu prendre seule cette résolution incompréhensible? Et qu'aurait-on pu lui dire de moi ? Je n'avais pas encore d'histoire. Je ne connaissais personne. Contre ce mot « personne » venaient, à tour de rôle, buter toutes mes pensées.

Mes souliers me faisaient mal. Mes vêtements mouil-

lés me faisaient mal. Tout, hors de moi comme en moi, me faisait mal. Daria ! Oh ! Quelle honte ! Dominant ma douleur, m'apparut le sentiment de mon échec. Après celui-là, j'en entrevis d'autres : je ne serais peut-être pas un grand savant, je ne serais peut-être pas un grand homme. Etait-il possible qu'Antoine Rességuier ne parvînt jamais qu'à faire un homme quelconque, très faible et très misérable, un homme manqué ? C'était, hélas, parfaitement possible.

Et, de nouveau, Daria ! Que je m'en débarrasse une bonne fois, bon Dieu ! Daria, ça ne pouvait donc pas s'enlever comme un vêtement ? Alors, il faudrait saigner, il faudrait crier. Que je saigne, que je crie et qu'elle me lâche ! Qu'elle sorte ! Délivrance !

Et, de nouveau, l'autre chanson. Où aller ? Personne ! Personne ! J'évoquai la torpeur voluptueuse que m'avait parfois, vers ma treizième année, procurée la prière. Ce temps-là n'était plus. A moi, maintenant, de me débrouiller tout seul. Un homme parmi les hommes. Et, sans trop savoir pourquoi, je me rappelai cette vieille paysanne de chez nous, qui avait perdu ses enfants et ses biens et s'en allait répétant : « Dieu ! s'il me voyait arriver, il aurait honte ! »

Qui pouvait me secourir? Il y eût fallu quelque miracle. Il n'y avait pas de miracle.

A ce moment même, le miracle se produisit. Marchant, courant de-ci, de-là, m'élançant, revenant sur mes pas, j'avais atteint la roseraie. Une fois de plus, les yeux au sol, je murmurais « personne », quand je sentis que quelqu'un venait de s'arrêter devant moi et me regardait. Je relevai la tête. Anne !

Etais-je lamentable, grotesque ? Anne rougit si fort que les larmes faillirent lui sauter des yeux. Tout de suite elle se reprit, vint à moi et me saisit par le bras :

— Venez! Venez tout de suite.

Je ne pouvais que répéter d'une voix plaintive :

— Oui, oh oui! Allons, allons!

— Vous êtes malade?

— Oui, je crois, malade.

— Je vais vous conduire chez vous.

L'idée de me retrouver seul dans ma chambre me remplit d'effroi :

— Je vous en supplie, pas chez moi.

Anne réfléchit une seconde et changea de direction :

— Bien! Allons!

Dix minutes plus tard, j'étais chez Anne, assis, presque couché dans ce fauteuil qui avait été « mon fauteuil ». Anne avait allumé le réchaud. La bouilloire, comme naguère, chantait, lèvres closes. Et pendant que le thé s'infusait, Anne revint à moi, m'essuya le visage et m'enleva mes chaussures.

Je n'éprouve aucun scrupule à rapporter ce détail dans une histoire qui, d'ailleurs, n'est pas à ma gloire. Je voudrais n'oublier aucun des faits, si menus soient-ils, qui peuvent encore vous donner quelque vie, ô mes ombres, ô vous tous, chers fantômes d'un autre temps.

Anne m'enleva mes chaussures, étendit mes vêtements mouillés sur des patères, me fit avaler, gorgée par gorgée, quelque chose d'odorant et de chaud et s'assit en face de moi. De temps en temps, elle prenait une de mes mains et la réchauffait dans les siennes. Qu'il y eût, dans le regard dont elle me couvait, une grande tendresse, une grande bonté, cela ne pouvait plus me surprendre, mais j'y voyais passer aussi certaine flamme inconnue, une résolution sévère, quelque chose comme un reflet de l'âme obstinée de Daria. Cela, je ne devais l'expliquer que plus tard.

Les heures passèrent. Il me semble que la nuit tombait et que j'avais dû, déjà, m'assoupir à deux ou trois reprises quand je dis, d'une voix suppliante :

— Je ne veux pas aller à l'amphithéâtre aujourd'hui.

Anne sourit, tira sa montre. Il était cinq heures.

Un peu plus tard, je me levai, remis mes vêtements secs. Anne m'accompagna jusqu'à l'angle de la rue Saint-Jacques et de la rue Royer-Collard. Avant de me quitter, elle prit encore une fois ma main et la baisa. Puis elle partit en courant. De toute la journée, elle n'avait pas dit quatre mots.

XVI

Si l'adolescent blessé cherche volontiers refuge dans le suicide, c'est, je pense, moins pour se soustraire à l'excès de ses douleurs que pour montrer avec éclat qu'elles méritent d'être prises en considération.

Plus fort que celui de mes peines, vit encore, après vingt années, le souvenir de mes rancœurs. A l'époque des premières défaites, je n'ai rencontré quelque sympathie que chez les hommes de mon âge. Encore cette sympathie ne pouvait-elle ni me calmer, ni m'assouvir. Retournant contre mes camarades cet indulgent dédain que, pour mon dépit, le reste de la société me marquait à moi-même, je leur reprochais cette verdeur et cette futilité que les hommes plus mûrs découvraient précisément en ma personne.

J'ai rencontré, environ ce temps, un petit cousin de ma mère, dur quadragénaire, grisé par ses aventures, ses affaires et son succès. Je me rappelle qu'après un bref dialogue pendant lequel je fis, à mots couverts, état de mon expérience et de mes tourments, il se leva, bâilla sans courtoisie, me dit trois ou quatre phrases désobligeantes dont le sens était, en gros, celui-ci : « Tout cela n'a pas grande importance. Vous êtes à l'âge où l'on n'est pas intéressant. » Que répondre à cette injure qui ne laissait pas d'être une injustice? Mon premier mouvement fut de tuer cet homme, ou bien de me tuer, pour lui prouver que je n'étais pas absolument dépourvu d'intérêt. Je n'en fis rien. Ma blessure en resta cuisante.

L'est-elle encore? Je ne crois pas. Au risque de blesser à mon tour les adolescents d'aujourd'hui, que je voudrais tant consoler, je me surprends à sourire en narrant cette anecdote. Et, de même, au risque de laisser, de mon amour et de mon affliction, une image très infidèle, j'ajoute que, la nuit qui suivit ma rupture avec Daria, je dormis d'un sommeil très profond. Plus d'angoisse : une écrasante certitude.

Je me réveillai tout endolori. Il était tard. Un dimanche. Que faire de cette longue journée vacante ? Mon premier mouvement fut de me vêtir à la hâte et d'aller retrouver Anne. Certaine pudeur m'empêcha d'écouter cette tentation. Je sentais bien qu'Anne Souvestre était de ces femmes à qui l'on peut tout demander sans esprit de retour; je ne me décidais toutefois pas à pareil abaissement.

Le projet d'aller au concert, laver mon cœur dans un torrent de musique, ne me retint pas longtemps : cette salle du Châtelet ne pouvait que me rappeler trop de belles heures heureuses.

Comme la solitude m'épouvantait, je me rabattis sur le Biel. Un dimanche matin : il devait être au gîte.

Je trouvai la rue fraîche et lumineuse. Dans ce grand ciel lavé, toutes mes peines d'enfant, naguère encore, se fussent allègrement évaporées. Je commençai d'entrevoir que les caprices du soleil ne régiraient plus ma liesse, que j'allais porter en moi mes nuages, mes clartés, mes étoiles, mes saisons. Daria! Parler de Daria! L'user, la réduire en mots.

Debout devant la porte des « paysans », je restai d'abord indécis. Le silence de la maison me troublait. Dormaient-ils tous encore, une heure avant midi? Je frappai très doucement.

Deux ou trois minutes passèrent et je vis enfin le battant tourner, sans le moindre bruit, sur ses gonds. Huc parut, un doigt devant la bouche.

— Entre, souffla-t-il tout bas.

Il me prit par la main, referma la porte et, ses lèvres à mon oreille :

— Pas de raffut! Et tu vas voir, comme dit Gœthe, la bestialité dans toute sa candeur. Si ça ne t'en dégoûte pas pour le restant de tes jours, il n'y a plus qu'à cracher par terre et à tirer l'échelle. Enlève tes grolles.

Sous l'œil impérieux du Biel, je retirai mes chaussures avec des précautions de cambrioleur.

— Suis-moi. Fais ce que tu me verras faire, et regarde.

La chambre de Bron donnait quelque jour au vestibule par une imposte ménagée sous le plafond. En pénétrant dans ce vestibule, j'aperçus, juchés sur une grande table, trois de mes « paysans » qui, le nez à l'imposte, regardaient de l'autre côté.

— Monte! chuchota le Biel.

Une chaise était là, pour servir de marchepied. Je montai donc, le Biel derrière moi. Nous étions cinq sur la table, et, pour garder l'équilibre, je dus me cramponner aux moulures de la cloison.

— Et maintenant, dit le Biel, regarde!

A peine tamisée par un bout de rideau, la lumière était abondante dans la chambre et j'aperçus tout aussitôt, au-dessous de nous, sur un grand lit de fer, Joseph Bron qui tenait à bras-le-corps la petite femme de Waterspiel. Ils étaient, tous deux, complètement nus et Bron disait d'une voix entrecoupée : « Non! mais dis-moi ce que tu en penses! Non, mais dis-le donc! »

Mon saisissement fut tel que je restai là quelques secondes, retenant mon haleine, comme les autres. Et, tout de suite, le sentiment me vint que la chose monstrueuse, la chose laide, c'était nous qui la faisions. J'ébauchai, pour m'enfuir, un geste que le Biel surprit.

— Non, dit-il, en me prenant la nuque dans sa grosse poigne. Non! regarde et sois convaincu.

Une lutte sourde s'engagea pendant laquelle force

m'était d'apercevoir Bron. Il s'agitait comme un acrobate et criait : « Du nouveau! Voilà ce que j'appelle du nouveau! »

A ce moment, l'une des mains du Biel vint donner contre la cloison. Bron s'immobilisa, l'oreille tendue et, soudain, leva les yeux : des yeux lourds, au regard absent.

Je ne sais ce qu'il put penser quand il aperçut, collés à la vitre, nos cinq visages blêmes; mais il lâcha d'énormes jurons, se pencha, saisit sous le lit un petit vase de faïence et le lança dans l'imposte, à toute volée.

Nous fîmes, d'instinct, pour éviter ce fâcheux projectile, un mouvement de retraite qui brisa notre équilibre. Le groupe indiscret s'abattit sur le sol, parmi les débris de la table, du vase et du vitrage.

Nul n'était blessé, par bonheur. Nous nous frottions un peu les reins. La Boule et Bourgelat riaient aux larmes. Delbosse poussait des hurlements. La tête de Bron parut à l'imposte béante.

— Personne de mort? cria-t-il, goguenard. C'est dommage! Ah! les betteraves!

Deux minutes plus tard, j'étais assis chez le Biel.

— Qu'est-ce qui te prend? dit-il. Tu es tout pâle. Tu as eu peur?

— Non, fis-je, secouant la tête. Pas peur.

— Alors quoi?

— Je ne peux te dire.

Les mains aux poches, Huc parcourait sa chambre à grands pas.

— Biel, lui dis-je enfin, pourquoi m'as-tu contraint à rester, à regarder ça?

— Vois-tu? répondit Biel, il n'y a que le mauvais exemple qui compte. Si je te montrais un saint, si je te montrais un ange, si même, plus simplement je te faisais voir un homme digne de ce nom, tu braillerais, au bout de vingt secondes : « Il m'ennuie, ce zèbre-là! Il me trotte, avec sa vertu! » Alors, changement de

système. Je te montre un cochon, un authentique cochon, et ça te frappe, tu comprends? Ça te frappe si bien que tu ne l'oublieras jamais. Tu peux vivre encore un siècle et faire l'amour à bride abattue : chaque fois, tu te rappelleras Bron Joseph dans les bras du paillasson à Waterspiel. Rien de tel pour te rafraîchir les idées. C'est moi qui leur ai dit de monter sur la table. Une épreuve! La pierre de touche! Je regardais leur visage, pendant qu'ils louchaient sur le truc. La Boule est perdu, c'est clair. Et les autres ne valent guère mieux. Toi, c'est différent : ton cas n'est pas désespéré.

Il bourra sa pipe, l'alluma, secoua la tête :

— Le propriétaire ne nous a pas encore flanqué notre congé. Ça ne peut plus tarder. C'est une affaire de minutes. Je vais louer une chambre, tout seul, dans un sixième. J'y vivrai, tout seul, comme un chien. J'ai rempli mon devoir; je n'ai rien à me reprocher. Maintenant, je vais les laisser dégringoler dans l'ordure. On ne peut pas tout faire à la fois, des femmes et sa carrière. Il faut que je travaille. J'ai de grands projets.

Il rêvait, sourcils relevés.

— Biel, ne m'avais-tu pas dit que tu comptais reprendre la clientèle de ton oncle?

— Justement! Mais mon oncle est un homme sans ambitions. Moi, si je reprends sa suite, à Giromagny, je veux fonder un dispensaire, organiser des consultations gratuites, peut-être une « goutte de lait »... Ça n'ira pas tout seul. Il y faudra de la patience.

Huc me regarda longuement. Sans doute devina-t-il mes pensées, car il se mit à hausser les épaules.

— Un dispensaire! Ça te fait sourire. Qu'est-ce que tu t'imagines donc! Que je voulais me présenter à l'Académie de médecine? Ah! Ah! Que je fasse seulement tout ce que je veux faire, et je pourrai mourir content. L'autre jour, tu m'as dit je ne sais plus quoi, qu'il fallait accomplir de grandes choses. Les grandes

choses, mon ami, ça doit se réaliser sans qu'on le sache. Pour faire une grande chose, il en faut une infinité de petites. Voilà!

Et changeant de propos, brusquement, comme il en avait l'habitude :

— Veux-tu déjeuner avec moi?

J'acceptai sans détours. Je formais l'espoir d'élever Huc à la dignité de confident. Il y avait, sans doute, en lui, quelque chose de rude qui me choquait, mais aussi la plus charmante naïveté. « Oh! pensais-je, qu'il est jeune! Il n'a pas encore souffert, lui. Son cœur est tout frais. Comme il est heureux! »

Huc tira de son armoire deux assiettes, deux couverts, puis un beau pâté de viande, puis une fiole de vin vieux.

— J'ai, dit-il, reçu ce pâté hier soir. C'est ma mère qui me l'a cuit. Je l'avais demandé bien gros: je pensais le manger en chœur, avec les autres, les bourriques. Trop tard! Ces gars-là sont jugés. Nous allons manger le pâté tout seuls, quand nous devrions en crever. Le vin est une bonne chose; je ne leur reprocherais pas d'en boire, même un coup de trop. Mais les paillassons! Pas de ça!

Je mangeais avec délices. C'était un pâté de campagne, fleurant le thym, l'estragon, le basilic. Huc m'en servait de larges tranches et disait, clignant de l'œil :

— Rien de tel pour les peines de cœur : du veau, du goret, du lapin. Toute la sauce.

— Oh! fis-je, Biel, ne plaisante pas.

La bouteille vidée, nous allumâmes nos pipes.

Il y eut des cris dans le vestibule : « Viens-tu déjeuner, Biel? »

— Je n'ai pas faim! s'écria le Biel. Laissez-moi la paix, hommes de peu.

Il mit en branle tout un petit matériel et obtint deux tasses d'un excellent café. Silence religieux. Je jugeai le moment favorable.

— Huc, dis-je, tu n'as pas été sans remarquer...

Je pris un temps, comme les acteurs. Huc leva le nez.

— Va toujours! Si j'ai remarqué? Oui, j'ai tout remarqué : j'ai l'œil clair.

Alors je m'abandonnai. Ah! délectable minute!

— Biel, il faut d'abord te dire que j'ai perdu ma mère à l'âge de huit ans. Mon père...

Je crois bien que tout y passa, tout moi. Je ne pouvais remonter assez haut, chercher trop loin. J'entendais ne rien oublier, me peindre en pied, au naturel, avec le paysage, l'architecture, les comparses. Puis ce fut Paris, mes aventures, les Russes, enfin Daria.

Daria nous prit une grande heure. O soulagement! Le Biel écoutait, secouait et rallumait sa pipe, hochait la tête et disait, de loin en loin : « Va! va toujours! »

Quand, à bout de souffle, je murmurai pour finir : « Et maintenant, me comprends-tu? » Huc se leva, fit deux ou trois tours dans la pièce et prononça d'une voix grave :

— Oui, je te comprends. Tu crois me connaître : rigide comme un pieu, froid comme un sorbet. Eh bien, écoute! Je te comprends, parce que, moi, c'est kif-kif, j'ai connu tout ça. Tu entends bien : tout. J'avais seize ans. Mes parents voyaient assez souvent nos voisins, les Saupiquet, qui tiennent la poste à Giromagny. Mme Saupiquet était admirablement belle. Je l'ai aimée, tu m'entends? comme il n'est pas possible d'aimer. Mais, le jour où j'ai compris ce que je faisais, j'ai tout rompu, tout. Quelle détresse! Et d'autant plus terrible que je n'avais jamais soufflé mot de cet amour à Berthe, c'est-à-dire à Mme Saupiquet.

Je baissai la tête d'un air pénétré. J'étais cruellement déçu. Comment Huc, garçon de bon sens, pouvait-il comparer son aventure à la mienne, Mme Saupiquet à ma Daria?

— Ecoute, reprit le Biel. Fais comme moi : renonce et oublie. Ce que je t'ai dit, tout le monde l'ignore. Tu

peux compter sur moi pour ton truc. Nous n'en reparlerons jamais.

Il frappa du poing, sur la table, avec une énergie farouche :

— Rességuier, il faut être chaste!

— Oui, répondis-je en baissant les épaules, il faut être chaste!

A peine trouvé, mon confident était perdu : « Comme il est jeune! pensais-je en regagnant ma rue Saint-Jacques. Il s'imagine avoir adoré cette dame de la poste. Pauvre garçon! Quelle candeur! Et j'ai pu croire qu'il comprendrait Daria! »

Ce soir-là, j'écrivis ma première lettre à Daria. Je me lavai soigneusement les mains. J'eusse voulu, comme Buffon, mettre des manchettes propres. Je choisis d'immenses feuilles de ce papier écolier sur lequel je rédigeais mes « questions d'externat ». Il fallait, à ma plume, un espace infini. La lettre commençait ainsi : « Laissez-moi, Daria, vous regarder encore. Vous êtes le pain de mes yeux... » J'écrivis trois heures de suite, sans me reprendre, sans ratures, dans l'abondance de mon âme. A s'exprimer, ma douleur grandit, se sublima. Je ne l'eusse pas crue si profonde. Les mots qui, je l'ai su depuis, bornent et refroidissent les pensées, avaient, en ce temps-là, le singulier pouvoir d'amplifier et de réchauffer ma passion. N'importe, ma lettre était belle et touchante. Elle m'étonnerait peut-être aujourd'hui s'il m'était donné de la revoir. Je ne crois pourtant pas qu'elle me ferait sourire.

Je devais, par la suite, en écrire beaucoup d'autres à la même personne. Je ne me relisais jamais : la dernière ligne tombée, je courais d'une haleine jusqu'au bureau de poste. Un jour, par aventure, je relus une page avant de la signer et je fus bien marri d'y trouver d'assez grosses fautes d'orthographe, car mon premier jet manque de soins. J'en inférai que toute cette corres-

pondance devait être assez indigne d'un professeur de français. Petite souffrance d'amour-propre qui s'en alla rejoindre, au fond de l'abîme, d'autres souffrances plus pesantes!

Dès le lendemain, je revis Anne et l'existence reprit, tout naturellement, comme au début de ce malheureux hiver. Le matin, l'hôpital, avec toutes ses misères. Puis le déjeuner, puis l'amphithéâtre. Dans cette monotonie, les heures de l'amphithéâtre étaient encore des heures bénies : je pouvais regarder Daria. Ce bonheur me fut bientôt retiré. Daria Herenstein obtint de permuter avec une autre élève; elle changea de pavillon. Mes efforts pour l'apercevoir au vestiaire furent presque toujours déjoués.

Poliakoff, de temps en temps, venait s'asseoir à ma table. Il dit un jour, avec son sourire équivoque :

— On ne vous voit plus, rue Claude-Bernard. Vous nous oubliez. La sociologie ne vous intéresse plus. Vous autres Français, vous n'avez pas l'esprit de suite.

— Non, répondis-je sans lever les yeux, je ne vous oublie pas; seulement je commence à préparer l'externat...

Anne avait entendu ce bout de conversation. Je la vis rougir, puis pâlir.

L'événement capital de cette morne période, c'est la transformation que je pus observer dans le caractère d'Anne Souvestre. Elle était encore toute mansuétude et charité. Mais son sourire était éteint. Elle faisait, pour le retrouver parfois, des tentatives si pénibles que je me sentais au point de lui crier : « Ne souriez pas pour moi. Ne vous forcez pas à sourire. Nul besoin de sourire entre nous. »

Ce qui me frappait le plus, c'était de discerner, sur ses traits, cette obstination douloureuse dont j'ai déjà fait mention et dans laquelle il me semblait reconnaître un reflet lointain de Daria.

A certaines minutes, ses lèvres se serraient, ses sourcils dorés venaient se rejoindre et tout son visage exprimait une résolution fière. Un tel visage m'était alors plus fermé que ne l'avait jamais été celui de Daria Herenstein.

Je pris, pour amener Anne à parler de Daria, mille détours dont la barbarie et l'ingénuité eussent exaspéré les anges. Anne était insaisissable, sur ce terrain. Un soir que je la pressais fort maladroitement, elle eut un tel regard que je capitulai. Ce regard voulait dire et disait : « Epargnez-moi! Patience! Le moment n'est pas encore venu! »

Je compris qu'un jour à venir le nom de Daria surgirait entre nous. Il fallait attendre.

J'allais, vers la fin de l'après-midi, passer une heure avec Anne. Il m'eût été doux, quand j'étais trop las, trop chagrin, qu'elle me baisât au visage comme elle l'avait déjà fait. Le besoin d'un contact humain me tourmentait. Je souhaitais obscurément deux choses : serrer très fort quelqu'un dans mes bras et pleurer.

Hormis les heures du soir, consacrées à la rédaction de ma lettre quotidienne, je dépensais donc une grande part de mon loisir avec Anne, le reste chez les « paysans ». Leur commerce ne me procurait pas un contentement bien profond; mais il m'offrait des spectacles, une vivante distraction. Je venais de lire Pascal et, saisi d'une rage sacrée, je m'efforçais de m'arracher à moimême. C'est peut-être par horreur de ce moi dont j'étais étranglé que, vers ce temps, je ressentis quelque intérêt pour les autres hommes et que je commençai de goûter un plaisir aigre-doux dans mes observations.

Ceux qui, tel Delbosse, m'avaient d'abord paru dénués du moindre relief en prenaient à mesure de ma curiosité. Mon attention les faisait éclore, les créait de toutes pièces. Plus je creusais, plus riche était le sol et j'en arrivais à comprendre qu'une âme fervente peut toujours,

dans le désert, ramasser en abondance des cailles vives et de la manne.

Prosper Delbosse était un grand garçon d'aspect lymphatique et nonchalant. Si je n'avais de la répugnance pour les simplifications, dès qu'il s'agit de l'homme, je dirais que toute la vie de Prosper Delbosse était orientée, dominée par la peur. Son apathie même semblait calculée pour éviter le péril des réflexes trop prompts. A part cela, Delbosse était de ceux que l'excès de la crainte peut porter à l'héroïsme, je veux dire à quelque extrémité. Il prouva, d'ailleurs, beaucoup plus tard, qu'il était capable de se faire tuer, peut-être par effroi de la mort.

Delbosse avait peur de tout, des hommes, des choses, des idées. Il craignait le Biel, redoutait Bron, frémissait devant les maîtres, tremblait en face des valets. Sa plus grande frayeur était celle des maladies et Bron n'avait pas tort en disant que le pauvre garçon voulait se faire médecin pour ne pas demeurer dans le clan des malades.

Nous préparions alors l'externat des hôpitaux. Il nous arrivait de répéter ensemble nos « questions », petits discours clichés qu'il fallait débiter en cinq minutes. Un jour que nous venions d'expédier ainsi la question « scarlatine », je vis Delbosse, très agité, sortir de la chambre. Je partis à sa recherche et le trouvai dans la cuisine en train de se laver les mains.

— Qu'as-tu? lui dis-je. Tu n'avais pas les mains sales.

Il répondit de manière évasive.

Un autre jour, que nous avions consacré deux longues heures à ressasser la « fièvre typhoïde », Delbosse gagna sa table de toilette et commença de se gargariser. Je lui dis avec empressement :

— Souffres-tu de la gorge?

Nous étions seuls. Delbosse posa son verre, revint vers moi et, avec un sourire contraint :

— Il ne faut pas le raconter aux autres, mais, quand je prononce tous ces mots-là ça me dégoûte et ça m'inquiète tellement que j'ai besoin de me rincer la bouche. C'est une idée, je le sais bien. Maintenant, je suis quand même plus tranquillle.

A quelque temps de là, Delbosse m'aborda, la figure tirée, un gros foulard autour du cou.

— Cette fois, dit-il, j'ai mal à la gorge.

— Laisse-moi regarder.

— Si tu veux.

— Mais, fis-je après un examen scrupuleux, je ne vois absolument rien.

— C'est, répondit Delbosse, que tu regardes mal. Je suis allé, hier, au pavillon de la diphtérie. C'est abominable! Et j'ai la diphtérie. Pas possible autrement : je souffre trop.

— En ce cas, lui fis-je observer, tant mieux : tu n'as pas la dipthérie, car tu devrais te rappeler que la diphtérie débute de manière insidieuse, si bien qu'on peut l'avoir sans même s'en douter.

— Tu crois? dit-il d'un air inquiet.

Il revint me voir le lendemain, le masque tragique, les yeux creux.

— Ça ne va pas?

— Non, pas du tout. Tu m'as bien dit que, parfois, au début de la diphtérie, le malade ne sentait rien?

— Oui, c'est classique.

— Alors, j'ai la diphtérie.

— Pourquoi?

— Je ne sens absolument rien. C'est donc bien la diphtérie.

Je partis d'un franc rire. Delbosse finit par m'imiter.

— Ah! lui dis-je, tu ferais rire les poissons.

— C'est vrai, répondit-il, je suis ridicule et j'en souffre plus que tu ne peux le croire... Cependant c'est plus fort que moi...

— Alors, pourquoi te fais-tu médecin?

— J'aime mieux savoir.

Pauvre Delbosse! La paix soit avec lui!

Bourgelat était le modèle du fruit sec et je n'ai jamais bien compris par quel concours de chances il avait pu passer son baccalauréat. Il me priait parfois, sans grande conviction, de l'aider à revoir — le mot est assurément impropre — les rudiments de l'anatomie.

Il avait un très beau front, des yeux à fleur de tête. Il paraissait m'écouter et, soudain, haussait les épaules :

— Inutile. Ça n'entre pas.

Je crois qu'en effet, il lui était presque impossible d'arrêter son attention. Il n'en faisait que mieux mon étonnement quand je le voyais jouer aux cartes. Il apportait, à ce jeu, des facultés qu'eussent pu lui envier les diplomates ou les stratèges. Il connaissait toujours exactement le nombre ou la couleur des cartes tombées. Il devinait la position des cartes restées en main, déjouait à ravir toutes les combinaisons des adversaires, calculait les points, dépistait, sur les visages, les indices les plus furtifs.

— Tu vois, Rességuier, clamait-il, moi, je ne suis pas comme les Russes.

— Comme les Russes ?

— Oui! Ces gars-là se mettent, pour jouer au poker, un masque sur la figure. Moi, pas besoin! Je suis impénétrable.

Il était impénétrable et, cartes en main, subtil, intelligent. Il avait de l'esprit.

— Bourgelat, lui disais-je, si tu donnais à tes études le dixième de la sagacité que tu montres dans ces babioles, tu ferais une belle carrière.

— Peut-être bien, répliquait-il en annonçant l'atout. Mais je ne m'amuserais pas.

Joseph Bron le considérait avec tendresse :

— Bourgelat a du génie, et je lui prédis un grand ave-

nir. Il ne connaît qu'une chose, mais il la connaît bien. Il vaut mieux être champion de billard pour l'Europe que professeur de troisième à Forcalquier. La Boule aussi doit être considéré comme un être d'élite. La Boule, mon fils, tu laisseras un nom dans l'histoire de la volupté. J'ai du mérite à le prédire, car, jusqu'ici, tu n'es encore qu'un apprenti. C'est égal, tu portes les stigmates.

Depuis l'aventure de l'imposte, la Boule était enragé. Dents à l'air, poings globuleux, il partait en chasse des journées entières.

— Veux-tu que je te repasse une femme? demandait obligeamment Joseph Bron.

— Merci! je saurai bien me débrouiller tout seul.

— Tu vois, Biel, s'écriait Bron, les conséquences de ta sagesse obtuse. C'est toi qui leur as conseillé de m'épier par cette beuillote. Résultat : la Boule est, tout entier, sous l'empire de la déesse.

— Je le lui laisse, sifflait Huc.

Alors, Bron :

— Il ne s'embêtera pas. J'en ferai mon disciple préféré; s'il réussit, j'en ferai mon apôtre. Toi, Biel, tu es complètement dépourvu d'imagination. Pas plus de fantaisie qu'une loche. C'est ta qualité comme ça. Moi, que je rencontre une belle femme, le matin, et je suis heureux pour toute la journée. Moi, si je soulève le bord d'une nappe, ça me fait presque autant d'effet que si c'était le bord d'une jupe.

— Viens-t'en! disait Biel d'une voix sévère en me saisissant par le bras.

Nous allions boire un bock. Huc ne détestait pas la bière. Il en avalait volontiers plusieurs pots et s'humanisait petit à petit.

— Bron, disait-il, est un gredin. Ce n'est pas une brute. Toutes ces dégoûtations... J'aurais peut-être fermé les yeux. Si seulement il m'avait demandé mon avis.

Maintenant, je ne peux plus céder. C'est intolérable. Pas d'erreur : il faut être chaste!

La Boule finit par trouver ce qu'il cherchait : une maigrichonne à chignon fauve qu'il produisit glorieusement.

Les présentations terminées, la Boule se disposait à porter cette proie dans sa chambre.

— Minute! dit le Biel. N'espère pas faire passer madame chez moi.

Pour entrer chez la Boule, il n'y avait pas d'autre chemin. Huc poussa vivement sa porte qu'on l'entendit verrouiller.

— Je veux m'en aller, pleurnichait la rouquine.

Et la Boule, l'œil incendié :

— Biel insulte ma femme! Vous en êtes témoins. Toi, viens par ici.

Il entraîna la pauvrette dans le galetas de Delbosse où il se barricada.

Delbosse était atterré. Huc reparut, pipe au bec, et colla dans le couloir un large placard manuscrit sur lequel on pouvait lire : « Défense à ces messieurs d'entrer chez le Biel avec leurs brancards. »

Il répétait, secouant la tête :

— Une vieille amitié! Quelle misère!

A la suite de telles scènes, Huc tombait en mélancolie. Deux ou trois jours durant, impossible de lui arracher une parole.

— Biel est « bâton », me disait Chabot. Viens avec moi travailler à la bibliothèque : il y fait chaud.

Nous allions. Chabot m'inspirait confiance. Il était amène et studieux.

— Je travaille bien, m'avouait-il, je veux en profiter. Je me connais et ne me fais pas d'illusion. Le jour où la digue-digue se mêlera de mes affaires, je serai peut-être foutu.

Chabot avait une cervelle philosophique. Je retrou-

vais, chez lui, quelque chose de la passion des Russes, coupée de rhétorique gauloise. Le soir, au sortir de l'Ecole, nous remontions, en devisant, la colline du Panthéon. Chabot venait m'accompagner jusqu'au seuil de mon logis. Pour prolonger l'entretien, j'allais à mon tour jusqu'à la rue d'Ulm. De nouveaux débats nous ramenaient rue Saint-Jacques. Souvent, sous la pluie patiente, nous faisions ainsi dix fois le chemin avant de nous décider à poser le point final. Et quand la discussion refusait de s'éteindre, quand, vers trois ou quatre heures du matin, ivres d'éloquence, nous n'avions pas encore tout dit, nous montions, au hasard, soit chez lui, soit chez moi. Nous nous jetions, à demi-dévêtus, sur le lit et poursuivions dans l'obscurité notre austère orgie d'idées.

Le matin, levé dès le jour, les reins fourbus, la tête creuse, je me débarbouillais en hâte et j'allais m'embusquer, au jardin du Luxembourg, dans un bosquet de fusains d'où je pouvais, les jours de chance, voir passer la jupe grise et la toque à rubans grenat.

XVII

L'hiver agonisait dans les bourrasques. Le grand hiver de mon adolescence. Moellon noir à la base de ma maison.

Richesse unique, vaine richesse, temps, mon temps, comme je t'ai gaspillé, prodigué, perdu. Et cependant, si je sais quelque chose du monde, je le dois à cette ardente dissipation. Toutes les heures que, plein de remords, j'ai laissé choir dans l'infini, toutes ces heures immolées ressuscitent aujourd'hui. Comme elles sont pleines! Comme elles sont lourdes! Et quel jus succulent sort de leur grappe écrasée. Je vivrai jusqu'à mon terme sur le fruit de mes vieilles paresses. Mais je n'ai plus assez de jours devant mes pas pour, de toutes ces creuses folies, faire un peu de ferme raison.

Les vacances de Pâques approchaient. Mes « paysans » se préparaient à partir. Le temps était venu pour eux, disait Huc, « d'aller se retaper les mandibules au ratelier familial ». Mon père m'écrivit deux mots : « Viendras-tu? » Je n'en répondis qu'un seul : « Impossible. »

Depuis quelques jours, je me trouvais souffrant et, surtout, exténué. La mauvaise nourriture, les veilles, tant de secousses. Je sentais décroître, en moi, ce sentiment d'invulnérabilité qui est le principe essentiel de l'audace. « Oh! pensais-je, si je pouvais être malade, bien malade! Perdre toute conscience! Et me réveiller, un beau matin, avec une vie toute neuve devant moi. »

Je dus garder le lit quelques jours. Huc vint me voir. Il était là, debout, au milieu de ma chambre, un gros bâton de bouvier à la main, et il me regardait, avec ce bon sourire naïf et affectueux qui l'éclairait, parfois, entre deux crises de noir. Je le priai de fermer la porte.

— Bien sûr, dit-il. Mais c'est l'autre gourde...

Il retourna dans le couloir et revint bientôt, poussant devant soi un Delbosse blafard.

— Ah! patate! criait le Biel, puisque je te dis que ce n'est pas contagieux.

— Excuse-moi, fit Delbosse, on m'avait parlé d'une angine.

Il rit faiblement, s'assit avec circonspection et ne me serra pas la main.

— Delbosse, lui dis-je, ça ne fait rien : tu es un bon type.

— Oui, poursuivit le Biel, un bon type et un fameux médecin. Ah ! foutue bête ! Enfin, tout marche ! On va revoir le pays. On va se mettre au pré, se purger. Les bagages sont faits. Salut, Paris! Sainte pourriture! Quinze jours sans voir de maquerelles. Quinze jours à marcher sur le dur, sans crainte d'écraser des marlous et des putains. Il y a, dans la grande salle de notre maison,

— il prononçait mâson — une belle, grande cheminée de granit et un puits, oui mon Jésus, un puits avec sa poulie et ses chaînes. Je vais revoir tout ça. Rien que d'y penser, j'en ai le cœur qui fait boum, boum. J'arriverai sur le coup de midi. Ma mère n'aura pas manqué d'allumer une bonne chaude, un feu de pommes de pin. Le pâté sera sur la table et ma crêpe dans la poêle. Ah! vingt dieux!

Huc me regardait et peut-être perçut-il une secrète envie sur mes traits, car il tourna bride, soudain :

— Assez là-dessus. Toi, vieux, tu ne pars pas?

Je secouai la tête sans répondre. Alors Huc souleva, comme une aile, le collet de son macfarlane.

— Rességuier, j'ai là, pour toi, deux petites choses. La première, c'est moi qui te l'offre. Trois fois rien : un gâteau qu'on fait chez nous, un kougeloff, comme on dit. Pas la peine de me remercier. Tu croûteras ça dans le pieu, pour te nettoyer les dents. L'autre chose, je ne sais pas ce que c'est. Des fleurs qu'on a déposées pour toi. C'est ta concierge qui m'a prié de les monter. Cette femme charmante prétend que ça ne fait pas partie de son service.

Il me tendait un petit bouquet de violettes, noué d'une faveur noire. Je le pris en tremblant.

Au moment de me quitter, Huc se pencha sur mon lit. Je crus qu'il allait m'embrasser; mais lui, très vite, à mon oreille :

— Tu sais, pour le truc...

— Quel truc?

— Les dix francs, quoi! On n'en parlera plus. Motus!

J'étais si bien remué que je ne pus lui dire merci.

Huc et Delbosse partis, j'enfonçai le nez dans le bouquet et me perdis en rêveries.

D'où venaient ces fleurs. Anne ou Daria? Qui pouvait me le dire?

Je les baisais, les respirais. Comme elles étaient muettes!

J'écrivis, au crayon, sur mes genoux, pour Anne et pour Daria, deux billets que je fis porter par la servante du premier étage, cette grande fille triste et complaisante. Je parlais, dans les deux lettres, de mon malaise, mais n'osais faire aucune allusion, même délicate, à ces fleurs dont je ne connaissais pas l'origine.

Trois jours passèrent. Trois jours d'attente épuisante. J'écoutais, à travers la cloison, tousser M. Lefaur qu'une pleurésie retenait au lit. Hélas! j'étais trop malade et trop occupé de moi pour songer assidûment à mon vieux voisin. Je n'eus pas même le courage de l'aller voir une seule fois.

Chaque matin, on frappait, et la sueur me perlait aux tempes. « Se pouvait-il... un tel bonheur... »

La pauvre fille, ma voisine, entrait et posait sur ma table un pot de lait et du pain. Je retombais au désespoir.

Enfin, n'y tenant plus, je rassemblai mes forces, m'habillai, descendis l'escalier. Impossible, en toute fierté, d'adresser la parole à l'infâme porteuse de bigoudis. C'est elle qui, me voyant passer, sortit de sa loge; elle jeta, sur les dalles du couloir, un petit bouquet de violettes.

— Il paraît, cria-t-elle, que c'est pour vous.

— Puis-je vous demander, Madame...

Elle était déjà rentrée, comme un diable, dans sa boîte.

Des violettes nouées d'une faveur noire! Je mis le bouquet dans la poche de mon paletot.

Clopin-clopant, je gagnai la place Saint-Sulpice. Il était trois heures après midi. La fenêtre d'Anne était close. Mauvais signe. Je montai les quatre étages et frappai.

Anne vint m'ouvrir. Elle me prit par les deux mains, referma vivement la porte derrière moi, me fit asseoir et me considéra d'un œil méditatif.

— Vous êtes encore malade, fit-elle.

— Oui.

Il y eut un assez long silence. Enfin je hasardai tout bas :

— Je vous attendais un peu. Vous avez reçu ma lettre?

Anne ouvrit un tiroir.

— Tenez, dit-elle. Vous vous êtes trompé d'enveloppe. Reprenez cette lettre qui n'est pas pour moi.

Je pus voir avec stupeur que j'avais, dans mon trouble, mis sous l'enveloppe au nom d'Anne le billet que j'avais écrit pour Daria.

— Oh! fis-je, Anne! Pardon! pardon!

J'allais tomber à genoux, Anne m'arrêta d'un geste si triste, si fatigué! Et je restais là, confondu, sans force. Elle ne me chassait pas. Elle ne se détournait pas de moi. Pourtant, qu'elle avait dû souffrir!

Je la vis mettre son chapeau, passer sa jaquette, chercher ses gants.

— Vous alliez sortir? lui dis-je.

— Non. Nous allons sortir ensemble.

— Pourquoi?

— Je vous l'expliquerai dehors.

Nous gagnâmes le Luxembourg. Anne se mit à parler. Elle y éprouvait quelque peine, Anne la silencieuse. Et ses phrases étaient coupées de longs silences.

— Je ne pouvais vous garder chez moi. Tout cela est affreusement bête. Ces pauvres gens, mes logeurs, m'ont défendu de vous recevoir. Ils ont écrit des sottises à mon oncle, qui s'en moque bien. Je changerai de logis dès la fin du mois. Mais, pour le moment, je ne peux vous recevoir.

— Anne, fis-je, allons chez moi.

Elle haussa les épaules :

— Oh! non.

— Pourquoi? Nous sommes libres.

— Non, nous ne sommes pas libres. Contre la bêtise,

nous sommes, je crois, spécialement désarmés tous deux.

Je fus saisi d'un accès de désespoir puéril.

— Je suis las! Montons chez moi. Pourquoi n'êtes-vous pas venue? Vous saviez que j'étais souffrant.

Anne s'arrêta, me regarda paisiblement et dit :

— Mais je suis allée chez vous.

— Ah! dis-je, vous êtes venue!

— Oui. Et vous devez savoir qu'on ne m'a pas laissé monter.

J'éprouvais une grande surprise, de la colère et, peut-être, tout au fond de mon cœur, un peu de déception.

— Ainsi, dis-je, c'est donc vous qui m'avez apporté...

J'hésitais. Alors Anne, avec la plus pure franchise :

— Quoi donc?

Je secouai la tête. Impossible de rien savoir.

— Et voilà! dit Anne après un moment. Du moins, la rue nous appartient. Nous sommes de faibles enfants, Antoine, et le monde se moque de nous. Ah! je sais : il faudrait se défendre, riposter. Vous l'apprendrez sans doute petit à petit. Résignons-nous, puisque nous ne sommes pas très courageux.

J'avais fait un mouvement. Anne esquissa son plus triste sourire.

— Rassurez-vous et excusez-moi. Je veux dire que moi, moi, je ne suis pas très courageuse.

— Anne, que voudriez-vous faire pour être courageuse?

— Oh! répondit-elle à mi-voix, une chose, une seule chose que je serai bien forcée de faire un jour.

Je compris, à son visage, qu'il était inutile de lui demander le moindre éclaircissement.

Nous passâmes deux ou trois heures à nous promener ainsi. La nuit nous chassa du jardin. La rue nous allait recueillir quand de grosses gouttes de pluie se mirent à tomber.

— Anne, dis-je en retirant mon feutre, vous êtes la

plus généreuse des amies et j'ai de grands torts envers vous. Pardonnez-moi : je suis très malheureux.

Elle détourna la tête et murmura :

— Je commence à penser aussi que, peut-être, je ne serai pas heureuse.

Nous tirâmes chacun de notre côté.

Je revis Anne le lendemain et tous les jours suivants. Nous nous promenions, côte à côte, des heures, des journées entières. Nous traînions ensemble nos détresses jumelles qui ne pouvaient ni se fondre ni s'alléger. J'éprouvais l'impression d'être honni, chassé, bafoué de tous, dans ce tumultueux Paris qui, surtout, nous ignorait. De jour en jour, mon malaise s'aggravait. J'en venais à souhaiter de toutes mes forces qu'il me terrassât. Le sommeil! Le repos!

Il nous arrivait de ne pas prononcer une seule parole, la longue après-midi durant. Il semblait que toute l'énergie d'Anne fût concentrée sur une pensée qui ne la quittait plus et qui m'était impénétrable.

— Anne, fis-je, certain soir, en m'adossant à l'un des arbres de la rue de Médicis, Anne, abandonnez-moi. Pour votre paix, laissez retomber le fardeau.

Elle répondit quelques paroles peu claires :

— Je pense que, demain, je pourrai.

— Et quoi? dis-je, alarmé soudain, m'abandonner?

De la tête, elle fit signe que non.

Cette journée du lendemain, elle reste ouverte dans ma vie, comme la plaie par laquelle s'est écoulé le plus beau sang de ma jeunesse. Que je puisse, pour la raconter, me servir fidèlement des mots qu'Anne eût, elle-même, choisis.

Nous nous rencontrâmes au début de l'après-midi. C'était un jour sans soleil, un vrai jour de décembre oublié dans l'avril. J'ai, depuis, souvent pensé qu'un rayon nous eût aidés, conseillés, peut-être même affranchis.

Nous commençâmes par errer, comme les jours précédents; mais cette course vagabonde semblait assurée d'un but. Anne était plus calme et plus silencieuse que jamais. Elle avait pris mon bras et le serrait avec force. Nous entendîmes sonner trois heures. Anne tressaillit.

— Trois heures, dit-elle. Allons.

Je ne demandai pas où.

Quelques instants plus tard, Anne s'arrêta. Nous étions parvenus au bout de la rue de Pontoise. Un hôtel d'aspect modeste étalait sous nos yeux son enseigne à lettres dorées. Anne regarda la façade en fermant à demi les yeux, comme font les myopes.

— Ici, dit-elle. Entrons.

J'étais beaucoup trop accablé pour discuter cette étonnante décision.

— Passez le premier, dit-elle, et demandez une chambre.

Le patron de l'hôtel sommeillait dans une niche ripolinée, entre deux fausses plantes vertes. Notre aspect, notre jeunesse durent l'inquiéter un peu, car il jeta d'un ton quinteux :

— Qu'est-ce que vous voulez?

Je tardais à répondre. Alors, Anne, avec autorité :

— Une chambre.

— C'est possible, dit-il enfin. Mais vous devez payer d'avance.

Anne me tendit sa bourse et dit :

— Payez.

Cet homme demanda douze francs, ce qui ne laissait pas d'être excessif.

— Donnez douze francs, dit Anne.

L'hôtelier me tendit la clef.

— Le numéro dix-neuf. Troisième étage.

L'escalier virait roidement, avec son tapis rouge, usé dans le milieu. Je me surpris à compter les barres de

cuivre : Vingt, vingt et une. Vingt, vingt et une. Le même nombre par étage.

La chambre que l'on nous ouvrit prenait jour sur la rue par deux fenêtres à doubles rideaux d'andrinople. On y voyait une table de toilette et, dans un angle, un grand lit chargé d'un édredon rouge. Anne ferma la porte au verrou, retira son chapeau, ses gants, et s'assit dans un fauteuil. Elle regardait toutes choses d'un air soucieux et ferme. Je me mis à genoux devant elle et cachai mon visage dans sa robe. Pendant quelques minutes, elle promena des doigts légers dans mes cheveux. Une odeur d'ambre, délicate, chaude, humaine, flottait autour de moi.

— Antoine, dit-elle soudain, je ne vous ai jamais rien demandé.

Je reconnus, d'un signe, qu'elle ne m'avait jamais rien demandé.

— Eh bien, reprit-elle, aujourd'hui, je vous demande quelque chose.

Et, comme je la regardais avec étonnement :

— Il le faut! Il le faut! ajouta-t-elle.

Elle me repoussa doucement, se mit debout et commença de se déshabiller.

L'hôtel était vide, à cette heure, et le silence fort grand. Parfois, quelque voiture lointaine faisait sonner les pavés et j'entendais frémir, tout à côté de moi, un verre, retourné sur le goulot de la carafe.

Un peu plus tard, d'une caserne voisine, partit un mélancolique appel de clairon.

Anne quitta ses vêtements, pièce à pièce, avec lenteur, avec ordre. Elle dénoua ses cheveux et en fit deux grosses tresses. On eût dit une jeune fille qui se prépare au sommeil. Alors elle se mit à frissonner.

— J'ai froid, dit-elle. Ne me faites pas attendre.

Quand nous fûmes étendus côte à côte, elle saisit une de mes mains. Elle la promenait sur sa gorge comme

pour dire : « Connais, une fois du moins, toutes ces choses de moi, toutes ces choses dont je n'ai que faire, puisque tu les as dédaignées! »

Elle m'embrassa furtivement, trembla de tout son corps et dit, d'une voix hachée :

— Il le faut! Prenez-moi, maintenant : vous savez sans doute mieux que moi ce que vous avez à faire.

Je fis ce qu'elle me demandait. Je le fis comme un enfant maladroit et honteux. Alors, Anne me serra la tête à deux mains et me regarda longuement, d'une façon si pressante que je me mis à sangloter.

Anne se rhabillait à la hâte, je pleurais encore, la tête dans l'oreiller. Quand elle eut refait sa coiffure et boutonné son manteau, elle m'appela, tout bas :

— Antoine! Antoine!

Je me tournai vers elle, cachant derrière mes mains mon visage trempé de larmes.

— Antoine! dit-elle, Antoine! J'avais dit à Daria Herenstein que j'étais votre maîtresse.

Je n'eus pas le temps de répondre à cette singulière confidence. Anne ouvrit la porte et sortit de la chambre.

XVIII

Elle sortit de la chambre, elle sortit de ma vie et je ne peux m'empêcher de penser que, peut-être, elle sortit du monde. Elle disparut comme une odeur dans un tourbillon, comme un pli sur la surface des eaux, comme un gémissement dans la solitude. Si mille souvenirs désolés ne se levaient en moi et hors de moi pour publier son image, je serais tenté de croire qu'Anne la silencieuse ne fut peut-être que la plus forte de mes pensées.

Je raconterai tout à l'heure l'infructueuse démarche que je tentai, dès le lendemain, chez le logeur de la place Saint-Sulpice.

J'ai, par la suite, écrit au professeur Souvestre, à Ren-

nes, plusieurs lettres qui sont demeurées sans réponse et dont les dernières m'ont été retournées par les soins de la poste.

J'ai, pendant l'été de 1906, fait un voyage en Bretagne et poursuivi patiemment une enquête sans profit.

Anne n'a pas continué ses études : je n'ai retrouvé son nom ni dans les archives des écoles ni dans les annuaires professionnels.

C'est une ombre que j'appelle, sûr de l'appeler en vain.

J'en pourrais héler beaucoup d'autres qui ne seraient pas moins muettes. Cette jeunesse apportée par le siècle nouveau, des orages sans pareils l'ont mutilée, décimée, rompue. Je n'ai guère plus de quarante ans, mais que les souvenirs m'attaquent, et je chante dans le désert.

Huc est mort du typhus, en Roumanie, pendant l'hiver de 1916. Delbosse, médecin de bataillon au 7e corps d'armée, s'est fait tuer devant Péronne en relevant des blessés sous le feu de l'ennemi. La Boule et Bourgelat vivent encore, dans quelque coin de leur province; je ne les revois plus. Chabot a fait une carrière brillante. Je le rencontre deux fois par lustre; nous tutoyons des souvenirs. Bron, de bonne heure, avait quitté la médecine pour les affaires. Il a été compris, dès le début de la guerre, dans la rafle de Maubeuge. Des camarades m'ont dit qu'après trois ans de captivité dans un camp de Poméranie, il s'était coupé la gorge à coups de rasoir.

La société des Juifs russes a déserté Paris. Iankélévitch, Poliakoff et les autres sont maintenant chez eux, aux prises avec les faits. Daria Herenstein ne les a pas attendus. Au point où j'ai laissé mon récit, je ne devais pas tarder à savoir qu'elle avait quitté la France. J'ai, plus tard, appris qu'elle s'était trouvée compromise dans les événements de 1905. On l'avait arrêtée, jugée, mise au secret.

C'est par Simon que la nouvelle m'en fut donnée.

Nous étions alors au printemps de l'année 1906. Simon était pauvrement vêtu. Avec sa barbe fort longue, ses cheveux presque blancs, il me parut bien vieilli.

— Il y a longtemps, lui dis-je, que l'on ne vous rencontre plus à l'Ecole.

— Et pour cause, répondit-il en grimaçant. J'ai renoncé. Je ne serai pas docteur. Je resterai marchand de soupe. C'est dans l'ordre. Mais mon fils va commencer ses études au mois d'octobre. Vous êtes interne, Rességuier. Je vous recommanderai mon fils.

Je fis diverses promesses et serrai la main de Simon. Il s'éloigna, ratatiné, voûté, balançant mollement la tête, comme les dromadaires de ses aïeux.

Et maintenant, il me reste à parler de moi. Je dois m'aller reprendre où je me suis laissé.

Je passai, sur ce lit d'hôtel, deux longues heures à pleurer. Mes premières larmes d'homme. Peut-être aussi les dernières; je ne peux le dire encore.

Je me glissai dans la rue comme un larron. Il faisait nuit. Je n'avais plus qu'à rentrer chez moi.

En montant l'escalier, je fus pris aux narines par une odeur de phénol qui me rappela Clamart. On venait de laver mon couloir à grande eau. Les carreaux en restaient luisants. La porte de M. Lefaur était ouverte. Il en sortait de la lumière et un bruit de conversation. Je ne pus me retenir d'entrer chez mon vieux voisin. Ce que je vis ne me permit d'ailleurs aucun doute. Sur le lit, reposait, cousue dans un drap, une forme étroite et brève. Deux bougies éclairaient la scène en dansant. Un monceau de paperasses fumait dans la cheminée. La concierge et d'autres commères, balais et plumeaux en main, causaient avec animation. Elles avaient bu du café dont l'arome se mêlait au parfum des antiseptiques.

— Puis-je vous demander, fis-je en soulevant mon chapeau, si monsieur Lefaur...

La concierge éclata de rire :

— Le cher homme est mort, à midi. Si vous aviez un peu de cœur, vous auriez pu l'y aider.

— N'avait-il personne?

— Non! personne, à part ces dames et moi. On l'enterre demain matin.

— On l'enterre? fis-je encore. Mais je croyais savoir que monsieur Lefaur voulait être inciné.

La dame à bigoudis me poussa son balai sur les pieds et répondit sans ménagements :

— Inciné! Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

Je haussai les épaules et me retirai dans ma chambre.

Ainsi donc, même dans la mort, le vieil homme serait trompé. Le plus humble de ses vœux ne serait, pas plus que les autres, exaucé. Il partirait, n'ayant sans doute rien obtenu de ce qu'il avait pu désirer, même pas ce brasier final.

J'allumai ma lampe, m'accoudai sur la table, le menton dans les paumes et me laissai glisser aux plus lugubres divagations. Moi non plus, je ne serais pas exaucé. Mes cris ne seraient pas entendus. Devais-je donc manquer ma vie dès avant le prélude? L'ombre amassée sous mes pas, qui pourrait la déchirer? J'avais encore tout à connaître, tout à souffrir, et j'étais si brisé déjà.

C'était le temps où tout le monde lisait Nietzsche. Sur ma table, traînait un exemplaire de *Zarathoustra,* que j'avais noirci de notes et que je pensais connaître par cœur. Je l'ouvris, au hasard, lus quelques lignes et tombai sur celles-ci :

« L'amour du jeune homme manque de maturité, voilà pourquoi il hait les hommes et la terre. Chez lui, l'âme et les ailes de la pensée sont encore liées et pesantes. Mais il y a de l'enfant dans l'homme plus que dans le jeune homme, et moins de tristesse. »

Cette pensée, qui n'était pas une consolation, m'escorta jusqu'au matin.

Vers dix heures, je me rendis place Saint-Sulpice. Il me fallait voir Anne sans retard. Exiger une explication.

Je fus reçu par les deux vieux logeurs. Ils se montrèrent polis, mais réservés.

— Pouvez-vous, dis-je, faire savoir à mademoiselle Souvestre que j'ai le plus pressant besoin de lui parler?

Le vieux retira de sa bouche une vénérable pipe d'écume et, regardant sa femme :

— Mademoiselle Souvestre n'est plus ici.

— C'est impossible.

— C'est pourtant vrai. Elle a fait ses bagages hier. Et voilà! Partie sans laisser d'adresse.

— Mais, dis-je avec une sourde irritation, vous devez bien savoir quand même quelque chose.

— Non, monsieur, dit le vieux, absolument rien.

Et la vieille, entre deux prises, ajouta :

— Vous en savez peut-être bien plus long que nous.

J'arrivai chez moi pour saluer une dernière fois la dépouille de M. Lefaur. Une délégation de ses collègues clabaudait devant le corbillard. J'eus un moment la pensée de me joindre à ces inconnus. Je ne m'en sentis pas la force. Et puis, à quoi bon?

Je montai mes six étages et trouvai deux lettres sous ma porte. L'une était du Biel et contenait des vers de sa composition, un long poème élégiaque intitulé : *Printemps dans la sylve vosgienne*. L'autre était d'une écriture dont la vue seule manqua me faire défaillir. Je l'ouvris en tremblant : cinq lignes, et, pour toute signature, ce signe en forme de chapeau qui représente le D majuscule dans la typographie slave. Voici le texte de cette lettre que je possède encore :

« Je m'en retourne là-bas. On m'y attend. Adieu, mon ami. Ce que l'on m'a dit... je sais que ce n'était pas vrai. N'importe! Vous êtes sauvé. Adieu! Soyez ce que vous

devez être. Guérissez-vous et pensez, pour votre dédommagement, que vous ne serez jamais oublié. »

Je relus cette lettre vingt fois. Et si le mot d'ineffable exprime l'impuissance de l'âme à traduire ses mouvements les plus secrets, c'est ineffable, en cet instant, que m'apparut ma douleur.

Deux heures après, le plus gros de mes nippes entassé dans une valise, je prenais le train à la gare de l'Est.

Il faisait nuit quand j'atteignis la Ferté-Milon. Un charretier voulut bien se charger de mon bagage. Pour moi, je partis seul, à pied. Notre maison se trouvait tout au bout de la ville, près de l'Ourcq. Je m'arrêtai plusieurs fois en route pour m'asseoir sur une borne ou sous un porche.

C'est la vieille Alphonsine qui vint m'ouvrir. Elle tenait à la main une lanterne d'écurie qui n'éclairait que les pavés et, tout de suite, elle cria d'une voix bourrue :

— Monsieur ne peut pas se déranger.

Comme je ne répondais pas, elle mit le falot à bout de bras et gronda :

— C'est Antoine! Qu'est-ce qui se passe?

— Rien, fis-je. Je veux voir mon père.

Mon père était dans son cabinet, couché sur une chaise longue, une gazette aux doigts.

— Allons, bon! dit-il en m'apercevant. Qu'est-ce qu'il y a encore?

J'étais debout, découvert, des gouttes de sueur au front.

— Papa, dis-je avec effort, je suis malade.

Mon père me considéra longuement, d'un air fâché :

— Malade! Et moi, dit-il, crois-tu donc que je ne le suis pas?

A ce moment, je vis se multiplier, autour de moi, d'une façon tout à fait anormale, les lumières de la pièce.

— Monsieur, disait Alphonsine, je crois bien qu'il va tomber raide.

— Eh bien, répondait mon père, emmenez-le coucher. J'y vais aussi, de ce pas.

Je ne me rappelle pas m'être déshabillé moi-même. Furtive, me parvint l'odeur fraîche des draps qui sentaient le melilot, l'iris et la rivière. Puis ce fut le délire, la fièvre, les jours pareils à de longs éblouissements, les nuits, trous d'ombre, sueurs, épouvantes. Un cauchemar sanglotant où passaient et repassaient Anne, Daria, les Russes, les « paysans », Cyrille escorté de cadavres, Simon, le triste monsieur d'Etagnac, et tout cela dans le demi-jour et la bruine d'un morne hiver parisien.

Trois longues semaines passèrent. Mon père gardait le lit dans une chambre du rez-de-chaussée. Aux minutes de lucidité, je l'entendais gémir et gourmander la servante. Le vent bourru du printemps coulait autour de la maison comme un fleuve courroucé.

Mon père, pendant ces trois semaines, ne vint pas me voir une seule fois. J'aime à croire qu'Alphonsine lui portait de mes nouvelles. Je commençais à boire sans dégoût une tasse de potage aux herbes quand, un matin, je le vis entrer enfin.

Il était roulé dans sa vieille robe en cachemire toute rongée des papillons. Sa barbe était jaune et mal peignée. Il prit mon pouls, suçota son dentier, regarda le thermomètre oublié sur la table de nuit.

— 39°, dit-il. A ton âge, 39°, ça ne veut rien dire.

Il attendit un moment et, comme je ne répondais pas :

— Plus de vingt jours, murmura-t-il, plus de vingt jours que tu n'es pas descendu savoir ce que je devenais.

— Papa.. fis-je d'une voix faible.

Il me coupa la parole.

— Oh! je ne te reproche rien.

Et il dit encore, avec amertume :

— La jeunesse, c'est le temps où l'on ne pense pas aux autres.

Je pus me lever dès la semaine suivante. Alphonsine m'installa dans le fond du jardin, au bord de l'Ourcq. Le plus franc soleil brillait. Une multitude de libellules, écloses de la nuit, descendaient le courant, battant faiblement de l'aile, et les poissons en faisaient ripaille. J'entendais notre voisin, le menuisier, travailler sous un appentis. Sa varlope poussait un cri long et chuintant, comme pour effrayer les chats.

Je me mis à respirer avec délices. Ce matin-là, je compris que j'allais devenir un homme : l'odeur du monde était changée.

GEORGES DUHAMEL.

FIN

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Jean Cordey : *Vaux-le-Vicomte*. *Préface de Pierre de Nolhac*, Albert Morancé — G. Latreille : *La mère de Lamartine*, G. Van Oest, Bruxelles. — Louis Barthou : *Autour de Lamartine*, Payot. — Dr Léon Cerf : *Le reliquaire de Lamartine*, Hachette. — Lamartine : *Œuvres choisies* disposées dans l'ordre chronologique. Avec une biographie, des notes critiques, grammaticales, historiques, des notices et des illustrations documentaires, par Maurice Levaillant, A. Hatier. — Mémento.

Nombreux ont été, à travers le temps, les biographes de Nicolas Foucquet. Tous ont vanté sa magnificence. Quelques-uns se sont attardés à décrire le faste de sa propriété de Saint-Mandé où, de préférence, il recevait les poètes. La plupart ont conté les merveilles de cette fête de Vaux où Louis XIV décida de faire incarcérer le dilapidateur des finances publiques. Peu d'entre eux se sont intéressés au château lui-même où le surintendant avait convié les artistes à faire son apothéose.

Si bien que l'histoire de ce château restait à écrire. M. Jean Cordey a voulu consacrer à ce **Vaux-le-Vicomte** où vécut un homme qui, dans sa vanité, s'égalait aux dieux, un volume digne de lui. Avec l'aide de l'éditeur Albert Morancé, en l'officine duquel s'établissent patiemment de si belles publications d'art, il a reconstitué l'image exacte de l'illustre bâtiment tel que Le Vau le dressa dans une sorte de désert et sur les ruines d'un village peu à peu exproprié. Trente-deux magnifiques planches hors texte et des plans inédits accompagnent une typographie parfaite embellie d'ornements, dans cet ouvrage dont on peut dire, sans exagération, qu'il constitue un modèle de monographie historique.

M. Jean Cordey dont le talent d'écrivain, les dons d'artiste, le style clair et net s'affirment aussi bien dans les descriptions que dans les récits, étudie tout d'abord les origines de la vicomté de Vaux depuis le moyen âge. Cette vicomté appartint tout d'abord

à Simon de Melun, passa à Isabelle de Villiers, eut pour seigneurs une longue suite de magistrats et avocats, puis entra dans la famille Lotin à qui Nicolas Foucquet l'acheta, le 1er février 1641.

Agé de 25 ans à cette date, le futur surintendant eût pu se contenter de cette terre où s'élevait un assez beau château environné de fossés. Il y eût connu, sans méchef, un tranquille bonheur ; mais déjà le goût du lucre et l'ambition le stimulaient. Par des achats successifs, il parvint à reconstituer à son profit la vicomté de Melun. Dès lors, son petit château lui apparut insuffisant pour encadrer sa gloire. C'est en 1656, monté au pinacle, brassant, avec toutes sortes d'hommes de paille, les affaires, emplissant d'or ses coffres, encensé par mille thuriféraires, environné d'un cortège de femmes où il choisissait de temps à autre une favorite, c'est en 1656, qu'il songea à élever un temple à sa quasi divinité. Mazarin, son maître, lui donnait l'exemple des pilleries éhontées, des constructions magnifiques et il avait aussi pour modèles d'autres satrapes qui, sous les règnes précédents, utilisèrent à leur profit les deniers de l'Etat.

M. Jean Cordey a retrouvé, soit dans les archives de Vaux, soit dans les dépôts publics ou parmi les minutiers des notaires, enfin dans les pièces du procès Foucquet, tout ce qui subsistait de relatif à la construction et à l'embellissement progressif du château. Avec raison, il salue, dans le surintendant, un homme d'intelligence vive, l'un de ces financiers éclairés qui savent discerner le génie, choisir leurs collaborateurs. Foucquet assurément ne prit point la peine de sortir de leur obscurité des artistes absolument méconnus; ces artistes néanmoins, jeunes encore, n'avaient affirmé leurs mérites que par des œuvres de demi-magnificence. Il leur donna une sorte de consécration, à tel point que Louis XIV, plus tard, dut avoir recours à eux pour ses propres constructions.

Le Vau fut chargé, avec l'entrepreneur Michel Villedo, de l'architecture ; Michel Auguier de la sculpture ; Le Brun de la peinture; Le Notre des jardins et jeux d'eau. M. Jean Cordey examine tour à tous leur œuvre particulière, donne une description minutieuse et lumineuse à la fois de cette œuvre et de tous les aménagements et décorations intérieurs et extérieurs.

Il se produisit, pour Foucquet, comme pour tous les grands constructeurs, un événement imprévu. Les dépenses très rapidement dépassèrent les devis et les prévisions. M. Jean Cordey éva-

lue à 600.000 livres les frais d'élévation de la seule architecture. Evaluation approximative, les comptes ayant disparu. Le surintendant, déjà chargé de Belle-Isle, écrasé par mille obligations, ne continua plus que par orgueil, en dissimulant sa prodigalité, une œuvre dont il sentait le danger. Les artistes, Le Brun surtout, mythologue connaissant admirablement l'art de magnifier les puissants, lui rendirent le mauvais service de le présenter partout, sur les plafonds et les murailles, comme un héros digne de l'encens le plus odorant, faisant aussi parader l'écureuil, « le foucquet » en patois angevin, sous toutes les formes, au centre des allégories, accompagné de la vaniteuse devise : *Quo non ascendet ?* Foucquet devint, sous leur pinceau, Hercule; il devint aussi le soleil, symbole que les rois seuls osent emprunter avec quelque apparence de justesse, pour affirmer la prééminence de leur gloire.

M. Jean Cordey raconte quelles fêtes furent données à Vaux inachevé, puis le désastre provoqué par l'arrestation du surintendant, la saisie, les inventaires, la mise en vente des biens, l'envers de la magnificence. Mme Foucquet devait récupérer plus tard le château. Elle le céda à son fils, Louis-Nicolas, pauvre homme qui avait épousé la fille de la célèbre Mme Guyon, laquelle y transporta sa rêverie.

Vendu au maréchal de Villars, encombré de peintures de bataille, le château retrouva quelque vie sous le gouvernement de la maréchale. Louis XV, Marie Leczinska, Voltaire y passèrent. Des Villars, Vaux érigé en duché, échut aux Choiseul-Praslin, fut, sous la Révolution, démuni de ses objets d'art, tableaux et emblèmes rappelant la monarchie. Il trouva heureusement, en Alfred Sommier, un propriétaire intelligent qui, grâce à maintes recherches et dépenses, réussit à le rétablir dans son ancienne splendeur.

Telle est, brièvement résumée, l'histoire de cette maison où les épisodes pathétiques côtoient les épisodes galants. Tour à tour, pour nous la rendre agréable dans sa diversité, M. Jean Cordey, répétons-le, déploya les qualités et les dons de l'archiviste, du topographe, de l'artiste, de l'anecdotier, du nouvelliste. Ses références sont de premier ordre et, dans un copieux appendice, il publie des pièces justificatives d'un grand intérêt.

§

Au moment où l'œuvre de Lamartine tombait dans le domaine public, nous signalâmes plusieurs publications faites en perspec-

tive de cette « actualité » littéraire. Depuis ce temps, nombre d'autres écrits lamartiniens ont vu le jour et force nous est de revenir sur ce sujet.

M. C. Latreille, avec une admiration légitime, tente, dans un petit volume, illustré de quelques planches, de nous mieux faire connaître la **Mère de Lamartine**, Françoise-Alix des Roys, qui épousa, le 7 janvier 1790, le chevalier de Lamartine. Il nous conte sa jeunesse au chapitre noble de Saint-Martin de Galles, les bonheurs et les mélancolies de son existence d'épouse peu fortunée, et nous ouvre son âme où une délicieuse douceur voisinait, phénomène assez rare, avec une profonde piété. De-ci, de là, il publie quelques lettres inédites de cette femme d'élite à son fils Alphonse, à l'époque où celui-ci, un peu désorienté, ses études terminées, par une longue oisiveté, cherche un établissement et une raison de vivre dans l'administration, la diplomatie ou le mariage. Ces lettres généralement d'ordre pratique, bien qu'imprégnées d'une vive tendresse, ne témoignent ni d'un style admirable ni de sentiments extraordinaires. Toutes les mères en écrivent de semblables. Elles n'ont, pour nous, d'autre mérite que celui de compléter de légers détails les *Confidences* du poète et certains paragraphes du *Manuscrit de ma mère*, dont Lamartine ne livra au public que des fragments choisis avec parcimonie.

En un chapitre de son nouvel ouvrage : **Autour de Lamartine**, M. Louis Barthou précise, ce semble, d'une façon plus nette que M. C. Latreille, ce que le poète doit à ses ascendants. Il fait du caractère d'Alix des Roys une analyse très pénétrante dans sa brièveté. En outre, il rend quelque justice au père de Lamartine, généralement laissé dans l'ombre comme un assez pauvre homme. A la vérité, le chevalier de Lamartine exerça sur son fils une influence profonde. C'est lui qui, par des lectures, lui découvrit « le monde de l'émotion et de la rêverie », et qui lui communiqua son amour de la terre. Le viticulteur passionné, que l'on rencontre avec étonnement chez le poète aux côtés du naturiste émerveillé, tient du chevalier ce culte de la glèbe. D'ailleurs, au cours de ses œuvres, maintes fois, et en des termes émouvants, Lamartine manifeste à ce père attentionné une tendresse pleine de gratitude.

M. Louis Barthou, étudiant successivement Lamartine amant d'Elvire, époux d'Elisa Birch, publie, au cours de son récit, de

curieux documents inédits qui contribuent à éclairer les états d'âme du poète. De-ci, de-là, il s'éloigne des données traditionnelles et rectifie des erreurs grâce à un examen plus attentif des faits. Un de ses chapitres consacré à Valentine de Cessiat, écrit avec beaucoup de délicatesse et de soin, montre bien la nature complexe du sentiment que la jeune fille vouait à son oncle, et que l'amitié amoureuse s'y mélangeait à l'admiration, au dévouement, au respect.

L'ouvrage de M. Louis Barthou contient un assez grand nombre d'illustrations d'après des originaux inconnus ou peu connus. Celui de M. le Dr Léon Cerf : **Le Reliquaire de Lamartine,** conçu sous la forme d'un album aux belles planches fort nettes accompagnées d'un bref, mais explicite et sûr commentaire, peut être considéré comme une iconographie du poète. On y rencontre fatalement de nombreux portraits, sites ou autographes déjà publiés. Un tiers environ des documents paraît inédit. L'œuvre lamartinienne ne semble représentée dans l'album que par quelques fac-similés tirés des manuscrits. On eût aimé à l'y voir figurer dans l'existence de l'homme à qui M. le Dr Léon Cerf a circonscrit ses recherches. Dans son texte cependant, l'auteur indique de nombreux documents dont il n'a pas cru devoir, pour des raisons diverses, fournir des reproductions. Il s'est mis ainsi en situation d'infériorité, dans son travail spécial, en face de lamartiniens dont l'ambition consistait seulement à embellir de quelques images une étude littéraire.

En écrivant cette phrase, nous pensons au gigantesque ouvrage de M. Maurice Levaillant : **Œuvres choisies de Lamartine.** Titre modeste qui cache un effort considérable. Le volume contient 1068 pages, une illustration extrêmement nombreuse, variée, pittoresque, souvent inédite et empruntée à des collections particulières. Il débute par une chronologie de la vie de Lamartine, où tous les éléments marquants de cette vie sont mentionnés. Une bibliographie générale l'accompagne, que des notes, au cours du travail, complètent pour les détails et les éditions originales des œuvres.

En 102 pages de texte compact, M. Maurice Levaillant étudie, d'après de sûres méthodes et dans ce style limpide, et avec ce sens critique si pénétrant qui firent apprécier son précédent travail sur Chateaubriand, la carrière du poète jusqu'à l'apparition des

Méditations poétiques. Il situe son héros dans les différents milieux où il évolua, mentionne les influences qui présidèrent à sa formation, nous montre le double état de son esprit et de son cœur au seuil de l'inspiration.

Parvenu à cette période où le poète se livre tout entier à son génie, M. Maurice Levaillant explique la genèse de l'œuvre première, comment elle fut composée et dans quelles conjectures, et quel accueil elle reçut du public. Il publie ensuite, en l'accompagnant d'un commentaire et de notes critiques, le texte des meilleures *Méditations*.

Il reprend, plus loin, la biographie du poète, pendant le temps où celui-ci, savourant sa brusque gloire, parvient à surmonter les difficultés qui empêchaient son mariage avec Elisa Birch. Il nous conte son second séjour en Italie et tous les faits qui précèdent le lancement des *Nouvelles Méditations*. De ces dernières, il extrait l'essentiel.

Ainsi, dans tout le cours du volume, la biographie encadre et situe les productions de l'écrivain. L'œuvre entière, en vers comme en prose, romanesque, politique ou historique, figure, dans cette sorte d'encyclopédie lamartinienne, à sa place chronologique, au milieu des événements publics ou privés qui en suscitèrent l'élaboration. Les choix, souvent malaisés, paraissent être partout faits avec discernement, désir de fournir le morceau véritablement caractéristique, celui qui résume l'esprit et le style de l'ensemble.

L'ouvrage de M. Maurice Levaillant, complété par des remarques de vocabulaire et de syntaxe, succinctes, mais substantielles, dispense de lire les œuvres complètes où l'on rencontre beaucoup de fatras. Il fera les délices des lamartiniens.

Mémento. — La place nous manque pour signaler, comme elle le mérite, une brochure d'une belle tenue romantique, agréablement illustrée, que le Dr Cabanès consacre aux *Poitrinaires et grandes amoureuses* : *Elvire, Rachel* (Editée par le Laboratoire Cortial). Dans cette brochure, l'auteur, après avoir relaté les faits généralement connus de la liaison Lamartine-Elvire, étudie plus spécialement le cas pathologique de la jeune femme et nous donne, sur son médecin, Louis-Jean-Baptiste Alin, d'intéresssants renseignements. Travail soigneusement documenté et d'agréable lecture. — M. Bertrand Guégan, dans la collection : *Prose et Vers* (Payot, édit.) publie une charmante édition des *Méditations poétiques*, ornée de gracieuses images romantiques.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Francis Vielé-Griffin : *La Damoiselle Elue*, de Dante-Gabriel Rossetti, « la Connaissance ». — Jean-Marie Guislain : *La Cigale Eperdue*, Albert Messein. — Auguste Génin : *Légendes et Récits du Mexique ancien*, G. Crès et Cie. — Halina Izdebska : *L'Orage qui fleurit*, préface de René Ghil, bois de Lébédeff, « édition de Ceux qui viennent ». — Michel Pons : *Sous le Ciel Latin*, préface par Maurice Barrès, Figuière. — Edgar Droyerre : *Les Heures Provinciales*, Chiberre.

La Damoiselle Elue, *The Blessed Damozel*, que de fois, et avec des chances diverses, on l'a transcrite en français. Hélas ! ce n'est pas la version la meilleure qui a inspiré à Claude Debussy sa merveilleuse interprétation si délicatement orchestrée. Il n'importe. Mais si ce chef-d'œuvre avait pu s'alimenter du moins du chef-d'œuvre d'adaptation en vers français que vient de publier M. Francis Vielé-Griffin en un livret-joyau édité par « la Connaissance » ...

Il est bon, à ce propos, de signaler une grotesque innovation bibliographique imposée, ne disons pas par l'Administration, mais, comme la petite note jointe en papillon à ce bijou typographique, « par un haut fonctionnaire » de la douane française. L'honorable autocrate de cabinet à cartons verts, apercevant cette denrée originaire de Milan (imprimée en caractères *Umanistico* par Bertieri et Vanzeti) n'a point condescendu à la livrer à la consommation avant qu'apparussent dessus, en bonne place, marqués hâtivement au composteur, sur chaque exemplaire, ces mots vengeurs : *Imprimé en Italie.* Souhaitons que si, un jour, on importe d'Italie quelque marbre de Michel-Ange, le même fonctionnaire, rigoureux ou goguenard, n'exige pas qu'on barbouille un visage de faune ou de nymphe d'une inscription analogue : *Sculpté en Italie !* — Petit épisode propre à enrichir l'histoire de l'horreur générale et instinctive qu'éprouvent nos contemporains bien placés à l'égard de tout ce qui présente un caractère de beauté.

The Blessed Damozel, suite de strophes de six vers dont trois sonnent d'une rime égale, M. Francis Vielé Griffin la transpose en vingt-cinq strophes aussi de vers dans chacune arrêtés sur deux rimes qui alternent. Ce système a pour inconvénient, avec ces vers de mesure stricte, d'obliger à quelques sacrifices et à des changements : ainsi à la strophe où s'énumèrent les noms délicieux de jeunes femmes, Magdalen, Margaret, cèdent la place

à Belle-à-Voir et à Hildeberte que Rossetti ignore. Ceci est secondaire, d'ailleurs, et, de façon générale, la traduction parvient à une précision presque absolue, réussite inouïe !... et, ce qui est sûr, c'est que d'un adorable à un si grand poète la communion est telle, parfaite, que l'atmosphère sensible, odorante, s'est propagée : l'équivalent du poème anglais existe désormais dans une œuvre pure d'un vrai poète de France.

Jadis, à lire *le Livre de Jade*, traductions souples, aérées, charmantes, de poètes chinois par Judith Walter (Judith Gautier), plus tard les traductions plus sèches, mais consciencieuses, du marquis d'Hervey de Saint-Denis, nous connûmes l'émerveillement de cette poésie ailée, allusive, dépourvue de pause et de poids. Et aujourd'hui, voici le tour de M. Jean-Marie Guislain, poète lui aussi, et non des moins intéressants de sa génération. A l'égal de Judith Gautier, il a tendu l'oreille à de musicales merveilles ; comme elle, il s'est appuyé sur l'érudition d'un lettré du pays qui se nomme, cette fois, Yan Chang-Foo et qui l'a guidé à travers les détours et méandres du trésor laissé à ses admirateurs, dès le VIIIe siècle de notre ère, par le grand Li-Taï-Peh. Nous connaissions de lui d'autres poèmes, non moins subtils, non moins purs et ardents, et du célèbre Thon-Fou encore, son contemporain, auquel il s'adressait, un jour, en ces termes :

Vous êtes comme le fleuve Wen,
Seigneur, par l'étendue et la fougue,
et je vous rends hommage au midi
où votre mission vous entraîne.

Images, sons, — poésie pure puisant son prétexte où il se présente, à loisir ou au hasard. Tout y sert. *Amitié* — ah, l'amitié ! *le Vin ou le Rêve*, les moments *d'adieu*, délicieusement, et *l'absence, les voyages, la sagesse, le passé* ; qu'importe ? **La Cigale Eperdue**, au milieu des moissons diverses, sonne au froissement de ses élytres d'or. Le son qu'elles rendent est pur ; un chant sans mélange entraîne et extasie ; toute beauté s'exprime des choses, qu'elles soient naturelles, factices ou vulgaires ; le poète se saisit de la pierre fruste d'où son art aérien délivre l'âme ou l'étincelle en joie :

La couleur de ce ruisseau serein
où mon cœur se rassérène aussi,
de celle des autres se distingue.

J'affecte d'user pour lui d'un nom
de fleuve : Sing-An, lui demandé-je,
d'où vient-il que ton lit transparaisse ?
pourquoi se promène-t-il un homme
en ton miroir ? qu'est-ce que l'oiseau
va faire sous ton écran de glace ?
et vers le soir, la plainte lugubre
des singes, n'est-ce pas sans raison
qu'un passant lointain s'en inquiète ?

D'une telle netteté de diction, quelque peu de mystère enveloppant se dégage et cette tenue d'art parfait, que ne dérange nulle passion, mais où s'entremêlent assez cérémonieusement les paroles hyperboliques et le plus souvent par métaphores ingénieuses autant que simples d'attentions courtoises, empressées, cordiales à la fois et discrètes, rejoint, d'entre les siècles et pardessus les mers, la perfection voulue de ces artistes d'ici, ou proches, qui autrefois se nommèrent Dante, pour ne saisir qu'un exemple, ou, plus récemment et même parmi nous et vivant, Edgar Poe, Stéphane Mallarmé, Paul Valéry...

Jamais, ni Judith Gautier, si raffinée enchanteresse et musicienne, nul n'a approché l'habileté d'incantation de M. Jean-Marie Guislain en de si frêles poèmes lumineusement traduits et exprimés dans une stricte et souple mesure par un langage étranger qui s'y adapte à ce point. Les poèmes de M. J.-M. Guislain en eux-mêmes sont beaux ; on oublie le plus souvent qu'ils ne sont que traduits.

Enfin un commentaire sur les mœurs, les incidents de la vie lettrée des mandarins et des lettrés, à l'époque où vivait Li Peh, prépare admirablement à l'intelligence complète de ces poèmes : invention, mouvement, couleur, éclat tempéré et mobile d'un style riche, mais voulu sobre et puissant, rien n'y fait défaut. L'atmosphère est créée, on vit en Chine et simplement, naïvement, presque, aux lieux déterminés, et en ce siècle, au gré du poète d'aujourd'hui non moins que de l'ancêtre qu'il évoque.

M. Auguste Génin conte à merveille, comme il les sait, les **Légendes et Récits du Mexique ancien**. Une lettre-préface de Clovis Hugues, — car le livre a paru, une première fois, en 1890, sous le titre *Poèmes Aztèques*, — nous enseigne que M. Génin est né, Français par sa famille, sur la terre mexicaine.

La liste des livres qu'il a écrits ou qu'il prépare le montre occupé par-dessus tout de l'histoire et de l'avenir de son pays. Ses vers sont fermes et pleins ; un peu de faconde et de facile éloquence ne nuisent pas au genre auquel il s'adonne, et il excelle à conter ces illustres combats où même

Plus qu'à demi vaincu, Cortèz triomphe encore !

On songe à Bernal Diaz, aux récits de voyage du beau poète russe Constantin Balmont, et surtout au récit épique de José-Maria de Heredia : *les Conquérants de l'Or*. S'il ne les égale pas, il les évoque au souvenir, ce qui déjà est fort méritoire.

De longs rythmes lâches présentant presque avec la lassitude énervée de certains poèmes en prose des images sans pressante nouveauté, je ne rencontre guère mieux aux pages de **l'Orage qui fleurit**. Une préface qui est, peut-être, le dernier écrit publié de René Ghil nous présente Mme Halina Izdebska, l'auteur. J'aurais aimé incliner mon sentiment en hommage, devant sa foi. Je ne peux pas. René Ghil voyait en cet auteur bien des mystères, des complications, des subtilités auxquelles je demeure fermé. Je n'y saisis que de l'incohérence non voulue et trop d'incertitudes.

Un « papillon » humoristique accompagne l'envoi des rimes rustiques de M. Michel Pons, « le cabaretier-poète » comme il fut appelé et qui a quitté Paris pour son village du Languedoc, où, affirme-t-il, il lira à même la nature, mais n'écrira plus. « Soyez bons, y est-il imprimé, pour les animaux et surtout pour les pauvres poètes. » Soit. Et si M. Pons, à qui sourit Mistral et qu'encouragea de sa voix académique naguère Maurice Barrès, chante avec simplicité selon son cœur, qui songerait à le blâmer d'avoir ainsi charmé ses loisirs ? Il apparaît un brave homme, plein de confiance et de jovialité, et les hommes d'un génie bien divers se sont complu à l'honorer de leur sympathie : après Mistral et Barrès, aussi bien Léon Riotor que Guillaume Apollinaire, aussi bien Paul Ginisty que Han Ryner, et André Billy que Jean-Jacques Brousson... Ces témoignages lui doivent inspirer des souvenirs délicieux dans sa retraite languedocienne.

Ce livre surtout bon enfant, grinçant un peu, narquois, même ailleurs presque ému, dans sa bonhomie dépourvue de prétention, m'agrée plus que maint autre tout boursouflé ou chamarré de lourdes draperies d'idéalité et de pensée. Ma foi ! ce qu'il apporte

n'est guère inattendu ni inédit, mais c'est un coup de belle humeur, un divertissement plus enjoué que gracieux dans ces temps d'ennui, de souci et de peine. Un rire sans apprêt est un bienfait : **Les Heures Provinciales**, par Edgar Droyerre.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Bernard Lecache : *Jacob*, Nouvelle Revue française. — André Thérive : *La Revanche*, Bernard Grasset. — Galtier-Boissière : *La bonne vie*, Bernard Grasset. — Emmanuel Bourcier : *La Beléba*, Edgar Malfère. — Henry Champly : *La Complice*, E. Flammarion. — Georges Oudard : *La meilleure Maîtresse*, E. Flammarion.

Jacob, par Bernard Lecache. Quand on fera le bilan de la littérature romanesque de ce siècle, je crois qu'il faudra porter à son actif l'approfondissement, sinon la découverte, de l'âme juive. Jusqu'à l'Affaire Dreyfus, on n'avait point entrepris pour elle, en effet, le même travail qu'Alphonse Daudet, par exemple, pour l'âme protestante dans l'*Evangéliste,* car on ne saurait tenir pour autre chose qu'une assez grosse esquisse de caractère social, le Nucingen de Balzac. Israël Zangwill, dans ses peintures du ghetto, n'avait guère observé lui-même que le côté pittoresque du prolétariat juif de Londres, et c'est, sauf erreur, dans *La Juive* de M. J.-H. Rosny aîné qu'on trouve, pour la première fois, une étude détaillée de la psychologie d'une Israélite. Mais avec *Du côté de chez Swann*, de Marcel Proust, *A l'ombre de la croix*, de MM. J. et J. Tharaud, une nouvelle de M. Jean Richard Bloch, *Lévy*, *Silbermann*, de M. Jacques de Lacretelle, *Jacob*, aujourd'hui, de M. Bernard Lecache, venant après *La courtisane passionnée* de M. J.-H. Rosny jeune, voilà se constituer un ensemble de documents qui nous permettent de nous renseigner ailleurs que chez les historiens ou les sociologues sur le génie du « peuple élu », ou, pour mieux dire, de vivre avec ce peuple, dans son intimité. Je viens de citer *La Courtisane passionnée*. C'est dans le quartier de Paris où M. J.-H. Rosny jeune fait s'écouler l'enfance de son héroïne, que M. Lecache a placé, à son tour, la famille du petit tailleur, Mendel Radansky, juif d'Odessa, chassé de Russie par les pogroms. Quatre garçons, deux filles, tel est le monde que « Le Père », à force de travail acharné et de privations, parvient, avec l'aide de sa femme, à

faire vivre, et qu'il *élève*, dans les deux sens du mot, pour le triomphe de la race. Jacob, l'aîné de ses enfants, se rebellera contre la loi rigide des ancêtres ; mais, lors même qu'il se croira, dans son scepticisme, indifférent aux rites religieux et familiaux de ceux-ci, libéré de leur influence, la nostalgie du devoir divin, de « la mission », ne cessera de le tourmenter au cours de sa poursuite de la richesse et de la puissance. Sous sa cuirasse de conquérant sans scrupule, il sentira encore l'aiguillon mystique ou messianique attaquer son cœur. Le renégat refera plus souple et plus subtile l'unité qu'il avait rompue. Au degré de prospérité où l'aura haussé son audace, il sera le chef tacitement reconnu de la communauté dispersée, et il comblera ainsi le vœu du Père, résigné, non sans déchirement, à le voir payer trop cher la victoire... Je ne fais qu'indiquer, ici, le thème du roman de M. Lecache. Mais sur ce thème l'auteur a brodé une série de variations d'une grande richesse. Aucun des personnages qui évoluent autour de la figure représentative de Jacob qui ne soit vivant et qui n'ait son caractère propre. A travers eux, M. Lecache fait très habilement jouer toutes les nuances de l'intelligence et de la sensibilité d'une race inquiète, avide de comprendre et de jouir, — sympathique pourtant par bien des côtés. Il montre, de façon saisissante, de quelle matière sensuelle sont tissés les liens qui unissent, dans une sorte de promiscuité biblique, frères et sœurs de la famille Radansky, et comment ces liens s'étirent sans se rompre, pour se plier aux exigences de la vie moderne, où Aryens et Sémites se confondent, parvenus à un certain degré de l'échelle sociale. J'ai trouvé surtout remarquable la première partie de son livre, en général très bien écrit, et je n'hésite pas à dire qu'elle révèle un tempérament de vrai romancier en même temps qu'un observateur aigu et profond.

La revanche, par André Thérive. Recueilli par son beau-frère Antheaume lorsque, professeur révoqué pour ses opinions subversives, il n'était plus, socialement parlant, qu'une épave, Blacherie a vieilli dans le mépris de la famille bourgeoise qui a mis une bien cruelle condition à la charité qu'elle lui faisait. Elle a exigé qu'il se séparât de l'enfant qu'il eut en concubinage d'une modiste, et qu'il renonçât pour toujours à le voir. Seule, Cécile, la petite fille des Antheaume, apporte quelque consolation au pauvre Blacherie. La gamine a, d'instinct, pitié du

bonhomme et l'entoure de prévenances, comme si elle sentait qu'elle dût réparer le mal qu'on lui cause. Il meurt. Antheaume aussi ; et sa femme se retire dans une maison de retraite. Voilà Cécile, presque adolescente encore, mariée avec un sot. Elle ne saurait l'aimer, pas plus, d'ailleurs qu'il ne l'aime ; et quand Armand, le propre fils de Blacherie, arrive dans la petite ville prendre possession du poste de percepteur auquel il s'est fait nommer, tout exprès pour pouvoir se venger, la première pensée qui lui vient, c'est de séduire la jeune femme. Mais Cécile le désarme, bientôt, autant par la sympathie qu'elle lui témoigne, quand elle apprend qui il est, que par sa candeur. Une scène a lieu entre elle et Armand, qui rappelle, par la poésie discrète de son émotion, celle du troisième acte d'*Il ne faut jurer de rien* (et, sans doute, n'est-ce pas par hasard que M. Thérive a donné précisément à son héroïne le nom de l'ingénue qui a raison du scepticisme de ce polisson de Valentin, dans la comédie de Musset). Cette fois encore, l'innocente bonté accomplit le miracle. Armand, ayant renoncé à ses noirs desseins, épousera quelque brave fille du pays, s'il chérira en Cécile plus qu'une amie... Le roman de M. Thérive est très bien construit, d'une sobriété presque austère de lignes — point décharné, cependant. Peut-être souhaiterait-on que le contrôle que M. Thérive exerce sur sa langue, il l'étendît moins à son récit, d'un développement un peu monotone. M. Thérive a de la sensibilité ; mais il me semble qu'il l'intellectualise trop. On dirait qu'il a peur de s'abandonner à ses personnages, et c'est probablement pour cela qu'il réussit mieux à évoquer l'atmosphère où ils baignent qu'à nous introduire à sa suite dans le secret de leurs âmes. Il nous informe, et fort exactement, quoique avec brièveté, du résultat de ses recherches ; mais il ne nous donne pas le plaisir de croire que nous sommes de moitié dans ses découvertes... Je n'en ai pas moins lu avec un constant intérêt son livre, d'une très humaine et très généreuse inspiration.

La bonne vie, par Galtier Boissière. Stevenson reprochait, naguère, à nos romanciers, de ne voir d'autre sujet digne d'être traité que celui de l'amour, et de l'amour le plus charnel. Nul doute que toute licence leur ayant été laissée, à cet égard, les écrivains romanesques français ne se soient interdit aucune peinture, et qu'ils n'aient même pas hésité devant celle de la pire

prostitution. Ils en relevaient la bassesse d'une pointe d'humanité, sinon de mysticisme social, à la russe, et quelque chose de leur attendrissement ou de leur pitié demeure encore dans le répertoire des romances sentimentales de café-concert. Les plus objectifs ne laissaient pas encore de dramatiser les choses, et, comme l'écrit M. Galtier-Boissière dans le « prière d'insérer » qui accompagna ses envois de presse, de camper « des apaches romantiques » à côté de « dames aux camélias pour petites bourses ». Aussi bien, l'originalité de l'auteur de *La bonne vie* réside-t-elle en ceci qu'il étudie, avec plus de désinvolture encore que Guy de Maupassant et Jean Lorrain, dans l'exercice de leur profession lucrative, les pensionnaires de lupanars et leurs hommes, et qu'il oppose ceux-ci et celles-là, dans leur sagesse, aux pierreuses et aux chevaliers du trottoir de la tradition. Certes ! il a existé de tout temps, à côté de la prostitution misérable, une prostitution prospère. Mais cette dernière, qui était hier encore l'exception, semble bien vouloir aujourd'hui devenir la règle. C'est un fait, si ce n'est un progrès : le nombre des adaptés aux exigences des lois sociales s'est accru très vite dans « le milieu », comme on dit, et le type disparaît de nos rues, comme certaines espèces animales de la planète, de « la terreur » qui bravait les soutiens de l'ordre, au lieu de composer avec eux, et compromettait follement son existence, quand il lui était si facile de vivre comme un coq-en-pâte. Sous son apparente impassibilité de témoin impartial, M. Galtier-Boissière ironise ; mais c'est à peine s'il force la note. Il ne révèle ses intentions caricaturales que dans la façon dont il se substitue à la Providence pour récompenser les crapules avisées et prudentes, tandis qu'il montre à quelle fin lamentable est condamné le dernier des *mecs* héroïques. Il y a bien de l'esprit dans son livre, négligemment composé, et qui est moins un roman qu'une suite de tableaux ou de pochades et rassemble des anecdotes, selon toute probabilité authentiques. On le lit en riant, d'un bout à l'autre, et sans répugnance, car la bonne humeur, ici, emporte tout, comme le vent marin les mauvaises odeurs dans son grand souffle. Mais M. Galtier-Boissière est mieux qu'un auteur gai : un satirique, et de qualité.

La Beléba, par Emmanuel Bourcier. Une biographie ou un portrait d'homme — de la génération qui eut de vingt-cinq à trente ans en 1900 — voilà ce que M. Bourcier a fait dans ce livre,

avec une verdeur d'accent qui rappelle, parfois, le ton âpre d'Octave Mirbeau, et cette violence qu'apportait l'auteur du *Calvaire* et de *Les Affaires sont les Affaires* à l'accentuation des traits caractéristiques de ses personnages. L'histoire d'amour tient en cinquante pages, par quoi M. Bourcier a couronné son héros, comme Pétrone à la fin du festin qui précéda sa mort, et elle n'a de sens ou de valeur philosophique ou morale que par rapport à tout ce que nous avons appris de ce singulier homme. Je voudrais bien savoir ce que M. de Montherlant pourrait penser de cet individualiste indomptable, de l'espèce de Cécil Rhodes, mais sans le côté pratique du célèbre Anglo-Saxon, et qui, apte à tous les exercices physiques, capable de subir les épreuves les plus pénibles, méprise cependant les sports et traite de petits garçons moutonniers nos jeunes gens qui « jouent l'équipe ». Mais M. Bourcier fait à M. de Montherlant la partie belle en montrant à quelle résolution désespérée l'amant de la Beléba aboutit, au terme d'une vie où sa conscience ne cessa de se débattre en vain contre ses appétits furieux. M. Bourcier, qui a l'esprit romantique, ne tient pas l'espèce humaine en très haute estime. Cette discipline, pourtant, à laquelle il semble la railler de se soumettre, ne voit-il pas qu'il peut y avoir plus de mérite pour les forts à l'accepter qu'à la rejeter ? Il conte admirablement en tout cas, et sa narration nous emporte à l'allure du train dans lequel roule, comme une pierre dans l'abîme, son héros forcené.

La complice, par Henry Champly. On lit d'un trait ce nouveau roman où M. Champly, comme il l'avait déjà fait dans *L'Homme qui paye*, mêle curieusement à l'imagination la réalité, et la réalité la plus proche de nous. Un tel procédé, dont cet écrivain lucide et volontaire use, d'ailleurs, avec habileté, permet de relever d'un certain piquant, ou d'une pointe de scandale, l'observation des mœurs, et ce ne sera pas sans quelque curiosité malsaine que, derrière le tragique de l'histoire d'une honnête femme odieusement salie par une fille galante, le lecteur cherchera dans le roman de M. Champly des détails inédits sur les faiblesses de nos politiciens, et de tel président de la République, en particulier, que la mort surprit dans les bras de l'amour... Pour moi, je n'ai qu'un regret, c'est que M. Champly ait cru devoir faire la chattemite, comme le chat de la fable, alors que son tempérament, s'il s'y abandonnait, le porterait à

la satire de l'espèce la plus cruelle. M. Champly nous reprend, ou fait mine de nous reprendre toujours le quart, sinon la moitié des vérités qu'il nous a révélées. Il les enveloppe pour le moins de restrictions qui en émoussent le tranchant : « Je vous dis cela mais... » « Il y a des canailles, sans doute. Pourtant... » Il nous ménage. Il nous ménage avec esprit, et il est possible que cela l'amuse, car il y a du pince sans rire chez ce moraliste. Je voudrais qu'il cessât de penser à nous. Il nous donnerait alors le livre d'une corrosive amertume que je sens bien qu'il est au monde pour écrire.

La meilleure maîtresse, par Georges Oudard. Il y a dans *Le Nabob* d'Alphonse Daudet un « rêveur éveillé », comme diraient MM. Adrien Borel et Gilbert Robin, en reprenant, sans peut-être s'en douter, l'expression dont s'est servi Coleridge pour se définir : c'est M. Joyeuse. Cet humble bureaucrate, qui n'existe que pour ses *demoiselles*, est doué d'une étonnante imagination. Une fois sorti de son bureau et de ses chiffres, il invente — en marchant, le plus souvent — des aventures de quoi défrayer vingt romans-feuilletons, et dont il est toujours le héros. C'est un personnage du même genre qu'a dessiné, ici, avec humour, mais non sans attendrissement M. Oudard, à cette différence près toutefois, que son mythomane commence par mentir aux autres, et qu'il ne devient sa propre dupe qu'après un assez long temps. Stimulé par l'exemple d'un collègue vantard, Grégoire, qui est dactylographe dans la bibliothèque d'un Américain excentrique, voudrait avoir à raconter, lui aussi, au moins une bonne fortune aux imbéciles aux milieu desquels il vit. Le hasard d'une rencontre avec une femme élégante lui fournit le prétexte qu'il cherchait, et le voilà qui se figure être devenu l'amant de cette Dulcinée. Il cristallise autour de la créature idéale, et bientôt se transforme, s'élève au-dessus non seulement de son humble condition, mais de sa médiocre personne et, en poursuivant un fantôme, fait la conquête ou la découverte de sa sensibilité et de son âme. Par délicatesse, il cesse de vouloir faire part à ses collègues de l'histoire qu'il avait inventée pour « les épater », mais dont il rougit de poursuivre la confidence, une fois son cœur en jeu. C'est très joli, très spirituel, un peu longuet par endroits, peut être, mais d'une vérité profonde sous son apparence futile.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La femme silencieuse, comédie en quatre actes de Ben Johnson, adaptation de Marcel Achard, décors et costumes de Jean Victor-Hugo, musique de Georges Auric, théâtre de l'Atelier, 24 novembre. — *Robert et Marianne*, pièce en trois actes de M. Paul Géraldy, Comédie-Française, 13 novembre. — *Denise Marette*, trois actes de Jean-Jacques Bernard, théâtre des Jeunes Auteurs, 20 novembre.

Je ne me souviens pas d'avoir depuis longtemps passé une aussi bonne soirée au théâtre de l'Atelier. **La femme silencieuse**, de Ben Johnson, adaptée par Marcel Achard, fera venir du monde place Dancourt. Le jeune auteur a pris de l'échec de son *Malborough* une bien jolie revanche. Je l'ai connu dès son arrivée à Paris, dans un journal du soir auquel nous collaborions chacun de notre côté, et je dois avouer n'avoir eu alors, à aucun degré, la prescience des succès qui l'attendaient. Un jour, je dis même à Henri Béraud, qui était aussi des nôtres : « Tu as vraiment eu tort de ne pas laisser ce garçon à Lyon. Si j'avais un conseil à te donner, ce serait de réparer cette erreur en lui payant immédiatement son billet du retour », et Béraud n'était pas éloigné de reconnaître qu'en effet... Six ans ont passé et voilà le petit Achard à la mine d'enfant de chœur, devenu une personnalité parisienne, faisant des pièces sur commande, touchant des droits rue Henner, caricaturé dans les journaux. Ah! elle n'a pas à se plaindre la génération d'après-guerre ! Ils ont de la chance, les gaillards ! Eux, du moins, auront connu la réussite à l'âge où elle fait vraiment plaisir.

Un vieillard, atteint de la phobie du bruit, se voit berné par son neveu, qu'il a manifesté l'intention de déshériter, et par les amis de ce dernier. Séduit par une femme dont le principal mérite est à ses yeux de parler si peu qu'on la peut croire quasi muette, il l'épouse. Elle le noie aussitôt sous un flot de paroles. Mais il n'a pas à regretter longtemps sa faute, puisque cette femme n'a en réalité de féminin que le costume, c'est un adolescent, ami du neveu, lequel se trouve être pour sa part amoureux d'une jeune personne fort belle, mais coquette, et maniérée en diable et qui exige de son galant qu'il lui fasse la cour selon les règles de l'afféterie à la mode. La satire des précieuses et des bravaches forme évidemment le sujet de cette farce dont la mésaventure du vieillard ennemi du bruit n'est que le très

arbitraire prétexte. Rappelons-nous également qu'au temps de Shakespeare et de Ben Johnson les rôles de femmes étaient tenus par des hommes, et nous nous expliquerons mieux l'invention singulière, mais fréquente dans tout le théâtre d'alors, de l'adolescent déguisé en femme. Du reste, il ne faut pas chercher la logique dans l'agencement de cette farce, que Marcel Achard a dû largement réduire, puisque sa représentation complète eût exigé deux soirées. L'humour et la fantaisie personnels de l'adaptateur n'ont fait qu'aggraver sans doute l'allure titubante de l'ouvrage. Mais le principal mérite d'Achard réside dans l'écriture à laquelle il a su donner un tour moliéresque en évitant le défaut d'être littéraire et livresque. Il y a là un mélange de style et de spontanéité qu'on ne saurait trop goûter. Dans le rôle du vieillard, Dullin qui s'était fait un nez pointu comme une aiguille, a montré des ressources plus variées qu'à l'ordinaire. Il nous a beaucoup amusés. Le reste de la troupe s'est comportée très agréablement, costumée à ravir par Jean Victor-Hugo à qui l'on doit aussi les décors conçus dans un esprit Louis XIII — cubiste tout à fait spirituel. La musique de scène de Georges Auric complète et accentue le divertissement.

§

La pièce nouvelle de M. Paul Géraldy, **Robert et Marianne**, étudie un cas de désunion conjugale où les ménages bourgeois trouveront, agrandies et stylisées, mises à l'échelle artistique et sociale du premier théâtre de la République, leurs petites et grandes querelles intestines. M. Géraldy aurait pu en faire le drame de la femme moderne, tiraillée entre ses appétits d'indépendance et ses faiblesses naturelles, ses besoins contradictoires de protection et de liberté. Il a préféré écrire un drame d'amour sobre, d'une ligne toute classique, peut-être trop classique pour une œuvre moderne. La symétrie de la composition donne à *Robert et Marianne* un air compassé que ne corrige certes pas le soin visible — trop visible lui aussi — que l'auteur a mis à mouler ses phrases, à balancer ses répliques. Mais ce sont là des défauts très honorables et dont on voudrait avoir à se plaindre plus souvent.

Trois actes.

Premier acte. Chez Robert à la campagne. Robert est un céliba-

taire de trente-cinq ans qui brasse les millions. Ingénieur, il a conçu le projet d'utiliser la force des marées pour la production de l'énergie électrique. Il a pour ami le jeune financier Carrier qui le soutient dans ses affaires et assure à ses vastes vues leur contre-partie financière. Quand le rideau se lève sur le hall somptueux de Robert, les deux hommes en tenu de polo, chemises et culottes blanches, bottes fauves, ont une conversation à bâtons rompus où Robert laisse percer un vague malaise; il a décidé de partir inopinément l'après-midi même. Carrier s'en étonne, mais nous avons deviné déjà que Robert est amoureux et qu'il veut s'en aller pour fuir le danger qui menace sa liberté. La scène suivante, avec sa mère, nous confirme ses impressions, et quand Marianne paraît, donnant pour prétexte à sa visite une demande en mariage qui l'oblige à prendre l'avis de son ami Robert, nous sommes immédiatement fixés, c'est de Marianne que Robert est amoureux. Grande scène du I : Marianne et Robert discutent de l'éventualité matrimoniale qui se présente pour la jeune fille. Parvenue exactement en son milieu, la scène bascule, «tourne», comme disent, je crois, les gens du métier. « Pourquoi ne me demandez-vous pas ma main ? » demande Marianne à Robert, car elle n'est pas plus sotte que nous, cette petite, elle a très bien compris que le célibataire endurci est follement épris d'elle. Il se détend d'abord, puis, dans un grand élan, il cède, il avoue, il se jette aux genoux de l'adorée. Premier acte, donc : la passion.

Deuxième acte : la désunion. Robert et Marianne sont mariés depuis un an. Marianne n'est pas heureuse. Divergences de goûts. Son mari n'approuve pas le décor qu'elle a choisi pour son petit salon. Mais ceci ne serait rien s'il n'y avait autre chose de beaucoup plus grave : Robert la délaisse en même temps qu'il l'opprime. Il est trop à ses travaux, à ses affaires, à ses millions, à sa houille bleue. La griserie de la puissance lui fait oublier l'amour. Moralement abandonnée, Marianne se plaint toutefois de ne plus avoir de vie propre, de ne plus être qu'un accessoire, un ustensile dans la vie de son époux, et elle ne le lui cache pas, elle le lui crie, j'oserais dire qu'elle le lui trépigne, et c'est la grande scène du II, qui, pendant des soirées, tiendra en haleine les couples bourgeois dont est fait en grande partie le public de la Comédie-Française. « Là, tu vois bien ! Elle a raison ! C'est ce que je t'ai dit souvent ! » murmurera la femme en poussant son

mari du coude, et l'on ne saurait en effet mieux mettre en action le malentendu conjugal par excellence. C'est du travail fait sans génie, sans envolée, mais de main de maître ouvrier. Un peu plus, comme je l'indiquais plus haut, M. Géraldy dressait devant nous toute la femme moderne, orgueilleuse et déchirée. Il ne s'est pas élevé jusque-là. Le deuxième acte de *Robert et Marianne* n'en est pas moins du très bon théâtre. C'est d'ailleurs ce qu'il faut dire de toute la pièce, à laquelle je ne reprocherai qu'un excès de symétrie et l'emploi d'un procédé trop uniforme dans les renversements psychologiques. Sur une fausse sortie, sur une réplique placée mathématiquement à l'endroit voulu, les sentiments hésitent, puis se mettent à couler en sens contraire. Nous l'avons vu à la grande scène du I. Nous allons le revoir à la grande scène du III.

C'est l'acte de la réconciliation. Au lever du rideau, la désunion du couple est complète. Marianne s'apprête à partir pour les fêtes de Salzbourg. Le moment est pourtant bien mal choisi. Robert vient de subir un échec grave. Le Parlement a refusé la participation de l'Etat à sa grande affaire de houille bleue, et cette défection entraîne celle de son ami Carrier qui, lui non plus, n'a pas confiance. Décidément, l'amitié, dont Robert professait que c'est encore ce qu'il y a de mieux, l'amitié, comme l'amour, montre qu'il ne faut pas trop lui demander, et Robert se sent bien seul. Mais Marianne n'est pas encore partie. A la vérité, elle ne se doutait de rien, elle ne soupçonnait aucunement l'échec de la houille bleue. Une réplique de son mari — oh! placée comme il faut, vous pouvez m'en croire — l'inquiète soudain, et Robert ne tarde pas à tout lui avouer, et qu'il est très malheureux, et alors, renversement des sentiments de Marianne, elle se remet à l'aimer, car elle a compris qu'il a besoin d'être aimé, que c'est là sa faiblesse secrète. Ils tombent donc dans les bras l'un de l'autre, la pièce est virtuellement finie. Mais Géraldy a cru bon de faire mourir la mère de Robert. Un coup de téléphone nous apprend au tout dernier moment ce malheur parfaitement inutile.

J'ai dit chemin faisant les qualités de cette comédie dramatique, dont un dialogue un peu guindé met à merveille en valeur le genre de talent des artistes du Français. M. Géraldy emploie deux fois le verbe réaliser au sens anglais de concevoir, c'est au

moins une fois de trop. M. Alexandre, un peu enrhumé le soir de la première, a été un Robert très plausible, encore que mal habillé. M. Luguet (Carrier) s'habille mieux et il a dans la voix juste ce qu'il faut de nasillard pour être distingué sans être absolument désagréable. Mme Piérat a tiré de la grande scène du II son maximum. Mme Berthe Cerny, dans un rôle de « jolie vieille dame », a été charmante au point de nous faire regretter toutes les femmes de sa génération. C'était des femmes qui savaient sourire.

§

Denise Marette, de M. Jean-Jacques Bernard, au théâtre des Jeunes Auteurs, nous présente un peintre de génie, qui, devenu gâteux, signe les tableaux que lui peint sa fille, et sur lesquels marchands, amateurs et critiques continuent de se pâmer, sans se douter qu'ils ne sont pas de lui. Pour comble d'invraisemblance, Denise ne s'est pas contentée d'imiter la manière paternelle, elle s'est créé une manière à elle que chacun attribue à son père sans broncher. Renouvellement miraculeux du génie.

M. Jean-Jacques Bernard s'est beaucoup trompé en croyant nous intéresser à ce cas peu croyable de supercherie artistique.

ANDRÉ BILLY.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Georges Matisse : *Le mouvement scientifique en France*, III. *Les sciences physicochimiques*, IV. *Les sciences mathématiques*, Payot. — Mémento.

C'est une personnalité bien curieuse que celle de Georges Matisse, et il faut être en France pour voir un savant de cette culture, mieux, de cette valeur et de cette activité intellectuelles, occuper les modestes fonctions de préparateur de zoologie au P. C. N. ! Ce sont des choses que le monde scientifique étranger ne comprend pas et ne nous pardonne pas...

Aussi, avant de parler de l'ouvrage qui paraît ces jours-ci, convient-il de rappeler sommairement les plus marquants des travaux antérieurs de son auteur. Georges Matisse, en plus de ses recherches expérimentales, n'a pas publié moins de vingt ouvrages ou mémoires portant sur les mathématiques, l'énergétique, la biologie, la psychologie et la philosophie. Sa thèse de

doctorat ès-sciences, qui lui demanda plusieurs années de recherches, rompit ouvertement avec les traditions quelque peu rétrogrades de la physiologie ; elle est intéressante, au point de vue des idées générales, car elle se rattache aux efforts accomplis pour jeter un pont entre la biologie et la physicochimie, comme le montre son titre même : *Action de la chaleur et du froid sur l'activité motrice des êtres vivants* ; en partant des lois de la chimie physique, l'auteur a fourni une explication des rythmes physiologiques et du phénomène de l'optimum, si général en biologie qu'il peut être pris pour une caractéristique de la vie.

Je dois aussi citer un important *Essai sur l'énergétique*, les traductions, si utiles, des *Eléments d'algèbre vectorielle et d'analyse vectorielle* (Silberstein), des *Eléments de la théorie électromagnétique de la lumière* (Silberstein), de l'*Equilibre des substances hétérogènes* (Willard Gibbs), tous sujets qui concernent les sciences physiques et leurs dépendances. Enfin Matisse a publié des études sur la fâcheuse influence de Bergson, sur l'*Intelligence et le Cerveau*, sur les *Ruines de l'Idée de Dieu* (étude à laquelle les récents travaux de psychologie religieuse donnent un regain d'actualité), sur *les Rapports entre les sciences de l'humanité et les sciences de la nature*...

C'est dire que, lorsque la petite collection Payot se proposa d'éditer une série de volumes sur **le Mouvement scientifique contemporain en France**, elle eut grandement raison de faire appel à Georges Matisse. Bien plus, il n'existe pas, à ma connaissance, d'autres savants français qui eussent été capables de traiter *à la fois* des sciences mathématiques, physiques et naturelles, sans dire de bêtises sur une, au moins, de ces disciplines et peut-être deux. Complètement publiée aujourd'hui, cette série comprend quatre parties en trois volumes ; le premier, *Les sciences naturelles*, parut en 1921 : le second, *Les sciences physiologiques*, en 1924, auquel mon ami Georges Bohn consacra (1) des pages justement élogieuses. Et voici, aujourd'hui, **Les sciences physicochimiques** et **Les sciences mathématiques**.

Dès qu'on est au courant de l'étendue des unes et des autres, du nombre formidable des recherches qu'elles ont suscitées, on

(1) *Mercure de France*, p. 465, 1er décembre 1924.

mesure la difficulté qui accompagne l'entreprise de les résumer en deux tableaux, de 150 petites pages chacun et qui ne déforment pas trop l'original. Parler de tous les travaux et de tous les savants, c'eût été établir un dictionnaire de noms propres et un index alphabétique, qui se seraient égarés dans une poussière de détails ; par ailleurs, la table des matières des *Comptes Rendus* de l'Académie des Sciences se trouve dans le commerce... Aussi Matisse préféra-t-il choisir quelques ordres de recherches, quelques savants représentatifs, dont il pût parler avec des développements suffisants ; encore que dans tout choix, il y ait nécessairement une certaine part d'arbitraire, c'était la seule façon de concevoir cet exposé.

L'ouvrage remonte de la chimie aux mathématiques pures, en passant par la chimie physique, la physique expérimentale, la physique mathématique et la mécanique. En chimie pure, un seul nom, peut-être est-ce un peu mince, mais ce nom est bien choisi, celui de Georges Urbain, professeur à la Sorbonne, qui débrouilla le problème des terres rares et donna une heureuse impulsion à la chimie des complexes.

Matisse s'applique à faire ressortir les caractères particuliers de la chimie-physique en France, et il cite les noms de Gustave Robin, Pierre Duhem, Henry Le Chatelier, Jean Perrin, F.-M. Raoult. Puis, suivant son habitude, il développe davantage une série particulière de recherches : la *photochimie*, si importante aux points de vue industriel et biologique, puisqu'à elle se rattachent la photographie, la vision et la fonction chlorophyllienne des plantes. Comme exemples de travaux photochimiques, l'auteur décrit les recherches de Victor Henri sur l'absorption des radiations par les radicaux chimiques, mes propres expériences qui m'ont conduit à énoncer les lois des réactions photochimiques et les idées de Daniel Berthelot sur l'énergie rayonnante ; peut-être eût-il fallu mentionner les travaux d'Albert Tian qui étudiait, de cet angle, l'eau oxygénée, à l'époque même où je m'occupais des acides chloroplatiniques.

La physique expérimentale est ensuite passée en revue, en consacrant de nombreuses pages, fort bien venues, à Gabriel Lippmann et à Pierre Curie. Certains passages, comme celui qui traite du rôle de la science (p. 77), devraient être lus par tout esprit cultivé. Enfin un chapitre résumant les théories électro-

niques du magnétisme de Paul Langevin et de Pierre Weiss ; et l'auteur n'a garde d'oublier la contribution de premier ordre de Langevin en relativité.

Les pages consacrées aux *Sciences mathématiques* sont un peu plus abstraites et demandent une culture scientifique plus étendue pour être bien comprises. Le mouvement mathématique contemporain est dominé par la gigantesque figure d'Henri Poincaré, et on rencontre son nom à chaque page. Le calcul des probabilités, les principes de la mécanique, le problème des trois corps et les hypothèses cosmogoniques, la théorie des fonctions, les équations intégrales et les invariants intégraux, telles sont quelques-unes des questions que Matisse examine et où s'illustrent Emile Borel, Elie Cartan, Jacques Hadamard, Henri Lebesgue, Paul Painlevé et tant d'autres.

En lisant ce dernier volume sur *le Mouvement scientifique contemporain en France*, on conçoit que les deux premiers — sur lesquels je ne puis émettre d'avis compétent — soient aussi réussis qu'on l'a dit : l'ensemble sera donc lu et consulté avec fruit par tous ceux qui ont à cœur de ne pas rester éloignés des résultats obtenus récemment par les sciences dites « du monde matériel ».

Mémento. — A lire, dans le numéro de décembre 1925 de *La Science et la Vie*, l'article de Camille Gutton, professeur à la Faculté des Sciences de Nancy, sur l'état actuel de la radiotélégraphie, et celui de Louis Houllevigue, professeur à la Faculté des Sciences de Marseille, sur les records de vitesse dans l'univers. Je me suis moi-même appliqué, dans le même fascicule, à répondre en quelques pages à la question : *Où en sont les Sciences physiques ?*

Le *Mercure* du 1er décembre a publié une longue récrimination de M. Daniel Berthelot : preuve que mon compte rendu du 15 octobre a porté. M. Berthelot n'a pas compris que les mots « cruel embarras » visaient précisément les excellents rapports que nous eûmes en 1921 ; mais j'ai cru de mon devoir de passer outre. Il les interprète à sa façon ; or, j'ai conservé une lettre où il m'écrivait textuellement : « le rare mérite de votre livre le qualifie tout à fait pour un prix », alors que ce même livre, aujourd'hui, est simplement tenu pour « non dépourvu de mérite pédagogique ». Les phrases spirituelles qu'il me décoche s'appliquent à lui...

Ce qui est plus grave, c'est qu'envers et contre tous, M. Daniel Berthelot *se trompe lourdement* sur les points où il essaie de se justifier.

Notamment à propos des courbes spectrales de l'énergie, point central de ses « idées » personnelles. J'affirme — et je défie M. Daniel Berthelot de prouver le contraire — que ses assertions (p. 477) sont en contradiction avec la formule de Planck, parfaitement vérifiée par l'expérience. S'il tient à rétablir sa réputation scientifique, qu'il sollicite le témoignage d'un physicien compétent (tel que MM. Brillouin, Langevin, Gouy, Cotton, Perrin, Fabry, Bauer, Becquerel, Blanc, Bloch, Darmois ou Ollivier) et qu'il mette ce témoignage sous les yeux des lecteurs du *Mercure*. Faute de quoi, force serait de reconnaître que c'est moi qui ai raison contre lui et que je me suis borné à exprimer tout haut ce que d'autres pensent tout bas.

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Jacques Bardoux : *Hors du Marais. La route de France*, Plon. — Robert Louzon : *L'Economie capitaliste*, Librairie du Travail. — Antonio Graziadei : *Le Prix et le sur-prix dans l'économie capitaliste*. — Docteur Gottschalk : *La Guénétique ou Morale et Justice guéniennes basées sur l'évolution guénienne*, Ernest Sagot. — Mémento.

Le livre de M. Jacques Bardoux : **Hors du Marais. La route de France** est une étude d'ensemble de notre situation générale, et à la suite d'un guide aussi compétent (l'auteur est membre de l'Institut et auteur de nombreux livres sur l'Angleterre contemporaine) on peut se rendre compte à la fois de la façon dont nous sommes entrés dans le « marais » et dont nous devrons nous y prendre pour en sortir.

Toutes nos difficultés financières présentes viennent de la guerre, — que de destructions d'existences et de richesses pendant ces cinq terribles années ! — et aussi de l'après-guerre ; et si la responsabilité de la première incombe à nos ennemis, celle de la seconde incombe à nos amis, surtout anglais et américains, et à nous-mêmes. Il est intéressant de voir comment.

Quand je dis nous-mêmes, je pense à nos gouvernants, car c'était à eux à conduire le pays. Certes, il n'y a rien à retirer aux magnifiques couronnes civiques que le pays a décernées à MM. Poincaré et Clemenceau pour avoir fait la guerre comme ils l'ont faite, mais il est bien permis de dire qu'ils auraient pu mieux faire la paix. Clemenceau a volontairement négligé pendant la guerre tout ce qui n'était pas la guerre, et si on comprend cette concentration d'esprit chez lui, on peut regretter qu'il n'ait pas investi — et ceci dans son même esprit d'autorité brève et

claire — un de ses collaborateurs (Louis Nail en aurait été peut-être digne) de la grande mission de préparer l'après-guerre. Il est très fâcheux notamment que la Chambre de 1914, qui au jour de l'armistice avait déjà dépassé son terme, n'ait pas été renvoyée le lendemain, et les élections fixées au mois suivant (on aurait trouvé facilement le moyen de faire voter les hommes sous les drapeaux). En ne le faisant pas, Poincaré et Clemenceau ont faussé la constitution et compromis l'avenir, car c'est pendant la prolongation illégale de ses pouvoirs que cette Chambre, la pire peut-être que nous ayons eue dans notre histoire (faut-il que la France ait de miraculeuses ressources de force d'âme et de grandeur d'âme pour s'être sauvée en dépit d'elle !) a commis les plus lourdes fautes économiques et financières dans un but bassement électoral.

Quelques chiffres suffisent à le montrer. Pendant la guerre, la circulation des billets ne s'est accrue, en quatre ans et demi, que de 23.508 millions, tandis que pendant la fin de la législature, un an seulement, et un an de paix, elle a augmenté de 7.203 millions ! On peut ajouter, ce qui complète le dossier, que pendant les quatre ans et demi de la législature suivante (Chambre dite du Bloc national) ladite circulation n'a augmenté que de 2.534 millions, bien que l'œuvre de restauration des pays dévastés (plus de 100 milliards) ait été effectuée alors, et que pendant les 18 mois de la législature présente (Chambre dite du Cartel) elle s'est enflée de 7.550 millions ! La comparaison des avances de la Banque de France à l'Etat est plus instructive encore. Pour faire la guerre, l'Etat a emprunté à la Banque 18.300 millions, soit 4 milliards par an ; pendant l'année de paix 1919 (fin de la législature de la Chambre de guerre) il a emprunté 7.350 millions ; pendant la législature suivante (Bloc national) il a *remboursé* 2.850 millions ; pendant la législature actuelle, il a de nouveau emprunté 7.550 millions. Vraiment, il est déplorable qu'une gestion aussi scandaleuse que cette dernière ne puisse pas être punie.

M. Jacques Bardoux a raison de dire que c'est le traité de Versailles qui reste la vraie cause de nos difficultés financières. Ce traité, qui au point de vue politique est une charte glorieuse, ayant châtié les puissances de proie et ressuscité leurs victimes, et qui, de ce chef, a droit à toutes nos acclamations (il n'y a chez

nous que des détraqués ou des mauvais Français qui puissent le contester) a commis, au point de vue économique, une série de gaffes colossales. En ajournant l'évaluation de la dette allemande, il a encouragé le débiteur à saboter son mark ; en ne prévoyant pas de sanctions automatiques pour sa carence, il lui a facilité sa banqueroute frauduleuse ; en ne chargeant pas un organisme international de la liquidation des dettes interalliées, il a consacré la défaite financière et l'asservissement de la France. Ajoutez à cela les autres fautes commises par la Chambre de la guerre : la loi de huit heures, l'organisation maladroite des réparations (rejet de la main-d'œuvre allemande, gaspillage des organismes d'Etat, insuffisance des contrôles), le retard mis à augmenter les impôts, les recours à l'emprunt à jet continu, et vous comprendrez que tout était gravement compromis à la veille des élections de 1919. La Chambre qui sortit de celles-ci ne put pas, malgré sa bonne volonté, réparer les fautes commises. Elle eut d'ailleurs le tort, elle-même, de ne pas prendre le pouvoir pour son compte et de se résigner par un patriotisme mal placé à suivre l'ancien personnel gouvernant dans ses vieilles roueries politiciennes. Jamais on ne regrettera assez cette occasion perdue! Pour la première fois depuis cinquante ans, nous avions une Chambre composée en majorité de bons patriotes, d'honnêtes gens et de sages républicains, et de toutes les grandes réformes qui auraient pu être faites et que beaucoup de livres désintéressés (à commencer par le mien, *La Nouvelle Cité de France*) avaient indiquées, aucune n'a été faite, et quand, à la fin, elle s'est décidée, à la veille des élections, à prendre quelques mesures nécessaires, ses ennemis en ont profité pour la calomnier, l'assaillir et l'étrangler !

Nous sommes donc dans le marais un peu par sa faute, mais beaucoup, énormément plus, par la faute de ses adversaires socialistes et socialisants. Pour en sortir, il n'y a qu'un moyen : le travail, l'ordre et l'économie, c'est-à-dire exactement le contraire de ce que veulent et prêchent lesdits socialistes, et notre seul espoir est que le gouvernement qui doit avoir en vue l'intérêt du pays, et non l'intérêt de son parti, le comprenne et édicte les mesures voulues : suppression de toutes les industries d'Etat, de tous les monopoles, de tous les gaspillages politiciens, économies, remboursements, assainissement, équilibre budgétaire, intensifica-

tion du travail, résurrection de la confiance, retour progressif à la monnaie d'or, etc.

§

Au sortir de livres sérieux comme celui de M. Jacques Bardoux, il est bien impatientant de retomber dans les calembredaines, et les *Principes d'économie politique* que M. Robert Louzon intitule **L'Economie capitaliste** ne méritent pas d'autre nom. C'est de l'orthodoxie marxiste dans toute sa niaiserie. Dès la première page flamboie en exergue l'abracadabra de rigueur chez ses convaincus : « La valeur est fonction du travail »,et on hésite vraiment à leur dire une fois de plus (qui instruira jamais un fakir ?) que cette formule est pure ineptie. La valeur n'est pas fonction du travail, puisqu'un travail inutile est sans valeur. Cette simple réflexion, qu'un anthropopithèque ferait, suffit à ruiner tout le marxisme, et ce ne sont pas les formules algébriques dont se sert complaisamment l'auteur qui le remettront sur pied. Le pédantisme de Karl Marx a bien fâcheusement passé à ses disciples !

Un livre plus sérieux est certainement celui de M. Antonio Graziadei : **Le Prix et le sur-prix dans l'économie capitaliste**. En écrivant cette *critique de la théorie de la valeur selon Karl Marx* (c'est son sous-titre) l'auteur est sur la voie de la vérité. Il y arrivera quand il se rendra compte que la valeur ne dépend, encore une fois, que pour une faible part du travail, et que le sonnet d'Oronte n'aurait pas été meilleur, même si Oronte avait mis une journée entière à le faire ; la valeur, phénomène psychologique, est fille de deux éléments psychologiques, la croyance et le désir, comme dirait le grand sociologue Tarde, et c'est avec raison que les économistes classiques la déclarent fonction non pas du travail, mais de l'utilité et de la rareté. Quand on a bien compris ceci, qui est l'évidence même, on prend en vraie pitié le mal que se donnent tant de consciencieux critiques pour savoir jusqu'à quel point Karl Marx s'est trompé. Il s'est trompé complètement, voilà tout, et du coup tout son travail est sans valeur (d'où nouvelle preuve que la valeur n'est pas fonction du travail), et il n'y a pas à s'en occuper, scientifiquement parlant.

Autres calembredaines : **La Guénéthique ou morale et justice guéniennes basées sur l'Evolution gué-**

nienne, par le docteur Gottschalk, auteur de *Guéna et l'Evolution guénienne*. Ce livre au titre impressionnant, et dont on ne nous donne que la première partie, est suivi d'un sous-titre qui devrait le rendre sympathique : *Avec la démonstration des faux scientifiques très graves commis par les auteurs socialistes*. Mais si M. Gottschalk a bien vu les absurdités scientifiques et les méchancetés morales du marxisme (on ne peut pas qualifier autrement un système basé sur la haine), c'est pour les remplacer par d'autres absurdités scientifiques et bassesses éthiques. Ici l'abracadabra est le mot talisman Guéna qui veut dire en grec naissance, ce qui fait deviner que l'auteur est un malthusien fanatique et que pour lui le bonheur consiste à ne pas avoir d'enfants. Or, en vérité, ceci mérite bien les deux épithètes dont je me servais : absurde, puisque s'il n'y a plus rien il n'y a même pas de bonheur ; et bas, car le ait de se tuer ou d'empêcher de naître est une forme de lâcheté. Mais pas plus que je ne me flatte de convertir les marxistes, je n'espère changer les malthusiens ; au fond, la lutte des classes comme l'anticonceptionalisme ne sont pas matières de science, mais matières de passion ; les haineux-envieux vont du côté du chambardement, de l'asservissement et de l'unanime appauvrissement ; les pleurards-foirards vont du côté du suicide direct ou indirect, tout ça se vaut ! Mais du moins avec les derniers, la solution est radicale et définitive !

Mémento. — Henri Sée : *La France économique et sociale au XVIIIe siècle*. A. Colin. Ce tableau historique est d'une clarté et d'une exactitude parfaites. L'auteur, spécialisé dans les questions d'histoire des classes rurales, a résumé en moins de 200 pages une des matières les plus complexes qui soient. Le XVIIIe siècle, tout en continuant l'âge précédent, fait deviner celui qui va venir et qui réalisera en cinquante ans au XIXe siècle une transformation économique plus profonde que celle qui s'était produite au cours des siècles antérieurs. — Henri Verney : *Etude sur Henri Fayol, le fondateur de la Doctrine administrative*, Dunod. On parle quelque peu de dictature en ce moment. Je proposerais volontiers, si on était réduit à cette extrémité, un quatuor ou un quintette de dictateurs spécialisés, et M. Fayol serait l'un deux pour les administrations publiques et privées. Que chacun poursuive le petit jeu de société et nomme le dictateur aux finances, le dictateur aux économies, le dictateur à la production, le dictateur à l'ordre dans la rue, et autres encore, si l'on veut (1). — Dans la *Revue politique et parlemen-*

(1) Depuis que ces lignes ont été écrite, M. Henri Fayol est mort. Heureusement, ses idées restent.

taire d'octobre M. Henri Lorin donne d'intéressants détails sur la situation de nos chemins de fer. *Où en sont nos grands réseaux* ? Ils en sont à ceci, certes très louable, qu'ils ont réparé tous leurs dommages de guerre, reconstitué voies et matériels, qu'ils ont atteint et même dépassé de 15 o/o leur trafic d'avant-guerre et qu'ils commencent un nouveau travail énorme, celui de l'électrification de leurs voies qui portera sur 9.000 kilomètres et coûtera plus de 5 milliards. Néanmoins leur situation reste déficitaire. Le déficit total annuel, qui dépassait 2 milliards en 1921, a été encore de 500 millions en 1924, et sera certainement supérieur, 7 à 800, en 1925. Le déficit tient non seulement aux charges accrues du capital (emprunts pour la reconstruction et l'électrification ; toutefois ces charges ne représentent que 20 o/o des recettes quand elles en représentèrent 41 o/o en 1913) mais aussi à la crise des changes, qui, dépréciant le franc, nous fait payer beaucoup plus cher le charbon anglais et américain et augmente d'ailleurs toutes les dépenses, par suite de la hausse générale des prix ; et encore à la loi de 8 heures dont les contre-coups financiers sont véritablement désastreux. Le nombre des agents des réseaux, qui était de 355.000 en 1913, a dû être porté à 504.000, et le surcroît de dépenses résultant de cette loi est évalué à 850 millions, dont 650 pour le personnel. Par suite de toutes ces causes, l'ensemble des frais d'exploitation qui, en 1913, était de 1.225 millions, est monté à 8 milliards en 1924 (dont 500 millions environ pour l'Alsace-Lorraine). On voit qu'il faudra se résoudre ou bien à de nouvelles augmentations de tarifs ou à de sérieuses réductions de dépenses et à une interprétation moins politicienne de la loi de 8 heures ; il est impossible de laisser subsister un déficit annuel de 7 à 800 millions qui finalement retombe sur le contribuable ; le rétablissement de l'équilibre des budgets des réseaux fait partie de l'assainissement financier national. — Dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 octobre, M. Louis de Launay insiste également, à propos de la *Crise du marché charbonnier en Europe*, sur les mauvais effets de la loi de 8 heures (et en Angleterre on commence à réclamer la loi de 7 heures !). En France il a fallu 300.000 mineurs pour obtenir en 1924 la production qu'on obtenait en 1913 avec 200.000. Il faut dire que notre mineur travaille mal et qu'il extrait seulement 150 tonnes par an, quand l'anglais en extrait 230 et l'allemand 248. Tout ceci fait prévoir une crise grave quand nos houillères ne seront plus favorisées, comme en ce moment, par la dépréciation du franc, mauvaise faveur d'ailleurs et qui fait payer cher plus tard le soulagement momentané qu'elle apporte. Dans l'*Economiste européen* du 30 octobre, M. René Théry montre que *Crise politique et crise financière* sont étroitement liées ; ses jugements rejoignent ceux de M. Jacques Bardoux et ceux d'ailleurs de tous les gens compétents et sensés ; mais, hélas ! les politiciens ne sont

par essence ni sensés ni compétents. Il n'y aurait qu'un moyen de mettre fin à la crise financière, ce serait de paralyser ou de limiter les crises politiques, en créant un organisme économique et financier qui serait indépendant du Parlement et poursuivrait l'œuvre de redressement national en dehors des intrigues de partis.

HENRI MAZEL.

FOLKLORE

Joseph Bédier : *Les Fabliaux, Etudes de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge*, quatrième édition, Paris, Champion, 8°. — Emmanuel Cosquin : *Etudes folkloriques* ; *Recherches sur les migrations des contes populaires et leur point de départ*, Paris, Champion, 8°. — Franklin Edgerton : *The Pantchatantra reconstrued, an attempt to establish the lost original sanskrit text of the most famous of indian story-collections*, American Oriental Society, New Haven, Conn., 2 vol. 8°. — René Basset : *Mille et Un contes, récits et légendes arabes*, t. Ier, *Contes merveilleux* et *Contes plaisants*, Paris, Maisonneuve, 4°. - Macleod Yearsley : *The Folklore of Fairy-Tales*, Londres, Watts, 8°.

Qu'un livre comme celui de M. Bédier sur **Les Fabliaux**, paru en première édition en 1893, soit encore « à la page » maintenant, où paraît la quatrième, s'explique par le double caractère de l'ouvrage. Toute la partie analytique et descriptive, l'étude du contenu et des variantes du texte de chacun des fabliaux demeure comme un monument d'érudition précise, souple aussi, et qui ne pourra être modifiée que sur des points de détail, en cas de découvertes de manuscrits nouveaux. Mais aussi solide demeure la partie critique, qui relève de l'histoire littéraire générale sans doute, mais surtout de la théorie du folklore. On sait que les fabliaux sont des récits populaires d'allure facétieuse, rarement morale, — très souvent gauloise — pour employer un terme ridicule, puisque parler des actes sexuels franchement n'a commencé d'être interdit que par la pruderie néfaste du dix-neuvième siècle. — Ce sont des contes populaires en vers ; leurs thèmes ne sont particuliers ni au moyen âge, ni à la France ; ils sont pour la plupart universels. Aussi M. Bédier a-t-il été obligé de choisir entre les diverses théories sur l'origine des contes populaires, la théorie de l'origine indienne, la théorie dite anthropologique, etc. En 1893, les critiques formulées par M. Bédier ont fait beaucoup de bien à notre science : elles ont prouvé que les problèmes d'origine et de diffusion ne sont pas, si on étudie les faits de près, aussi simples que le croyaient les premiers folkloristes ; après avoir montré comment les contes populaires peu-

vent se diffuser par le monde entier, l'auteur arrivait à formuler la loi suivante :

On peut rechercher l'origine et la propagation d'un conte au cas, et au cas seulement, où ce conte, réduit à sa forme organique renferme sous cette forme des éléments qui en limitent la diffusion dans l'espace ou la durée. Au contraire, si cette forme organique ne renferme que des éléments qui ne supposent aucune condition d'adhésion spéciale (sociale, morale, surnaturelle), la recherche est vaine, et c'est le cas de tous ceux pour lesquels se bâtissent les théories.

Et M. Bédier d'ajouter : « Cette loi s'applique non seulement aux contes, mais à toutes les parties du folklore. »

Il importait de rappeler cette formule, quelque négatrice qu'elle soit, sinon comme l'expression d'une vérité scientifique définitive, du moins comme garde-fou. L'auteur n'a pas refondu son livre ; sa bibliographie comparative s'arrête à 1893 ; depuis, bien que l'ouvrage ait joui d'une diffusion au moins égale, en tous pays, à celle des contes populaires eux-mêmes, bien des folkloristes ont continué de recueillir des textes, de comparer des thèmes, de rechercher leurs origines. Actuellement, même pour des contes sans aucun de ces éléments de localisation et de temporation (voir ma *Formation des Légendes*) qui font passer le récit de la catégorie des contes à celle des légendes, on commence à discerner des aires de répartition et à serrer de plus près le problème des voies et moyens de formation et de diffusion des contes. M. Bédier avait la partie belle : le folklore comparatif commençait à peine à s'organiser et de nombreux pays n'avaient point encore de chercheurs locaux. Tel quel, ce livre reste, en cette partie critique, comme un signal utile des dangers qu'on risque à vite généraliser, et comme un témoignage parfait de l'esprit français, prudent, alerte, critique, et cependant constructeur.

L'attaque fortement conduite contre la théorie de l'origine indienne des contes n'avait d'ailleurs pas convaincu ses défenseurs : on a pu voir Emmanuel Cosquin, l'un de ses meilleurs représentants, suivre sa voie sans se lasser et publier jusqu'à la veille de sa mort de longs articles comparatifs dont plusieurs ont été réunis en volume sous le titre d'**Etudes folkloriques** ; le sous-titre, recherches sur les migrations des contes populaires et leur point de départ, est la riposte directe au coup droit jadis

porté par M. Bédier aux « indianistes ». Cosquin n'a pas considéré que cette recherche fût « vaine ». Le premier mémoire, paru en 1894, est précisément une réponse aux *Fabliaux* de M. Bédier ; l'on y trouve formulée la thèse essentielle de Cosquin, dont il s'est efforcé de montrer, tout le reste de sa vie, l'exactitude :

Plus on recueille de contes chez les divers peuples, plus on voit qu'il y a chance de rencontrer dans n'importe lequel de ces pays n'importe quel conte du répertoire connu. Pourquoi ? C'est parce que la diffusion des contes s'est faite à la façon d'une inondation régulière, partant d'un réservoir unique et poussant toujours devant elle dans toutes les directions. De là cette probabilité de trouver partout les mêmes dépôts. Si l'on suppose toute sorte de petits centres de diffusion, épars sur l'ancien continent, toute sorte de petits courants çà et là, les chances de rencontrer partout ce même répertoire de contes seront infiniment moindres. Ce réservoir d'où les contes ont découlé, c'est l'Inde.

Ici, comme en anthropologie, en ethnographie technologique et dans d'autres sciences de l'homme, c'est donc la même opposition entre monogénistes et polygénistes. Comme preuves de sa théorie, Cosquin a choisi un certain nombre de thèmes européens ou universels et a cherché leur prototype dans l'Inde, tels que, dans ce volume, la légende du page de sainte Elisabeth de Portugal, le lait de la mère et le coffre flottant, le prologue-cadre des Mille et Une Nuits, la chaudière bouillante et la feinte maladresse, le chat et la chandelle, etc. Il espérait faire ce même travail avec d'autres thèmes encore ; mais la Guerre et la mort l'en ont empêché.

Est-ce à dire que Cosquin avait raison ? Je ne le crois pas. Bien souvent, j'ai dit ici, et je ne me lasserai pas de répéter, qu'on n'a aucun droit d'attribuer à une seule région, surtout si elle est immense comme l'Inde, le don de créer des histoires amusantes ou merveilleuses. L'Inde : quelle Inde ? celle des Dravidiens ? Celle des Aryens ? etc. Quel peuple dans l'Inde, pot-bouille de races et maëlstrom d'invasions ? A quelle date ? Jamais Cosquin n'a voulu tenir compte du fait que les contes égyptiens sont historiquement antérieurs de plusieurs milliers d'années à ceux de l'Inde. Laissons d'ailleurs le fait « historique ». Est-ce que les hommes paléolithiques de la France, il y a des centaines de milliers d'années, n'avaient pas d'imagination, ni de rêves ? Les chiens en ont bien, les chats aussi !

Mais, de ce que la formule générale tend à l'absurde ne prouve pas que M. Bédier avait absolument raison, ni que Cosquin avait toujours tort. Dans le détail, il a établi avec une clarté décisive la filiation de tel ou tel thème spécial, recueilli oralement de nos jours, mais rédigé depuis longtemps en Orient, notamment dans l'Inde. Le premier et le principal de ces manuscrits est le célèbre **Pantchatantra**, qui servit de base à Benfey pour édifier le premier la théorie indianiste et auquel, sous l'une ou l'autre de ses recensions, Cosquin renvoie aussi en dernier recours. On avait jusqu'ici deux grandes éditions de ce recueil, celle de Benfey et celle de Hertel (1914); l'excellent sanskritiste qu'est M. Edgerton, de Philadelphie, vient d'en établir un texte critique définitif, suivi d'une traduction et tous deux accompagnés de nombreuses notes et rectifications. Ce texte a été obtenu par la comparaison minutieuse de tous les manuscrits connus et reproduit le texte « primitif » perdu, l'*Ur-Pantchatantra* ; c'est donc à cet ouvrage que devront recourir dorénavant les folkloristes comparateurs, car cette mise en place d'innombrables détails descriptifs peut faire varier les interprétations et les rapprochements admis jusqu'ici. Un argument important contre la théorie de Benfey-Cosquin est la date du recueil ; Hertel l'avait d'abord reportée à 200 ans avant J.-C. ; mais les recherches minutieuses de Hertel lui-même, de Winternitz et d'Edgerton prouvent que le plus ancien texte connu dénote une influence et des infiltrations hellénistiques ; le recueil est donc nécessairement postérieur à l'ère chrétienne ; mais il est d'autre part antérieur au sixième siècle de notre ère. D'où suit : 1° qu'on ne saurait édifier une théorie générale sur un recueil aussi récent ; 2° que des contes grecs ont pu être les points de départ de contes hindous ; 3° que la base même de tout le raisonnement de Benfey-Cosquin, qui pour l'Inde ne peut remonter au delà du Pantchatantra, est viciée dès son principe.

Il ne reste donc qu'à continuer le travail de collection et à tenter de délimiter des aires géographiques de diffusion de tel ou tel thème particulier. Un autre folkloriste de valeur, René Basset, sans jamais prendre position dans le débat théorique, et en se cantonnant dans sa spécialité linguistique orientaliste, avait entrepris de relever dans tous les auteurs arabes, turcs et persans, et de traduire, puis de situer comparativement, les récits, contes et

légendes que ses vastes lectures lui faisaient rencontrer. C'était là un domaine fermé au commun des folkloristes ; René Basset était d'ailleurs l'obligeance même et permettait de puiser dans le trésor énorme de sa mémoire et de ses notes. La publication de ses matériaux était prête, heureusement pour le folklore, quand la mort le surprit. Le premier volume des **Mille et Un Contes, Récits et Légendes arabes** contient les contes merveilleux et les contes plaisants, quelques-uns assez salés, et dont beaucoup s'apparentent aux fabliaux français ; on y trouvera entre autres, bien classée et étudiée comparativement dans des notes touffues, toute la série du Khodja Nasr Eddin, appelé aussi Goha le Simple, Si Djoha, etc. Les textes de ce premier volume sont au nombre de 229 ; l'ouvrage entier formera quatre volumes et constituera un fonds nouveau où pourront puiser à volonté les monogénistes et les polygénistes.

C'est au contraire de comparaison seulement que s'occupe M. Macleod Yearsley, dans son étude du **Folklore des Contes de Fées**, et ceci selon la formule anglaise rendue classique par Sidney Hartland, Andrew Lang, Mac Culloch, etc. Il montre quelles sont les survivances de coutumes et de croyances primitives dans les contes de fées et analyse les variantes localisées ou internationales des thèmes de Cendrillon, Barbe-Bleue, l'âme séparable, Tom Tit Tot, les Filles-Cygnes, etc. L'érudition est de bon aloi, les thèmes sont bien analysés, et bien que, comme l'auteur le reconnaît dans sa préface, ce livre ne prétende pas à être « original », ce sera du moins un excellent guide pour ceux qui désirent s'initier au contenu et à la complexité de cette partie du folklore qui traite spécialement des contes de fées et des récits merveilleux.

A. VAN GENNEP.

VOYAGES

Charles Müller : *Cinq mois aux Indes*, H. Floury. — A. Le Moy : *L'Anjou*, Hachette.

Charles Müller, né à Elbeuf en 1877, journaliste, romancier, dramaturge dont les pièces connurent un certain succès, est appelé à la guerre et tombe comme sous-lieutenant au combat de Longueval. Il meurt quelques jours après, à Amiens (1er octobre 1914). En 1910, il avait accompagné aux Indes son ami

Victor Goloubew, historien d'art, avec lequel il avait déjà visité l'Egypte et le Soudan. Ce sont les notes prises au jour le jour par Charles Müller — toutes de primesaut, d'impressions directes, qui ont été réunies dans le volume que publie l'éditeur H. Floury : **Cinq mois aux Indes**. *De Bombay à Colombo.*

Charles Müller part de Marseille le 7 octobre 1910 sur un bon paquebot faisant le service des Indes, *le Mantua*, — navire offrant un confortable tout moderne et où le service est fait par une domesticité indienne plutôt nombreuse. Le navire, après une traversée sans graves incidents, séjourne à Port Saïd où l'on embarque toujours à pleines tonnes le charbon de la traversée, et commence le passage du canal de Suez, où la navigation de nuit est maintenant autorisée, grâce à l'éclairage électrique.

C'est ensuite la Mer Rouge, toujours pénible à cause de l'écrasante chaleur, et l'escale d'Aden. A bord, il a fait la connaissance d'une jeune fille Parsi, dont la beauté le retient ; il se trouve en relations avec ses père et mère, qui ont à Bombay une position sociale d'importance, et, dans les conversations qu'il a avec eux, il se procure sur la race des Parsis de très précieuses indications. Il recueille surtout d'intéressants détails sur les coutumes du mariage entre coreligionnaires. A propos des Parsis et de leur commerce habituel avec les Anglais, Charles Müller est amené à constater, comme l'ont fait bien d'autres voyageurs déjà, la profonde antipathie de la population indigène, Parsis, Hindous, etc. contre les Anglais.

Les Anglais eux-mêmes, avec lesquels Charles Müller discute la question, se montrent très inquiets pour l'avenir de leur domination aux Indes. Des velléités d'indépendance, le réveil de la conscience nationale, leur font craindre un soulèvement plus dangereux encore que celui de 1857.

L'Angleterre a fait une bêtise, disent même certains, en laissant le Japon écraser la Russie. Tous les peuples d'Orient maintenant rêvent d'imiter le Japon et de prendre leur revanche sur les Européens. A Aden, le voyageur va visiter les célèbres citernes où il n'y a jamais d'eau. Dans l'Océan Indien, le récit note des choses intéressantes sur les poissons volants ; et la malle arrive à Bomba le 21 octobre 1910.

Le narrateur y fait un long séjour et fournit de curieuses indications sur la ville. Une odeur spéciale du lieu provient, paraît il, des cafards qui sont gros comme des souris et se répandent partout, exhalant une odeur musquée bien caractéristique. Mais à côté de ce commensal, M. Charles Müller indique l'abondance des marchands de fleurs ; il montre des indigènes vêtus d'un pagne à peu près réduit à la dimension d'une ficelle (!).

On peut noter également la variété des coiffures et des tatouages au minium et à la craie. Le père de la jeune fille avec laquelle il s'est lié à bord se charge cependant de piloter son nouvel ami à travers la ville. On lui fait visiter le bazar, enchevêtrement de galeries étroites, bondées de foules et couvertes de nattes de paille.

Plus loin, il se trouve au fin fond du quartier hindou où se produisent d'incroyables grouillements de peuple, dans un décor de maisons aux poutres peintes en bleu et sculptées ; aux étages capricieusement superposés. Sur cela des temples à la coupole en forme de tiare ; des boutiques où l'on débite des choses diverses, mais qui ont toutes leur perroquet,— comme gage de prospérité.

Un moment le voyageur assiste à une représentation de théâtre indigène ; la pièce est longue, sinon d'un intérêt palpitant, et l'on finit par constater que tous les rôles de femmes sont tenus par des jeunes hommes qui ont la voix, les attitudes — la mollesse même — des personnes du « beau sexe », dont ils portent jusqu'aux bijoux.

L'auteur indique ensuite les scènes familières de la rue, comme les pratiques de certains industriels qui curent le nez, les oreilles, maquillent les yeux et finissent par tracer sur le front du patient le signe de sa caste.

M. Charles Müller visite encore la grotte d'Eléphanta où subsistent des temples Jaïns, taillés en caves dans les rochers, mais où il remarque surtout, sur la plage, des touristes anglais jouant au *cricket*, parmi des bouteilles vides et un manège de chevaux de bois venu de Nouvelle-Zélande. On retrouve le narrateur dans les théâtres indigènes de Bombay, ou près d'un temple parsi, où de vieilles femmes rêvassent près de vaches qui laissent tomber leurs bouses.

Ailleurs il voit passer, le soir venu, un cortège de noces et dont le pittoresque curieux se déroule aux flambeaux ; ou bien

c'est la promenade des « irrégulières » de Bombay, que les Anglais ne fréquentent dur este que lorsqu'ils sont très saouls; mais plus extraordinaires sans doute, — sans autre comparaison d'ailleurs — sont les hôpitaux pour les hôtes qu'on signale dans la ville et sur lesquels sont fournis de bien curieux détails.

Aux environs, à Poona, il existe un temple de Parvâti, — qu'on laisse à peine visiter aux Européens ; à Karly, c'est un autre temple, creusé dans le roc ; la façade imite celle d'un palais avec ses étages, logettes et balcons.

L'expédition (!) enfin se met en route pour gagner Ellora. Elle passe à Jalgaon, où le journal indique qu'il faisait un froid de Sibérie. Les vingt-neuf grottes d'Ajanta qui intéressent la mission sont situées dans l'Etat d'Hyderabad. Là se trouvent, paraît-il, les plus belles peintures murales de l'Inde. Les temples d'Ajanta représentent huit siècles de labeur. Ce sont des fresques que l'ami de Charles Müller doit photographier. Il paraît, d'ailleurs, que ces fresques sont encore très belles pour la plupart et offrent des colorations que les clichés sont impuissants à rendre.

Les voyageurs finissent par lever le camp et à cheval gagnent Ellora (ensemble de monuments de l'époque des Grands Mogols), avant de regagner Bombay. Mais il y a également à Ellora quarante-huit temples, dont le plus beau est celui appelé Kaïlasa, fait d'un seul bloc de granit.

Une seconde expédition est dirigée sur Agra et d'Agra gagne ensuite Lahore. De Lahore elle gagne Poonch et Bénarès sur les bords du Gange.

Ce sont ensuite les restes de l'Inde française, Madras, etc. pour revenir par Ceylan.

Mais je ne donne que *grosso modo* son itinéraire. Le récit en effet est abondant, et si l'auteur fournit des indications souvent intéressantes sur les endroits où il passe, on a pu se rendre compte aussi qu'il s'attarde aux nombreux incidents de la route. Il se souvient d'ailleurs volontiers qu'il a écrit des romans et des pièces de théâtre lorsqu'il parle des types rencontrés sur son chemin, et certains peuvent rester facilement dans la mémoire, comme le négociant parsi dont il courtise la fille durant son long séjour à Bombay, M. Papaoutemari — qui le pilote à travers la ville et se montre l'obligeance même, mais fait des vers, — et se

mouche avec ses doigts. Le volume de Charles Müller n'a du reste jamais été achevé et très probablement, s'il avait revu ses notes, l'écrivain en somme consciencieux qu'il apparaît en eût supprimé bien des bavardages, tout en conservant à son journal le ton humoristique qui en rend la lecture attrayante.

Les amis de Charles Müller ont bien fait de publier ses notes de route, qui se lisent le plus souvent avec intérêt.

§

Une intéressante publication encore est celle de M. A. Le Moy sur l'**Anjou**. C'est la monographie d'une de nos vieilles provinces françaises et qui a joué un rôle important dans l'histoire du pays. L'Anjou est un carrefour où se sont rencontrées les populations de l'Ouest, du Nord et du Midi ; c'est un pays de transition entre la Normandie, le Maine et le Poitou. C'est une région de bocages, de prairies, une zone d'élevage, fraîche, vallonnée, verdoyante, où abondent les vignobles et vergers.

M. A. Le Moy donne la description des diverses parties de la province : les Mauges et le Saumurois, le Segréen et le Baugeois, le Val d'Anjou qui se trouve au centre du pays, constitué par les deux rives du fleuve.

On passe à l'histoire de la contrée avec les origines et l'occupation romaine, le début du christianisme et les « formules angevines » ; les Normands en Anjou et la féodalité régionale ; Robert d'Arbrissel et l'abbaye de Fontevrault ; l'Anjou apanage royal ; Angers durant le moyen âge ; le roi René ; la Renaissance, la Réforme, la Fronde angevine ; la décadence au XVIIIe siècle, etc. L'Anjou est d'ailleurs une délicieuse région de promenades, comme d'explorations historiques ou archéologiques. Les Ponts-de Cé, Montreuil-Bellay, offrent d'intéressantes excursions. A Angers même, il est demeuré un remarquable ensemble de coins et édifices comme la cathédrale Saint-Maurice, encore que, par son style Plantagenet, elle n'ait pas de déambulatoire ; la Tour de Saint Aubin et les bribes de son cloître ; les restes de l'abbaye de Toussaint ; le château aux sombres tours d'ardoises qu'occupent des annexes militaires ; les délicieux pavillons du château du Roi de Pologne ; ailleurs et près la place du Ralliement, le logis Barrault, dont on a fait un musée ; la tour de la Haute-Chaîne, un bouchon de maçonnerie en contre-bas du pont ; et la Maine

passée, et sur la rive droite de la rivière, on trouve encore le musée archéologique ; l'église ruinée du Ronceray et celle de la Trinité, qui lui fait suite, etc.

Mais Saumur est un coin peut-être plus précieux encore, avec ses tours et son hôtel de ville fortifié, son château, ses églises, ses vieux hôtels. En dehors de son enceinte étaient le vieil hôtel du roi René, une lanterne des morts, maintenant dans la Cour d'une maison ; l'église de Nantilly, qui garde l'oratoire du roi Louis XI, et une admirable collection de tapisseries. Enfin, dans la banlieue, sont le dolmen de Bagneux, les églises fortifiées de Cunault et de Candes, parmi d'admirables paysages de la Loire, le château de Montsoreau, qu'on restaurait énergiquement à notre passage, l'abbaye de Fontevrault, où subsistent le cloître, de bizarres cuisines, prises longtemps pour une chapelle funéraire, les statues tombales des Plantagenets, dont le moulage a été apporté au Trocadéro, etc.

L'Anjou, qui est une de nos plus anciennes provinces, a l'intérêt historique, monumental et pittoresque ; et c'est une des provinces de France qui méritent d'être abondamment parcourues.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

La question du désarmement. — La loi d'aménagement des cadres d'officiers. — L'emploi des troupes noires. — La guerre au Maroc. — Mémento.

La **question du désarmement** est de nouveau à l'étude.

Vingt fois sur le métier, remettez votre ouvrage.

Elle ne paraît, cependant, pas près d'aboutir. Malgré les accords de Locarno, qui, lorsqu'ils seront signés, marqueront la date d'une Charte nouvelle pour l'Europe, elle n'a peut-être jamais été aussi loin d'une solution pratique. L'Assemblée des Nations, tant que se maintiendra sa composition actuelle, ainsi que celle de ses comités, diplomates *ad pompam et ostentationem*, disposés à toutes les fluctuations, politiciens sonores, officiers intéressés au maintien de leurs prérogatives, etc., restera impuissante à réaliser toute réforme profonde. Il semble qu'on l'ait compris en haut lieu, et c'est notre *Conseil de la Défense nationale* qui se trouve aujourd'hui investi de la mission de mettre sur pied un projet de désarmement. On assiste ainsi à un

spectacle curieux. Des officiers généraux appartenant à nos grands Comités de la guerre et de la marine discutent, par exemple, l'après-midi, sur les modalités du désarmement désirable, alors que le matin ils ont réclamé, l'un des cuirassés, l'autre des escadrilles d'avions géants, un autre le service de cinq ans, un autre encore une artillerie extra-lourde, comme les outils et les moyens indispensables de la défense nationale. On peut se demander à quel moment ces hautes personnalités travaillent de bonne foi, si c'est le matin, lorsqu'ils demandent des armements nouveaux, ou si c'est le soir, lorsqu'ils parlent de désarmer. On n'aboutira à rien, tant que le soin de trouver une solution adéquate ne se trouvera pas confié à un groupe d'hommes de bonne foi, hommes politiques et techniciens, animés de la conviction que la question du désarmement est avant tout une question d'ordre technique, dont le plan doit être établi par des techniciens et dont l'exécution doit être remise aux hommes politiques. Jamais la question du désarmement n'avait été aussi près d'aboutir qu'en 1899, lors de la première conférence de La Haye. Des techniciens, le colonel Gilinsky, le colonel Barantzew, le capitaine Scheine, pour la Russie, le commandant Péphau, pour la France, proposèrent des solutions concrètes, d'une l'application immédiate et facile, dont les répercussions auraient été considérables. Nous avons repris ces propositions plus tard, en les modifiant, en les généralisant, lors de la seconde Conférence de La Haye, sans plus de succès. Les propositions se réduisent à trois points : limitation du tonnage, limitation des calibres, limitation des cuirassements. Ces questions sont étroitement liées entre elles. Leur adoption entraînerait, par étapes successives, la diminution d'activité des industries de guerre, dont l'état de prospérité est le plus formidable empêchement à toute tentative de désarmement.

§

Enfin une économie va être réalisée sur nos dépenses militaires. Le Sénat n'a pas encore opiné ; mais tout porte à croire qu'il reconnaîtra, avec la même unanimité que la Chambre, l'opportunité de cette économie. Sept ans après la fin de la guerre, nous entretenons encore un cadre de 37.000 officiers en chiffre rond, alors qu'en 1914 ce cadre n'en comportait que 32.000, effectif qui

correspondait aux besoins d'une armée comprenant trois classes sous les drapeaux. Or, à l'heure actuelle, la durée de présence sous les drapeaux a été réduite de moitié ; l'exagération de nos cadres d'officiers se fait donc davantage sentir. Une loi d'**aménagement des cadres** a été votée en un tournemain par la Chambre ; elle permettra au moins de marquer notre volonté de commencer à réduire nos dépenses militaires, en revenant à la raison, au bon sens, et en attendant le dépôt des projets de réorganisation de notre armée, sur un pied plus modique, projets dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais. On a pu tout récemment s'étonner de la mesure de libéralité dont l'Italie avait été l'objet de la part des Etats-Unis, dans la question du règlement de sa dette. Cependant, une telle libéralité ne peut être un sujet d'étonnement pour qui suit attentivement ce qui se passe chez les différentes nations. Dès le lendemain de la paix, l'Italie a voté une loi d'aménagement de ses cadres d'officiers ; elle n'a pas attendu sept ans pour s'y décider. En 1921, elle a prélevé un impôt de 10 o/o sur les fortunes acquises, mesure d'exception draconienne si l'on veut, mais qui a eu sur ses finances les plus heureux résultats. Enfin, M. Mussolini a eu le courage de réaliser une réforme d'économies et de bon sens, par la fusion des ministères de la Guerre et de la Marine en un ministère unique de la Défense nationale. L'Italie a ainsi donné des gages de sa volonté de mettre de l'ordre et de la clarté dans ses institutions et ses finances. Faisons comme elle, et nous ferons cesser rapidement cette ridicule suspicion qui pèse sur nous d'un impérialisme désordonné, mauvais fruit de notre victoire. On sera mieux porté alors à user à notre égard de la même libéralité.

§

Nous avons largement usé des **troupes noires** pendant la guerre, et nous n'avons eu qu'à nous en louer. Mais la paix venue, est-il permis de laisser entendre que nous avons fait de leur emploi un singulier abus ? Le plus grand nombre des garnisons de France compte aujourd'hui des troupes noires. La raison qui a voulu cette diffusion est aisée à deviner. Soit. Mais c'est à l'étranger que l'emploi de nos troupes noires a donné lieu à des commentaires et à des faits plutôt désobligeants sur nous. Parlant des difficultés qu'il a rencontrées en Syrie, le général Sar-

rail a fait remarquer le fâcheux effet, produit sur les populations du Liban, par nos régiments coloniaux, composés d'hommes de couleur, alors que nos régiments métropolitains, dont les soldats sont blancs, sont très populaires auprès de ces mêmes populations. Il a été, en effet, d'une insigne maladresse d'envoyer des troupes noires, composées de musulmans ou de fétichistes, parmi des populations chrétiennes, d'une foi exaltée, qui ont eu si longtemps à souffrir de la domination musulmane. Les populations pouvaient espérer, au contact de nos troupes métropolitaines, retrouver un régime de civilisation supérieur au leur. Or, nous les soumettons au contrôle et à la police de troupes composées sans doute de bons enfants naïfs, mais dont l'état de civilisation est nettement inférieur à celui des populations libanaises. Ignorance, maladresse, défaut de tact, tout cela a compromis le prestige dont nous jouissions en Syrie.

§

La guerre au Maroc a pris une tournure assez singulière. Nous rapatrions 16 bataillons ; les hostilités sont interrompues, sous prétexte que la saison des pluies est arrivée. Il pleut bergère! rentrez vos moutons. Or, je lisais ces jours-ci, sous la plume d'un officier général du génie : « La victoire du 15 décembre (à Verdun) est la démonstration bien nette que, même en plein hiver, par des séries de mauvais temps et sur le plus mauvais terrain qu'on puisse imaginer, il est possible d'exécuter des opérations militaires d'assez grande envergure et à fort rendement... » L'hiver, au Maroc, il n'est pas besoin d'être géographe diplômé pour le savoir, n'a pas les rigueurs de nos hivers dans le nord de la France. Cependant, nous arrêtons les frais. Nous révélons ainsi que nous sommes maîtres d'arrêter les hostilités, soit que l'adversaire manque de mordant, soit qu'il ne se montre que lorsqu'on le harcèle. On semble donner raison à ceux qui prétendent que cet adversaire est à peu près inexistant. Quoi qu'il en soit, nous avons inauguré là-bas, contre un ennemi dont l'armement est tout à fait primitif, des méthodes de guerre qui menacent de vider les coffres de l'Etat, chaque fois que nous aurons à soumettre une tribu noire ou jaune. Un vieil officier colonial contait, il y a quelques jours, devant moi le fait suivant : « Je marchais, disait-il, à la tête de mon bataillon, lorsqu'un coup de feu, parti en avant

de nous, tue un homme à mes côtés. Le bataillon se déploie aussitôt. On avance avec prudence. Les coups de feu continuent. On ne voyait rien, qu'un léger flocon de fumée, qui se déplaçait au-dessus des rochers. Nous finîmes cependant par débusquer l'ennemi. Il ne se composait que d'un seul partisan, qui se glissait de rocher en rocher avant d'ajuster son coup de feu. Il nous avait tué huit hommes avant qu'on pût le capturer... » Il serait stupide de généraliser, mais cette anecdote montre que nous avons affaire à un adversaire infiniment dilué, à peu près insaisissable. C'est contre un tel adversaire que nous avons jugé expédient de conduire une guerre où l'artillerie lourde, les tanks, les avions de bombardement jouent, si on en croit les communiqués, un rôle de premier plan. On parle d'équipement du front comme on le faisait sur la Somme en 1916. A moins d'être un marchand de matériel de guerre, il est permis de trouver tout cela excessif, et surtout peu expéditif. Où en sommes-nous? A peu près au même point qu'au début. On se trompe grossièrement si l'on croit économiser ainsi le sang de nos soldats. Toute méthode de guerre qui prolonge les hostilités aboutit à une plus grande dépense de vies humaines. Elle vide par surcroît les coffres de l'Etat. Le maréchal Pétain a été envoyé là-bas pour endosser la responsabilité de telles méthodes de guerre. Il est venu: *Veni, vidi, vici*. En un tournemain, la situation était rétablie. Or, tout est à recommencer. Le maréchal a dû s'apercevoir, un peu tardivement peut-être, que son envoi, là-bas, n'avait eu d'autre raison que d'obliger le maréchal Lyautey à résilier ses fonctions. Le bruit courait ces jours-ci que le maréchal Pétain serait démissionnaire de son poste de vice-président du Conseil supérieur de la guerre. Se sentirait-il humilié du rôle qu'on lui a fait jouer ? M. le sénateur Gassier signalait de son côté, une campagne de presse, conduite par un grand journal de province contre le remplaçant militaire du Maréchal Lyautey, campagne qui serait inspirée par ce dernier pour préparer une interpellation au Parlement. Il est à craindre que l'aventure riffaine, rendue si obscure à dessein, ne nous ménage encore des surprises. Nous en avons eu une assez inattendue ces jours-ci, en lisant dans les journaux l'information suivante :

« Tanger, 9 novembre. Le capitaine Gardiner, qui passe pour être depuis deux ans un des conseillers intimes d'Abd-el-

Krim, est arrivé à Tanger sur son yacht *Estrella*, venant du Riff. Le capitaine Gordon Canning, président du Comité du Riff à Londres, s'y trouve également, ainsi que plusieurs chefs riffains. On croit qu'ils ont l'intention de faire un effort pour négocier la paix au Maroc.

Tiens ! Tiens !... ces conseillers intimes d'Abd-el-Krim que tout le monde croyait être des Allemands, des Russes, des Turcs, sont simplement des officiers de l'armée anglaise. Et de quoi peut bien s'occuper ce comité du Riff à Londres, dont le mandataire auprès d'Abd-el-Krim serait le capitaine Gordon Canning ? Enfin, comment le yatcht *Strella* a-t-il pu réussir à passer entre les mailles du blocus franco-espagnol ?

Memento. — Le tome II de *La Guerre d'Espagne*, par le Commandant Grasset, vient de paraître. Le tome Ier a paru en 1914. Un troisième et dernier tome est en préparation (Berger-Levrault). Ouvrage capital et définitif, qui a coûté vingt ans de patientes recherches. — Au moment où l'Angleterre et les Etats-Unis réclament à nouveau la suppression des sous-marins, le petit livre *Les submersibles*, de l'ingénieur Rabeau et du commandant Laurens, fournit tous les éléments de discussion à ceux qu'intéresse cette question. Nous y reviendrons prochainement (A. Colin). — Le lieutenant-colonel Reboul, en exposant le cours des fabrications de guerre de 1914 à 1918, sous le titre, *Mobilisation industrielle*, met à la dispos'tion des travailleurs une documentation curieuse et topique, qu'il était difficile de rassembler (Berger-Levrault). — G. Arthur Boucher : *Les Lois éternelles de la guerre*, Tome II (Berger-Levrault). Examen des doctrines de guerre, sous une forme piquante. — *Revue militaire française* (oct.) G. Camon : « Armée de couverture » ; Colonel Ripert d'Alauzier : « La bataille de Courcelles », Méry, etc. *Revue maritime*, Lieutenant de vaisseau Croiset : « Les Croisières de Surcouf, » etc.

JEAN NOREL.

MÉTAPSYCHIQUE

L'état présent des recherches psychiques en France et à l'étranger. — En prenant cette rubrique que mon regretté prédécesseur et ami tenait avec tant de conscience, de raison et de talent, je dois proclamer notre unité de vues touchant la critique définitive de l'ancien occultisme. Dans l'article qu'il publiait en 1921, en tête de cette Revue, sur *Maurice Maeterlinck et le grand Secret*, Paul Olivier approuvait sans réser-

ves l'examen rigoureux que le poète-philosophe venait de faire subir aux diverses doctrines de l'occulte et qui avait abouti à cette condamnation totale : « Il n'y a pas de grand Secret ». Dénonçant l'illusion des grimoires et des pentacles, des rites et des traditions hermétiques, animé d'un véritable esprit moderne, Maeterlinck ne retient de tant de vaines prétentions que les faits positifs, et il accorde toute confiance à la métapsychique pour vérifier ces faits, les coordonner, les promouvoir à la dignité scientifique. Telle est exactement la position qu'après Paul Olivier nous prendrons ici, et on nous permettra de dire qu'elle résulte d'années d'études et d'expériences, entreprises sans préoccupation affective d'aucune sorte, avec une connaissance préalable des sciences physiques et psychologiques patentées.

On s'expliquera donc la suppression que, sans changer l'esprit de la rubrique, nous avons faite à son titre. Quant à notre conception personnelle du sujet, elle sera justifiée, tant par la suite de ces chroniques que par un gros ouvrage qui paraît ces jours-ci chez Payot : *Introduction à la Métapsychique humaine*. Nous estimons que les phénomènes qui attestent une extension si étonnante des pouvoirs de l'âme humaine ne doivent pas rester dans un superbe isolement. S'il profite peut être aux chimériques et aux mystagogues, cet isolement empêche la science nouvelle d'être reconnue et nuit à ses progrès. Par la double faute de ceux qui ont voulu la mettre au service de leurs tendances religieuses et de ceux qui ont négligé ses rapports avec la pathologie, la métapsychique reste suspendue dans une sorte d'hyperespace sans relation avec le reste de la nature ; elle est, pour les profanes, le dernier asile du surnaturel. Aussi les hommes de science préfèrent la nier en bloc et refusent même de prendre part à ses expériences.

La métapsychique est affectée d'un autre vice qui achève de la déconsidérer scientifiquement : c'est l'absence de doctrine. Elle apparaît comme une quantité énorme de faits, à peine classés empiriquement et que ne rattache aucun lien. Chercherait-on à y mettre de l'ordre quand on voit un grand métapsychiste comme Richet nous décourager de formuler la moindre hypothèse ? Cependant, la science ne progresse que par la théorie. C'est la théorie qui est le ferment de la recherche, grâce aux expériences de vérification qu'elle suscite. Une science sans théories n'est pas

une science, c'est un chaos ; or tel semble bien le cas de la métapsychique à l'heure actuelle. On aura beau multiplier les expériences les plus rigoureuses de métagnomie et de téléplastie, on n'en sera pas plus avancé et la métapsychique, toujours incohérente, continuera à n'être pas reconnue *de jure*. Il nous faut, sans tarder, des hypothèses, des théories, une doctrine qui la relie à la science établie. Cette doctrine doit être pure de tout élément affectif, de toute justification morale, ce qui n'est pas le cas de la doctrine spirite, la seule qui croit pouvoir expliquer l'ensemble des faits. Soumise à la critique des vrais psychologues même spiritualistes, tels qu'un W. James ou un Flournoy, l'hypothèse spirite atteste une énorme invraisemblance et, à certains points de vue, une complète absurdité. Mais son défaut principal est de n'expliquer rien, de n'être pas féconde et par conséquent, pour la philosophie scientifique de notre époque, de n'être pas vraie.

Le premier devoir des métapsychistes est de rattacher leurs études, non à de l'inconnu et de l'invérifiable, mais à du connu. Une fois déjà, on a jeté ce pont, il y a un demi-siècle, lorsque le magnétisme animal fit entrer dans la science les domaines si importants du somnambulisme, de l'hypnotisme et des changements de personnalité. Malheureusement, ce pont s'écroula par un bout, parce que les psychiatres qui étudiaient ces choses si nouvelles avaient la terreur du merveilleux. Ils fermèrent les yeux au métapsychique dans les cas spontanés, et à plus forte raison s'abstinrent-ils de le provoquer. Ils ne s'intéressèrent qu'à sa condition psycho-physiologique, à son terrain. N'importe, les beaux travaux qui marquèrent la lutte entre l'Ecole de la Salpêtrière et l'Ecole de Nancy restent la préface indispensable de la métapsychique. Nous nous bornerons à citer l'*Automatisme psychologique* de Pierre Janet et *les Altérations de la personnalité*, de Binet.

Un petit groupe d'aliénistes tend aujourd'hui à ruiner la valeur de ces travaux, en exploitant deux notions nouvelles, celle de *pithiatisme*, de Babinski, et celle de *mythomanie*, de Dupré. Le grand *Traité de psychologie*, de G. Dumas, caractérise bien ces nouvelles tendances, qui sont loin d'être partagées par la majeure partie des psychologues et des médecins de l'esprit. Nier l'inconscient psychologique et ramener par exemple à la simulation les altérations de la personnalité, c'est nier gratuitement des milliers

d'observations cliniques faites par des professionnels, c'est nier les nombreux cas de possession observés de nos jours par les voyageurs chez tous les peuples primitifs (et dont on trouvera la relation dans l'ouvrage considérable du Professeur Oesterreich, *Die Besessenheit*, qui est près de paraître dans la traduction française). Que le départ entre le conscient et l'inconscient soit souvent difficile à faire, ce n'est pas une raison pour rapporter à la simulation ce caractère de « contrainte psychique » qui a frappé tant d'observateurs qualifiés et qui a été confirmé par des expériences. D'autre part, qu'est-ce que cette « domination de la plasticité organique », cette « complicité synergique de l'esprit et du corps », avouée par Dupré lui-même, sinon la grande loi de l'idéoplastie métapsychique ? Comme nous le rappelions dernièrement à propos du livre de cet auteur, *Pathologie de l'imagination et de l'émotivité* : « Quand Pierre Janet obtenait sur l'estomac de Rose la forme en étoile d'un sinapisme qu'il n'avait pas posé, il y avait peut-être là un phénomène de mythomanie, mais c'est une mythomanie bien singulière qui transforme ainsi les mythes en réalités physiologiques ! » La vérité est que les phénomènes dus à une idée ont une réalité aussi grande que les phénomènes dus à de simples causes physiologiques. L'idée n'a pas seulement le pouvoir de créer ou de guérir des paralysies, elle agit même en dehors des limitations physiologiques normales. Le refus d'admettre la métapsychique ne vient pas de l'expérience, il vient du dogme matérialiste selon lequel la pensée est un épiphénomène, une simple phosphorescence cérébrale. Nous avons essayé de montrer que la métapsychique prouve par les faits l'existence de l'esprit et se raccorde admirablement d'une part aux nouvelles philosophies spiritualistes et interactionnistes, comme celle de Bergson (sauf la conception du temps) et celle de Wildon Carr, d'autre part aux philosophies relativistes.

On ne se lassera jamais de répéter que les oppositions qui sont faites à la métapsychique viennent exclusivement du préjugé. 1° Les incrédules sont des gens qui n'ont jamais voulu se mettre sérieusement en mesure de constater un phénomène authentique; 2° tous les incrédules qui ont fait loyalement l'effort nécessaire ont été convaincus. Ils se sont surtout rendu compte qu'il n'y avait là ni illusion ni mystification. Pour l'honneur de l'esprit humain, le nombre de ces hommes indépendants s'accroît tous

les jours. A l'Académie des sciences, on compte maintenant quatre ou cinq physiciens ou physiologistes qui ont reconnu la réalité de certains groupes de faits. Les derniers « convertis » sont le général Ferrié, l'éminent spécialiste de la télégraphie sans fil, et M. Daniel Berthelot, l'original investigateur de la physique des radiations, qui a même accepté de faire partie du Comité de l'Institut métapsychique international.

Ce n'est pas seulement en France que la métapsychique gagne des partisans dans les hautes sphères intellectuelles et universitaires. En Autriche, il s'est fondé il y a peu de mois un Institut analogue à celui de Paris, sous la présidence du psychologue Camillo Schneider, de l'Université de Vienne, avec le concours de plusieurs hommes de science et médecins. En Allemagne, depuis les démonstrations faites par Schrenck-Notzing, de nombreux professeurs d'université tels que Driesch, Oesterreich, Zimmer, Gruber, etc., suivent les expériences et font entrer leurs connaissances nouvelles dans la philosophie. En plus de la vieille revue d'Aksakof : *Psychische Studien*, deux importants organes viennent de paraître : *Der Okkultismus*, édité par Max Möcke à Bielefeld, et *Zeitschrift fur kritischen Okkultismus, und Grenzfragen des Seelenlebens*, éditée par le Dr Baerwald, de Berlin, avec la collaboration de E. Bohn, Hellwig, Klinckowström, Tischner. Nous aurons occasion de revenir sur les tendances de ce dernier périodique, ainsi que sur les polémiques auxquelles donne lieu, dans les cercles métapsychiques et scientifiques, l'ouvrage de Gulat-Wellenburg, Klinckowström et Rosenbuch : *Der physikalische Mediumismus*. En Angleterre, le professeur Gilbert Murray, d'Oxford, a démontré une fois de plus la télépathie ; il s'est créé cette année, à côté de la vieille et glorieuse *Society for psychical Research*, un laboratoire national de recherches psychiques, richement doté et outillé, sous la direction de M. H. Price, qui fut longtemps un de nos adversaires. Les Etats-Unis comptent depuis peu une nouvelle Société d'études à Boston, avec des concours universitaires. A Copenhague, le professeur Chr. Winther vient d'achever une belle série d'expériences sur la télékinésie. A Milan, le professeur Cazzamali a entrepris récemment des expériences non moins curieuses sur les ondes nerveuses et peut-être cérébrales. Au Portugal, M. Reis Gomez, membre de l'Académie des sciences de Lisbonne,

fait sa profession de foi métapsychique. Partout, en Espagne, en Grèce, en Turquie, en Tchéco-Slovaquie, des médecins, des hommes ayant des situations enseignantes officielles créent des sociétés ou des organes de recherches et publient des travaux. Ainsi, malgré les railleries des ignorants et des sectaires, la métapsychique conquiert les esprits scientifiques, les seuls pour l'instant qu'il soit nécessaire de conquérir.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

Le Monde nouveau : Conclusion d'un éloge de René Ghil par M. Marcello-Fabri. — *Les Marges* : la fin d'Hugues Rebell, souvenirs de Mme Lucie Faure-Favier. — *Europe* : Fragment d'un poème de M. Lucien Jacques. — *Le Verbe* : les « jeunes » d'avant-guerre ; la mémoire de Jean-L. Reutlinger conservée par M. Henri Dutheil. — Mémento.

M. Marcello-Fabri rend un très digne hommage à la mémoire de René Ghil dans **Le Monde nouveau** (15 novembre). Il termine son bel article par cette page tout à fait juste:

La destinée de René Ghil offre un pathétique qui ne saurait échapper : apportant à son temps du nouveau, de l'audace, il a cherché dans son œuvre l'équilibre et la sécurité ; il a sacrifié à l'ampleur la plupart des gentillesses qui font les réputations; il a consacré au travail le temps dévolu par tant d'autres aux relations qui imposent un artiste. Il s'est volontairement constitué prisonnier de son œuvre et de ses théories, mais il n'a jamais été prisonnier de quelque parti pris. Il n'a jamais transigé. Il a préféré l'isolement, s'y résignant, mais ne s'y complaisant pas.

Aujourd'hui qu'il est mort, avant que l'âge l'ait haussé à la place qui lui est due, un peu d'amertume nous vient forcément à la pensée qu'une aussi belle vie, qu'un aussi fier exemple pourraient attendre encore cette gloire, dont il souriait d'un air si bon, mais qu'il aimait comme ont su l'aimer quelques hommes de son âge.

Après les excentricités ou les délasssements qui ont suivi la guerre, il est probable que nous irons à nouveau vers de spacieuses constructions. Au désenchantement qui suit les révoltes vaines, un espoir-à-naître, immanquablement, va succéder. Ces signes avant-coureurs de la transition, plusieurs les ont déjà perçus. Les poètes ont besoin d'hypothèses, et d'y croire. Le mythe, c'est de l'espoir pour philosophes. Que surgissent les révélateurs et ce peut être pour Ghil la plus éclatante revanche : René Ghil sera jugé sur la noblesse de son œuvre, sur la valeur de ses synthèses et de ses anticipations, sur l'universa-

lité de ses dons. Il serait trop aisé de condamner à l'abandon une gloire aussi pure en la disant inaccessible. Ghil aura infailliblement ses exégètes.

Sans doute, bien des lettrés et tout le grand public lui demeureront-ils toujours rétifs. Mais le poète n'ambitionna jamais autant de menue gloire..

§

Mme Louise Faure-Favier publie dans **Les Marges** (15 novembre) des souvenirs bien douloureux sur « la fin d'Hugues Rebell » — une fin « dans une misère qui, de dorée, devint noire ».

Pauvre Rebell ! « Monseigneur », disions-nous, tant il avait l'air d'un évêque, même quand il avait laissé sa robe violette de prélat pour ses corrects vêtements de ville. Et voici un souvenir de Mme Louise Faure-Favier, bien joliment écrit :

Un matin, J. Ernest-Charles m'annonça :

— Hugues Rebell a été expulsé de son appartement. Il habite maintenant rue des Francs-Bourgeois, chez une personne mystérieuse qui lui accorde une hospitalité sommaire et dont il cache soigneusement le nom. J'ai obtenu très difficilement son adresse. Sa maladie s'est aggravée. Il n'en a plus que pour peu de temps. Et il continue à ne pas vouloir avouer sa misère. Quelle fin lamentable ! Allez le voir, bien qu'il ne voie personne. Portez-lui cette petite somme. Tâchez d'être reçue. Ce ne sera peut-être pas facile. Enfin, débrouillez-vous.

Je n'eus pas à me débrouiller. Ce fut encore lui qui vint m'ouvrir et avec sa même soutane d'évêque, mais sans la chemise à jabot. Il n'y avait rien sous la soutane, qu'un pauvre corps ravagé, délabré, osseux, le corps étique d'un Christ en croix. Car, ce corps, je l'ai vu, la soutane étant amplement déboutonnée.

Et il n'y avait rien, non plus, dans l'antichambre absolument vide de meubles. Rien dans la salle où il me fit entrer. Rien que des livres. Que de livres ! Toute sa bibliothèque était là. Mais elle était à même le parquet, entassée pêle-mêle par les déménageurs.

Il me dit mélancoliquement :

— La bibliothèque d'un écrivain est considérée par la loi comme un instrument de travail, telle la pelle pour le terrassier, la truelle pour le maçon... Vous allez voir que les livres servent à tout, même à s'asseoir. J'ai appris à faire des sièges avec des livres. Pour vous, je vais édifier un siège féminin au moyen d'ouvrages de dames... Voyez je mets à la base Mme de Lafayette, Mme de Sévigné, George Sand et Mme de Staël : ce sera un meuble solide. Et maintenant voici des romans

de Gyp. Beaucoup de talent, beaucoup d'esprit ! Des contes de Jeanne Marny : exquise sensibilité. Deux livres de Rachilde. Rachilde, c'est le diable. Vous n'avez pas peur du diable ? Il est divertissant et l'essentiel est de se divertir. Les anges : les poétesses vont entourer le diable. Que de poétesses ! Votre tabouret est achevé. Il a du style ! Etes-vous bien, madame ?

— Très bien. Mais vous, vous n'allez pas rester debout ?

— Ma banquette est là dans l'embrasure de la fenêtre. Elle fut vite construite, grâce aux historiens qui sont toujours épais. Je m'assieds sur Frédéric Masson... et je contemple ma chère bibliothèque, tel Marius, pleurant sur les ruines de Carthage !

A la faveur de son attendrissement que l'ironie ne parvenait pas à cacher, je lui fis accepter, non seulement le secours que je lui apportais, mais encore une invitation à dîner chez moi. Ce ne fut pas aussi malaisé qu'on pourrait le supposer. J'insistai à peine, promettant que la réunion serait simple, toute intime, trois ou quatre amis seulement...

— Soit ! Ainsi je reverrai des gens de lettres ! Ce sera mon dernier dîner. Il me plaît qu'il ait lieu chez vous.

Nous en fixâmes la date au surlendemain.

— Ne tardez pas, en effet, ajouta-t-il, avec un sourire poignant. Il pourrait vous manquer un convive !

Ce soir-là, Rebell, arrivé à neuf heures pour dîner, n'osait pas entrer. La maîtresse de maison finit par le convaincre pourtant de s'asseoir à table. Il était en frac, le visage blême, émacié.

Il ne mangeait pas. Il ne buvait même pas de lait qu'on lui avait servi. A peine avala-t-il quelques gouttes de champagne. Elles suffirent à lui donner un regain d'énergie. Il s'épanouissait. Sa bouche perdait sa crispation de moribond.

Au salon, où il prit, avec nous, le café et les liqueurs, il avait presque l'air d'un homme normal. Très calme, le regard apaisé, il discutait de philosophie. A un moment, il se leva pour allumer une cigarette. Myriam Harry admirait son élégance.

— Un homme maigre porte toujours bien l'habit, me confia-t-elle, et celui-ci est un squelette.

A minuit, quand il s'inclina vers moi pour le départ, il me remercia avec une grâce charmante.

— Je vous dois ma dernière joie, me dit-il.

Il avait des yeux d'enfant de chœur.

. . . .

Quinze jours après, il était mort.



Europe (15 novembre) contient des Poèmes bien remarquables de M. Lucien Jacques, l'un surtout : « Les mots », mais qu'il nous faudrait ici transcrire *in extenso* ; car un fragment donnerait une idée infidèle de cette pièce qui est sans doute la préface d'un recueil, morceau de tout premier ordre assurément et l'œuvre d'un poète humain et intelligible. Ce début de « Le pèlerin sur la route » renseignera justement, pensons nous, sur le talent de M. Lucien Jacques :

Ses larmes de soldat, personne ne les vit.
Souvent le mot, voulu gouailleur,
masquait sa révolte et sa peine.
Il sifflotait, le cœur roidi d'horreur
et, les yeux secs, se penchait
sur d'incroyables agonies.
Il n'est pas beau qu'un homme pleure.

Mais dans la détente des nuits,
mais dans l'ombre chaude et profonde
de l'étable et du fenil,
récapitulant tout
ou sans penser à rien
les sources refoulées si longtemps
ont jailli.

Il pleura comme un enfant,
il pleura comme un niais.
Quand redoublaient vos ronflements,
camarades perdus en des sommeils épais,
il sanglota, les dents sur sa capote,
éperdument.



M. Henri Dutheil donne au **Verbe** (octobre novembre) une chronique bien intéressante sous ce titre : « La Vasque, jeune revue. Petite contribution à l'histoire des milieux littéraires de l'avant guerre ». Parlant de Jean-L. Reutlinger et de Marcel Brunnarius, tous deux tués à la guerre, M. Henri Dutheil écrit :

En 1912, les deux jeunes gens se retrouvaient à Paris et s'étant séparés de *Comme il vous plaira*, ils jetaient ensemble les fondations d'une « chapelle », de style extrêmement moderne et de liturgie composite.

L'esprit *Nouvelle Revue Française* y soufflait avant la lettre. On y mettait sur le même rang, c'est-à-dire au pinacle, une belle performance athlétique et la dernière composition musicale de Debussy. On y cherchait un compromis entre des Esseintes et Georges Carpentier, Petite Secousse et Jacque Dalcroze. On y célébrait les cultes conjugués de Jules Laforgue, de Mallarmé, d'André Gide et de nos plus récents champions de course à pied et de saut en hauteur ; on y découvrait — mais oui ! déjà ! — M. Jean Giraudoux qui venait de publier l'*Ecole des Indifférents*. On y était précieux avec raffinement, sportif avec passion, cosmopolite avec ivresse, et surtout snob, snob en tout, snob par-dessus tout. Nous préludions à tout ce qui triomphe aujourd'hui. Henry de Montherlant, cette révélation de 1920, était déjà contenu tout entier — en puissance — dans plusieurs d'entre nous et notamment dans Reutlinger : que l'on se reporte aux *Ecrits* de ce dernier, recueillis et publiés par Francis de Miomandre, et l'on saluera en lui le précurseur incontestable de toute cette « jeune école » qui mène actuellement de front les lettres, les sports et les voyages à l'étranger.

Cela est d'une rigoureuse exactitude, comme aussi ce portrait de Jean-L. Reutlinger :

Reutlinger, l'âme du cénacle, l'esthète-athlète, subtil comme Verlaine et musclé comme Willie Lewis, le doux colosse blond non dénué d'ironie. Il venait d'être accueilli au *Mercure de France*, avec un article prophétique sur le renouvellement de la langue et du style en fonction des progrès du sport, sur l'importance de la culture physique au point de vue des lettres et des arts de demain... Et cet honneur pour un écrivain de vingt ans : écrire dans le *Mercure !* — nous paraissait tout naturel. En même temps il entrait à la *Phalange*. Double et légitime consécration de son talent si personnel...

Reutlinger, cher compagnon ! N'est-ce pas pour des amitiés semblables à la nôtre que Flaubert s'écriait, dans son admirable préface aux œuvres de Louis Bouilhet : « Allez côte à côte dans les bois en déclamant des vers, mêlant votre âme à la sève des arbres et à l'éternité des chefs-d'œuvre... — Usez votre jeunesse aux bras de la Muse. Son amour console et les remplace ».

Amour de la Muse, oui. Mais amour du sport aussi, de tous les sports par orgueil viril, par culte des beaux corps agiles, entraînés ; amour du camping, du vent dans les cheveux, du bain dans les torrents, de l'odeur des algues, du bruit de la mer.

Je me souviens des concerts de la Schola Cantorum, où nous nous rendions ensemble, et à l'issue desquels, accouché par la musique des secrets de son être intime, il me définissait son attitude, m'expliquait ses contradictions, me confiait ses ambitions et ses rêves...

De tout cela, que reste-t-il ? Un peu de cendre, au fond d'une tombe inconnue.

Mémento. — *Les feuilles libres* (octobre-novembre) publient 7 dessins de Giovanni Batista Braccelli (1584-1609 ?) qui pourrait bien être un dessinateur d'aujourd'hui ; un fragment de Marcel Proust ; une fort émouvante chronique de M. André Salmon sur Raymond Radiguet ; et des poèmes bizarres de M. Roger Vitrac : « La barrière en feu ».

L'Opinion (7 novembre) contient un article de M. Jacques Boulenger sur : « La poésie pure ».

Le Correspondant (10 novembre) : un nouveau chapitre des très vivants mémoires de M. Maurice Talmeyr qui, cette fois, met en scène (et comment !) Emile de Girardin et sa vieille amie Esther Guimont, dite : le Lion.

L'Europe Nouvelle (14 novembre) : « Le bilan du fascisme ». — « Les inédits d'A. France », par M. A. Thibaudet.

La Revue Universelle (15 novembre) : suite de « Notre cher Péguy » par MM. J. et J. Tharaud — « Jean Racine politique : Bajazet », par M. Lucien Dubech.

La Revue de France (15 novembre): « Amour », de Mme de Noailles, où l'on peut lire une belle « méditation sur la mort ». — « La fin de la comtesse du Barry » racontée avec un grand relief par M. Paul Reboux.

Les Lettres (novembre) : « Le fondement du droit », par M. Louis Le Fur. — « Dédicaces », poèmes de M. Fagus. — « La vie littéraire et le mouvement des idées », interminable fatras dialogué entre « Lui » et « Moi », par M. René Johannet qui s'en prend à une foule de gens et même à Stéphane Mallarmé.

La Revue hebdomadaire (14 novembre) : la suite du « Liszt », de M. Guy de Pourtalès. — « Le comte Henri de Saint-Simon », par M. Jean Balde.

Revue des Deux Mondes (14 novembre) : « Le Pont Neuf », par M. Henri Lavedan. — « A la manière de Surcouf », un nouvel et poignant récit de la guerre maritime de 1914-1918, par M. Paul Chack. — La suite des mémoires du duc de Broglie. — « Les académies de province au travail », par M. C. M. Savarit.

La Grande Revue (octobre) : suite de l'enquête de M. Gonzague Truc sur « la condition et les aspirations des jeunes filles d'aujourd'hui ». — « Pour l'anniversaire d'Anatole France », par M. Claude Aveline. — « De Rodin à Bourdelle », par M. F. Romanel.

La Muse Française (10 novembre): Pour l'automne encore », poème de M. Louis Pize. — Des « Ballades », de M. Ch.-Th. Féret. — La chronique brillante de M. Tristan Derème.

La Nouvelle Revue (15 novembre) ; « Vers une internationale agrai-

re », par M. Victor Boret, ancien ministre. — « Charler Garnier, écrivain », par M. Laurent Daillet. — « Un théâtre français aux Etats-Unis : La « gaîté française de San-Francisco », par M. A. Ferrier.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le Salon des Ecrivains (*Comœdia*, 3 novembre). — La mode des cheveux courts... et du sein nu (*La Chronique médicale*, 1er décembre).

On vient de grouper en un salon les peintures et les dessins des écrivains contemporains. C'est une manifestation assez curieuse du bovarysme ou du « violon d'Ingres » des littérateurs. Pourtant, il est tout à fait normal que les écrivains qui sont des visuels soient de bons dessinateurs, et quelques poètes comme Max Jacob et Jean Cocteau (pour ne parler que des contemporains) pourraient s'exprimer indifféremment par la plume ou par le crayon.

A propos de ce *Salon des Ecrivains*, M. André Warnod, qui en fut l'organisateur, écrit dans **Comœdia** :

Depuis 1911, depuis la dernière exposition de *Poil et Plume*, présidée par de Feure, on n'avait pas réuni les œuvres peintes et dessinées par les écrivains ; cependant, parmi les nouvelles illustrations de notre littérature, nombreux sont ceux qui manient avec agrément le crayon et le pinceau. C'est ce qui nous a poussé à organiser le Salon des Ecrivains ; nous avons été puissamment aidé dans cette tâche par Edouard Deverin, qui est, peut-on dire, un spécialiste. Voilà déjà plusieurs années qu'il se passionne pour cette question, nous avons signalé maintes fois les études qu'il fit paraître dans des revues, dans *Les Marges* en particulier, sur les dessins des grands écrivains. Il a écrit là-dessus un livre qui a connu, comme il arrive d'ordinaire aux ouvrages de ce genre, des vicissitudes de toutes sortes ; mais enfin nous espérons qu'il verra bientôt le jour. Illustré comme il doit l'être, il constituera un document très précieux.

Nous nous refusons à ne voir dans les peintures et les dessins d'écrivains que des travaux d'amateurs. Quelque imparfaits au point de vue technique qu'ils soient, ils n'en restent pas moins marqués de la personnalité de l'écrivain. Toute règle a ses exceptions, mais il n'est pas tout à fait paradoxal d'établir un synchronisme entre l'œuvre écrite et le dessin d'un homme dont le métier est cependant d'écrire. Le plus bel exemple est donné par Victor Hugo. On sent bien que le même homme a lavé ses puissantes sépias pleines du mouvement de la mer ou de vieux burgs tragiques et composé *La Légende des Siècles* ; de

même les croquis de Verlaine animés d'une nonchalante fantaisie sont griffonnés de la même plume que celle qui écrivait *Les Fêtes galantes*. Et ce synchronisme pourrait être observé encore, mais non plus comme un témoignage d'admiration, dans la peinture d'écrivains qui seraient bien embarrassés, n'en ayant guère, d'affirmer leur personnalité d'une façon ou d'une autre.

La peinture ne fut pas toujours pour les écrivains réunis dans ce salon qu'un aimable passe-temps; plus d'un fut peintre avant d'être poète. Théophile Gautier a raconté ses débuts dans ses *Carnets d'un jeune rapin*, et parmi nos contemporains, Henri Béraud et Pierre Mac Orlan ont vécu pendant un temps des fruits de leurs pinceaux. Quant à Roland Dorgelès, c'est à l'Ecole des Arts décoratifs que nous l'avons connu; cela, il est vrai, ne date pas d'hier. D'autres avaient de quoi faire de beaux artistes.

Victor Hugo aurait pu dire, en faisant un vers médiocre : « J'aurais été peintre si je n'étais poète. » Et le comte de Montesquiou a peint, aussi bien qu'il les a chantés, les hortensias bleus.

Jules de Goncourt se passionnait pour l'aquarelle et la gravure et y réussissait fort bien. Quant à Max Jacob, on se demandera plus tard s'il faut le classer parmi les peintres ou les poètes, tant il y a de jolies qualités dans ses gouaches.

La peinture de Mme Lucie Delarue-Mardrus est vigoureuse et sensible, elle respire la vie et la liberté. Paul Reboux a rapporté de son voyage à Haïti les portraits de hauts dignitaires de là-bas. Voici le *Bibliothécaire*, voici le *Général*, rigolard sous son képi chamarré. Henri Béraud a brossé largement les ciels de l'île de Ré; Roland Dorgelès s'est appliqué à faire surgir sur un ciel noir une grande croix. André Ibels est un excellent paysagiste, comme aussi Cantinelli et notre Armory. Le talent d'aquarelliste de Roger Allard est une révélation. Galtier-Boissière peignit la *Bonne vie* avant de l'écrire, Cazals a tracé de Verlaine un portrait définitif, et que de profondeur dans le Jean de Tinan, d'Henry Bataille! Peintres: Dekobra, Guillot de Saix, Edmond Haraucourt, Camille Mauclair, Pascal Forthuny, Paul Sentenac, F. Paillot, Zamacoïs, Joseph Quesnel... Si Gaston de Pawlowski se contente de tracer son portrait d'une grosse plume, Jean Cocteau est un dessinateur prodigieux.

Une manifestation de cette sorte n'aurait pu être faite sans le concours de collectionneurs qui ont bien voulu se séparer des pièces auxquelles ils étaient les plus attachés ; nous savons la part qui leur revient dans la réussite de ce salon. M. Louis Barthou nous a confié une copie de Vélasquez par Mérimée qui est très belle et c'est à M. Edouard Champion qu'appartiennent les deux autres gouaches de Mérimée, comme aussi le fameux manuscrit d'*Ouvert la nuit*, que

Paul Morand a illustré de grands dessins, et celui des *Petits airs*, orné par Carco de son portrait, et encore le *Palestrina* de Baudelaire, et cette réunion d'aquarelles et de dessins si singuliers de Verlaine ; à lui aussi la femme nue tracée d'une plume soigneuse par Anatole France. Jean de Gourmont a bien voulu exposer des bois de Remy de Gourmont.

Claude Roger-Marx a sorti pour nous de ses cartons deux belles aquarelles de Jules de Goncourt, et Charles Malexis a décroché du mur de son salon une petite gouache de Mac Orlan qui est une merveille. Georges Aubry, qui a réuni d'admirables dessins de Victor Hugo, nous a confié l'*Organisation militaire* que le poète a dédiée à Paul de Saint-Victor et c'est chez les petits-enfants de Théophile Gautier que nous avons trouvé de quoi prouver que le poète d'*Emaux et Camées* était un beau peintre. Le portrait du Carlotta Grisi vient de chez M. Théo Bergerat, celui de la sœur du poète de chez M. Devriès. Les peintures et les aquarelles d'Emile Bergerat ont la même source. C'est ainsi, grâce à taut de bones volontés, qu'on a pu ouvrir cette année le salon des Ecrivains.

Si bien que la plupart des écrivains pourraient illustrer eux-même leurs œuvres littéraires. Quel jeune éditeur entreprendra cette nouvelle collection où je vois les noms de Mac Orlan, Carco, Dorgelès, Cocteau, Max Jacob, etc. Mais ce qui serait encore plus curieux, ce serait de publier l'œuvre littéraire de certains peintres (qui écrivent fort bien) illustrée par des poètes. Et si ce sont des vers, on les fera mettre en musique par quelque sculpteur de talent. Car la sculpture est une musique, et.... tous les arts se rejoignent et se confondent.

§

Dans la **Chronique médicale**, le Dr Marcel Baudoin se demande à quand remonte la mode des cheveux courts pour les femmes ?

Au moins à l'époque gauloise. En effet, à cette époque, au moins dans certaines contrées, en particulier en Lorraine, la déesse principale qui, à Metz, s'appelait Rosmerta, qui était jeune et était représentée le sein nu, avait les *cheveux coupés ras sur la nuque*...

Maurice Barrès le note dans la *Colline inspirée*, pour la statue de Sion, station cultuelle *préhistorique*, bien connue d'ailleurs, — et antérieure aux Gaulois, puisqu'on y trouve des *sabots d'équidés*, gravés sur le rocher, symbole de la *Grande Ourse Jument*, la divinité du cuivre.

D'autre part, on peut s'en assurer en parcourant le Musée de Metz, où il existe un nombre aussi considérable de représentations et de statuettes de Rosmerta, ainsi qu'à Nancy (n° 222).

Nihil novi sub sole, dès qu'il s'agit de *mode*, qui n'est qu'une religion païenne, greffée sur le catholicisme actuel.

A quand la mode du sein nu ?

R. DE BURY.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Le projet de transfert du Musée de la Marine. — L'Exposition Charles Garnier au Musée des Arts décoratifs et l'exposition des « Arts au théâtre » à la galerie Charpentier. — Mémento bibliographique.

La question, posée depuis longtemps, du transfert du **Musée de la Marine** est sur le point de recevoir enfin une solution : le départ du Louvre de ces collections, qui n'y avaient que faire quoiqu'elles y fussent installées depuis leur fondation en 1827 (1), vient d'être décidé et ne tardera pas, souhaitons-le, à être un fait accompli. Ce sera tout bénéfice pour le département des peintures, qui pourrait utiliser les salles devenues vacantes pour installer à la suite de la collection Thomy-Thiéry les autres tableaux français du XIXe siècle disséminés çà et là dans le musée (telle la collection Chauchard) ou qui viendront du Musée du Luxembourg et nous offrir ainsi (les grandes toiles de la salle des Etats mises à part) le tableau d'ensemble, souhaité depuis si longtemps, de notre école de peinture depuis l'époque romantique jusqu'à nos jours. Mais où ira le Musée de la Marine ? Plusieurs ports de France — Marseille, Toulon, Brest, Le Havre, Dunkerque — se le disputent déjà, chacun d'eux basant ses prétentions sur des arguments excellents,... si excellents qu'il semble difficile d'opter pour l'un plutôt que pour l'autre. Mais pourquoi ne pas, conformément au vœu que le Conseil municipal, sur la proposition de deux de ses membres, MM. Delavenne et Florent-Matter, vient d'émettre et qu'a suivi un vœu semblable de l'Académie de Marine, ne pas laisser tout simplement ce musée à Paris ? Sa place, nous l'avons déjà dit ici, est toute marquée aux Invalides, en pendant logique du Musée de l'Armée de terre. Il

(1) Sur l'histoire de la fondation et du développement du Musée de la Marine, lire le travail, d'une documentation très complète, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de juillet-septembre et octobre-décembre 1919 par le conservateur actuel, M. Jean Destrem.

semble que bien des salles actuellement occupées par des modèles d'armes de toute espèce, intéressantes seulement pour les militaires, et qui seraient mieux à leur place dans un arsenal, pourraient, si on le voulait bien, être débarrassées de ces collections techniques et hospitaliser le Musée de la Marine. Nous souhaitons vivement que ce parti prévale ; c'est certainement le plus logique.

§

Le cinquantenaire de l'inauguration de l'Opéra de Charles Garnier, célébré il y a quelques semaines, a donné l'idée à la direction du **Musée des Arts décoratifs** de le commémorer de son côté, en même temps que le centième anniversaire de la naissance de l'artiste, par une exposition consacrée à son œuvre (1). Des dessins, des aquarelles, des peintures, des plans et des maquettes permettent de suivre le grand architecte tout le long de sa carrière, depuis son prix de Rome jusqu'à sa mort en 1898 : plans et relevés du temple d'Egine, notations peintes et carnets de croquis rapportés de voyages en tous pays, enfin ses œuvres elles-mêmes, révélatrices d'un génie si personnel et d'une imagination si ingénieuse et si brillante : Observatoire de Nice, salle de concerts de Monte-Carlo, Cercle de la Librairie à Paris, villa Charles Garnier à Bordighera, et, les dominant toutes, son œuvre maîtresse : l'Opéra de Paris, qui, malgré les critiques qu'on en a pu faire — et aurang desquelles nous ne mettrons pas pour notre compte ce luxe, jusqu'alors inouï, de matériaux et de décor, cette rutilance d'or, de marbres précieux, de mosaïques, de peintures, si bien à sa place dans un temple de l'art et du plaisir — n'en est pas moins une création hors de pair, de la plus belle harmonie et de la plus parfaite logique, accusant par ses lignes extérieures, comme doit le faire tout édifice, sa destination particulière, et restera le monument-type de cette époque fastueuse. Quantité de plans, de coupes, de maquettes, de dessins nous font assister par le menu à l'élaboration de cette gigantesque et féerique construction, en même temps que d'autres esquisses ou maquettes nous montrent l'œuvre des décorateurs appelés à collaborer avec Charles Garnier à ce magnifique ensemble : Paul Baudry, auteur des peintures du foyer, Lenepveu, à qui l'on doit

(1) Inaugurée le 23 novembre, elle restera ouverte jusqu'à fin décembre.

le plafond de la salle de spectacle, Pils, Boulanger, Carpeaux, Falguière, Gumery, Aimé Millet (auteur de l'*Apollon* qui surmonte l'édifice), etc. La médaille commémorative de l'inauguration du monument, des souvenirs de toute espèce, complètent cette histoire, et des portraits de Charles Garnier par divers artistes à différents âges — parmi lesquels le célèbre buste de Carpeaux — achèvent, avec des autographes et des lettres, d'évoquer cette figure d'artiste si originale et si vivante.

En même temps que cette instructive exposition, une autre, plus étendue et plus mondaine, consacrée aux arts du théâtre, et inaugurée le même jour, groupe à la **galerie Jean Charpentier** (1), des œuvres de toute espèce : peintures et sculptures, gravures documentaires, portraits et souvenirs d'acteurs ou d'actrices, costumes, maquettes de décors, etc. — prêtés par le Louvre, le Musée des Arts décoratifs, le Musée de l'Opéra, la Comédie-Française, Carnavalet, Sevres, les Gobelins et de généreux collectionneurs — évoquant l'histoire des « arts au théâtre » du XVIe siècle à nos jours et faisant voisiner avec les Coypel, les Gillot et les Fragonard les estampes japonaises, avec les gravures qui retracent les féeriques mises en scène de *l'Isle enchantée* dans les jardins du Grand Roi, les décors des ballets russes. La place nous manque pour parler en détail des quatre cents œuvres mises sous nos yeux et parmi lesquelles nous avons noté, outre celles dont nous venons de parler, une vigoureuse peinture de Daumier, *Le Mélodrame*; un portrait à l'aquarelle du danseur Simon par Delacroix, un Manet et des Constantin Guys, un remarquable ensemble de peintures, dessins, décors, etc., sur le théâtre anglais (2). Qu'il nous suffise de recommander — d'autant plus que les recettes sont destinées à des œuvres charitables — la visite de cette exposition extrêmement brillante et captivante.

MÉMENTO. — Nous sommes heureux d'annoncer l'apparition, dans la série des albums consacrés à *La Peinture au Musée du Louvre*, publiés par l'*Illustration* sous la direction de M. Jean Guiffrey, conservateur du département des peintures, de deux nouveaux volumes : l'un consacré à l'*Ecole française* (*XIVe, XVe et XVIe siècles*), qui vient

(1) Du 23 novembre au 24 décembre.

(2) Il est très regrettable qu'aucune méthode n'ait présidé à la rédaction du catalogue, où les œuvres se trouvent inscrites pêle-mêle, comme au hasard, sans ordre d'aucune sorte ; il devient, de ce fait, presque inutilisable pour les travailleurs, alors qu'il eût pu être un excellent ouvrage documentaire.

ainsi compléter (les œuvres des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles ayant été étudiées précédemment) le catalogue des peintures de notre école, et l'*Ecole anglaise*. Le premier (67 p. avec 74 fig. et 1 planche en couleurs ; 12 fr.) est dû à M. P.-A. Lemoisne, conservateur du Cabinet des estampes, qui a fait précéder d'une introduction très instructive, résumant l'évolution de notre école au cours des trois siècles étudiés, le catalogue descriptif et critique des œuvres (qui parfois rectifie ou précise certaines attributions, par exemple pour l'*Invention de la Sainte Croix*, donnée simplement à l'« École française » et où M. Lemoisne voit une œuvre de Simon Marmion), catalogue accompagné, comme dans les volumes précédents, de la reproduction en belles et grandes photogravures d'ensemble ou de détail de la plupart des tableaux commentés. On regrette seulement de n'y pas trouver le *Portrait du roi Jean le Bon*, entré récemment au Louvre, sans doute alors que ce catalogue était déjà sous presse. Ce sera une lacune à compléter dans une édition postérieure. — Le fascicule consacré à l'école anglaise (43 p. av. 41 fig. et 1 planche en couleurs, 8 fr.) est dû à M. Marcel Nicolle, dont nous avons, à propos du catalogue de l'école espagnole, dit la compétence. Lui aussi a fait précéder d'une notice historique et d'une étude d'ensemble sur la collection des tableaux anglais du Louvre les notices qu'il leur consacre ensuite et qui, marquées, comme on pouvait s'y attendre, au coin de la plus sûre érudition, donnent sur chaque œuvre l'examen critique le plus serré, aboutissant parfois, ici encore, à d'intéressantes rectifications : c'est ainsi que le diptyque du XIVe siècle représentant *Saint Paul et saint Pierre* et la *Flagellation du Christ*, catalogué jusqu'ici comme œuvre de l'école française, est regardé par M. Nicolle comme une production d'un atelier franco-anglais.

AUGUSTE MARGUILLIER.

LETTRES ANTIQUES

Georges Mathieu : *Les idées politiques d'Isocrate*. — Isocrate : *Philippe et Lettres à Philippe, à Alexandre et à Antipatros*, texte et traduction avec une introduction et des notes par Georges Mathieu, Les Belles-Lettres. — Mémento.

Isocrate naquit en l'an 436 de notre ère. Fils d'un riche fabricant d'instruments de musique, il reçut une brillante et savante éducation. Ses premiers maîtres furent Tisias et Prodicos. Non content des célèbres leçons de ces sophistes fameux, il se rendit, dit-on, en Thessalie pour entendre Gorgias. Il fréquenta aussi Socrate. S'il profita peu de son enseignement, il resta du moins fidèle à sa mémoire et s'exposa aux ressentiments populaires en portant publiquement le deuil de la mort de ce sage. Après

avoir exercé quelque temps la profession de logographe, il y renonça pour ouvrir une école d'éloquence, d'abord à Chios, puis à Athènes. Le succès fut très grand, et il eut de très nombreux disciples. Cicéron, qui appelle Isocrate le père de l'éloquence, nous dit de son école qu'elle fut le cheval de Troie d'où sortirent tous les héros de la tribune. L'influence qu'elle eut fut en effet si puissante qu'à deux siècles et demi de distance, elle se faisait sentir encore sur l'éloquence romaine, et inspirait à Cicéron le goût des nobles sentences, des belles périodes, des tours ingénieux, de la cadence et du nombre. Ne possédant ni l'assurance morale, ni les moyens physiques nécessaires pour parler en public, la faiblesse de sa voix et la timidité insurmontable de son caractère lui interdisant l'accès de la tribune, Isocrate se contentait de lire, souvent même de publier tout simplement ses ouvrages, qui circulaient alors en Grèce comme chez nous circule une brochure politique. Publiciste autant que rhéteur, ce merveilleux styliste, au lieu de se renfermer dans son école, suivait d'un œil attentif la politique d'Athènes et de la Grèce, et donnait, en une langue impeccable, et sous forme de harangues fictives, de lettres et de plaidoyers imaginaires, son opinion sur l'une et sur l'autre. Toutefois, si le style, d'une élégance achevée, de cet écrivain oratoire a recueilli à peu près tous les suffrages des Anciens et s'il continue à séduire les modernes par le soin qu'il apporte à la composition, par l'équilibre harmonieux des phrases, l'accent musical des amples périodes, l'exactitude et la variété des rythmes, le choix et l'invention des mots, les directives et les idées de ce fameux rhéteur ont été différemment jugées. Les critiques de la période gréco-romaine considéraient les discours d'Isocrate comme des œuvres d'une portée politique considérable et toujours actuelle. Les sophistes du IIe siècle après J.-C. les prirent comme modèles. La Renaissance ne sépara pas, en étudiant Isocrate, le maître de rhétorique du professeur de morale. Quant aux modernes, c'est surtout en historiens qu'ils ont jugé la politique d'Isocrate, et leurs jugements s'opposent nettement aux opinions des Anciens. Pour les uns, Isocrate n'est qu'un rêveur, un naïf, un candide qui n'eut aucun sens des réalités politiques ni aucune action sur l'histoire de son temps. Les autres vont plus loin ; ils ne voient en lui qu'un pauvre esprit d'une réelle nullité, qu'un penseur superficiel et creux, un poli-

tique sans principes, pour ne pas dire vil et mercenaire, dont toute l'habileté consista dans le savant arrangement de ses périodes. Les Allemands, par contre, sont d'un tout autre avis. Certaines idées d'Isocrate, en effet, ne sont pas sans présenter quelque analogie avec celles de divers théoriciens de l'unité allemande et du pangermanisme. Faisant état de ces ressemblances et les exagérant outre mesure, bon nombre d'érudits d'outre-Rhin ont voulu trouver dans le panhellénisme du IVe siècle, la première image du pangermanisme, et c'est avec des vues politiques d'application immédiate, écrit M. Georges Mathieu dans son exposé des **Idées politiques d'Isocrate**, qu'ils ont célébré ce rhéteur, partisan, selon eux, de la « Prusse des Balkans ». De la même façon qu'Isocrate recommandait l'union de tous les Grecs contre les Barbares, les engageait à faire trêve à leurs dissensions intestines pour déclarer la guerre aux Perses et établir leur unité nationale en la forgeant sur la fraternité qu'impose, sur les champs de bataille, la volonté de la victoire, E. Geibel s'écriait en 1848 : « Guerre, guerre ! Donnez-nous la guerre pour remplacer les querelles qui nous dessèchent la moelle dans les os. » Mais l'expression la plus nette de cette méthode, qui juge les auteurs anciens en fonction des problèmes de politique contemporaine, se trouve dans Drerup. Embrigadant Isocrate, en 1916, au service de l'état-major allemand, ce fougueux écrivain, après nous avoir dit que la profondeur du coup d'œil politique d'Isocrate devina qu'il existe un ennemi national, un ennemi héréditaire avec lequel on devra tôt ou tard en venir à un combat de vie ou de mort, s'écrie :

L'idée de nationalité apparaît ici pour la première fois en pleine force dans l'histoire du monde, unie à la pensée irréfutable que l'unité d'une nation ne peut être réalisée que par le fer et par le sang, dans de durs combats contre l'ennemi de la patrie commune !

Un rapide exposé des idées d'Isocrate nous fera comprendre combien s'opposent, dans leurs moyens comme dans leurs fins, ces deux conceptions politiques. Partisan convaincu de la supériorité intellectuelle et morale de l'Hellène, Isocrate fut avant tout un ardent défenseur de la culture grecque. Il sut se rendre compte que les interminables et continuelles dissensions entre sujets grecs portaient le plus grand préjudice au maintien de cette culture, entravait son développement et mettait la Grèce à la merci d'un empire ou d'un état plus puissamment organisé. C'é-

tait parce que les Grecs, issus d'une race commune, possédaient, en plus, bien qu'à des degrés différents, la même culture, qu'Isocrate condamnait, comme des luttes fratricides, les guerres qui les divisaient. Pour lui, en effet, l'unité de civilisation était chose plus importante que l'unité de race. Mais cette civilisation qu'il exaltait, pouvait-elle survivre et se développer, au milieu des guerres qui mettaient aux prises même les Grecs entre eux? Ce fut donc pour les unir, pour canaliser toutes leurs énergies combattives, leur donner un grand but et les grouper au profit d'une plus rayonnante pensée, qu'Isocrate prôna la guerre contre les Perses. Cette lutte, croyait-il, était d'autant plus nécessaire qu'elle servirait la Grèce non seulement au point de vue de la politique extérieure, mais aussi et surtout en ce qui concerne son organisation intérieure. Comme les guerres médiques, cette nouvelle lutte nationale devait servir à lui donner une conscience plus nette de son unité, et faire disparaître les froissements des intérêts particuliers dans un grand élan panhellénique. Ainsi donc, tout en ramassant, dans une aspiration unanime d'où devait sortir l'affirmation de sa victorieuse unité, toutes les vertus éparses de la Grèce, cette guerre aux Barbares aurait aussi pour résultat, moins d'étendre extérieurement la puissance de l'hellénisme que de lui donner, dans ses limites propres, les moyens pratiques de s'amplifier, de s'accroître et de se continuer dans une aisance propice et dans l'atmosphère d'une riche prospérité. Toutefois, si l'unité grecque ne pouvait être consolidée que par une lutte en commun contre les Barbares menaçants, la formation de cette unité était le prélude indispensable de cette lutte offensive. Or, comme cette expédition ne pouvait avoir lieu avec succès que si les Grecs se groupaient sous une direction unique, Isocrate entreprit une propagande en faveur de l'hégémonie athénienne, et s'appliqua à montrer que, parmi les Etats grecs, Athènes était le seul désigné par ses titres de noblesse et de culture pour diriger la lutte contre les Barbares d'Asie. Mais la concorde qu'il prêchait ne vint pas. Les républiques grecques continuaient à s'user dans des conflits incessants. Aussi, renonçant, pour un temps à toute action contre la Perse, Isocrate essaya de trouver et de convertir à sa cause un homme dont l'influence personnelle fût suffisante pour imposer la paix à la Grèce et la conduire peut-être contre les Barbares. Cette recherche d'un chef était motivée par l'admira-

tion qu'Isocrate portait aux hommes supérieurs. La divinité, pensait-il, n'agit pas personnellement sur la destinée humaine, mais elle inspire certains hommes qui, soit par la parole, soit par l'action, doivent entraîner les autres. Ne se sentant pas appelé à conduire les hommes par l'action, Isocrate prétendait les guider par l'idée. Pour lui, en effet, l'idée était aussi importante que l'action; en imposant un idéal à un peuple, elle devenait par elle-même une action suffisante, et, dès qu'elle avait été exprimée d'une façon convenable, elle ne pouvait manquer de porter tous ses fruits. Dans l'espérance d'amener entre les différentes cités grecques la réconciliation qu'il espérait, il crut entrevoir un chef, ou plutôt un arbitre, dans le roi de Macédoine, Philippe, et il s'adressa à lui. M. Georges Mathieu nous donne un bon texte de plusieurs **lettres d'Isocrate à Philippe.** Il le fait suivre d'une traduction fidèle que commentent d'intéressantes notes. Cette publication complète à souhait son consciencieux aperçu sur *Les Idées politique d'Isocrate.*

Mémento. — Nous signalons avec plaisir une nouvelle réédition, la 4e, par la librairie Perrin, des livres d'*Hermès Trismégiste,* traduits par Louis Ménard. Cette traduction, si l'on en excepte celle de François de Foix, 1574, incomplète d'ailleurs et notablement erronée, est la seule traduction française que nous ayons de ces livres fameux. On ne saurait trop en recommander la lecture. Les livres d'Hermès, en effet, sont un des plus précieux documents que nous ayons de la théologie et de la mystique gréco-égyptienne. Ils intéressent au plus haut point la littérature philosophico-religieuse, car ils constituent une étape du développement de cette face de l'esprit grec, qui part des religions de mystères pour aboutir, par l'apport de l'Egypte, à la vaste et mystique synthèse du Néoplatonisme.

MARIO MEUNIER.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'autre José-Maria de Heredia. — Le *Mercure* a rappelé, en passant, dans un écho du 1er novembre, qu'il existait un autre José-Maria de Heredia encore que l'auteur des *Trophées*, et que « c'était un lyrique cubain mort en 1839 et célèbre dans tous les pays de langue castillane ». Cela est parfaitement exact, comme ce ne l'est pas moins de prétendre que la connaissance qu'on en a en France ne dépasse guère son nom.

Quand un de ses compatriotes, établi en France depuis de longues années, feu Enrique Piñeyro, lui dédia une bonne et brève monographie, qu'on pourra lire aux dernières pages de son volume de 1908: *Como acabó la dominación de España en América*, le poète Rubén Darío écrivit une amère chronique sur *París y los Escritores extranjeros*, où il se raille attiquement de notre manie de ne vouloir connaître que ce qui est français et de dédaigner systématiquement la production étrangère. Si Rubén eût survécu à la Grande Guerre, il n'émettrait plus une telle assertion, qu'on trouvera réimprimée dans son volume : *Letras*, paru, comme celui cité précédemment, chez Garnier frères. Mais il n'en est pas moins certain que la monographie de Piñeyro sur José-Maria Heredia — le « *de* » dont l'auteur des *Trophées* affubla son patronymique, selon l'usage espagnol, n'a aucune signification nobiliaire — est restée inconnue chez nous, comme, déjà, l'était restée celle mise par Elías Zerolo en tête de son édition (Paris, Garnier frères, 1893) des *Poesías Líricas* du chantre cubain, p. XI-LXIII et réimprimée par Zerolo en 1897 dans son volume, publié chez Garnier: *Legajo de varios*. Tant il est vrai que l'ignorance du castillan, aussi générale qu'inavouée, est cause que nous restions sans lumières sur une multitude de points d'histoire littéraire comparée, qui devraient nous toucher de très près, comme Latins, quoi qu'on en prétende.

La branche américaine de la souche aragonaise des Heredia, d'abord établie à Saint-Domingue, puis à Cuba, part de Manuel Heredia, fils de Pedro, l'*Adelantado*, que connaissent les lecteurs des *Trophées*. D'après un aveu fait par José-Maria de Heredia à son ami d'enfance et de toute sa vie, Piñeyro, ci-dessus mentionné, ce Pedro serait, après la perte de son gouvernement de Carthagène, rentré à Saint-Domingue, où la Province de Bani lui aurait été concédée par la Couronne. Manuel épousa la fille de l'historien des Indes, Gonzalo Hernàndez de Oviedo, et ses descendants possédaient toujours, à la fin du XVIIIe siècle, les terres ainsi obtenues (1). Ils étaient trois : deux frères, Don José Francisco et Don Domingo, et leur cousin germain, Don Igna-

(1) Cet aveu de José-Maria de Heredia a été publié par Piñeyro dans un de ses ouvrages : *Biografías Americanas*, paru chez Garnier frères et où l'on trouvera la biographie du père du poète de Cuba, José Francisco, pages 283-327.

cio. A la suite du Traité de Bâle en 1795 et de la cession consécutive de la partie espagnole de Saint Domingue à la France, les trois Heredia abandonnèrent pour Cuba l'ancienne *Isla Española*. L'aîné de ces trois personnages, José Francisco, fut le père du seul fils survivant de sa race, et c'est ce fils, né en 1803 à Santiago de Cuba, qui devait porter dans le monde civilisé, bien avant l'auteur des *Trophées*, le patronymique des Heredia. Du second mariage de Domingo naquit, 40 ans plus tard et dans la même ville, en 1842, l'autre poète, que la France revendique comme sien, tandis que le cousin germain Ignacio, resté sans postérité, donna sans le savoir son nom à un métis, né en 1836 dans sa propriété de Matanzas, lequel, plus tard adopté par sa veuve — Française d'origine — et alors appelé Severiano de Heredia, devait, après avoir été élevé en France et naturalisé Français — mais seulement le 28 octobre 1870, — jouer, dans la vie politique française et dans l'histoire de la ville de Paris, un rôle de premier plan, jusqu'à son échec aux élections de 1893. Mort à Paris en 1901, on n'a peut-être point encore oublié, dans les milieux qui cultivent le souvenir de nos luttes sociales, la façon dont il combattit le boulangisme. Mais nous n'avons ici qu'à dire quelques mots rapides de José-Maria Heredia y Heredia — car sa mère portait également le patronymique des Heredia.

Né, comme on l'a dit, à Santiago de Cuba, sa maison natale a été transformée depuis en musée. Son père, homme des plus remarquables et d'une culture considérable, était alors avocat. Ayant été nommé, cependant, assesseur de l'Intendance de Floride, il emmena son fils enfant à Panzacola, d'où, en 1809, il fut transféré au Tribunal de Caracas, ce qui fut cause qu'il laissa sa famille à Saint-Domingue, où le drapeau espagnol avait été — pour peu de temps, — hissé de nouveau et où Heredia avait conservé des intérêts. S'étant réuni aux siens, dans la cité vénézuélienne, il y entreprit l'éducation de son fils, qu'il ne put, à cause des troubles, mener à bien, ayant dû de nouveau se séparer de sa famille et la mettre en lieu sûr. Les études du jeune homme se ressentirent donc des circonstances. Il n'en avait pas moins pris des inscriptions à la Faculté de Droit de l'Université de Caracas quand, à la fin de 1817, son père fut transféré au Tribunal de Mexico. Malade, celui-ci ne tarda pas à mourir, le 30 octobre 1820 et son fils dut, en conséquence, revenir à Cuba, où il fut

reçu bachelier en jurisprudence et vécut à Matanzas, chez son parent Ignacio, avocat. Nommé avocat à Puerto Principeen 1823, il n'y exerça que six mois, car, retourné à Matanzas, il y fut mêlé à une conspiration malencontreuse contre l'Espagne, qui eut pour résultat sa fuite, en novembre 1823, aux Etats-Unis.

A Boston, où il débarqua, il ne put gagner sa vie, erra à New-York, Philadelphie et autres villes, dont ses lettres, publiées par divers organes cubains ou mexicains, peignent très exactement le caractère inhospitalier pour ce fils d'une île fortunée. Condamné le 23 décembre 1824 au bannissement perpétuel, puis à la peine de mort et à la confiscation de ses biens, il se vit contraint, pour avoir de quoi manger, à donner des leçons d'espagnol à New-York, où il publie, en 1825 — sans doute comme preuve de ses capacités de linguiste — le premier recueil de ses poésies en un volume de 162 pages petit-in-8°, dédié à Don Ignacio Heredia. C'est là que sont ces œuvres immortelles : l'Ode au Niagara et le premier jet du poème mexicain qui devait devenir : *En el Teocalli de Cholula*, dont Ampère a cité, traduits en prose, des fragments dans sa *Promenade en Amérique* et dont Menéndez y Pelayo a dit, au tome II de son *Antología de Poetas hispanoamericanos* publiée en 1893 par l'Académie espagnole, que c'était « une vraie poésie de coucher de soleil, à la fois mélancolique et splendide ».

Grâce à une opportune recommandation de Vicente Rocafuerte, futur Président de l'Equateur, Heredia put échapper à l'Enfer new-yorkais et être admis, par Guadalupe Victoria, premier Président constitutionnel du Mexique, à un emploi de la Secrétairerie d'Etat. Ceci se passait en septembre 1825. Les trois ou quatre premières années de cet exil furent enchanteresses pour le jeune poète. C'est alors qu'il a écrit la plupart de ses vers et de ses proses — y compris de nombreux articles de journaux et plusieurs tragédies adaptées du français surtout et assez médiocrement traduites en hendécasyllabes libres ou en simples assonances. Une pièce, qui semble être originale : *Los últimos Romanos*, n'est, au fond, point autre chose qu'une réminiscence un peu pâle du *Jules César* de Shakespeare. Et c'est aussi durant cette période tranquille que Heredia se maria avec une Mexicaine et fonda un foyer. Il croyait sa situation stable et son titre de magistrat le confirmait dans cette conviction. Il n'avait pas prévu

les troubles de 1829 et la guerre civile. Bustamante, contre qui il s'était déclaré, vainquit et l'envoya à Toluca comme auditeur. C'est là qu'il publia la seconde édition, corrigée et augmentée, de ses rimes, composée typographiquement par lui et sa femme et c'est dans ce recueil que se trouvent ses poésies contre l'Espagne et, en particulier, celle *A la muerte de Riego*, particulièrement violente. Le volume, une curiosité de la littérature hispano-américaine, est de 1832, et comprend deux tomes.

Heredia ne survécut que sept ans à peine à cette publication et, de ce qu'il a pu composer dans la suite, on ne saurait citer que ses beaux vers : *Al retrato de mi madre*, publiés dans l'édition de Barcelone, 1840, l'Ode *Al Océano*, composée lors du voyage de Veracruz à La Havane en 1836 et les strophes qui, dans l'édition de Mexico, 1852, s'intitulent : *Al Santísimo Sacramento* et, dans d'autres : *Ultimos Versos*, bien que remontant à 1838 Mentionnons aussi le poème : *Las Sombras*, imitation assez moyenne du *Panteón del Escorial* de Quintana. Les dernières années de la vie de Heredia furent tristes. López de Santa Ana, tyran cruel, le dégoûta du Mexique et, le mal physique aidant, le Tyrtée de la liberté cubaine finit par demander aux autorités espagnoles la grâce de rentrer en son île natale. On lui permit, en 1836, de séjourner deux mois à Cuba. Après quoi, il dut se rembarquer pour le Mexique, où sa situation devint de plus en plus précaire. Le Tribunal qui l'avait connu juge le vit simple secrétaire et c'est dans le dénuement qu'il mourut, le 7 mai 1839, à Mexico.

Telle est la vie de ce chantre si célèbre, encore que fort inégal. Ce qu'en a dit ce Charles de Mazade — que José-Maria, celui des *Trophées*, devait remplacer à l'Académie — dans la *Revue des Deux Mondes* de décembre 1851, est insignifiant. Ampère, dans sa *Promenade en Amérique*, à laquelle il a été fait allusion, ne vaut guère mieux. Villemain ne le cite, dans son *Génie de Pindare et la Poésie lyrique*, en 1859, que par pédantisme d'érudit. Mais il n'en reste pas moins que la trinité poétique que constituent Olmedo, Bello et Heredia dans le Parnasse de l'Hispano-Amérique affranchie du joug espagnol est autre chose qu'une invention de critique littéraire. C'est une réalité, aussi durable que la belle, la sonore, la noble langue de Castille.

CAMILLE PITOLLET.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

C.-F. Ramuz : *Joie dans le ciel*, Paris, Grasset, « Cahiers verts ». — C.-F. Ramuz : *L'Amour du monde*, Paris, Plon, Collection « Le roseau d'or » — Mémento.

L'année 1925 a vu se développer un effort considérable de certains éditeurs parisiens et de plusieurs critiques pour répandre plus largement l'œuvre de C. F. Ramuz. On peut douter qu'un écrivain aussi personnel arrive jamais à s'imposer au suffrage des foules et, quand bien même ceux qui ont entrepris de le « lancer » se devraient contenter par la suite de réunir autour de lui quelques milliers de fidèles, leur campagne n'en serait que plus méritoire. Ce n'est pas une raison pour ne point désirer qu'elle se montre, au surplus, efficace.

Depuis quelque temps déjà, l'auteur de la *Guérison des maladies* n'est plus un inconnu en France. C'est à Paris désormais que ses livres paraissent.

Joie dans le ciel, publié dans les *Cahiers verts*, est une version nouvelle d'un ouvrage relativement ancien, qui s'intitulait tout d'abord *Terre du ciel*. Le titre primitif s'accordait peut-être mieux au contenu du volume que le titre modifié. En tout cas, son maintien eût sans doute évité à M. Paul Souday l'erreur de prêter à M. Ramuz des intentions théologiques, et la peine de dénoncer une fois de plus le sadisme d'une conception religieuse dans laquelle les élus ne sauraient apprécier leur bonheur que s'ils le peuvent comparer aux souffrances des damnés. Pour parler comme le critique du *Temps*, *on* ne le croyait pas si féru d'interprétation littérale. Quant à Ramuz, nous ne connaissons ni sa philosophie ni son *Credo*, mais l'idée ne nous serait jamais venue d'en chercher l'expression dans ce livre. Pourquoi un poète, constatant que les humains se lassent de tout, même du bonheur, surtout lorsqu'ils sont empêchés de le comparer à autre chose, n'imaginerait-il pas la résurrection *sur la terre* d'un petit village de montagnards, paradis où chacun retrouve sa maison, son jardin, son métier, les êtres qu'il aimait ? Pourquoi lui interdire de compléter cette moralité en images par l'irruption de ceux d'en bas, vaine menace d'un instant à la joie monotone des justes, mais qui suffit à leur en faire connaître tout le prix ? La poésie peut rester dans le vrai en sortant du réel. M. Ramuz a placé ses personnages dans un cadre inventé, mais il a peint des

hommes, et tels qu'ils sont. Je n'y vois pas matière à reproche. En admirant à Beaune le *Jugement dernier* de Roger de la Pasture, je ne me suis pas demandé si le peintre avait l'esprit gothique. Posée au sujet de l'ouvrage qui nous occupe, la question semble encore moins pertinente.

Je n'ai pas coutume d'accorder beaucoup d'attention aux « prières d'insérer » qui accompagnent les volumes adressés à la presse. Celle-ci, pourtant, mérite que l'on s'y arrête. Après avoir, selon l'usage, loué le livre qu'il présente (*Joie dans le ciel*), l'éditeur consacre quelques lignes à l'écrivain et à son œuvre. Il divise en quatre catégories les écrits de M. Ramuz : 1° romans de début, réalisés « dans la formule traditionnelle d'une histoire racontée » ; 2° confessions lyriques et poèmes en prose ; 3° romans épiques et mystiques ; 4° romans à thème, « où le véritable personnage est tout un groupe ». On est en droit de supposer que ce classement se fonde sur les indications de l'auteur et répond à ses vues. Il serait facile d'en montrer l'arbitraire : le mysticisme, par exemple, est sensible déjà dans plusieurs ouvrages qui s'y trouvent qualifiés de lyriques (*Raison d'être*, *Salutation paysanne*) et, si l'on entend par « romans à thème » ceux où l'intérêt du lecteur s'attache à une communauté plutôt qu'à des individus, la *Guérison des maladies* et le *Règne de l'Esprit Malin*, rangés dans le troisième groupe, pourraient tout aussi bien passer dans le quatrième. En gros, néanmoins, la division adoptée marque de façon assez claire l'effort d'élargissement, le passage du particulier au général, l'envol de l'être mystique, rompant les liens du réalisme, que j'ai mainte fois signalés dans l'évolution de Ramuz. Ce mouvement me paraissait contrarié, depuis douze ou quinze ans peut-être, par un mouvement inverse du langage et du style : partis du naturel, ils allaient, de propos délibéré, vers l'artifice le plus laborieux. *Joie dans le ciel* semble réagir contre cette tendance : la forme en est pure et les images y ont retrouvé cette fraîcheur que nous avions tant aimée dans *Aline*. Serait-ce que l'auteur, abordant le grand public de langue française, s'est avisé qu'il préfère le simple au précieux ? Voilà une découverte dont il faudrait le féliciter, même au risque d'être approuvé par M. Clément Vautel.

L'hypothèse est renforcée, si j'ose dire, par l'**Amour du monde**. De tous les livres de Ramuz, voici un des plus par-

faits, celui peut-être où la manière s'adapte le plus exactement à la matière.

« Nous sommes ici une petite ville de quatre ou cinq mille habitants, pas plus, et qui s'est toujours tenue en dehors de la circulation ». On y ouvre un cinéma. En même temps, Joël le vagabond rentre au pays, après avoir longtemps bourlingué par le monde, et se met à raconter ses voyages. Chez un docteur du voisinage, il y a une espèce de fou qui se promène en robe blanche. Peut-être se croit-il Jésus-Christ. Ce qu'il y a de sûr, c'est que plusieurs femmes de la ville sont persuadées qu'elles ont rencontré le Messie. Cette triple influence suffit à mettre toutes les cervelles à l'envers. Cela finit par trois enterrements et la fermeture du ciné. L'orage déchaîné par l'amour du monde s'apaise, en attendant qu'il recommence.

L'ouvrage exprime à merveille la fièvre et la confusion qui ont envahi ce paisible bourg vaudois. Il y règne une mobilité continue et vibrante, qui s'oppose fort heureusement à la lenteur de certains autres récits de l'auteur.

A propos de *Présence de la mort*, « roman à thème » aussi, dont la technique présente quelques analogies avec celle de l'*Amour du monde*, j'avais parlé d'unanimisme. Ici, c'est le mot de « simultanéisme » qu'il faudrait employer pour définir l'adroit procédé de découpage grâce auquel Ramuz nous fait assister presque en même temps à tous les incidents dont la somme compose le drame collectif.

Les effets qu'il emprunte à l'écran sont des plus curieux. Si la littérature n'a guère réussi jusqu'à ce jour à relever le niveau du septième art, il faut savoir gré au cinéma d'avoir élargi, au moins dans le cerveau « gothique » du romancier vaudois, le domaine de la littérature.

MÉMENTO. — Jean Descoullayes et Jean Schnetzler : *Un soir, ensemble*, poèmes ; Lausanne, Payot. — Ils se sont mis à deux pour composer un mince recueil de vers qu'ils dédient « A nos parents ». C'est touchant et ça ne fait de mal à personne. Ces deux jeunes gens, dont la prosodie est un peu incertaine, lisent les œuvres des poètes. Qu'ils continuent, dévorent beaucoup de livres, apprennent la vie et gardent leurs manuscrits au fond d'un tiroir. Dans une dizaine d'années, on verra bien s'ils ont du talent. Les voilà peinés, mais, en 1935, si nous sommes tous encore en vie, je gage qu'ils me remercieront.

RENÉ DE WECK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

Louis Roussel : *Libre*, Montpellier. — La littérature qui se fait en Grèce — Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce depuis 1821* ; Les Presses Universitaires de France, (3 vol.), Paris. — Ch. A. Nomikou : *Anatoli kai Islam*; Grammata, Alexandrie. — Aristos Cambanis : *Naï kai Taphi*, Grammata, Alexandrie. — Th. Stephanides et G. Katsimbalis : *Poems*, by Kostis Palamas, selected and rendered into english, London. — Léonidas Razelos : *Akhilleus*, Zikakis, Athènes. — Mémento.

Voici comblé l'un de nos vœux les plus anciens et les plus chers : le grec moderne est maintenant enseigné dans notre Midi, là où les relations directes avec l'Orient hellénique s'établissent le plus facilement, et spécialement à la Faculté des Lettres de Montpellier où professe M. Louis Roussel, le plus sagace et le plus averti sans doute de nos roméïsants français. Elève de Psichari, qu'il n'hésiterait pas à combattre, s'il croyait surprendre le maître en défaut, il connaît son grec et ses Grecs sur le bout du doigt, et sa critique littéraire — la revue **Libre** en est le mensuel témoignage — n'est pas moins nette et incisive que sa critique des textes ou des mots. Phonétique, morphologie, métrique n'ont pas de secrets pour lui, et il n'avance jamais rien sans preuves. Nous ne saurions le suivre ici dans certaines controverses trop spécifiquement grammaticales ; mais ses opinions sur les effets perturbateurs des formes savantes au sein du démotique nous paraissent dignes d'être méditées, au regard de ce qui s'est passé en français. Et les réflexions qu'il publie sur **la Littérature qui se fait en Grèce** ont de quoi retenir l'attention de tous ceux qui continuent de croire à une véritable renaissance littéraire hellénique.

On ne s'explique guère, en effet, le dédain de beaucoup de Français pour tout ce qui porte trop nettement la marque de l'influence exercée par leur civilisation. Or, il est une chose que M. Louis Roussel nous aide à constater, c'est qu'il y a une réelle affinité entre le génie intellectuel français et le génie grec, au point que bien souvent les méthodes allemandes égarent là bas ceux qui les adoptent, tandis que les directions françaises permettent aux écrivains et savants hellènes de se retrouver plus purement eux-mêmes, c'est-à-dire de se rapprocher des Antiques.

Pour reprendre rang au sein des peuples cultivés de l'Europe, les Grecs, à partir de l'Indépendance, durent repartir de très bas ;

car, sous le régime turc, toute vie intellectuelle véritable avait cessé. Aussi bien, est ce aux Iles Ioniennes que celle-ci se réveilla d'abord, et l'influence italienne fut ainsi très profonde à l'origine du mouvement de renaissance. Elle a beaucoup décru, sans toutefois disparaître, ainsi que le remarque judicieusement M. Louis Roussel, qui ne nous dit pas d'où est venue l'influence française demeurée jusqu'aujourd'hui la plus forte. Sans doute les émigrés du Phanar, accourus s'installer dans la nouvelle Athènes, y furent ils pour quelque chose ; mais leur action tendit en même temps bien plutôt à favoriser la langue scolastique qu'à élever le Roméïque au rang d'idiome littéraire. M. Louis Roussel nous entretient d'une influence scandinave qui serait beaucoup plus discernable que l'influence allemande ; mais la mode des choses inspirées d'Ibsen ou de Strindberg ne serait-elle pas partie de France à certaine époque ? C'est un peu notre opinion. Quant à certaines parentés de sensibilité qui s'accusent parfois entre les conteurs grecs et leurs émules de Russie, cela vient de l'Orient et de l'Orthodoxie, et quand les Grecs auront délibérément rompu avec l'imitation, c'est au sein de telles affinités qu'ils pourront puiser le meilleur de leur originalité, sans laisser pourtant de rester fidèles à ce goût de clarté qu'ils partagent avec nous. Ils comprendront alors toute la grandeur de Psichari, qui porte en lui le double génie de la France et de la Grèce, et qui pour l'instant les évangélise sur place.

M. Louis Roussel signale, par ailleurs, l'abandon presque complet, par tous les artistes du verbe, de la langue officielle ou puriste; il note en même temps l'incroyable prospérité de la nouvelle et de la poésie lyrique, et il propose de répartir en trois groupes principaux les diverses tendances d'école. A tout seigneur tout honneur ! Avec son art à la fois cosmopolite et panhellénique, Costis Palamas, dont l'œuvre est un monde, a créé un courant intellectualiste qui n'est pas sans devoir beaucoup à notre Symbolisme. M. Roussel estime que cette école mérite le nom de classique. Il a sans doute raison; mais nous n'y aurions pas songé. Il classe dans l'école des Stylistes les derniers disciples de notre Heredia, moins soucieux de se faire regarder comme des penseurs que comme de parfaits joailliers. La troisième école comprendrait les purs sentimentaux, ceux que j'appellerais volontiers les Joueurs de flûte. Et cette classification, sommaire un peu, puisqu'elle ne

tient pas compte des filiations, est applicable à beaucoup d'autres milieux littéraires européens de richesse variable. *Nous* et *Kardia* divorcent souvent.

Que si l'on s'amuse à confronter les péripéties de la vie politique du peuple grec depuis l'Indépendance avec son développement intellectuel, comme nous y invite **l'Histoire diplomatique de la Grèce** de MM. Edouard Driault et Michel Lhéritier, maintes lumières soudaines peuvent jaillir. En tout cas, le lecteur, entraîné par un exposé précis et clair appuyé d'une abondante documentation, ne peut refuser d'accorder à l'Hellénisme toute l'importance qu'il mérite. Toute l'histoire de l'Europe depuis la perte de Constantinople tourne autour de son destin, lequel n'est pas réglé, même et surtout après les déportations d'Asie Mineure.

Et il est curieux de suivre, aux pages maîtresses de M. Ed. Driault, l'éclosion successive, depuis les Croisades (manifestation instinctive d'une intime solidarité européenne et chrétienne au regard de l'Islam), des divers *projets grecs*, élaborés par les Puissances, en vue de leur expansion propre, l'entrée en scène de la Russie devenue facteur prépondérant d'émancipation, l'arrivée des Anglais dans la Méditerranée, l'action libératrice des idées révolutionnaires françaises en dehors même de la tradition diplomatique de la France, l'évolution du principe des nationalités comme dissolvant de l'Empire turc, l'enchevêtrement des intérêts antagonistes aboutissant à retarder les solutions décisives, les péripéties palpitantes de la lutte grecque pour la liberté, le cheminement des mille intrigues mortelles que, dès Henri IV, le grand dessein de Sully visait à détruire, par la création d'une confédération de quinze Etats, prototype de notre Société actuelle des Nations, si précaire encore. Tant il est vrai que l'Europe ne peut vivre en paix autrement qu'en assurant une liberté égale à chacun de ses peuples, c'est-à dire en leur gardant la route ouverte avec l'Asie et avec le monde.

Le deuxième volume de l'**Histoire diplomatique de la Grèce** embrasse la période qui s'étend de 1830 à 1862 ; il est dû également à la plume brillante de M. Edouard Driault, qui en a patiemment extrait les éléments inédits des archives d'Angleterre, de France et de Grèce. On voit là combien, en dépit de ses protecteurs étrangers, le peuple grec est d'esprit foncièrement

et invinciblement démocratique; mais on voit aussi, selon le juste pressentiment d'Edmond About, que ni la Russie ni l'Angleterre ne pouvaient espérer manier comme matière inerte les peuples balkaniques émancipés et qu'un troisième larron : le Droit national, va sortir de terre. Edmond About imagine une grande nation grecque s'élevant dans les ruines de la Turquie, à la façon de l'Italie renaissante ; mais l'erreur de la Grande Idée fut de demeurer trop longtemps impérialiste. Elle-même devait se heurter au droit national des autres peuples. Dépouillant minutieusement à son tour les archives de Grèce, de Russie, de France, d'Autriche, d'Allemagne, de Turquie, de Roumanie, du Danemark, M. Michel Lhéritier étudie, dans le troisième volume, le règne de Georges Ier et les péripéties de la rivalité entre l'Hellénisme et le Slavisme. Dès maintenant les Slaves centraux et balkaniques se séparent de la Russie ; mais entre Grèce et Bulgarie le conflit reste pendant. Cela nous fait désirer un quatrième volume prêt sans doute à paraître et qui nous expliquera d'abord les raisons profondes de la Guerre mondiale. Le troisième volume s'arrête, en effet, en 1878. MM. Driault et Lhéritier ont étudié l'histoire diplomatique de la Grèce, non pas par le dehors, comme une province de l'histoire diplomatique de l'Europe, mais par le dedans comme la manifestation d'une activité politique originale. C'est le seul moyen de comprendre et d'exprimer toute la puissance des aspirations nationales, qui ont été et qui sont le moteur vivant et puissant de cette action diplomatique. Et bien certainement les événements ici racontés avec claire maîtrise ont mis l'Orient au centre de l'histoire Universelle. Que la France, qui est encore en Syrie, veuille bien le comprendre. Ses intérêts en terres mahométanes ne peuvent lui permettre de négliger l'Hellénisme, qui reste sur de si nombreux points en contact et même aux prises avec l'Islam.

Nous avons maintes fois appelé l'attention sur l'activité intellectuelle des Grecs d'Alexandrie et d'Egypte. Les choses musulmanes leur sont volontiers familières. C'est ainsi que M. Ch. A. Nomikos réédite, en la collection *Grammata*, ses captivantes et instructives *Histoires arabes* et publie en un style non dépourvu d'élégance et de charme une série de causeries historiques : **Orient et Islam**, qui sont comme autant de fresques évocatrices et qui lui permettent de nous emmener de Byzance à Tom-

bouctou, en passant par l'ancienne Pologne. Récit d'Islam aussi le roman de M. Costas Tsagaradas, *Nabia*, qui nous entraîne en Haute-Egypte. On aimerait y trouver plus de couleur et de mouvement, mais l'ensemble est consciencieux et fin. Excellente préparation à goûter, comme il convient, les pittoresques notes d'un voyage à Louqsor que le délicat poète Aristos Cambanis intitule **Temples et Tombeaux**. Ainsi la Grèce actuelle se rejoint à tout son passé, en même temps que le génie d'un Costis Palamas est en train de s'imposer au monde entier. Je n'en veux pour preuve que les **Poèmes** choisis et traduits en vers anglais, parfaitement adéquats à l'orignal, que nous offrent du grand Hellène MM. Théodore Ph. Stephanides et Georges C. Katsimbalis. Tentative audacieuse et parfaitement réussie, qui met le meilleur de Palamas à la portée de millions de lecteurs.

Par ailleurs, c'est ressource merveilleuse pour les poètes grecs que de pouvoir puiser directement dans le plus merveilleux passé qui soit au monde. Ainsi M. Léonidas Razelos emprunte au dernier chant de l'*Iliade* son puissant poème **Achille**, où il nous présente une émouvante et inoubliable Polyxène soudainement enflammée d'amour pour le meurtrier des siens. Ce poème épico-lyrique, véritable symphonie de la Douleur humaine dans le cercle d'Ananké, est tout entier composé en strophes décasyllabiques, et la langue en est à peu près sans défauts. M. Razelos excelle à exprimer les sentiments éternels.

Les stances méditatives et sobrement élégiaques que M. Paulos Gnevtos nous offre sous le titre de *Roses noires*, sont aussi d'un bon poète, et de ce poète l'habileté métrique s'affirme dans une belle traduction de la célèbre ballade de Bürger, *Lénore*. Malgré ses malheurs, la Grèce n'a pas cessé d'être la terre bénie des aèdes, et la place encore une fois nous manque.

Mémento. — De M. Lianos : *Glikokhorama*, poèmes : de l'émotion, des souvenirs, du rêve délicatement exprimés. De Sitsa Karaïskaki : *To ta ri pou amartisé ki alla tragoudia*, stances et sonnets pleins de rythme et de sentiment. De même les *Analambes* de M. Stamboli. D'Athéna Roussali Germanos : *Poté Pia*, ingénieuses proses imprégnées de délicat lyrisme. Et voici des contes sur lesquels il nous faudra revenir ! *O Minotauros*, du maître Xénopoulos, *O Skeletras*, de M. Nikos-Nikolaïdis ; *Yannis Sabaoth*, de M. Vel Fréris ; *Exagnismos*, de M[me] Irène Dendrinos ; *Mes' sto Klouvi* et *Irostratos*, de M. Kitropoulos ; *Skitsatis Phtokhologias*, de M. Moskhonas ; *O Xékhas-*

ménos, de M. Angelos Terzakis ; *I Dyo Telalisses*, de M. Y. Mourellos, etc.

Le *Journal des Hellènes*, publié à Paris en français, donne des interviews d'hommes politiques en vue et renseigne sur toute la vie grecque. *The American Hellenie World* paraît en langue anglaise hebdomadairement à Chicago et à New-York et devient l'organe de l'Hellénisme mondial.

L'hebdomadaire *Agon* (L'Effort) politique, économique, artistique, paraît à Paris en grec sous la direction de M. Pétridis et prend une place d'élite au sein de la presse hellénique de propagande et d'affaires.

Une dernière référence en attendant mieux. Ceux qui s'intéressent à l'histoire consulteront avec fruit la très complète et consciencieuse *Histoire de Chio*, de M. Zolatas, éditée chez Sakellariou, Athènes. Modèle de monographie.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Zweibund und Dreibund 1900-1904, *Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik.*

La Duplice et la Triplice de 1900 à 1904, tel est le titre du 18e vol. de la *Grosse Politik*.

En 1900, il y avait peu d'antagonisme entre la Double et la Triple Alliance. Ce qui dominait la situation était les relations de la France, de la Russie et de l'Allemagne avec l'Angleterre. Dans les trois premiers pays, l'opinion publique réclamait bruyamment une intervention en faveur des Boers. Les gouvernements français et russe n'y semblaient pas hostiles et leurs diplomates ont rapporté des paroles de Guillaume II laissant croire qu'il avait les mêmes dispositions. Les documents dont nous rendons compte donnent cependant sur ce dernier point une note différente. Le 13 janvier 1900, à une question de l'ambassadeur de Russie lui demandant « si l'on pouvait croire possible une coalition contre l'Angleterre à raison de ses usurpations », le Kaiser aurait répondu : « Je n'y accéderai pas et je ne me départirai pas de mon attitude de neutralité actuelle, tant que je n'y serai pas contraint par des manques d'égard trop grands de l'Angleterre. » Après la capitulation de Cronje et le déblocus de Ladysmith, Mouraviev proposa cependant à Berlin « d'exercer une pression amicale sur l'Angleterre pour conjurer

les graves conséquences qui pourraient résulter de l'écrasement complet des républiques sud-africaines ». Dans sa réponse le 3 mars, Bülow précisa l'attitude de l'Allemagne : « éviter des complications tant qu'elle n'aurait pas de sûreté au sujet de l'attitude de la France, grâce à une convention par laquelle les parties contractantes se garantiraient réciproquement pour une longue série d'années leurs possessions européennes. » Quand Bülow communiqua cette résolution à Osten-Sacken, ce dernier lui répondit que « Delcassé avait complété le projet russe en proposant de comprendre parmi les puissances intervenantes le cabinet de Washington, parce qu'ainsi les perspectives d'un refus anglais seraient diminuées ».

La guerre par coalition contre l'Angleterre était donc invraisemblable. Mais des complications à raison d'événement balkaniques étaient toujours possibles. Les ambitions croissantes de l'Autriche y heurtaient les prétentions toujours plus modestes de la Russie. Certains Russes étaient exaspérés des agissements autrichiens et l'un d'eux ayant dit, en mai 1900, que la Russie ferait valoir ses intérêts dans les Balkans de façon que l'Autriche soit forcée de recourir aux armes sans que le *casus fœderis* se produise pour l'Allemagne, Guillaume annota : « Tout doux ! Il faut être deux pour une guerre et comme nous le savons, nous prendrons nos mesures avec Vienne de façon à ce qu'aucun feu n'éclate. » Guillaume avait donc en ce moment-là l'intention contraire à celle qui amena la guerre en 1914. Il n'était d'ailleurs pas dans des intentions plus généreuses qu'au moment d'Agadir :

Il semble, écrivait-il le 28 mars 1900, que les Anglais ne combattraient pas pour les Dardanelles. S'ils ne combattent pas, la Turquie ne bougera pas non plus, l'encerclement de la mer Noire finira par l'enlèvement des Dardanelles et ainsi s'écroulera l'équilibre européen et toute la vieille diplomatie consacrée à son maintien. Dans tous les cas, pour obtenir la permission de s'approcher des Dardanelles ou de s'en emparer, les Russes *devront nous payer très cher*.

Quel prix Guillaume eût-il demandé ? Aucun renseignement là-dessus. Mais Goluchowski, comme plus tard Berchtold, semble avoir cru que l'Autriche était assurée d'avoir l'appui de l'Allemagne en cas de guerre avec la Russie.

L'Autriche, déclarait-il, ne souffrira jamais que les Rusess s'établis-

sent à Constantinople, car ils y constitueraient un danger permanent pour la Monarchie des Habsbourg, leur influence devant alors s'étendre de là jusqu'en Bosnie, en Croatie et en Carniole.

La proclamation de Ferdinand de Bulgarie comme roi me serait indifférente. Je trouve d'ailleurs que la position de la Russie dans les Balkans est actuellement *plutôt plus faible qu'il y a 20 ans*. (Mai 1900.)

La position de la Russie s'était affaiblie parce que l'Autriche avait combattu partout l'influence russe. Etre libéré de celle-ci avait plu aux Balkaniques, mais comme chacun d'eux convoitait ce qu'avait ou désirait l'autre, l'influence que l'Autriche pouvait y acquérir était aussi précaire que celle qu'elle avait détruite.

En 1900, la Roumanie « considérait comme un axiome qu'à une invasion de la Macédoine par les Bulgares, elle devrait répondre par une attaque contre la Bulgarie ». La Serbie avait des sentiments analogues et proposa à la Roumanie de conclure une convention militaire dans ce but (16 déc. 1900). Mais Goluchowski « conseilla à la Roumanie de rester absolument passive, la Serbie étant déjà complètement dépendante de l'Autriche » (1er févr. 1901). « Nous écraserons simplement la Serbie, avait déjà déclaré Goluchowski en janvier, si, la situation devenant sérieuse dans les Balkans, elle ose faire une autre politique que que celle que nous voulons. » Simultanément, il causait amicalement avec Ferdinand de Bulgarie qui lui reprochait que la Roumanie fût « son enfant préféré ». La Roumanie, elle, eût voulu avoir de l'Allemagne et de l'Autriche l'assurance que le *casus fœderis* couvrirait son invasion de la Bulgarie en cas de guerre turco-bulgare. Carp déclara à Kiderlen qu'il était d'accord avec l'Autriche là-dessus et que par suite l'Allemagne était engagée aussi.

On ne peut l'admettre d'emblée, annota Holstein, car la neutralité russe en cas de guerre russo-turque serait alors presque impossible. Ce serait un fait nouveau. Dans le traité auquel nous avons accédé, il n'est parlé que d'attaque *non provoquée* contre la Roumanie. Maintenant la Roumanie veut faire *une politique de conquêtes* et le traité ne lui convient plus. Il est au contraire dans notre intérêt que si la Roumanie conclut avec l'Autriche des engagements qui vont au delà du traité à quatre, l'Autriche sache qu'elle est alors engagée en première ligne et a l'Allemagne derrière elle *et non à côté d'elle* (1re février 1901).

Finalement, il se trouva que Goluchowski avait dit au contraire à Carp « que des actes d'agression de la Roumanie n'étaient

pas compris dans les conventions en vigueur » (9 février 1901).

Vers la même époque, l'Italie demanda une modification de sa convention militaire avec l'Allemagne. Le 12 mars 1901, Schlieffen écrivit à ce sujet :

La Convention sur le transport de troupes italiennes [IIIe armée] sur le haut Rhin n'a pas été conclue sur la demande de l'Allemagne, mais seulement sur l'initiative de l'Italie, quand les Français eurent barré par des fortifications toute route et tout sentier [1888]. Il était devenu ainsi impossible à l'armée italienne de franchir les hautes montagnes comme dans le plan originaire et de marcher dans la direction du nord-ouest pour y rejoindre notre aile gauche. La pensée qui fut alors conçue fut de chercher la réunion avec l'armée allemande à travers la Suisse neutre, mais celle-ci ayant fortifié d'abord le Saint-Gothard, puis la vallée du Rhône par les ouvrages de Saint Maurice, elle dut être abandonnée à son tour. [Ce plan n'avait été conçu et préparé que par les Italiens. Le gouvernement allemand, à l'exemple de Bismarck, « l'ignora toujours complètement ». — Note des éditeurs allemands.]

Les Italiens, pour légitimer leur demande, arguèrent d'abord qu'ils avaient besoin de leur IIIe armée pour défendre leur chemin de fer de Rome à Gênes contre une attaque française, puis Saletta avoua que c'était parce que « le Roi, toujours dominé par la crainte d'une révolution, croyait qu'il éclaterait de tels troubles dans la Haute Italie au commencement d'une guerre, que l'envoi de la IIIe armée serait impossible » (30 mars 1901). Schlieffen consentit sans difficulté à y renoncer, ses 200.000 h. ne devant arriver que le 28e jour, c'est-à-dire trop tard. Pour lui, l'utilité de l'alliance de l'Italie se bornait aux 150.000 Français qu'elle retiendrait dans les Alpes dès le commencement.

En août 1901, il fut convenu que Nicolas irait visiter Guillaume à Dantzig. La visite du Tsar et de la Tsarine à Compiègne fut ensuite annoncée et Guillaume nota : « Ou les Russes nous ont trompé, ou Witte a besoin d'un emprunt, ou ils veulent éblouir les Gaulois effrayés du rapprochement de nos deux armées en Chine et de la sympathie en France pour ma personne ». L'entrevue de Dantzig s'écoula admirablement. Quittant l'amiral Kœster, Nicolas lui dit : « J'espère que nous combattrons toujours côte à côte. » L'entrevue de Compiègne réussit au contraire médiocrement et Lamsdorff au retour déclara que le Tsar n'était allé en France que parce qu'il ne pouvait l'éviter « sans blesser ces enfants mal élevés », mais qu'il s'était senti bien mieux à Dantzig

parce que son auguste hôte avait su y arranger les choses de façon que tout lui soit aussi agréable que possible. [*Note de Guillaume II* : La vieille expérience que chez le Russe ses aises font les 9/10 de ses impressions ; tout cela parce qu'il a pu habiter commodément dans son yacht !] Le prince Henri, qui alla voir le Tsar vers le 1er nov., rapporta que le principal objet de l'intérêt de celui-ci était le Transsibérien qu'il espérait voir terminer dans 5 ou 6 ans et pour lequel il avait besoin d'argent français. « De la France et des Français, il n'avait été question qu'en plaisantant. » La publication du traité d'alliance anglo-japonais (11 février 1902) vint changer tout. Lamsdorff se mit d'accord avec Delcassé au sujet d'une « déclaration identique » qui devait y répondre ; Bülow refusa de s'y associer. L'amertume de Lamsdorff fut grande et le Tsar la partagea. Le voyage de Loubet et de Delcassé à Saint-Pétersbourg, qui avait d'abord paru douteux, fut un triomphe. Loubet, quand il quitta l'Impératrice-Mère, avait les larmes aux yeux, et Nicolas lui dit : « Ne vous gênez pas, écrivez-moi comme le cœur vous en dit, je ferai de même. »

A partir de ce moment, Delcassé (probablement parce qu'il voyait venir la guerre russo-japonaise) fit comme s'il voulait relâcher un peu l'alliance franco-russe ; en novembre 1902, rappel du marquis de Montebello, que le Tsar ressentit « comme une offense personnelle » ; en janvier 1903, publication d'un livre Jaune qui indisposa Lamsdorff et Zinoviev. Les Empereurs se rapprochèrent, d'autant que Goluchowski était mécontent de l'Italie au point qu'il disait en octobre 1903 que, s'il avait prévu l'irrédentisme et les sentiments anti-autrichiens de la péninsule, il n'aurait jamais consenti au renouvellement de la Triple Alliance. En cas de rupture de celle-ci, « un rapprochement des trois puissances impériales lui paraîtrait souhaitable ». L'amitié de Guillaume et de Nicolas paraissait de plus en plus étroite et même sincère à la fin de 1903.

ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Victor Margueritte : *Les Criminels*, Flammarion,

La question de la responsabilité de la Grande Guerre continue à faire délirer bien des cervelles, et pourtant il n'y a pas de question mieux élucidée, sauf pour ceux qui sont aveuglés par l'or-

gueil chauvin comme beaucoup d'Allemands, ou par la passion politicienne comme quelques Français. En écrivant son livre **Les Criminels**, M. Victor Margueritte a eu certainement le dessein de prouver que MM. Poincaré, Viviani, Bienvenu Martin et autres étaient responsables de l'effroyable hécatombe, et pourtant la force des choses est telle qu'il ne peut s'empêcher, en conclusion, de déclarer que « la culpabilité de l'Autriche est accablante et que plus coupable encore que l'Autriche est l'Allemagne » (déjà, au cours du livre, page 212, il avait été contraint à un aveu aussi décisif). On pourrait donc croire qu'ainsi la question est vidée, mais ce serait bien mal connaître la puissance impérieuse de certaines haines, et contre toute vérité, contre tout bon sens, M. Victor Margueritte s'obstine, après quelques autres, à soutenir qu'il s'agit d'une responsabilité partagée, et que la France, l'Angleterre et la Russie sont les unes aussi coupables et les autres plus coupables encore que les empires centraux.

Une fois de plus, il faut leur répondre que la méchanceté politicienne les aveugle, et que de leurs gros volumes verbeux, tortueux et odieux il ne leur reste que la honte d'avoir craché sur la mère-patrie. Toute leur tactique contre la France revient à transformer en provocations les mesures militaires que le pays a dû prendre pour sa défense, et en alliances offensives les alliances défensives que les puissances menacées par l'orgueil allemand ont été obligées de conclure. C'était l'argument qu'ont ressassé pendant des années les sinistres imbéciles qui suivaient Jaurès et qu'au sortir du désastre frôlé osent reprendre divers esprits faux et fielleux dont on trouvera la liste glorifiée et d'ailleurs incomplète page XV de l'avant-propos, liste de douze noms dont hélas! deux officiers, que j'ai la charité hautaine de ne pas reproduire.

Pour affirmer que la France, de concert avec la Russie, a voulu délibérément la guerre, M. Victor Margueritte ne s'appuie finalement que sur une seule autorité, qui est une autorité vraiment merveilleuse, celle du général Soukhomlinoff! C'est la phrase de ce personnage : « Le grand-duc Nicolas, Sazonoff et Poincaré s'étaient promis de faire échouer en tout cas toute solution pacifique », que M. Victor Margueritte fait sienne, et vraiment on ne sait qu'admirer le plus, de la facilité avec laquelle cet auteur se satisfait pour, après 350 pages de discussions dites décisives, ne

retenir qu'une opinion personnelle et gratuite d'un témoin archi-suspect, ou de la confiance avec laquelle il se figure que des gens se bon sens avaleront sa drogue. Une pareille niaiserie double est désarmante !

Contre l'Angleterre, il n'avance aussi qu'une simple affirmation : guerre de suprématie ! Tout le reste, désir de l'Allemagne de conquérir cette suprématie, et effort de l'Angleterre pour prévenir ou contenir les empires centraux, ne compte pas. Et de même qu'après la citation de ce triste hère de Soukhomlinoff, dont l'Allemagne avait tant joué pendant et après la guerre, il s'était écrié triomphalement : « Voilà pour la responsabilité française! », pourrait-il, après son mot « guerre de suprématie », conclure, non moins enchanté de lui : « Voilà pour la responsabilité anglaise » !

Quant à la Russie, son crime dépasse tout et le poids, nous affirme-t-il, en est « aussi formidable que celui de la responsabilité allemande et de l'autrichienne accumulées ». Rien que cela ! Vraiment on se demande, en lisant de pareils jugements, si leur auteur a bien tout son bon sens. Car enfin, il y a eu, tout de même, une certaine proposition du Tsar de soumettre l'incident serbo-autrichien à la Conférence de la Paix, et un certain silence du Kaiser à cette proposition. De même qu'il y avait eu, en ce qui nous concerne, un certain recul ordonné de nos troupes à dix kilomètres de la frontière et un certain nombre de violations de cette frontière reculée par les troupes allemandes ; le premier soldat français tué par les uhlans l'a été assez loin dans l'intérieur du pays. Mais tout cela est sans importance pour M. Victor Margueritte. Sans nier l'appel du Tsar à la Conférence de La Haye, il le supprime d'un geste dédaigneux, comme « une idée falote » (vraiment, on croit rêver) et note seulement que le télégramme qui le contenait ne parle pas de la mobilisation russe.

Ah ! cette mobilisation russe, tous les Victor Margueritte de France et d'Allemagne en ont-ils parlé! On dirait vraiment que tout ce qui a précédé le 31 juillet ne compte pas, et que tout se ramène à ce fait que la mobilisation russe ayant précédé de quelques instants la mobilisation autrichienne, celle-ci ne doit être considérée que comme une riposte (on ne parle d'ailleurs pas de la mobilisation allemande, ni du double ultimatum allemand, ni de la déclaration de guerre allemande). Il n'y a à ce beau raison-

nement qu'une objection, c'est que —qu'on se rapporte aux précisions établies par M. Pierre Renouvin dans son livre, *Les Origines immédiates de la guerre*,— l'ordre de mobilisation autrichienne est du 31 juillet, 11 h. 30, et que la nouvelle de la mobilisation russe n'est arrivée à Berlin qu'à 11 h. 40 (à Paris on ne l'a connue qu'à 20 h. 30) et que par conséquent le départ en guerre de l'Autriche a été indépendant de la levée de boucliers de la Russie.

De tout ceci il ressort, avec une évidence aveuglante, que les empires centraux sont seuls responsables de la conflagration, et j'ajoute que, comme je l'ai établi dans ma *Psychologie du Kaiser*, celui-ci est seul responsable des manœuvres qui depuis de longues années préparaient cette conflagration. Il n'y a, pour soutenir le contraire, que ceux des Allemands qui sont enfoncés dans le mensonge et l'orgueil (car il y en a beaucoup qui jugent autrement, mais ceux-ci, en bons Allemands disciplinés, se taisent) et ceux des autres peuples qui sont de leur côté affolés par le parti pris ou la mauvaise foi. Quand il s'agit de Français chez qui la haine de Poincaré engendre la haine de la patrie, c'est triste, mais quand un de ces Français est le fils d'un général tombé glorieusement à Sedan, c'est navrant!

HENRI MAZEL.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leurs destinataires, sont ignorés de la rédaction, et par suite ne peuvent être ni annoncés, ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Louis Hourticq : *Encyclopédie des Beaux-Arts. Architecture, Sculpture, Peinture, Arts décoratifs.* Avec 130 planches h. t. en noir et en couleurs et 2.800 gravures; Hachette, 2 vol. 140 »

Ch. Périollat : *Le surnaturel dans l'art.* Avec des illust. ; Art catholique. 30 »

Cinématographie

Léon Moussinac : *Naissance du cinéma*; Povolozky. « »

Esotérisme

F. Pron : *Psyché*; Bosse. 10 »

Gastronomie

Fernand Payen : *Brillat-Savarin, conseiller à la Cour de Cassation, gastronome et gastrologue*; Peyronnet. 3 »

Histoire

J. Lucas-Dubreton : *Louis XVIII, le prince-errant, le roi.* Portraits et documents inédits ; Albin Michel. 20 »

Dr Louis Pastor : *Histoire des Papes depuis la fin du moyen âge,* traduit de l'allemand par Alfred Poizat, tome XI ; Plon. 30 »

T. Rodocanachi : *Une cour princière au Vatican pendant la Renaissance.* Avec des illust. ; Hachette. « »

Littérature

Paul Ax : *Déclarations d'amour,* indiscrétions, rosseries, faits et gestes, notes ; s. n. d'édit. « »

G. de Beauregard : *Angelina ou une idylle de lord Byron* ; Libr. Jeheber, Genève. 12 »

René Benjamin : *La prodigieuse vie d'Honoré de Balzac.* (Le roman des grandes existences, I.) Plon. 10 »

A. Blanc Péridier : *La Hitilleyre,* contes et poèmes landais ; Peyronnet. 3 50

Abbé Henri Brémond : *Le roman et l'histoire d'une conversion : Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve,* d'après des correspondances inédites ; Plon. 9 »

René Cardailhac : *La Sociale ou la Route de demain* (le Chemin de l'esprit) ; Edit. Impr. nouvelle, Courbevoie. 7 50

Boni de Castellane : *L'art d'être pauvre,* mémoires ; Crès. 12 »

Henriette Charasson : *M. de Porto-Riche ou le « Racine juif »* ; Edit. du Siècle. « »

Pierre Charron : *Les nouvelles épigrammes du siècle* ; Edit. du Siècle. « »

Albert Cherel : *Un aventurier religieux au* XVIIIe *siècle : André-Michel Ramsay* ; Perrin. 8 »

Ernest Delahaye : *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine et Germain Nouveau* ; Messein. 7 50

Diderot : *Le Neveu de Rameau,* suivi d'autres œuvres du même auteur. Préface d'André Billy. Orné de gravures romantiques du XVIIIe siècle ; Payot. 12 »

Claude Farrère : *Une aventure amoureuse de Monsieur de Tourville, vice-amiral et maréchal de France* ; Flammarion. 7 »

Paul Ginisty : *Bocage.* Avec des illust. (Acteurs et actrices d'autrefois) ; Alcan. 12 »

Nicolas Gogol : *Les aventures de Tchitchikov ou les Ames mortes,* traduit avec une introduction et des notes par Henri Mongault. Avec un portrait et des illust. ; Bossard, 2 vol. 18 »

Abel Hermant : *Platon* ; Grasset. 9 »

Pierre Kohler : *Autour de Molière : l'esprit classique et la comédie.* Préface de Robert de Traz ; Payot. 20 »

Ferdinand Lovio : *Pour quelques-uns : Réfutations;* Messein. 7 »

Henry Lyonnet : *Mademoiselle Molière.* Avec des illust. (Acteurs et actrices d'autrefois) ; Alcan. 12 »

Pierre Moreau : *Le victorieux* XXe *siècle* ; Plon. 9 »

Louis Morpeau : *Anthologie d'un siècle de poésie haïtienne, 1817-1925,* avec une étude sur la muse haïtienne d'expression française. Préface de M. Fortunat Strowski ; Bossard. 15 »

Etienne Rey : *Eloge du mensonge* ; Hachette. « »

Corrado Ricci : *Béatrice Cenci,* traduit de l'italien par Marc Hélys. Avec 11 gravures ; Perrin. 13 »

Jacques Rivière : *A la trace de Dieu.* Préface de Paul Claudel ; Nouv. Revue franç. 12 »

Jules-J. Rochat : *Damase* ; Edit. du Chandelier, Berne. 2 »

Léon Treich : *Histoires théâtrales* (Coll. d'Anas, n° 7) ; Nouv. Revue franç. 5 »

Abbé Jean Violet : *Education de la pureté et du sentiment* ; Ass. du mariage chrétien. 5 »

Pédagogie

Jean Piaget : *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant* ; Delachaux et Niestlé. 14 40

Philosophie

Dr Ernest Jones : *Traité théorique et pratique de psychanalyse*, traduit de l'anglais par le Dr Jankélévitch ; Payot. 50 »
Auguste Valentin : *A travers la métaphysique*; Beauchesne. 20 »

Poésie

André Cantel : *Les filles du vent*; Defontaine, Rouen. « »
Robert-Edwart Hart : *Mer indienne* ; The Général Printing et Stationnery Cie, Port-Louis. « »
« »
Mme Iskoui Minasse : *Flore attique*; Figuière. 5 »
Mme Iskoui Minasse : *Voix dans la nuit* ; Figuière. 5 »
Albert Sauret : *Bric-à-brac* ; Messein. 12 »

Politique

Faber : *Les promenoirs de Mayence* ; L'Ile de France. 7 50
8 ans de pouvoir soviétique en Russie ; Libr. de l'Humanité. 2 50

Questions coloniales

J. Gasser, sénateur, Claude Petit et Roux-Freissineng, députés : *Le Livre d'or de l'Oranie.* Avec de nombr. illust. ; Edit. de l'Afrique du Nord illustrée. 40 »

Questions juridiques

Jean Maurienne : *Les coulisses du Palais,* cuisine judiciaire ; Méricant. 9 »

Questions religieuses

Jean Pommier : *La pensée religieuse de Renan* ; Rieder. 9 »

Roman

Philippe Anceñay : *L'amphore et les aveugles*; Figuière. « »
Robert Boudry : *Le valet de cœur*; Emile Paul. 7 50
Max Begouen : *Les bisons d'argile.* Préface de Jean Brunhes; Fayard. 7 50
Jean Beslière : *Du sable au chef d'azur*; Emile Paul. 7 50
Binet-Valmer : *La prostituée ingénue* ; Flammarion. 8 50
Alfred Blanchet : *Ma fille est si bien élevée;* Calmann-Lévy. 7 50
Lucie Cousturier : *Mon ami Soumarie, Laptot* (Mes inconnus chez eux, II) ; Rieder. 8 »
John Dos Passos: *L'initiation d'un homme, 1917*, traduit de l'anglais par Marc Freeman ; Rieder. 8 50
Drieu La Rochelle : *L'homme couvert de flammes;* Nouv. Revue franç. 9 »
Maurice Duplay : *La femme de César;* Fayard. 7 50
Albert Erlande : *T. W. Fair, sa mort et sa femme* ; Férenczi. 7 95
Gracieux Faure : *Contes à la moukère*; Pensée latine. 7 50
Marquis de Foudras : *Un capitaine de Beauvoisis.* Dessins de Robert Lanz; Nourry, 2 vol. 36 »
Charles Géniaux : *Les faucons* ; Flammarion. 7 95
Eugène Grangié : *Gracieuse au béret basque* ; Peyronnet. » »
Julien Guillemard : *L'homme au cou tors.* Illust. de Marcel Prunier; Pensée française. 9 »
Charles-Henry Hirsch : *Une belle garce* ; Flammarion. 8 50
Gustave Kahn : *Contes juifs* ; Fasquelle. 8 50
Marcel Laurent : *La défensive* ; Férenczi. 7 95
H.-R. Lenormand : *L'armée secrète;* Nouv. Revue franç. 9 »
Alexandre Léty-Courbière : *Amour rifain;* Flammarion. 7 95
Jean Moutargis : *Par devant notaire*; Pensée française. 9 »
L.-M. Montgomery : *Anne ou les illusions heureuses,* traduction autorisée de S. Maerky-Richard. Dessins de W.-F. Burger ; Libr. Jeheber, Genève. 12 »
Paul Munier : *Gaudius et Kholéas.* Préface de Noré Brunel ; Edit. du Fleuve, Lyon. 7 50
Jean Renaud : *Les héroïques fripouilles;* Pensée française. 9 »
J.-H. Rosny aîné : *La courtisane*

triomphante ; Edit. de France. « »

George Soulié de Morant : *Bijou de ceinture ou le jeune homme qui porte robe, se poudre et se farde*; Avec une lettre de M. Claude Farrère; Flammarion. 8 50

Jean Violette : *La danseuse et le coquebin*, nouvelle génevoise ; Edition de la Petite Fusterie, Genève.

Stewart Edward White : *L'associé*, traduit de l'anglais par Léon Bocquet; Albin Michel. 9 »

Emile Zavie : *La maison des trois fiancées*; Nouv. Revue franç. 9 »

Sciences

Dr Achalme : *La molécule d'hydrogène*; Payot. 5 »

Ch. Audoin : *Géométrie et relativité*; Presses universitaires. « »

Maurice Boubier : *L'évolution de l'ornithologie*; Alcan. 10 »

J.-M. Kolthoff : *La détermination colorimétrique de la concentration des ions d'hydrogène*, traduit de l'allemand par Edmond Vellinger; Gauthier-Villars 50 »

J. Leuba : *Introduction à la géologie*; Colin. 6 »

Sociologie

Lucien Romier : *Explication de notre temps;* Grasset. 7 50

Théâtre

Edmond Fleg : *Le juif du pape*, pièce en 4 actes et 12 tableaux; Rieder. 7 50

Varia

René Bizet : *La mode* (L'art français depuis vingt ans); Rieder. 10 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Prix littéraires. — Elémir Bourges vu par Maurice Barrès dans *les Taches d'encre*. — Maxime Vuillaume et Charles Péguy. — La poésie pure, l'abbé Brémond et M. Lacozon. — Severiano et José-Maria de Heredia. — A propos de Barbey d'Aurevilly et de l'abbé Anger. — Un poète artisan. — Une réclamation. — Quelques rectifications. — Saintongeais. — Un précurseur de des Esseintes ou l'orgue à bouche au XVIIIe siècle. — Les lions de l'Institut. — Errata.

Prix littéraires. — Le prix Lasserre, d'une valeur de 10.000 francs, et qui a pour objet « de distinguer et de consacrer la vie entière d'un écrivain », a été décerné, le 25 novembre, à M. Edmond Pilon.

Il y a eu trois tours de scrutin. Au 3e M. Edmond Pilon a été désigné par 9 voix, contre 6 à M. Ernest Jaubert et 2 à M. Paul Fort.

§

Elémir Bourges vu par Maurice Barrès dans « les Taches d'encre ». — Les curieuses notes ci-dessous se trouvent dans la partie intitulée *Moralités* (no 4 et dernier daté de février 1885) de la petite revue de Maurice Barrès, *les Taches d'encre*, entre un écho sur Catulle Mendès et la brève analyse d'une étude publiée par Henri Houssaye dans *le Journal des Débats*.

Encore qu'il vienne de publier un second roman, *Sous la hache*, qui, jadis, parut dans *le Parlement* sous ce titre que nous regrettons : *Ne touchez pas à la Hache*, M. Elémir Bourges demeure l'auteur du *Crépuscule des Dieux*.

Romancier, critique dramatique au *Parlement*, aujourd'hui chroniqueur au *Gaulois*, M. Elémir Bourges est de cette génération d'esprits délicats et travailleurs d'où émergent déjà Bourget et Maurice Boucher (*sic*). Les facultés critiques semblent dominer en lui ; il vit plus dans son cabinet que dans la rue, mais son dilettantisme orné sait éviter la poussière des bibliothèques où il se meut.

Cependant, *Le Crépuscule des Dieux* présentait cette anomalie d'une étude moderne traitée avec les procédés de recherche doct (*sic*) la science moderne nous apprit à user pour la reconstitution des sociétés disparues. D'où une certaine étrangeté, qui, jointe à un style quasi de Saint Simon, accrochèrent tout d'abord l'attention.

Notons aussi la préoccupation de l'esthétique shakespearienne. Elémir Bourges ne lâchant aucune partie de l'œuvre, nous choque et nous fatigue quelquefois par la disproportion du sujet et de l'importance qu'il lui attribue, mais aussi, dans ses belles pages, atteint à une ampleur peu commune.

M. Elémir Bourges, de l'aveu de tous, est au premier rang des jeunes écrivains déjà connus. Et, si l'on peut attendre de lui une œuvre prochaine de premier ordre, — dès aujourd'hui c'est un noble talent, de ceux dont l'attitude honore les travaux de l'esprit.

§

Maxime Vuillaume et Charles Péguy. — Une bien curieuse existence que celle de Maxime Vuillaume, l'auteur des *Cahiers rouges*, qui vient de mourir, dans sa quatre-vingt-unième année à l'hospice Galignani où il s'était retiré depuis 1921...

Etudiant, Maxime Vuillaume prit part à la Commune de 1871, autant par esprit frondeur que par conviction (comme tant d'autres communards...), devint homme de lettres et journaliste, collabora à tous les organes de la presse radicale, de 1880 à 1900, et fut fait chevalier de la Légion d'honneur par l'ancien maire de Montmartre, Georges Clemenceau.

En 1871, avec deux de ses amis du Quartier Latin, Alphonse Humbert et Eugène Vermersch, il rédigea un pamphlet, *le Père Duchesne*, dans le style truculent et argotique qu'Hébert avait rendu fameux, en 1792. Arrêté et enfermé au Luxembourg, lors de l'entrée de l'armée de Versailles à Paris, il ne dut son salut qu'à la présence fortuite d'un de ses amis, étudiant en médecine, qui répondit de lui.

Recherché par la police, il réussit à s'échapper en Suisse où il trouva à gagner sa vie comme chef des travaux, lors du percement du Saint-Gothard.

Rentré à Paris avec l'amnistie de 1880, il collabora notamment à la *Justice* de Georges Clemenceau, puis à des publications littéraires de la maison Hachette.

Ses *Cahiers rouges* resteront comme un des meilleurs documents sur la Commune de 1871. Ils furent édités pour la première fois en

1908, sur la recommandation de Lucien Descaves, par Charles Péguy, dans les *Cahiers de la Quinzaine* et ne comprennent pas moins de dix volumes. C'est, sous une forme attachante, l'histoire vécue du mouvement communaliste, histoire dans laquelle les hommes qui y prirent part sont présentés sous leur véritable jour et mis à leur vraie place.

De l'avis des familiers de la petite boutique où se rédigeaient les *Cahiers de la quinzaine*, 8 rue de la Sorbonne, nul plus que Vuillaume n'aurait pu nous restituer un Péguy véridique. L'ancien communard fut, en effet, parmi les intimes de l'auteur de *Jeanne d'Arc* et il possédait, sur ce noble esprit, des carnets remplis de notes et de mots saisissants.

Comme nous lui demandions, en septembre 1921, s'il écrirait une biographie de son ami, Maxime Vuillaume nous répondit :

— Vous m'y faites songer. J'ai déjà publié, dans *l'Eclair*, quelques souvenirs à propos de l'anniversaire de sa mort. Je vais peut-être, un de ces jours, me mettre au travail.

Même si Maxime Vuillaume n'a pas donné suite à son projet, il faut souhaiter que les documents et les notes qu'il possédait sur Charles Péguy ne restent pas inédits. — L. DX.

§

La Poésie pure, l'abbé Brémond et M. Lacuzon. — Abstraction faite de certaines de ses conclusions touchant l'impureté de tout contenu émotif, sentimental ou idéologique en poésie, l'abbé Henri Brémond, dans le discours qu'il a prononcé récemment à la séance annuelle des cinq Académies, s'est surtout attaché à exposer sa manière de concevoir l'ineffable en poésie, laquelle, procédant d'une sorte de rayonnement révélateur et comme par incantation, conférerait aux mots et aux phrases une vertu de persuasion telle que leur intelligibilité ne serait pas toujours nécessaire *a priori*. Il a donné à entendre qu'il existait, sinon une identification, du moins une relation de contiguïté entre l'expérience religieuse et l'expérience poétique et il a terminé en disant que celle-ci rejoignait la prière.

Or, n'est-il pas tout à fait curieux de rapprocher les déclarations faites sous la Coupole par l'abbé Brémond des quelques lignes suivantes, extraites de la préface d'*Eternité*, d'Adolphe Lacuzon, et qui, publiées en 1902, semblent avoir ainsi résumé par avance, avec une précision quelque peu troublante, toute la partie positive du discours de l'honorable académicien ?

La poésie est toujours révélatrice ; elle donne un aspect sensible, une représentation à la vérité que la science et les termes concrets n'ont pu définir. Dès lors elle se trouve être la réalisation de ce miracle : L'EXPRESSION DE L'INEFFABLE ; elle devient le rapport émotionnel qui existe entre notre individualité

pensante et la Création universelle, à laquelle nous prêtons, si nous n'y reconnaissons d'emblée l'œuvre d'un Dieu, les attributs d'Infini, d'Absolu et d'Eternité. La Poésie est immanente à la nature, et dès qu'en nous l'état d'âme requis se manifeste, la correspondance eurythmique s'établit, ELLE EST. Conséquemment toujours, la Poésie écrite est CET ÉTAT D'AME INSCRIT DANS UN SYMBOLE. Et désormais, tous les obscurs problèmes du rêve et de la pensée se trouveront résolus dans une immense extase de conviction par cette merveilleuse formule d'enchantement, par ces troublantes paroles d'évangélisation dont les rituels ne sont autres que les œuvres de génie. Donc encore, la Poésie est cette incantation qui, sur les confins extrêmes des réalités sensorielles, découvre à l'âme humaine son infini nostalgique. Elle est la prophétie.

Dans l'œuvre du Poète, le rythme est le geste de l'âme.

Le rythme impose en nous des sensations générales que le langage ordinaire ne parviendrait pas à éveiller. C'est ce qui explique qu'à la récitation de certains poèmes, des gens d'humbles ressources intellectuelles, et peu familiarisés avec la prosodie et même avec la totalité des vocables qu'ils entendent se trouvent, sans aucune auto-suggestion, profondément émus, d'une émotion aussi pure que celle des plus purs lettrés. A vrai dire, il n'y a que la conception exclusivement *artistique qui requiert un public de connaisseurs préalablement initiés à toutes les difficultés de sa réalisation. L'œuvre du Poète a plus de transcendance.*

D'autre part, au cours des discussions qui ont suivi la polémique engagée entre l'abbé Brémond et le critique du *Temps*, M. Paul Souday on a évoqué l'analogie qu'il y avait lieu d'envisager entre la création poétique et les mathématiques. N'est-ce pas l'auteur d'*Eternité* qui, poussant la recherche jusqu'aux limites extrêmes du calcul et de l'analyse mathématique, a établi, il y a également plus de vingt ans, que la création poétique est, non pas une synthèse, mais une intégration, dans le sens même que ce mot possède en hautes sciences ?

Voilà, au point de vue de l'histoire littéraire, des indications qui ne manquent sans doute pas, dans la circonstance, de piquant et d'imprévu. — C. F.

§

Severiano et José-Maria de Heredia. — Deux échos du *Mercure* (1) ont évoqué la figure assez oubliée de ce Severiano de Heredia qui fut ministre des Travaux publics dans le cabinet que Maurice Rouvier eut peine à constituer, le 30 mai 1887, à la suite de la démission du ministère René Goblet. Au fond, il s'agissait surtout de « débarquer » le général Boulanger, devenu par trop encombrant, et, cette besogne accomplie, ce cabinet connut une existence précaire, ayant, à deux reprises, donné puis repris sa démission, avant de sombrer définitivement avec le président Grévy.

S'il était inconnu de beaucoup, ce Severiano, que Rochefort avait

(1) *Mercure de France*, 15 janvier, 1er novembre 1925.

irrespectueusement baptisé le « nègre du ministère », ne l'était pourtant pas des survivants du salon de Nina de Villard.

Non sans rire, on se rappelait la visite de noces du couple Heredia, un dimanche, l'après-midi, dans l'entresol de la rue Chaptal : « Nina était assise dans son fauteuil crapaud. Accroupi sur une pile de coussins, le coude appuyé à la façon des Turcs, Henri Cros devisait ; deux autres camarades quelconques étaient allongés sur le tapis, Charles de Sivry était perché sur un meuble » et Dreyfous, de qui on tient l'anecdote, n'était par sa posture guère plus protocolaire.

A ce spectacle inattendu, la jeune femme faillit reculer et regagner l'antichambre, mais la bonne grâce de Nina et de sa mère, Mme Gaillard, sauva la situation, à vrai dire drôlatique plus que scabreuse. Sivry dégringola avec prestesse de son perchoir, ceux qui étaient couchés se relevèrent comme ils purent. La plupart, abandonnant le salon au ménage ganté de frais, se réfugièrent dans une pièce voisine, où ils purent donner un libre cours à la formidable envie de rire qui les tenaillait.

Bref, Severiano ne fut jamais de la bande de Nina — l'emploi du « nègre » était réservé, mais plus tard, à Edmond Bazire — et ce début malheureux ne l'empêcha pas de goûter les jours fastes que réserve la politique à ceux qui ne sont ni des aigles ni tout à fait des imbéciles. Conseiller municipal de Paris, il présida cette assemblée choisie et « suivant la file » devint député. La mutualité n'avait pas à la Chambre de plus ferme soutien, et, peut-être, boulevard Saint-Germain, dans le salon bleu qui formait son cabinet, ne « gaffa-t-il » pas plus qu'un autre.

Quelle était au juste l'origine de ce Heredia ? Sans la savoir au juste, on la soupçonne un peu. Comme tant de noirs, après leur affranchissement, ses parents ou grands-parents avaient sans doute emprunté leur nom à leurs anciens maîtres.

De parenté avec les deux poètes prénommés l'un et l'autre José-Maria, aucune.

Présenté à l'illustre auteur des *Trophées* et cherchant à se rattacher, d'aussi loin que ce fût, à sa famille, Severiano eût pu s'attirer une réponse dans le goût de celle par quoi un soir, chez Armand Hayem, un de ses coreligionnaires vit sceller cette obséquiosité :

— Illustre maître, moi aussi, je suis originaire de Cuba : nos familles ont dû se connaître.

Et José-Maria, avec cette superbe qui ne le quittait point, sans pour cela dépouiller un léger bégaiement :

— Il se peut bien, monsieur : j'ai eu un grand-oncle qui était inquisiteur. Il a fait périr beaucoup d'hérétiques...

L'atmosphère était au demeurant propice à de telles insolences. Bar-

bey d'Aurevilly ne daignait-il pas fréquenter, lui aussi, le salon Hayem ? — P. D.

§

A propos de Barbey d'Aurevilly et de l'abbé Anger.

23 novembre 1925.

Cher monsieur Vallette,

J'ai publié au *Mercure de France* en 1908 un article intitulé : « Un ami de Barbey d'Aurevilly (l'abbé Anger) ». Cet article a été reproduit dans mon livre *Promenades biographiques*, paru à la Librairie de France en 1920.

Aujourd'hui, M. Henry Bordeaux publie une brochure consacrée à Barbey d'Aurevilly où il traite du même sujet... des relations de l'écrivain normand avec l'abbé Anger.

Voulez-vous avoir l'obligeance d'insérer, dans le prochain numéro du *Mercure*, le tableau ci-dessous :

une page de mon texte datant de 1908, avec, en regard,

une page du récent volume de M. Bordeaux ?

Vos lecteurs pourront ainsi apprécier les méthodes faciles et peu scrupuleuses de cet académicien.

TEXTE RENÉ MARTINEAU (*Mercure de France*, 1908, et *Promenades biographiques*, 1920.)	TEXTE HENRY BORDEAUX (*Barbey d'Aurevilly*, p. 120, 1925.)
Le P. d'Aurevilly mourut au mois de novembre 187[illegible].	
Après la cérémonie des obsèques, deux amis reconduisirent Jules Barbey à son domicile habituel... une petite chambre... A peine entré Barbey d'Aurevilly s'accouda au marbre de la cheminée, le visage dans ses mains et sanglotant. Il laissa échapper quelques paroles d'amertume, car le désert fait autour du cercueil de son frère l'avait vivement blessé : « Ah ! dit-il, je n'attendais personne de la société de Saint-Sauveur, il y a longtemps que nous n'en sommes plus, mais j'aurais cru que les pauvres se seraient davantage souvenus de lui. »	Quand il perdit son frère l'abbé (décédé à l'hôpital en novembre 1876) de retour dans la chambre du menuisier après la cérémonie, il eut un accès d'amertume à cause du désert fait autour du cercueil : « Je n'attendais rien du monde de Saint-Sauveur, il y a beau temps que nous n'en sommes plus ; mais les pauvres eux-mêmes nous ont trahis. »
Il s'informa alors d'un prêtre à l'allure distinguée qu'il avait remarqué parmi les officiants de la messe funèbre. On lui dit que c'était l'abbé	Il s'informa d'un prêtre d'allure distinguée qu'il avait remarqué parmi les officiants. C'était l'abbé Anger à qui il dédia les *Philosophes et écri-*

Anger. Il le vit le lendemain et leur amitié commença. — Lorsque parut la seconde édition des *Philosophes et écrivains religieux* le volume était dédié à l'abbé Anger.	*vains religieux* : leur amitié data de ce jour-là.
. . . .	
. . . .	
Vers quatre heures de l'après-midi, il traversait la *bourgade écossaise* et les deux kilomètres qui la séparent de Rauville ; puis avec l'abbé Anger, c'étaient de longues promenades autour de la Délivrande dans la *lande bleue*. Les deux hommes causaient surtout du passé.	Il aimait se promener avec lui dans la campagne. Ensemble ils sortaient de la *bourgade écossaise*, franchissaient les deux kilomètres qui la séparent de Rauville-la-Place et erraient dans la *lande bleue* autour de la Délivrance. Le prêtre et le vieillard ne parlaient guère que du passé.
A un certain moment de la promenade, l'auteur de l'*Ensorcelée* s'arrêtait et disait : « Regardez, mon cher abbé, le plateau du village d'Aurevillé, c'est par delà qu'est la terre des premiers parents et des souvenirs originels... »	Et Barbey pouvait montrer de loin à son compagnon le plateau du village d'Aurevillé d'où ses ancêtres tiraient leur origine.

Agréez, cher monsieur Vallette, l'expression de mes sentiments cordiaux et mes vifs remercîments.

RENÉ MARTINEAU.

§

Un poète-artisan saintongeais. — Rochefort-sur-Mer. La calme rue Audry, délicieusement « vieille France ». Une modeste boutique dont la vitrine offre au passant quelques tableautins, aquarelles, fusains ou sanguines. A l'intérieur, des établis encombrés de livres débrochés, de cuirs multicolores, de fers à dorer. Un homme grisonnant dont les yeux clairs et la crinière romantique séduisent de prime abord. C'est Henry Mériot, poète et relieur saintongeais. Il vous mène au premier étage, dans son « oratoire ». Murs tapissés de toiles, d'estampes, de portraits dédicacés d'artistes et d'écrivains. Meubles surchargés de bouquins princièrement reliés. On ouvre des éditions rarissimes. Encore des dédicaces, signées Laurent Tailhade, Léon Bloy, Joséphin Péladan, Léon Cladel. Le maître du logis égrène ses souvenirs. Fidèle à la mémoire des nombreux compagnons disparus, il garde une dévotion particulière à Tailhade qui préfaça magnifiquement ses *Lys de Minuit* et lui rendit visite, en la bonne ville de Rochefort, pour l'effarement des paisibles citadins.

Un soir, chargé de la critique théâtrale dans un journal local, Mériot entraîne Tailhade à une représentation du *Faust* de Gounod. Doué d'un formidable appétit, l'auteur des *Poèmes aristophanesques* a fait

honneur aux plats charentais. Il s'assoupit dans son fauteuil pour ne se réveiller qu'au prélude du ballet. Il se rend compte de la situation et, joyeux, clame : « Ah ! ah ! nous allons voir ces dames du moyen âge ! » Mais les pauvres ballerines de sous-préfecture entrent en scène. Alors il rectifie, toujours à très haute voix : « Ces dames d'un âge plutôt moyen ! » Puis, désintéressé, il reprend le somme interrompu, cependant que les spectatrices, appartenant au monde select de la Marine, échangent des regards indignés.

Lors d'un 14 juillet, il court admirer le feu d'artifice. Le peuple de l'Arsenal encombre l'Esplanade. Impavide, Tailhade joue des coudes, écrase les pieds, meurtrit reins et poitrines. Le peuple murmure. Superbe, le poète gronde : « Quels sont ces manants qui osent m'empêcher de voir les belles étoiles ? » Médusés, les manants s'écartent devant cet aristocrate qui sait si bien leur parler.

Mériot est le survivant d'une époque : 1880, le *Parnasse*, le passage Choiseul, Leconte de l'Isle, Coppée, Heredia, Dierx. Il n'a pas renié les dieux de sa jeunesse. Et c'est à l'enseigne de « l'homme qui bêche » que paraissent aujourd'hui ses poésies complètes. Un gros volume de 500 pages : l'œuvre de cinquante années de labeur. Cinquante années d'un travail acharné consacrées entièrement à l'Art. Car il faut vivre, hélas ! Et la société moderne est dure aux porteurs de lyre. Pour subsister, un écrivain doit faire du commerce ou noircir du papier administratif dans un bureau malodorant.

Mériot aura eu au moins l'orgueil de pratiquer un noble métier. Artiste somptueux dont l'imagination n'est jamais en défaut, il revêt de robes de maroquin, de soie, de vélin, proses et poèmes aimés. La tâche quotidienne terminée, il reprend sa plume et cisèle ses vers comme il gaufre ses reliures, avec ferveur et enthousiasme, loin du champ de bataille parisien où triomphe la plus subtile stratégie. Et il célèbre les vieux pastels, les émaux, les missels, les éventails, les coupes, les armes damasquinées, Callot, Cellini, Watteau, Dürer. Rimes colorées, chatoyantes, fastueuses. Puis l'impassibilité de l'artisan fait place à la sensibilité de l'homme simple et bon qui chante les amours défuntes, le printemps passé, les amis perdus. Ainsi oublie les tracas d'une vie souvent rude, mais consacrée toute à la Beauté, le parfait ouvrier d'art pour lequel Tailhade écrivait, en 1911, ces lignes éloquentes :

> La foule, ignorante des poètes, ne lira point, selon toute apparence, les nobles vers qu'il a rythmés. Cependant, les esprits attentifs leur donneront une large place dans leur estime, admirant, tour à tour, la haute inspiration et la facture magistrale de ces poèmes qui peuvent compter parmi les plus beaux dont ait raison de s'enorgueillir l'Ecole parnassienne.

F. P.

§

Un précurseur de des Esseintes ou l'orgue à bouche au XVIIIe siècle. — Parmi les trouvailles que J.-K. Huysmans prête à l'imagination débordante de son des Esseintes, « l'orgue à bouche » est sans contredit l'une des plus remarquables et des plus typiques. (*A rebours*, éd. Charpentier, 1925, p. 62 et suiv.). L'idée, cependant, de ces symphonies gustatives, de cette assimilation des saveurs à des sensations musicales n'était pas nouvelle.

En 1755 parut sans nom d'auteur un ouvrage intitulé : *Chimie du goût et de l'odorat, ou principes pour composer facilement et à peu de frais les liqueurs à boire et les eaux de senteurs* (Paris, Le Mercier, in-8). Ce livre est attribué à Polycarpe Poncelet qui, dans sa « Dissertation préliminaire », y expose les grands principes d'une harmonie gustative. Il est très probable que l'auteur d'*A rebours* connut cet ouvrage, car les rapprochements à faire sont évidents.

Voici comment s'exprime le précurseur de des Esseintes :

...Pour l'agrément des liqueurs, il dépend du mélange des saveurs dans une proportion harmonique. Les saveurs consistent dans les vibrations plus ou moins fortes des sels qui agissent sur le sens du goût, comme les sons consistent dans les vibrations plus ou moins fortes de l'air qui agit sur le sens de l'ouïe ; il peut donc y avoir une musique pour la langue et pour le palais comme il y en a une pour les oreilles ; il est très vraisemblable que les saveurs pour exciter différentes sensations dans l'âme ont comme les corps sonores leurs tons générateurs, dominants, majeurs, graves, aigues, leurs coma même et tout ce qui en dépend, par conséquent leurs consonances et leurs dissonances. Sept tons pleins sont la base fondamentale de la musique sonore ; pareil nombre de saveurs primitives sont la base de la musique savoureuse et leur combinaison harmonique se fait en raison toute semblable. Dans la musique sonore les tierces, les quintes et les octaves forment les plus belles consonances : mêmes effets précisément dans la musique savoureuse ; mêlez l'Acide avec l'Aigre-doux, ce qui répond à *ut... sol* ; le Citron par exemple avec le Sucre, vous aurez une consonance simple mais charmante en quinte majeure ; mêlez l'Acide avec le Doux, le suc de Bigarade par exemple avec du Miel, vous aurez une saveur passablement agréable analogue à *ut... mi*, tierce majeure. Mêlez l'Aigre doux avec le Piquant, la consonance sera moins agréable, aussi n'est-elle qu'en tierce mineure, etc...

Et l'auteur continue ainsi, précisant ses analogies, indiquant les moyens de « composer un air savoureux en grand dièze, de donner de l'âme à une composition », disant qu' « un compositeur de Ragoûts, de Confitures, de Ratafiats, de Liqueurs, est un Symphoniste dans son genre et qu'il doit connaître à fond la nature et les principes de l'harmonie ». Et il conclut qu'« il est possible de faire un instrument harmonieux des saveurs, comme un genre nouveau d'*orgue*, sur lequel on

pourra jouer toutes sortes d'airs savoureux, pourvu que le nouvel *organiste* possède avec intelligence son clavier ».

N'est-ce point l' « orgue à bouche » réalisé par des Esseintes, grâce auquel il était parvenu à « se jouer sur la langue de silencieuses mélodies, de muettes marches funèbres à grand spectacle, à entendre dans sa bouche des solis de menthe, des duos de vespetro et de rhum » ? — PIERRE-MARIE LAMBERT.

§

Les lions de l'Institut. — Ces quatre félins de bronze — non de pierre, comme l'a imprimé le *Quotidien* du 18 mars 1925, — ont une curieuse histoire anecdotique, fort peu connue. Leur attitude résignée, morne, avachie d'aujourd'hui, serait-elle un signe des temps ? Car les lions de l'Institut, qui défendent toujours le vieillot portique de l'Académie, connurent jadis la gloire de cracher une eau abondante, recherchée des Auvergnats, sous le Second Empire et avant. Ce fut, d'ailleurs, le tapage de ceux-ci, qui venaient en foule emplir leurs seaux à ces monstres sans esthétique, qui fut cause que les Messieurs de de l'Institut en demandassent et en obtinssent, sur la fin de l'hiver de 1864, l'inutilisation, du moins en tant que lions de fontaine jaillissante. En vain divers organes de presse protestèrent-ils, en mars 1864, contre cette mesure arbitraire. Depuis ce temps, les lions sont restés, inutilement, accroupis à l'entrée du temple académique.

Mais sait-on pourquoi les recouvre ce jus léger d'un badigeon qui jure avec la tonalité grise et sombre de la façade du Palais Mazarin ? C'est parce que l'architecte de l'Institut, désolé de l'échec de Saint-Saëns, préféré par lui, mais non par l'illustre Maison, à Massenet, apprit que le compositeur parisien de *Samson et Dalila* avait, dans son dépit biblique, juré de ne pas frapper aux portes des Immortels aussi longtemps que les fameux lions n'auraient changé de place et de pelage. Et ce serait à la suite de ce serment que, sous prétexte de réparations urgentes, les lions furent, par ledit architecte, légèrement déplacés et qu'on leur fit ce brin de toilette moderniste. Alors seulement M. Saint-Saëns redemanda et obtint les suffrages de l'Institut, où il fut, en effet, admis en 1881. Telle est l'anecdote, et, comme dit Cécile dans *Il ne faut jurer de rien*, on la redonne ici « pour ce qu'elle vaut ». — C. P.

§

Une réclamation.

Liége, ce 24 novembre 1925.

Monsieur le Directeur,

Dans le numéro du 15 novembre 1925 du *Mercure de France*, à la page 178, je lis la critique de M. André Billy, au sujet des *Serments d'Usage*. Je vous prie, en vertu de mon droit de réponse, de vouloir bien insérer dans votre prochain numéro la lettre ci-contre :

Enfin André Billy vint et par un sérieux béchage pulvérisa littéralement la pièce de Mme Adéen. Je dis « enfin », parce que jusqu'ici elle avait reçu trop de fleurs, trop d'appréciations flatteuses, quoique n'émanant pas cependant de flatteurs. Je n'en veux pas nommer les auteurs, parce qu'il n'est pas prudent de mettre des tiers en cause quand on use du droit de réponse et ensuite parce que M. Billy pourrait penser que je veux l'humilier.

Trop de fleurs et trop de compliments tuent aussi bien qu'une critique impitoyable. Mme Adéen craignait surtout l'indifférence. Les éloges ne lui manquaient pas, il ne lui fallait plus que quelques coups de pattes : elle est comblée.

Et ce qui la réjouit davantage, c'est que l'on ne peut pas soupçonner M. Billy d'avoir agi de parti pris, puisqu'il ne connaît pas du tout l'auteur. C'est au point qu'il se trompe du tout au tout sur sa personnalité et même sur son sexe.

Si l'on voulait l'en soupçonner, on pourrait peut-être considérer que la vieille demoiselle du début de l'article, au sein prématurément défraîchi, devient à la fin un être jeune. On dirait qu'à ce moment, M. Billy, qui mord et déchire des plus belles, regarde le jeune auteur en face... Mais ce serait trop affreux. Il n'y a là, me semble-t-il, qu'un manque d'esprit de suite.

La joie que Mme Adéen éprouve devant cette sincérité a cependant une ombre. Car si M. Billy manque peut-être d'esprit de suite, il manque assurément de psychologie. Monsieur Billy ! Mme Adéen n'est pas une femme ; c'est un jeune homme de 35 ans qui écrit sous le pseudonyme de Maurice Adéen. Il n'exerce pas la profession universitaire, il est avocat. Il n'habite pas Nancy, il habite Liége. Mon Dieu ! où avez-vous été chercher tout cela ? J'ai l'impression qu'on vous a joué un tour ! Et puis je vous assure que mon sein n'est pas prématurément défraîchi !

Tout cela n'est encore qu'un demi-mal, mais ce qui dépasse la mesure, c'est que M. Billy n'a pas vu la pièce dont il parle ! Où a-t-il été chercher qu' « un poète, après avoir fait cocu un architecte, lui renvoie sa femme, en se donnant un air de victime » ? Cette fin de l'article jette un singulier jour sur cette critique !

Donc, Monsieur Billy, je ne déplore pas vos petits coups de pattes. Mais que vous estropiiez mon pseudonyme, que vous fassiez tomber mes seins, que vous m'émasculiez, vous allez un peu fort !

Je vous prie de me rendre mon identité et de rectifier votre erreur. Enlevez-moi mes illusions, si cela vous amuse, mais laissez-moi le reste.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma considération distinguée.

AD. LOUSBERG
dit MAURICE ADÉEN.

§

Quelques rectifications. — M. Léon Roux (*Mercure*, 15 octobre 1925), revenant sur les prétentions nobiliaires de Gill a écrit :

Plus modestes que ceux qui parlent d'un duché, qui jamais n'exista, quelques journalistes parlèrent d'une vicomté.

L'affirmation est malheureuse, ce fut au contraire le duché qui exista, ou tout au moins le titre : le duc de Guines fut ambassadeur à Londres sous Louis XVI, et un article lui a même été consacré par M. van der Vrecken de Barmans, dans la *Revue d'Histoire diplomatique* de janvier-mars 1924.

Cela a peu d'importance.

Par contre, on peut être surpris de voir M. Camille Pitollet parler dans le *Mercure* du 16 novembre, à propos de Mata-Hari, de « Marie Buret (*sic*), qui jouait à la Comédie Italienne sous le nom de Marie-Babin (*sic*) (et encore je corrige une coquille) Grandmaison ».

Evidemment, ce n'est pas prendre le Pirée pour un homme, mais « née à Blois, de parents aisés qui lui firent donner une bonne éducation musicale », Marie Babin de Grandmaison, dont un des petits-neveux fut de mes amis, s'appelait bien ainsi, et Marie Burette fut son nom de théâtre.

Je n'abuserai point des références et n'aurai pas la pédanterie de renvoyer M. Camille Pitollet aux Archives nationales ; il lui suffira pour être fixé de consulter *Les Comédiens du Roi de la troupe italienne* d'Emile Campardon, tome Ier, p. 81.

Sans doute, l'erreur provient de M. Jean-Bernard, mais M. Camille Pitollet suit d'assez près l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, où, maintes fois, il fut question de l'amie malheureuse du baron de Batz, pour que cette erreur ne laisse pas d'étonner de sa part. — P. D.

§

Errata. — Notre dernier numéro donnait, comme date de la mort d'Elémir Bourges, le vendredi 13 novembre. C'est le jeudi 12 que s'est éteint l'auteur de *la Nef*.

Même numéro, écho sur la mort du comte de Comminges, le pseudonyme qu'avait pris l'auteur de *la Zone dangereuse* lors de la publication de ce roman dans le *Mercure*, était non *Berthe* Genlis, mais *Marthe* Genlis.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — imp. du Mercure de France, Marc Texier.

TABLE DES SOMMAIRES

1925

—

CLXXXI N° 650. — 15 JUILLET

CLXXXI N° 651. — 1er AOUT

TABLE
ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

PRÉCÉDÉE D'UN

TABLEAU DE CONCORDANCE

ENTRE LES TOMES, LA DATE DES NUMÉROS

LES NUMÉROS ET LA PAGINATION

1925

—

La table indique le tome et la pagination, références qui permettent de trouver immédiatement le numéro et sa date au tableau ci-dessous. — Les titres des poésies sont imprimés en italique. — Après les lettres R Q, abréviation de « Revue de la Quinzaine », on n'a porté que le titre des rubriques : le numéro d'insertion des matières se trouve à la *Table chronologique de la Revue de la Quinzaine*.

TABLEAU DE CONCORDANCE

1er janv.	637-CLXXVII — 5-288	1er mai	645-CLXXIX — 577-864	1er sept.	653-CLXXXIII — 289-576
15 janv.	638-CLXXVII — 289-576	15 m	646-CLXXX — 5-288	15 sept.	654-CLXXXII — 577-864
1er févr.	639-CLXXVII — 577-864	1er juin	647-CLXXX — 289-576	1er oct.	655-CLXXXIII — 5-288
15 févr.	640-CLXXVIII — 5-288	15 juin	648-CLXXX — 577-864	15 oct.	656-CLXXXIII — 289-576
1er mars	641-CLXXVIII — 289-576	1er juill.	649-CLXXXI — 5-288	1er nov.	657-CLXXXIII — 577-864
15 mars	642-CLXXVIII — 577-864	15 juill.	650-CLXXXI — 289-576	15 nov.	658-CLXXXIV — 5-288
1er avril	643-CLXXIX — 5-288	1er août	651-CLXXXI — 577-864	1er déc.	659-CLXXXIV — 289-576
15 avril	644-CLXXIX — 289-576	15 août	652-CLXXXII — 5-288	15 déc.	660-CLXXXIV — 577-864



TABLE CHRONOLOGIQUE
DE LA REVUE DE LA QUINZAINE
PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE DES RUBRIQUES
1925

—

La présente table indique la date des numéros, et la couverture des numéros porte un sommaire où se trouve la pagination; mais si on fait relier les numéros sans leur couverture, on aura aisément la pagination à la Table des Sommaires. On saura immédiatement à quel tome appartient tel numéro en se référant au Tableau de Concordance qui précède la Table par Noms d'Auteurs : ce renseignement est donné ici pour plus de commodité.

1er et 15 janvier, 1er février	tome	CLXXVII
15 février, 1er et 15 mars	—	CLXXVIII
1er et 15 avril, 1er mai	—	CLXXIX
15 mai, 1er et 15 juin	—	CLXXX
1er et 15 juillet, 1er août	—	CLXXXI
15 août, 1er et 15 septembre	—	CLXXXII
1er et 15 octobre, 1er novembre	—	CLXXXIII
15 novembre, 1er et 15 décembre	—	CLXXXIV

AGRICULTURE

1er Novembre : Le Jeune syndicalisme.

ANTHROPOLOGIE

15 Février : Mendes Corrêa : *Os Povos primitivos de Lusitania*, A. Figuerinhas, Porto, in-8, nombreuses figures. — **1er Septembre** : A. C. Haddon : *The Races of Man and their distribution*, Cambridge, University Press, in-16, X planches. — **15 Octobre** : Divers auteurs : *Les Jumeaux*, Publication de l'Institut international d'Anthropologie, Paris, Emile Noury. H. W. Siemens : *Die Zwillingspathologie*, Berlin, Springer. Franz Boas : *Bermerkungen ueber die Anthropometrie der Armenier*, Extr. de la *Zeitschrift fuer Ethmologie*, t. LVI, Berlin.

ARCHÉOLOGIE

15 Janvier : Pierre Champion : *Tanger, Fès et Meknès*, Laurens. Félix Brun : *Jeanne d'Arc à Soissons*, Auguste Réty, à Meulan. E. Pautrel : *Notice historique sur le château de Fougères*, Oberthur, Rennes et Paris. — **1er Mars** : Marcel Poëte : *Paris, de sa naissance à nos jours*, Auguste Picard. Etienne Ambrée : *Le Domaine de la Ville-Gontier*, « Le Réveil Fougerais ». Raymond Peyronnet : *Méditerranée*, J. Peyronnet. Jacques Meurgey : *La place des décorations dans les armoiries des Villes de France*, Lefebvre-Durocq, Lille. — **15 Avril** : Gabriel Faure : *Au pays de saint François d'Assise*, J. Rey, à Grenoble. René Schneider : *L'art français (Moyen âge, Renaissance)*, Laurens. Abbé E. Chartraire : *Le Trésor de la Cathédrale de Sens*, Laurens. — **1er Mai** : ORIENTALISME. —

A. Dufourcq : *Histoire ancienne de l'Eglise*, I. *Les religions païennes et la religion juive comparées* (6e édition), Plon, 1923. Mario Meunier : *Isis et Osiris*, L'Artisan du Livre, 1923. G. Jéquier : *Manuel d'archéologie égyptienne. I. Les éléments de l'Architecture*, Picard, 1924. A.-M. Blackman et Major Benton Fletcher : *Luxor and its Temples*, Londres, Black, 1923. **Ch. Jean** : *La Littérature des Babyloniens et des Assyriens*, Geuthner, 1924. A. de Ridder et W. Deonna : *L'Art en Grèce*, La Renaissance du Livre, 1924. P. Ricard : *Pour comprendre l'art musulman dans l'Afrique du Nord et en Espagne*, Hachette, 1924. — **1er Juin** : Gustave Macon : *Chantilly*, Laurens. Paul Gruyer : *Les Fontaines Bretonnes*, Laurens. Commandant Lefebvre des Noëttes : *La force motrice animale à travers les âges*, Berger-Levrault. — **1er Juillet** : Eugène Pépin : *Chinon*, Laurens. Adolphe Dieudonné : *Les Monnaies françaises*, Payot. — **1er Août** : J. de Morgan : *La préhistoire orientale*, t. Ier, *Généralités*, Paris, Geuthner, 1925. S. Langdon : *Excavations at Kish*, vol. I, Paris, Geuthner, 1924. Charles Jean : *Le péché chez les Babyloniens et les Assyriens*, Piacenza, Collegio Alberoni, 1925. — **1er Septembre** : Charles Diehl : *Constantinople*, Laurens. Charles Fegdal : *Coins curieux de Paris*, Stock. — **15 Septembre** : Fernand-Laurent : *Du Village d'Auteuil au plus grand Paris*, Boivin et Cie. Augustin Fliche : *Aigues-Mortes et Saint-Gilles*, Laurens. — **1er Novembre** : Henri Lemoine : *Manuel d'histoire de Paris*, Albin Michel. Dumont-Wilden : *Bruges*, Editions Nilsson. — **1er Décembre** : Elie Lambert : *Tolède*, Laurens. André Godard : *Le Décor épigraphique des monuments de Gazna*, Paul Geuthner. *Le vieux Montmartre*.

ARCHITECTURE

15 Juin : L'Art monumental au Salon. — **15 Août** : L'Art monumental au Salon.

ART

1er Janvier : Exposition André Chapuy, galerie Druet. Exposition O. D. V. Guillonnet, galerie Marcel Bernheim. Exposition François Quelvée, galerie Druet. Exposition Marie Laurencin, Suzanne Fegdal, etc., galerie Henry. Exposition Grunsweigh, galerie Pierre. — **15 Janvier** : Exposition Guillaumin, galerie Marcel Bernheim. Monographies d'artistes. A. Tabarant : *Pissaro*. Jacques-Emile Blanche : *Manet*, librairie Rieder. Gustave Geffroy : *Corot*, librairie Nilsson. Le Puvis de Chavannes de Desbois. Exposition de petits tableaux, galerie Marguerite Henry. Exposition Rij-Rousseau, galerie Carmine. — **1er Février** : Exposition Maurice Taquoy, galerie Georges-Petit. Exposition du Nouveau Groupe, galerie Georges-Petit. Exposition Altmann, Mme Dorlac, Kosloff, galerie Devambez. — **15 Février** : Exposition Neroni, galerie Balzac. Exposition René Harboë, galerie Carmine. Exposition Guinness, galerie Visconti. Exposition d'un groupe d'artistes modernes (Dora Rucembianka, Sermaize-Peridard, etc....), galerie Siot-Decauville. Troisième Exposition du groupe des Peintres-graveurs Indépendants, galerie Barbazanges. Exposition Charles Lacoste, galerie Druet. Exposition Madeleine Bunoust, galerie Druet. — **15 Mars** : Exposition des peintres du Paris-Moderne, galerie Siot-Decauville. Exposition Antoine Villard, galerie Bernheim-Jeune. Exposition Frédéric Deshayes, galerie Marguerite-Henry. Exposition Le Sidaner, galerie Georges-Petit. Exposition Alfred Lombard, galerie Druet. Exposition Maurice Berjonneau, etc., galerie Laterrade. Exposition des Aquarellistes Indépendants, galerie Marcel Bernheim. Exposition Sarluis, salles du *Journal*. — **1er Avril** : Exposition Henry de Warocquier (Aquarelle de Venise), galerie Druet. Exposition de Mme Marval, galerie Druet. Exposition Charles Camoin, galerie Marcel Bernheim. Exposition Raphaël Drouart, galerie Rodrigues. Exposition Morin-Jean, au Nouvel Essor. Exposition Kars etc..., galerie Visconti. Exposition Jeanne Baraduc, galerie Marguerite-Henry. Exposition Aman-Jean et René Ménard, galerie

Georges-Petit. Exposition Jean Challié, galerie Georges-Petit. Mémento. — 15 Avril : Les Indépendants. — 1er Mai : Exposition François de Hérain, galerie Georges-Petit. Exposition Paul de Lassence, galerie Georges-Petit. Exposition André Beaudin, galerie Percier. Exposition Charles Angrand, galerie Dru. Exposition Simon Bussy, galerie Druet. Exposition des peintres et sculpteurs de Sport, La Palette française. Exposition Suzanne Weyher, galerie Druet. Georges Turpin : *Quelques peintres du temps présent*, Ed. de la Revue artistique et littéraire. — 15 Mai : Les Salons des Artistes français et de la Société Nationale. Quelques peintures à l'Exposition des Arts décoratifs. — 1er Juin : Le Salon des Tuileries. — 1er Juillet : Exposition Romaine Brooks, galerie Charpentier. Exposition William Malherbe, galerie Durand-Ruel. Exposition Serge-Henri Moreau, galerie André. Exposition trinationale, galerie Durand-Ruel. Exposition Théo van Rysselberghe, galerie Druet. Exposition Geneviève Gallibert, galerie Druet. Exposition Edgar Chahine, galerie Marcel-Guiot. Exposition Ernest Quost, galerie Mercier, Palais de marbre, 77, avenue des Champs-Elysées. Le Salon du Sud-Est, Palais des Beaux-Arts, Lyon. — 15 Juillet : Cinquante ans de peinture française, musée des Arts décoratifs. — 1er Août : Les Salons des Artistes Français et de la Société National (2e série). Terrasse du Bord de l'Eau, Tuileries. — 15 Octobre : Le Salon d'Automne. — 1er Novembre : Exposition Milcendeau, galerie Druet. Exposition Hermine David, galerie Druet. Exposition Lucie Wormser, galerie Bernheim jeune. Exposition Madeleine Zillhardt, Arts décoratifs. J.-H. Rosny : *Turner*, collection Geffroy. Paul-Léon : *Art et artistes*, Fasquelle. — 15 Novembre : Exposition Chamaillard, galerie Georges-Petit. Exposition Max Wulfart, galerie Georges-Petit. Exposition Blanche Camus, galerie Georges-Petit. Exposition Maurice Bouvielle, galerie Georges-Petit. Exposition Gabriel Boissy, galerie Georges-Petit. Exposition des Aquarellistes français, galerie Georges-Petit. Exposition Henri Rousseau, Grande Maison de blanc. Mlle Helbronner : *Les Gueux*, 1 vol. in-4 (gravure sur bois). Exposition Angel Zaraga, galerie Devambez. Exposition Pedro Figari, galerie Druet. Exposition Louis Bouquet, galerie Druet. Exposition Emile Boggio, galerie Georges-Petit. — 1er Décembre : *Les nuits mystiques*, par Boleslos Biegas, galerie Sigmann. Exposition annuelle du 1er groupe, galerie Druet. Exposition Jacques Salomon, galerie Druet. Exposition Provence-Méditerranée, Galerie Georges-Petit. Exposition Meslé, galerie Georges-Petit. Exposition Claude René-Martin, galerie Georges-Petit. Exposition d'un groupe d'artistes contemporains, galerie Marcel Bernheim. Exposition de dessins d'écrivains, Grande Maison de Blanc.

L'ART A L'ÉTRANGER

15 Mai : Publications d'art italiennes.

ART ANCIEN ET CURIOSITÉ

1er Janvier : Quelques réflexions sur le marché de la Curiosité. Collection du vicomte Beuret : objets d'art et d'ameublement, tableaux anciens, dessins et gouaches. Ventes les 5 et 9 décembre d'objets appartenant à divers. Mémento. — 15 Juillet : Les grandes ventes de printemps. Les ventes Jacques Seligmann et Lehmann. Collection Léon Michel-Lévy : Tableaux, pastels, dessins, aquarelles. Vente Durighiello : Antiques. Collection Maurice Gangnat : Tableaux par Renoir, Cézanne et Vuillard. Exposition d'Art oriental à la Chambre de la Curiosité.

L'ART DU LIVRE

1er Mars : Une exposition des Arts du Livre au Musée Galliera. Evolution de la xylographie. La couleur dans le livre. Renouveau de l'eau-forte et de la lithographie.

LES ARTS DÉCORATIFS

1er Mars : Le Bulletin de la Société des Artistes Décorateurs. L'abstention des Allemands. — **15 Avril** : L'exposition prochaine et l'opinion. — **1er Juillet** : L'architecture et ce qui s'y rattache à l'Exposition de 1925. **1er Août** : Une rétrospective au musée Galliéra. Peut-on parler d'un style nouveau ? — **15 Octobre** : La fin prochaine de l'Exposition de 1925. Une brochure qui arrive trop tard. Conclusion.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

1er Janvier : Mathias Morhardt : *Les Preuves, le crime de droit commun, le crime diplomatique,* Librairie du Travail. Alfred Fabre-Luce: *La Victoire,* Nouvelle Revue Française. L. Cabrero : *La Misère des Nations,* Berger-Levrault. — **15 Janvier** : *Die europäischen Mächte untereinander* 1897-1899, Berlin, deustche Verlagsgesellschaft für Politik, 1924. — **15 Février** : *Welpolitische Rivalitäten,* Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. Théodore Reinach : *Histoire sommaire de l'Affaire Dreyfus,* Ligue des Droits de l'Homme. Jean Mélia : *Paul Deschanel,* Plon. Henri Guilbeaux : *Le portrait authentique de Vladimir Ilitch Lénine,* Librairie de *L'Humanité.* Jules Moch : *La Russie des Soviets,* Ed. L'Ile de France, Paris. A.-G. Michel : *La Révolution par le Communisme,* Ed. de la Fédération nationale catholique. Mémento. — **15 Mars** : Ernest Judet : *Georges Louis,* Rieder. — **1er Avril** : J. Kessel et G. Suarez : *Au Camp des Vaincus, ou la Critique du onze mai,* Nouvelle Revue française. — **15 Avril** : *Rings um die erste Haager Friedenskonferenz,* Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik, 1924. Olaf Broch : *Proletariatets diktatur* (*la Dictature du prolétariat*), Aschebourg, Kristiania. — **15 Mai** : *Die Chinawirren und die Mächte 1900-1902,* Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. — **15 Juin** : S. Lee : *King Edward VII, a biography, vol. I,* London, Macmillan. — **15 Juillet** : J. Haller : *Aus dem Leben des Fürsten Philipp zu Eulenburg-Hertefled,* Berlin, Paetel. — **1er Août** : Giuseppe Prezzolini : *Le Fascisme,* Bossard. *La Bulgarie sous le régime de l'assassinat,* le 7e jour. Lieutenant-colonel P. G. Elgood : *Egypt and the Army,* Oxford University Press. Murray Harris : *Egypt under the Egyptians,* Chapman and Hall, Ltd, 11, Henrietta Steet, London, W. C. 2. Sir Valentine Chirol : *The Occident and the Orient,* The University of Chicago Press, Chicago. Henry Ford : *Ma Vie et mon Œuvre,* préface de M. V. Cambon, Payot. — **15 Août** : B. Gueydan : *Les Rois de la République,* 2 vol., Perrin. Louis Latzarus : *La France veut-elle un roi ?* Editions du Siècle, rue de l'Abbé-de-l'Epée. N. Jorga : *Histoire des Etats balkaniques jusqu'à 1914,* J. Gramber. N. Lénine : *La Révolution prolétarienne et le rénégat Kautsky,* Librairie de l'Humanité. E. Martinot : *Les délires de l'Impérialisme et les Folies maritimes,* E. Figuière. — **1er Septembre** : Al. Carthill : *The Lost Dominion,* Edinburgh, W. Blackwood. Sir Surendranath Banerjea : *A Nation in making,* London, H. Milford. — **15 Septembre** : Nicolas II : *Journal intime,* Payot. V. de Moriès : *Misère et Splendeur des Finances allemandes,* « Les Belles-Lettres ». A. Mansuy : *La Pologne,* Rieder.— **1er Octobre** : Ernest Seillières : Les *pangermanistes d'aprèsguerre,* Alcan. F. Ortiz Echaguë : *Une enquête en Allemagne,* Editions Excelsior. Laurent d'Arce : *L'Abyssinie,* Aubanel frères, à Avignon. — **1er Novembre** : *Die Wendung im deutsch-englischen Verhlätnis,* Berlin, deutsche Verlagsgesellschaft für Politik. L. Stoddard : *Le Flot montant des peuples de couleur contre la suprématie mondiale des blancs,* Payot, François-Charles Roux : *L'Angleterre et l'Expédition française en Egypte,* Le Caire, Société Royale de Géographie d'Egypte. — **15 Novembre** : Ludovic Naudeau : *En écoutant parler les Allemands,* Flammarion. — **1er Décembre** : Nicholas Murray Butler, président de l'Université Columbia, membre de l'Institut : *Les Etats-Unis d'Amérique, leur origine, leur développement, leur unité* (Bibliothèque France-Amé-

rique), Alcan. — **15 Décembre** : *Zweibund und Dreibund 1900-1904*, Berlin, Deutsche Verlagsgesellschaft für Politik.

BIBLIOTHÈQUES

15 Janvier : La Bibliothèque Henri-E. Huntington.

CHRONIQUE DE BELGIQUE

15 Janvier : André de Ridder : *La littérature flamande contemporaine*, Editions L. Opdebeck. Jean Tousseul : *La Cellule 158*, Editions Finacom. Simone Bersou : *La Nouvelle Camille*, La Renaissance du Livre. Paul Bay : *Mélanophilos*, Editions Gauloises. Max Deauville : *La Tarnowska*, La Renaissance d'Occident. Georges Duvignaud : *Le Cadavre n° 5*, Revue sincère. Michel de Ghelderode : *L'Histoire comique de Kaiser Karel*, La Renaissance d'Occident. Eugène Herdies : *La beauté trahie*, La Renaissance d'Occident. Camille Mathy : *Holzminden*, Albert Dewit. Théâtres, concerts et expositions. Galerie Giroux : Exposition de *Pierre Paulus*. Mémento. — **1er Mars** : Charles van Lerberghe : *Lettres à Fernand Severin*, Renaissance du Livre. Georges Rodenbach : *Evocations*, Renaissance du Livre. J.-J. Van Dooren : *Le miracle de vie*, Editions Gauloises. Yvonne Herman-Gilson : *Le Rossignol de Muraille*, Renaissance d'Occident. *L'Exposition Leon Pichon* au Musée Plantin d'Anvers. Théâtre du Marais : *La Nouvelle Cendrillon*, par J. Barrie. Mémento. — **15 Avril** : Théâtre du Marais : Première représentation de *Les Indifférents* ou *On s'amuse comme on peut*, pièce en 4 actes de M. Odilon Jean Périer, et de *Les Marrons du feu*, d'Alfred de Musset. Un livre belge : Marcel Thiry : *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, G. Thône, Liége. L'Exposition Victor Rousseau à la Galerie Giroux. Mémento. — **1er Juin** : La vie artistique belge. Galerie Giroux : L'Exposition du peintre Eugène Laermans. La mort du sculpteur Thomas Vinçotte. L'Exposition d'art français du XVIIIe siècle. Concerts. Noël Ruet et le prix Verhaeren. Louis Dumont-Wilden et l'Académie. Exposition des Violons d'Ingres. Mémento. — **15 Juillet** : A Anvers : Le Salon de « L'Art Contemporain » : Peintures de Constantin Meunier, Marcel Jefferys et Auguste Oleffe. La réception d'Hubert Stiennet à l'Académie. Louis Delattre et son œuvre. Deux disparus : le Dr Antoine Depage et Gaston Furst. Mémento. — **1er Septembre** : Furnes et la procession de pénitence. Un roman de M. Henri Davignon : *Un pénitent de Furnes*, Mémento. — **15 Octobre** : Un remarquable début dans les lettres belges : *Le Cavalier seul*, par M. Hermann Closson, Edition du Disque vert. Un portrait inédit de Baudelaire. Fernand Gregh est-il Belge? Mémento. — **1er Décembre** : Livres belges : *Le Génie du Nord*, par M. André de Ridder, Ed. Sélection. *Le Juif errant*, par M. Auguste Vermeylen, Renaissance du Livre. *L'Enfant Jésus en Flandre*, par M. Félix Timmermans.

CHRONIQUE GASTRONOMIQUE

15 Avril : La vie gastronomique. Un beau livre : *La gourmandise à bon marché*, par Paul Bouillard, A. Michel, éditeur.

CHRONIQUE DES MŒURS

1er Août : Georges Anquetil : *Satan conduit le bal. L'amant légitime. La Maîtresse légitime*, Editions Georges Anquetil. — **15 Août** : Emile Guillaumin : *Notes paysannes et villageoises*, Bibl. d'éducation. M. T. Laurin : *L'Ecole rurale et la Profession agricole*, Bibl. d'éducation.

CHRONIQUE NORD AFRICAINE

1er Septembre : L'Algérie à l'exposition des Arts décoratifs.

CHRONIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

1er Janvier : Des vers : Henri Mugnier : *Le Baptême sous la Ligne*, Genève, Mongenet. Blaise Cendrars : *Kodak*, Paris, Stock. Emmanuel Buenzod : *Ainsi la Vie...*, suivi de *Histoires immobiles*, Lausanne, Editions Spes. Henri de Ziegler : *La Corne d'Amalthée*, Lausanne, La Concorde. Mémento. — **1er Avril** : Alexis François : *Jean-Jacques et Leurs Excellences*, Lausanne, Editions Spes. Edmond Gilliard : *Rousseau et Vinet, individus sociaux*, suivi de Notes sur Vinet, Baudelaire, Ramuz, « Les Cahiers Vaudois », Lausanne, Payot. Léon Bopp : *Jean Darrien*, Paris, N. R. F. Bernard Barbey : *Le Cœur gros*, Paris, Grasset. Noelle Roger : *Le Nouvel Adam*, Paris, Albin Michel. Mémento. — **1er Juillet** : Blaise Cendrars : *L'Or*, Paris, Grasset. Fred Bérence : *Le Parricide*, Paris, F. Rieder et Cie. Paul Budry : *Pinget dans la cage aux lions et autres histoires pour dérider ces Vaudois*, Lausanne, Gonin et Cie. Georges Méautis : *Aspects ignorés de la religion grecque*, Paris, E. de Boccard. William Shakespeare : *La Tragédie d'Othello*, traduction de René Louis Piachaux, Genève, Editions de la Petite Fusterie. Jean Choux : *La Louange des Arbres, des Eaux et des Monts*, Société d'imprimerie d'Ambilly. — **1er Octobre** : Ernest Seillière : *Alexandre Vinet, historien de la pensée française, suivi d'un appendice sur Henri-Frédéric Amiel*, Paris, Payot. Constant Bourquin : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius*, avec une introduction de M. Jules Gaultier, Paris, Editions du Siècle. Georges Batault : *Le Problème Juif*, Paris, Plon. *Sibyl*, roman, Paris, Flammarion. Ernest Gagliardi, professeur à l'Université de Zurich : *Histoire de la Suisse*, édition française par Auguste Reymond, Lausanne, Payot, 2 vol. Mémento. — **15 Décembre** : C.-F. Ramuz : Joie dans le ciel, Paris, Grasset, « Cahiers Verts ». C.-F. Ramuz : *L'Amour du monde*, Paris, Plon, Collection « Le roseau d'or ». Mémento.

CINÉMATOGRAPHIE

15 Mars : Cinéma descriptif et cinéma poétique. Musique et images. Féeries : *L'Inhumaine*, de Marcel L'Herbier, et *Le Voleur de Bagdad* avec Douglas Fairbanks. *Les Lois de l'Hospitalité*, film comique américain. Le cinéma au *Vieux-Colombier*.

DÉMOGRAPHIE

15 Juillet : La population des colonies françaises. — **1er Octobre** : L'assimilation des étrangers. — **1er Décembre** : La prolifique Italie.

ÉCHOS

1er Janvier : Prix littéraires. Le prix de cinq trillions de marks. Rouseau et Voltaire au Panthéon. Le monument de Guy de Maupassant au château de Miromesnil. Ronsard et Dorat à Médan. Une nouvelle source d'informations d'Anatole France. A propos de philosophie chimique. Une lettre de Marcel Coulon. M. Howard Carter et Tout-Ankh-Amon. Montmartre et Montparnasse. Un prédécesseur de Jules Verne. « Guinea pig. » Textes attribués à Léon Dierx. Les journaux de petit format en 1870-1871. — **15 Janvier** : Mort de Carl Spitteler. En l'honneur d'Albert Samain. Prix littéraires. Pour commémorer Verhaeren. Le 25e anniversaire de la mort de Gabriel Vicaire. Trois lettres inédites de J.-K. Huysmans à propos de « A vau l'eau » et du marquis de Sade. Le cas de M. Bouillot. Anatole France jugé par Sir Edmund Gosse. Deux actes notariés concernant Ronsard. « Colombine. » Un centenaire. Un centenaire et un projet oublié. Un projet de théâtre du Vieux-Colombier en 1805. Un écrivain inconnu : Boutarol. — **1er Février** : Quatrième centenaire de la naissance de Ronsard. William Archer. Arnost Prochazka. Un homme de lettres anobli. Les relations franco-allemandes. La plaque de Médan. A propos du colonel Boutin. Fabre et Bouvier. Le centenaire de Paul de Saint-Victor. Errata. Du mot « poule » et du mot « index ».

Un écrivain inconnu : Boutarol. — **15 Février** : Le souvenir d'Albert Samain. André Tudesq. Une lettre de M. Charles Maurras. Un monument au commandant Boutin. Le titre d'Empereur pris par les rois de France. Au sujet du mot historique : « Tirez les premiers ! ». Le voyage oriental de Sir Hudson Lowe. « Franchises » d'autrefois. Les saints médecins. Un vers d'Ernest La Jeunesse sur Edgard Quinet. Coïncidences. — **1er Mars** : Mort de Jacques Rivière. René Descharmes. Une lettre de M. André Gide. Une réponse à M. Charles Maurras. Aristide Bruant à la librairie Rey. Le centenaire de Mme Dufrénoy. Les domiciles parisiens de Saint-Saëns. A propos de la méthode des sciences. Le titre d'Empereur pris par les rois de France. Le regard suprême. — **15 Mars** : Un monument Verlaine à Metz. Un monument Léon Cladel. Ephémérides de l'affaire du Journal des Goncourt. La secrétaire de Liszt : Marie Jaëll. Une protestation de l'Institut Pelman. Féminisme. L'ascendance de Napoléon. La Justice à pile ou face. La maligne influence des femmes. Un père de cinq enfants. Erratum. — **1er Avril** : Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. Un monument Verlaine à Metz. En hommage à Albert Samain. La famille de Paul-Louis Courier. Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». Cinquantième anniversaire de la mort de Mme Ancelot. Centenaire de Mrs Barbauld. A propos des chaires de Langue d'Oc. Une lettre de M. Jean de Gourmont. Sur la mort d'Enrico Thovez. L'histoire de la « Marie-Céleste ». Le titre d'Empereur pris par les rois de France. Mr Howard Carter et Toutankhamon. La tombe de Balzac. La réforme de l'orthographe en Angleterre. L'épreuve de l'Obèse. A propos du mot « arpète ». Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Avril** : Mort de Louis Chadourne. Un monument à Léon Bloy. Prix littéraires. A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque Nationale. M. Maurice Rostand ou l'art de ne pas vérifier les dates. Autour du Grand Siècle. Baudelaire, Auguste de Châtillon et Barbey d'Aurevilly. Les chaires de Langue d'Oc. Sur l'origine du mot « rescapé ». Rachat de numéros du *Mercure de France*.— **1er Mai** : Mort d'Alfred de Tarde. Un monument à Léon Bloy. Un « Bal Ronsard » à Londres. Lord Curzon. A propos de la suggestion : une réponse de l'Institut Coué. Réponse du « Christian Science Committee » à l'article « les Miracles de la suggestion ». Madame Belloc. Charles Lamb ou le mauvais fonctionnaire. Les chaires de Langue d'Oc. Cézanne à Lyon. Le 18 rue Jacob, P.-J. Hetzel et J.-K. Huysmans. Le mystère de la « Marie-Céleste ». A propos de la communication du « Journal des Goncourt » aux lecteurs de la Bibliothèque nationale. Fagus et M. Boissard. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Mai** : L'inauguration du monument Léon Bloy. La commémoration Albert Samain.. Prix littéraires. Mort d'un ami de Maupassant : M. Robert Pinchon (La Toque). Mort du Dr Fritz Baedeker. Les chaires de Langue d'Oc. Les miracles de la suggestion : réponse à M. Marcel-Boll. En l'honneur de Chopin. Sur l'origine du mot « rescapé ». A Hindenburg et à Ludendorff. — **1er Juin** : Mort de Frédéric Brou. La Commémoration Albert Samain. Prix littéraires. Les origines de Saint-Simon. Tombes saint-simoniennes. A propos de la suggestion. Ronsard et Michelet. Une petite erreur. Un tricentenaire. A propos des « New Schools ». Sur l'origine du mot « rescapé ». A propos du Tribunal de Leipzig. Les vers d'Henry Becque. Les chaires de Langue d'Oc. « Peut-être le bonheur n'est-il que dans les gares. » Rachat d'exemplaires du *Mercure de France*. — **15 Juin** : Mort de Pierre Louys. La commémoration Albert Samain. Le monument Verlaine à Metz. Un monument à Louis Pergaud. Prix littéraires. Lamartine et les Saint-Simoniens. Le souvenir de Desbordes-Valmore, à Douai, à Lyon et à Paris. A propos de l'invention de la T. S. F. Réponse à M. Marcel Boll. Science et métaphysique. Le centenaire de P. M. Ballantyne. Un prédécesseur de Léon Bénédite au Musée du Luxembourg. A propos des chaires de Langue d'Oc. Les « Ligues de Bonté ». — **1er Juillet** : La commémoration Albert Samain. Prix

littéraires. Le monument de Guy de Maupassant au château de Miromesnil. A propos d'une pièce inédite de Guy de Maupassant et de Robert Pinchon : « la Maison turque ». A propos de la place Paul-Verlaine. Paranoïa, mythomanie et hyperémotivité. A propos de suggestion. Au sujet de l'invention de la T. S. F. Le centenaire du Journal de Pepys. A propos du président Brisson. Le Dr Grenier, député musulman. Sur une définition de Pascal. Aristide Bruant et Toulouse-Lautrec. — **15 Juillet** : Les fêtes de Verlaine à Metz. Le monument Verlaine. Le bicentenaire de l'ordre du Bain. L'affaire de Tahiti. A propos de suggestion. Mythomanie et hyperémotivité. Le titre d'Empereur pris par les rois de France. Encore un plagiat d'Anatole France. Théâtre du Peuple. — **1er Août** : Mort de G.-A. Le Roy. A propos des « New Schools ». Chateaubriand jugé par Paul-Louis Courier. Le procès Eden contre Whistler. Origine de deux images. La question Fabre. Une protestation. Le philosophe du parc Montsouris. Le Melon n'était pas Louis Veuillot. Une dédicace documentaire. Et le monument Brillat-Savarin? Les vers néo-alexandrins. — **15 Août** : Une source d'Anatole France. Trésors errants. Maoris de Nouvelle-Zélande et de Tahiti. Sur une définition de la Paix. L'impératrice Eugénie et Orsini. Un paysage de Stendhal. Le capitaine Cap. Géographie parisienne, commerciale et littéraire. La « Lune » et l'« Eclipse ». Une distraction abolie. — **1er Septembre** : Georges Palante. Au sujet du monument Brillat-Savarin. Les séjours de Jean-Jacques Rousseau et du comte de Gobineau au château de Trie. Anatole France et la Béchellerie. Les logis de Desbordes-Valmore. Un logis de Bernardin de Saint-Pierre. La brouette de Pascal. A propos du « Journal » de Pepys. Sur une définition de la Paix. Albert Samain au Chat Noir. « Le Vengeur » au Panthéon. Les belles citations. Le melon. — **15 Septembre** : Les villégiatures d'Emile Zola. Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». A propos du palimpseste de Tarragone. Samain fonctionnaire. Sur une définition de la paix. Les palais du Kaiser. Générosités de millionnaires américains. Le brouette de Pascal. Se marier en bouc. Les Quarante devant la Licorne. La statue de Brillat-Savarin. — **1er Octobre** : Mort de René Ghil. Ephémérides de l'affaire du « Journal des Goncourt ». Le pilote de Guy de Maupassant. A propos du palimpseste de Tarragone. Georges Palante. M. André Germain et la Hollande. Un précédent. Se marier en bouc. Nouveaux tarifs postaux applicables aux périodiques à destination de certains pays. Rachat de numéros du *Mercure de France*. — **15 Octobre** : Les logis de Desbordes-Valmore. En l'honneur de Charles-Louis Philippe. Plutarque, P.-L. Courier et M. de Pierrefeu. Défense de Baudelaire contre les linguistes. Le Vaudeville. La vraie richesse des nations. A propos des « Mémoires d'un censeur ». Chez le Kaiser à Doorn. Wells historien. Encore une « tranche » à propos d'André Gill. Le « Pucellage d'Orléans ». Se marier en bouc. — **1er Novembre** : Inauguration du monument à José-Maria de Heredia. A propos d'un exemplaire des *Trophées* et de la vente Montesquiou. Heredia et Heredia. A propos de Pascal. Gobineau jugé par Emile Gebhart. La Duse boitait-elle ? A joindre aux *Odeurs de Paris*. L'amour chez les animaux. Un soi-disant inédit de Dostoïevsky. Les « Anticipations » de Henry Beyle. Un règlement administratif sur papier japon. Se marier en bouc. — **15 Novembre** : La question Fabre : une lettre de M. Bouvier, professeur au Muséum. Paul Olivier. Une lettre de M. Gregh. Un ancêtre de Mowgli. Deux anecdotes sur l'Opéra de la rue Le Peletier. George Saintsbury et le roman français d'aujourd'hui. Béroalde de Verville et Auguste de Châtillon. Les Quarante devant la Licorne. Se marier en bouc. — **1er Décembre** : Mort d'Elémir Bourges. Mort du comte Aimery de Comminges. Inauguration d'un monument à Léon Séché. A la mémoire de Claude Terrasse. Sur le roman. L'Atlantide. Un procédé de style : à propos des « Incas » de Marmontel. Le Vengeur au Panthéon. Se marier en bouc. — **15 Décembre** : Prix littéraires. Elémir Bourges vu par Maurice Barrès dans les *Taches d'encre,* Maxime Vuillaume et Charles Péguy. La

Poésie Pure, l'abbé Brémond et M. Lacuzon. Severiano et José-Maria de Heredia. A propos de Barbey d'Aurevilly et de l'abbé Anger. Un poète saintongeais. Un précurseur de des Esseintes ou l'orgue à bouche au XVIIIe siècle. Les lions de l'Institut. Une réclamation. Quelques rectifications.

ÉDUCATION PHYSIQUE

1er Janvier : Office National ou Superfédération. Vers un Institut-Education physique militaire et Service à court terme. — **15 Juin** : Sport et vie sociale. Influence étrangère.

ENSEIGNEMENT

15 Avril : Dr Ed. Claparède : *Comment diagnostiquer les aptitudes chez les écoliers.* Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion, 1924. Dr Th. Simon : *Pédagogie expérimentale* (écriture, lecture, orthographe), Bibliothèque de pédagogie expérimentale, Colin, 1924. — **1er Mai** : H. Werneke : *Die Vergiftung des deutschen Volkes durch die deutschen Lesebücher,* Wiesbaden, Friede durch Recht, et chez l'auteur à Natzungen bei Borgholz en Westphalie. — **15 Mai** : Alice Descœudres : *Ce que pensent les enfants : richesse et pauvreté,* Editions Forum, Neuchâtel et Genève. M. Esmonin : *Historiographie de Pascal,* « Bulletin de la Société d'histoire moderne ». — **1er Juin** : L'Instituteur russe. — **1er Juillet** : H.-G. Wells : *Un grand éducateur moderne, Sanderson, directeur du collège d'Oundle* (Alcan). Georges Hébert : *Le Sport contre l'Education physique* (Vuibert). — **15 Août** : G. Hardy et L. Brunot : *L'Enfant marocain,* Laroze, éditeur. H.-G. Wells : *Esquisse de l'histoire universelle,* Payot, éditeur. L. Barbedette : *La Fraternité universitaire,* Revue d'éducation, Pattegay, Luxeuil. — **1er Novembre** : Julien Fontègne : *L'Orientation professionnelle et la détermination des aptitudes,* Editions Delachaux et Niestlé, à Neuchâtel et à Paris. Camille Jullian : *La valeur morale de l'histoire,* Revue Bleue.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

15 Avril : Dr Gustave Geley : *L'ectoplasmie et la clairvoyance,* gr. in-8, Alcan. Mémento. — **15 Juin** : William James : *Etudes et réflexions d'un psychiste,* trad. Durandeaud, Biblioth. internationale de science psychique, Payot, éditeur. Marcel Bloch : *Les Rois thaumaturges* (Publication de la Faculté des lettres de l'Université de Strasbourg, fascicule 19). Henri Durville : *Cours de magnétisme personnel,* Durville, éd. Professeur Paviot : *L'Astral des Sons,* Ed. Adyar, 4, square Rapp. — **15 Juillet** : Paul Vulliaud : *La Kabbale juive,* Histoire et doctrine (Essai critique), 2 vol., E. Nourry, éditeur, 62, rue des Ecoles. Mémento. — **15 Octobre** : Gaston Danville : *Le Mystère psychique,* Alcan. Dr Albert de Schrenck-Notzing : *Les Phénomènes physiques de la médiumnité,* préface du pr. Richet, Bibliothèque internationale de science psychique, Payot. Mémento. — **15 Novembre** : Sir Oliver Lodge : *L'Evolution biologique et spirituelle de l'Homme,* essai optimiste, Editions de la B. P. S., 8, rue Copernic. René Guénon : *L'Esotérisme de Dante,* Les Cahiers du Portique, Ch. Bosse, 16-18, rue de l'Ancienne-Comédie. Félix Rémo : *La Traversée de la vie,* Editions de la B. P. S. Georges Muchery : *La mort, la maladie, l'intelligence, l'hérédité, indiquées immédiatement par l'analyse des empreintes des mains,* 2 vol., Editions astrales illust. Henri Durville : *Mystères initiatiques,* Durville. Henri Decharbogne : *Que savons-nous de l'au-delà?* préf. de Camille Flammarion, Flammarion. Fernande d'Arsen : *Les forces qui régissent la chance,* Chacornac. Fr. Wittemans, membre du Sénat de Belgique : *Histoire des Rose-Croix,* Ed. Adyar. Camille Spiess : *Ainsi parlait l'Homme,* préf. de Louis Estève; *la Psycho-synthèse,* André Delpeuch, 51, rue de Babylone.

ETHNOGRAPHIE

1er Février : L. Tauxier : *Nouvelles notes sur le Mossi et le Gourousi,* Paris, Larose, in-8°. L. Tauxier : *Nègres Gouro et Gagou* (Centre de la

Côte d'Ivoire, Geuthner, in-8°. S. Biarnay : *Notes d'Ethnographie et de Linguistique nord-africaines*, Editions Leroux, in-8°. M. Abadie : *Les races du Haut-Tonkin, de Phong-Tho à Lang-Son*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales (Challamel), petit in-4°, 44 planches. — **1er Avril** : Frances Del Mar : *A Year among the Maoris, their Arts and Customs*, Londres, Ernest Benn, 8°. Cuthbert Christy : *Big Game and Pygmies*, Londres, Macmillan, 8°. J. Maes : *Aniota-Kifwebe, Les Masques des Populations du Congo belge et le Matériel des Rites de Circoncision*, Anvers, Editions « De Sikkel », 8°. *Journal de la Société des Américanistes de Paris*, Nouvelle série, tome XIV, 1923, tome XV, 1923, et tome XVI, 1924, Paris, Leroux, gr. 8. — **1er Juin** : *Corpus des Tapis marocains*, t. I, *Tapis de Rabat* (Publication du Service des Arts indigènes du Gouvernement chérifien), Paris, Paul Geuthner, gr. in-8, texte et 64 planches sous cartonnage. A.-K. Coomaraswami : *Arts et Métiers de l'Inde et de Ceylan*, Paris et Bruxelles, Vromant et Cie, in-18 carré, 225 ill. R. Neugebauer et J. Orendi : *Handbuch der Orientalischen Teppichkunde* (Hiersemanns Handbuecher, Band IV), Leipzig, Karl W. Hiersemann, in-8, nomb. ill. Ch. Johl : *Altaegyptische Webestuehle und Brettchenweberei in Altaegypten*, Leipzig, J. C. Hinrichs, 4°, 56 ill. et 7 planches — **15 Septembre** : Hans Jensen : *Geschichte der Schrift*, in-4°, 304 clichés, Hanovre, Heinz-Lafaire. J. V. Zelisko : *Felsgravierungen der suedafrikanischen Buschmaenner auf Grund der von Dr Holub mitgebrachten Originale und Kopien*, in-4°, 28 planches, Leipzig, Brockhaus. Marc Chadourne et Maurice Guierre : *Marehurehu*, pet. in-4°, 14 bois, Paris, Librairie de France. — **15 Novembre** : José Ortega y Gasset : *Les Atlantidas*, supplément à la *Revista de Occidente*, n° 2, Madrid, 4°, 21 planches. Carsten Hoeg : *Les Saracatsans, une Tribu nomade grecque*, t. I, *Etude linguistique précédée d'une Notice ethnographique*, 8°, Paris, Champion, et Copenhague, Pio et Branner. Ovide Densusianu : *Pastoritul la Bascii din Soule, Grai si Suflet*, t. II, fasc. I, pp. 129-147, 8°, Bucarest, impr. Socec. A.-R. de Lens : *Pratique des Harems marocains, Sorcellerie, Médecine, Beauté*, 8° carré, Paris, Geuthner.

FOLKLORE

1er Janvier : Charles Swan : *Gesta Romanorum, entertaining moral stories*, Londres, George Routledge, 8° (de la série des *Broadway Translations*). P.-L. Duchartre : *Légendes : Croyances et Talismans des Indiens de l'Amazone*, Paris, éd. Tolmer (tir. de luxe), in-4° bas. E. Hoffmann-Krayer : *Volkskundliche Bibliographie fuer das Jahr 1920*, Berlin et Leipzig, W. de Gruyter et Bâle (chez l'auteur). *Anuario de la Sociedad de Eusko-Folklore*, tome III, 1923, Vitoria, San Antonio, 10. T.-W. Thomson : *English Gypsy Death and Burial Customs*, Journal of the Gypsy Lore Society, 3e série, tome III, livr. 1 et 2. C. Jaberg et G. Jud : *Un Atlante linguistico-etnografico Svizzero Italiano*, extraits de la *Revista mensile del Touring-Club Italiano, Le Vie d'Italia*, mai et novembre 1923, 8°, fig. — **15 Mars** : Friedrich Seiler : *Die Entwicklung der deutschen Kultur im Spiegel des deutschen Lehnworts, Das Deutsche Lehnsprichwort*, Halle a. S., Buchhandlung des Waisenhauses, quatre fascicules in-16, de 305, 202, 65 et 176 pages. Henri Basset : *Les Proverbes de l'Ahaggar*, Extr. de la *Revue Africaine*, Alger, Carbonnel, 8°. — **15 Mai** : *Contes populaires*, Première série, *Contes de la vallée du Lambon*, Paul Masson, Montauban. *Idem*, Deuxième série, *Contes de la vallée de la Bonnette*, Paris, Champion et Montauban, Masson. *Enquête sur les Usages et Traditions populaires du Quercy. Enquêtes sur les usages et traditions populaires de la Creuse. Folklore Brabançon*. nos 13 à 18, 1923-1924, Bruxelles, Vieille-Halle-aux-Blés. *Léau et son Exposition d'Art, d'Archéologie et de Folklore*, Bruxelles, Vieille-Halle-aux-Blés, et Paris, Leroux. Mémento. — **1er Juillet** : Théodore Gerold : *Chansons populaires des XVe et XVIe siècles, avec leurs mélodies*, Bibliotheca romanica, nos 190-192, Strasbourg, Heitz et Paris, 47, Mont. Sainte-Geneviève, pet. in-18. Abbé H. Grospierre : *Quelques notes sur les vieilles chansons*

populaires du Jura, Lons-le-Saulnier, L. Declume. Arthur Rossat : *La Chanson populaire dans la Suisse romande*, Bâle, Société suisse des Traditions populaires. Du même : *Les Chansons populaires recueillies dans la Suisse romande*, tome premier, *ibidem*. Henry Bett : *Nursery Rhymes and Tales, their origin and history*, Londres, Methuen, in-18. — 1er Août : *Catalogue du Musée d'Histoire et d'Art local de Clermont-Ferrand*, s. l. n. d. (au Musée), in-18. Maurice Busset : *Le Vieux Pays d'Auvergne, Recueil des Costumes, des Types et des Coutumes de Haute et Basse-Auvergne, notés et dessinés en 1923*, Clermont-Ferrand, G. Mont-Louis, in-4. Chanoine Pérennès : *La Mort en Basse-Bretagne*, Quimper, rue Feuntennik-ar-lez, in-8. J. Mirc : *Les Contes du Martin-Pêcheur*, Marqueste et Guitard, Toulouse et Paris, in-18. Ch. Fr. Ph. Masson : *La Nouvelle Astrée*, nouvelle édition par Fr. Macler, Paris, Leroux, in-8 carré, XXVI pl. et Carte. — 1er Novembre : Emile Jobbé-Duval : *Les Idées primitives dans la Bretagne contemporaine, essais de folklore juridique*, Paris, Librairie du Recueil Sirey. *Genava, Bulletin du Musée d'Art et d'Histoire de Genève*, tomes II (1924) et III (1925). Une nouvelle revue de folklore : *Il Folklore Italiano*, Catane, Librairie Tirelli di F. Guaitolini. Jean Gessler : *La Légende du Chevalier voué au Démon et sauvé par sainte Gertrude*. Extrait du *Folklore Brabançon*, t. IV, n° 23, Bruxelles. — 15 Décembre : Joseph Bédier : *Les Fabliaux, Etudes de littérature populaire et d'histoire littéraire du moyen âge*, quatrième édition, Paris, Champion, 8°. Emmanuel Cosquin : *Etudes folkloriques, Recherches sur les migrations des contes populaires et leur point de départ*, Paris, Champion, 8°. Franklin Edgerton : *The Pantchatantra reconstrued, an attempt to establish the lost original sanskrit text of the most famous of indian story-collections*, American Oriental Society, New-Haven, Conn. 2 vol. 8°. René Basset : *Mille et Un contes, récits et légendes arabes*, t. Ier, *Contes merveilleux et Contes plaisants*, Paris, Maisonneuve, 4°. Macleod Yearsley : *The Folklore of Fairy Tales*, Londres, Watts, 8°.

GAZETTE D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

1er Février : Manque de patience pour écrire. Galanterie. Les veuves. Proverbe vrai. *Phèdre*. Mort subite. Autre galanterie. La guerre. Le mariage et le patriotisme. Méfiance de soi. Amour. Barrès grand écrivain. Dégoût d'écrire.

GÉOGRAPHIE

1er Février : R. Devaux : *Les mines de fer du Calvados, de l'Orne et de la Manche*, 1 vol. in-8, Chambre de Commerce de Caen, 1924. Mémento. — 1er Avril : L. de Launay : *La Terre, sa structure et son passé*, 1 vol. in-18 de la Collection Payot, Paris, Payot, 1925. W.-H. Hobbs : *Earth evolution and its facial expression*, New-Yorck, Macmillan, 1921. Mémento. — 15 Avril : Camille Vallaux : *Les Sciences géographiques*, Alcan. — 1er Juillet : *Revue de géographie annuelle*, dirigée par Ch. Vélain, Louis Gentil, Paul Girardin, années 1923 et 1924 (t. X et XI), 2 vol. in-4, Paris, Delagrave. L. Germain : *La vie des animaux à la surface des continents*, 1 vol. in-18, de la « Nouvelle collection scientifique », Paris, Alcan, 1924. Mémento. — 15 Juillet : Activité des sociétés et des organismes scientifiques : Société de Biogéographie ; Office scientifique et technique des pêches maritimes ; la Société de Géographie de Genève et les *Matériaux pour l'étude des calamités*. D. W. Freshfield (traduction Louise Plan), *Horace Bénédict de Saussure*, 1 vol. in-8° de 434 p., éd. Atar, Genève (librairie Dartel, Chambéry), s. d. [1925]. — 15 Novembre : La géographie des mers et de l'atmosphère. Les nuages océaniques de profondeur (J. Thoulet : *La circulation océanique*, in *Ann. de l'Institut océanographique*, tome I, fasc. II, 1924). La disgrâce du Gulf-Stream (Ed. Le Danois, *Etude hydrologique de l'Atlantique Nord*, in *Ann. de l'Institut océanographique*, tome I, fasc. I, 1924). E. Fichot : *L'influence de la rotation terrestre sur la physionomie des marées* (Annuaire du Bureau des Longitudes, 1925). Les sondages par le son (J. Rouch : *L'atmosphère*

et la prévision du temps (Colin, 1923); *Les méthodes de prévision du temps* (Alcan, 1924).

GRAPHOLOGIE

15 Juillet : Mort de M. J. Depoin, président de la Société de Graphologie. J. Crépieux-Jamin : *L'âge et le sexe dans l'écriture*, Paris, « Adynar », 7, Square Rapp. Jenny Descyne : *La connaissance du caractère par l'écriture*, Garnier. Professeur Raymond : *L'homme est dans son écriture*, « Société des Editions Fast ».

HAGIOGRAPHIE ET MYSTIQUE

1er Janvier : Robert Vallery-Radot : *La Terre de vision*, Perrin. Dom Willibrord Verkade : *Le tourment de Dieu*, Rouart et Watelin. Mémento.

HISTOIRE

15 Janvier : Félix Rocquain : *La France et Rome pendant les Guerres de Religion*, Edouard Champion. Abbé Joseph Dedieu : *Histoire politique des Protestants français* (1715-1794), Victor Lecoffre, J. Gabalda, 2 vol. Joseph Faurey : *La Monarchie française et le Protestantisme français*, E. de Boccard. Docteur Cabanès : *Au Chevet de l'Empereur*, ill., Albin Michel. Mémento. — **15 Mars** : Jacques Bainville : *Heur et Malheur des Français*, Nouvelle Librairie Nationale. Ch. Seignobos : *Histoire politique de l'Europe Contemporaine*, 1814-1914. Septième édition entièrement refondue et considérablement augmentée, Armand Colin. Soulgé : *Le Régime Féodal et la Propriété paysanne*, Edouard Champion. Mémento — **1er Juillet** : Robert de Sizeranne : *César Borgia et le Duc d'Urbino*, 1502-1503, Hachette. Emile Gabory : *La Révolution et la Vendée*, d'après des documents inédits, Perrin et Cie. G. Lenôtre : *Monsieur de Charette*, le Roi de Vendée, Hachette. Jacques Reboul : *M. Bainville contre l'Histoire de France*, Editions du Siècle. Mémento. — **1er Septembre** : H.-G. Wells : *Esquisse de l'Histoire universelle*, traduction française de M. Edouard Guyot, Maître de Conférences à la Sorbonne, Payot, Paris. — **15 Septembre** : Christo M. Macri : *L'organisation de l'Economie urbaine dans Byzance sous la Dynastie de Macédoine* (867-1057), Librairie R. Guillon. Charles Bonnefon : *Histoire d'Allemagne*, Arthème Fayard. Comtesse H. de Reinach-Foussemagne : *Charlotte de Belgique, Impératrice du Mexique*, préface de Pierre de La Gorce, Plon-Nourrit. Jacques Bainville : *Le Dix-huit Brumaire*, Hachette. Mémento. — **1er Octobre** : Georges Lizerand : *Le Dossier de l'Affaire des Templiers*, Librairie ancienne, Honoré Champion. René Ristelhueber : *Les Traditions françaises au Liban*, Préface de Gabriel Hanotaux, Félix Alcan. N. Iorga : *Brève histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre Sainte*, Librairie universitaire, J. Gamber. Bernard Fay : *L'Esprit révolutionnaire en France et aux Etats-Unis à la fin du XVIIIe siècle*, Librairie ancienne Edouard Champion. Marquis de Noailles : *Le Comte Molé*, 1781-1855. Sa vie. Ses Mémoires. T. IV, Librairie ancienne Edouard Champion. Mémento. — **1er Novembre** : Léon Homo : *L'Italie primitive et les débuts de l'Impérialisme romain*, avec 13 cartes et plans dans le texte, La Renaissance du Livre. Léon Homo : *L'Empire romain*, Payot. Albert Grenier : *Le Génie romain dans la religion, la pensée et l'art*, avec 16 figures dans le texte et 16 planches hors-texte, La Renaissance du Livre. Mémento.

HISTOIRE DES RELIGIONS

15 Janvier : Ch. Guignebert : *Les Demi-Chrétiens et leur place dans l'Eglise antique*, Extr. de la « Revue de l'Histoire des Religions », 1923, Paris, E. Leroux, 8°. — **1er Mai** : Emile Jobbé-Duval : *Les Morts malfaisants (Larvæ, Lemures) d'après le Droit et les Croyances populaires des Romains*, Paris, Librairie du Recueil Sirey, Léon Tenin, Dir., in-8°. — **15 Juin** : F.-C. Burkitt : *The Religion of the Manichees*, in-16, Cam-

bridge, University Press, ill. — 1er **Août** : Rev. Maurice Jones : *The New testament in the twentieth century*, Londres, Macmillan. Emile Besson : *Les Logia agrapha*, Bibliothèque des Amitiés spirituelles. Camille Pitollet and Mgr Pierre Batiffol : *The Oldest Text of Gospels*, Laurence Gomme, New-York. G. Piepenbring : *Jésus historique*, Istra. P.-L. Couchoud : *Le Mystère de Jésus*, Rieder. M. Goguel : *Introduction au Nouveau Testament*. Tome II, *Le quatrième Evangile*, Ern. Leroux. Eug. de Faye : *Origène, sa vie, son œuvre, sa pensée*. Tome Ier, *Sa biographie et ses écrits*, Ernest Leroux. E.-T. Merrill : *Essays in early christian history*, Macmillan. Alain : *Propos sur le christianisme*, Rieder. Gonzague Truc : *La pensée de saint Thomas d'Aquin*, Payot. Grillot de Grivry : *Le Christ et la patrie*, André Delpeuch. — 15 **Septembre** : L. de Grandmaison : *Jésus dans l'histoire et dans le mystère*, Bloud et Gay. M. Goguel : *Jésus de Nazareth, mythe ou histoire?* Payot. A. Loisy : *Les Actes des Apôtres* (*Christianisme*, 8), Rieder. L. Coulange : *La Vierge Marie* (*Christianisme*, 9), Rieder. A. Aulard : *Le Christianisme et la Révolution française* (*Christianisme*, 7), Rieder. — 1er **Octobre** : Nathan Soederblom : *Manuel de l'Histoire des Religions*, trad. Corswant, Paris, Editions Ernest Leroux, in-16. Victor Branford : *Living Religions*, Londres, Williams et Norgate, in-16. — 1er **Décembre** : Louis Rougier : *La Scolastique et le Thomisme*, Paris, Gauthier-Villars, 1925. Henri Strolh : *L'Epanouissement de la pensée de Luther, de 1515 à 1520*, Strasbourg et Paris, Istra 1924. Jean Baruzi : *Saint Jean de la Croix et le problème de l'expérience mystique*, Paris, Alcan 1924. Jean de Pauly : *Le Livre du Zohar*, Paris, Rieder, 1925 (collection *Judaïsme*). Louis de Launay : *Le Christianisme*, Paris, Payot, 1925.

HYGIÈNE

1er **Janvier** : Quelques préceptes d'hygiène gastronomique. — 15 **Mai** : La Culture physique et les femmes. — 1er **Juillet** : L'hygiène des eaux thermales et des villes d'eaux. — 15 **Août** : L'hygiène et les petits comédiens. L'hygiène des cafés, des salles de vente et des bureaux de poste.

INDIANISME

15 **Mai** : Somadeva : *L'histoire romanesque d'Udayana, roi de Vatsa*, trad. par F. Lacôte, bois de J. Buhot, Bossard, 1924. René Guyon : *Anthologie bouddhique*, 2 vol., Crès, 1924. Rabindranath Tagore : *A quatre voix*, trad. de Madeleine Rolland, avec une étude par Romain Rolland, Ed. du Sagittaire, S. Kra, 1924. *Nationalisme*, trad. par Cecil Georges-Bazile, Delpeuch, 1924. Gandhi : *La Jeune Inde*, trad. de Hélène Hart ; Introd. de Romain Rolland, Stock, 1925. René Guénon : *Orient et Occident*, Payot, 1924.

LES JOURNAUX

1er **Janvier** : Une heure avec Anatole France (*La Chronique Médicale*, 1er décembre). Paul Fort, initiateur du mouvement théâtral contemporain (*Paris-Journal*, 7 décembre). — 1er **Février** : L'auteur des mémoires de Jacques Casanova de Seingalt (*Le Figaro*, 3 janvier). Le phénomène du regard suprême et Tribulat Bonhomet (*L'Eclaireur de Nice*, 12 décembre). Marbœuf a-t-il été le père de Napoléon ? (*Paris-Soir*, 17 décembre). Malhonnêtetés intellectuelles (*Lire-Guérir*, décembre). — 15 **Février** : Enquête sur l'influence littéraire de la France à l'Etranger (*Les Nouvelles Littéraires*, du 8 novembre 1924 au 17 janvier 1925). — 1er **Mars** : Deux lettres inédites d'Emile Zola (*Le Temps*, 3 février). L'énigme du Pacifique (*Journal des Débats*, 25 janvier). — 15 **Mars** : Un inédit de Baudelaire (supplément littéraire du *Figaro*, 7 février). A propos de la crise du roman (*Paris-Midi*, 2 février, *La Victoire*, 9 février). *Le Petit Ludovicien*, 15 février. — 1er **Avril** : Deux documents inédits sur Choderlos de Laclos (*L'Intermédiaire des Chercheurs et Curieux*, 30 janvier-

10 février). Le 25e anniversaire de l'*Aiglon*. Le travesti au théâtre (*Eclair*, 7 mars). — **15 Avril** : Lettres inédites de Chateaubriand à M. de Baudus (1798-1799). (*Journal des Débats*, 11 mars 1925.) — **1er Mai** : Faut-il classer les livres et les manuscrits monuments historiques? (*Le Temps*, 31 mars). Des vers de Moréas, inédits en volume (*L'Eclair*, 30 mars). — **15 Mai** : A propos du Centenaire de Charles Monselet (*Le Temps*, 25 avril). Trois lettres inédites de Charles Monselet à sa famille (*Le Figaro*, 25 avril). — **1er Juin** : Une lettre inédite d'Anatole France à Louis Barthou, au sujet de *La Légende de sainte Radegonde*. Une page inédite d'Anatole France : « Méditation sur les ruines de Palmyre » (*L'Eclair*, 7 mai). — **15 Juin** : Victor Hugo raconté par lui-même (*Le Temps*, 16 mai 1925). Critique de la critique (*L'Eclair*, 19 mai). A propos de la vente André Gide (*L'Eclair*, 4 mai). — **1er Juillet** : Le vingt-cinquième anniversaire de la mort d'Albert Samain à Magny-les-Hameaux (*Le Journal*, 8 juin). L'Hommage de Léon Riotor à Albert Samain (*L'Ere Nouvelle*, 7 juin). Quelques inédits de Samain (*L'Eclair*, 7 juin). La légende de l'*Aphrodite* de Pierre Louys, refusée par les journaux, est réfutée par M. Alfred Vallette et M. A.-Ferdinand Herold (supplément du *Figaro*, 13 juin). — **1er Août** : Des lettres de Wagner à Judith Gautier (*Le Temps*, 30 juin). La dernière lettre de Barbey d'Aurevilly à l'Ange Blanc (*Journal des Débats*, 29 juin). — **15 Août** : Baudelaire et le « Salut Public » (*L'Eclair*, 13 juillet). — **1er Septembre** : Louis Hémon au pays de Maria Chapdelaine (*Journal des Débats*, 6 août). Le couvent des empoisonneuses (*Le Petit Parisien*, 7 août). — **15 Septembre** : Le français, langue universelle (*Le Temps*, 27 août). L'allemand langue diplomatique??? (*Le Journal*, 27 août). — **1er Octobre** : Une lettre inédite de Jean-Jacques Rousseau sur la danse (*Journal des Débats*, 13 septembre). Une enquête d'Henri Béraud au pays des Soviets (*Le Journal*, 6, 10 et 13 septembre). — **15 Octobre** : Le journal inédit de Louis II de Bavière. Louis II et Wagner (*L'Eclair*, 28, 29 août et 19 septembre). — **1er Novembre** : Sur René Ghil (*Le Journal Littéraire*, 25 septembre; *Le Temps*, 1er Octobre). — **15 Novembre** : Hommage de Rachilde à Claude Kamme (*Comœdia*, 27 octobre). Autour d'une version latine (*Journal des Débats*, 29 octobre). A propos des « Déliquescences » (*L'Eclair*, 23 octobre). — **1er Décembre** : La Danse funéraire des Druses (*Le Temps*). 28 octobre. Elémir Bourges (*Journal des Débats*, 15 novembre). — **15 Décembre** : Le salon des Ecrivains (*Comœdia*, 3 novembre). La mode des cheveux courts... et du sein nu (*La Chronique médicale*, 1er décembre).

LETTRES ALLEMANDES

15 Août : L'Allemagne politique contemporaine. Edmond Vermeil : *La constitution de Weimar et le principe de la démocratie allemande*, publication de la Faculté de l'Université de Strasbourg, fascicule 14, Strasbourg, Istra, 1923. *L'Allemagne contemporaine* (1919-1924). Sa structure et son évolution politiques, économiques et sociales, Paris, Alcan, 1925. — **1er Octobre** : Le problème européen : Germanisme, Christianisme et Humanisme. Ernest Troeltsch : *L'historisme. Par quel principe le surmonter ?* (« Der Historismus und seine Ueberwindung »), Pan Verlag, Berlin, 1924. *L'Esprit allemand et l'Europe occidentale* (« Deutscher Geist und Westeuropa »), Mohr, Tubingen, 1925. Ernst Robert Curtius : *Civilisation et Germanisme*, dans *der neue Merkur*, 8-IV-1925. — **15 Novembre** : Le roman politique et social. Heinrich Mann : *L'Empire*, ou le roman de l'ère wilhelminienne, en trois parties. Le roman de la bourgeoisie : *Le Sujet allemand (der Untertan)*, chez Kurt Wolff, Leipzig. Le roman du prolétariat : *les Pauvres (die Armen)*, chez Kurt Wolff, Leipzig. Le roman des dirigeants : *La Tête* (*der Kopf*) chez Paul Zsolnay, Berlin et Vienne.

LETTRES ANGLAISES

15 Janvier : Malcolm C. Salaman : *Modern Masters of Etching, Frank Brangwyn*, R. A., « The Studio ». Léon Pichon : *The New Book Illustration in France*. Special Winter Number of « The Studio ». *The Chapbook*, a Miscellany, edited by Harold Monro, « The Poetry Bookshop ». *French Poems of To-Day, An Anthology*, compilée par Mr de V. Payen-Payne et Miss H. Clarke, Sidgwick and Jackson. *Collection Shakespeare*, texte anglais-français, publié sous la direction de A. Koszul, J.-M. Dent et Fils. E. Legouis et L. Cazamian : *Histoire de la Littérature anglaise*, Hachette. Mémento. — **1er Février** : John Galsworthy : *On Expression*, Pamphlet n° 59, The English Association. *The Collected Works of Herbert Trench*, édited by Harold Williams, Jonathan Cape. Hugh Lofting : *The Dolittle Books*, Jonathan Cape. George Glasgow : *Macdonald as Diplomatist*, Jonathan Cape. George Glasgow : *Ronald Barrows, a Memoir*, Nisbet. — **15 Octobre** : Sir Edmund Gosse : *Silhouettes*, Heinemann. H. W. Nevinson : *More Changes, More Chances*, Nisbet. Mémento. — **1er Décembre** : Gordon Casserly : *Algeria To-Day*, Werner-Laurie. Emile Legouis : *Dans les Sentiers de la Renaissance anglaise*, « Les Belles-Lettres ». Abel Chevalley : *Herbert Trench, poète anglais* (1865-1923), notice sur sa vie et ses œuvres, avec texte et traduction de son poème *La bataille de la Marne*, Les Presses Universitaires. Thomas Hardy : *Poèmes*, traduction française de J. Fournier-Pargoire, introduction de Jethro Bithell, avec un portrait de Thomas Hardy, Bibliothèque des Marges, Librairie de France. Paul Dottin : *La Vie et les Aventures étranges et surprenantes de Daniel de Foe, natif de Londres*, etc., Perrin. Oscar Wilde : *Théâtre à lire*, traduction de Cecil Georges Bazile, Delpeuch.

LETTRES ANGLO-AMÉRICAINES

1er Mars : S. Sherman : *Points of view*, Scribners. E.-L. Masters : *New Spoon River Anthology*, Boni et Liveright. Mark Twain : *Autobiography*, Harpers. Bazalgette-Brooks : *Thoreau*, Harcourt et Brace. L. Stallings : *Plumes*, Harcourt et Brace. Kenneth Burke : *The white oxen*, A. et Ch. Boni. Aaron Copland : *Gabriel Fauré, a neglected master*, « Musical Quarterly ». — **1er Mai** : Eugène O' Neill : *Desires under the elms*, Greenwich Village Theatre. *Pelléas et Mélisande*, Metropolitan Opera. *The League of Composers*. Amy Lowell : *John Keats*, Houghton Mifflin C°. Paul Rosenfeld : *Port of New York*, Harcourt, Brace and C°. Mémento. — **1er Août** : Mort d'Amy Lowell. — **15 Novembre** : H. D. : *Collected Poems*, Boni and Liveright. Alfred Kreymborg : *Troubadour*, Boni and Liveright. Van Wyck Brooks : *The Pilgrimage of Henry James*, Dutton. Paul Rosenfeld : *Men seen*, « The Dial Press ». Ernest Boyd : *Studies from ten Literatures*, Scribner. Mémento.

LETTRES ANTIQUES

15 Juillet : Platon : *Le Sophisme*, texte établi et traduit par Auguste Diès, Les Belles-Lettres. Horace : *Odes, Epodes et Chant Séculaire*, publiés par Frédéric Plessis, Hachette. Auguste Dupouy : *Rome et les Lettres latines*, Colin. — **15 Septembre** : *Aelius Aristide et la sophistique dans la province d'Asie au IIe siècle avant notre ère*, par André Boulanger, Paris, de Boccard. — **1er Novembre** : *Eschyle*, texte établi et traduit par Paul Mazon, 2 vol., Les Belles-Lettres. Octave Navarre : *Le Théâtre grec*, Payot. — **15 Décembre** : Georges Mathieu : *Les idées politiques d'Isocrate*. Isocrate : *Philippe et Lettres à Philippe, à Alexandre et à Antipatros*, texte et traduction avec une introduction et des notes par Georges Mathieu, Les Belles-Lettres. Mémento.

LETTRES CANADIENNES

15 Mai : L'abbé Camille Roy : *A l'ombre des Erables*, « L'Action sociale », Québec. Louis-Philippe Geoffrion : *Zigzags autour de nos Par-*

lers, chez l'auteur, 125, rue de la Claire-Fontaine, Québec. L. Francœur et P. Pannot : *Littérature... à la manière de...*, Garand, éditeur, Montréal. A. Cinq-Mars : *De l'Aube au Midi*, Editions de la Tour de Pierre, Québec. J.-C. Bracq : *The Evolution of French Canada*, Macmillan, New-York. *The Centenary Volume of the Literary and Historical Society of Québec*, 1824-1924, « l'Evénement Press », Québec.

LETTRES CATALANES

15 Avril : Manuel de Montoliu : *Manual d'historia critica de la Literatura Catalan Moderna*, Barcelona, 1922. — **1er Juillet** : Jean Amade : *Origines et premières manifestations de la Renaissance littéraire en Catalogne au XIXe siècle*, Privat et Didier, 1924. Mémento. — **15 Septembre** : J.-M. Lôpez-Picô : *Elegia*, Aliès, 1925. Albi Tibul : *Elegies* (Fundacio Bernat Metge, 1925).

LETTRES CHINOISES

15 Février : La poésie du XVIIIe au VIe siècle avant J.-C. Le *Chetsing*. — **1er Août** : La poésie chinoise au temps des Rann (du IIIe s. av. J.-C. au IIIe s. ap. J.-C.). Mémento.

LETTRES DANO-NORVÉGIENNES

15 Juillet : Hans E. Kinck : *Ungt Folk, Jeune peuple*. Chr. Gjerlöff : *Kinck*, Aschehoug, Oslo. Jorgen Buckdahl : *Norsk National Kunst, Art National norvégien*, Aschehoug, Oslo.

LETTRES ESPAGNOLES

1er Mars : La situation politique et les écrivains. Jean Florence et Miguel de Unamuno. Mémento. — **1er Juin** : Jean Baruzi : *Saint Jean de la Croix et l'expérience mystique*, Alcan. Mémento. — **15 Juillet** : Le retour des cendres d'Angel Ganivet. Melchor Fernàndez Almagro : *Vida y Obra de Angel Ganivet*, Sempere. Quelques poètes : Pedro Salinas, Jorge Guillén, Diez Canedo, Gerardo Diego. J. Gutierrez Solana : *Dos Pueblos de Castilla*, Cuadernos Literarios. Une protestation de Ramon Gomez de la Serna. Mémento. — **1er Octobre** : La Société des Artistes ibériques. Viscente Blasco Ibañez : *La Vuelta al mundo de un Novelista*, Prometeo, Valence; *Ce que sera la République espagnole*, Flammarion : *Por España y contra el Rey*, Excelsior. ERUDITION : Miguel Artigas : *Don Luis de Gongora y Argote, bibliografia y estudio critico*, Madrid; l'œuvre de l'arabisant Miguel Asine Palacios. Guillermo de Torre : *Literaturas europeas de Vanguardia*, Madrid. Deux critiques : Azorin et Andrenio. Jose Bergamin : *Tres Escenas en angulo recto*, Madrid.

LETTRES HAITIENNES

1er Janvier : *L'Histoire*. De Boisrond-Tonnerre (1805) à Thomas Madiou (1848).

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

15 Janvier : Critique des Lettres d'hier. Jorge Max Rodhe : *Las Ideas esteticas en la Literatura argentina*, (deux volumes), J. Roldan, Buenos Ayres. Mémento. — **15 Avril** : Critiques des Lettres actuelle. Alberto Zum Felde : *Critica de la Literatura Uruguaya*, M. Garcia, Montevideo. Eduardo Colin : *Verbo Selecto*, « Mexico Moderno », Mexico. Julio Noé : *Nuestra Literatura*, Editions « Buenos-Ayres », Buenos-Ayres. Mémento. — **15 Juillet** : Quelques autres critiques. Roberto Giusti : *Critica y Polemica*, éditions « Buenos-Ayres », Buenos-Ayres. Armando Donoso : *Nuestros poetas* (Antologia Chilena Modernat), Nascimento, Santiago (Chili). Mariano Antonio Barrenechea : *El Escepticismo Contemporano*, éditions « Argentina », Buenos-Ayres. Alejandro Castaneiras : *El Alma de Rusia*, éditions « Buenos-Ayres », Buenos-Ayres. Mémento. — **15 Octo-**

bre : Le Roman pur. Eduardo Barrios : *El Hermano Asno*, Nascimento, Santiago (Chili). Marcelle Auclair : *La Novela del Amor Doliente*, Imprenta, Universitaria, Santiago (Chili). Mémento.

LETTRES JAPONAISES

15 Juin : Opinions de Paul Claudel. Les idées de reconstruction de la Société. Le Panasiatisme. Les Socialistes. Kagawa et Gandhi.

LETTRES NÉERLANDAISES

1er Janvier : Le soixantième anniversaire de Lodewyk van Deyssel. Nieuroe Geluiden : *Musiques Nouvelles*, recueil de poésies d'après guerre (1918-1923), rassemblées et préfacées par Dirk Coster; Arnhem, NV. Uitgevers Maatschappy van Loghum Slaterus et Visser, 1924. J. Greshoff : *Mengelstoffen op het gebied der Fradsche Letterkunne* (*Mélanges relatifs à la littérature française*), Maastricht, Boosten et Stols, 1924. — **1er Août** : P. Verhoog : *Op bruisende Golven*, Rotterdam, W.-L. et J. Brusse's Uitgevers, My. 1924. Charles van Iersel : *Tamara Nasarowa et Izdubar*, Bussum, C. A. J. van Dishoeck, 1924. Henri van Boven : *Naar de Diepte*, Amsterdam, M. vor Goede en Goedkoope Lectuur, 1924. J. W. F. Werumeus Buning : *Enkele Gedichten*, Arnhem, Palladium-lutgave 1924. J. Greshoff : *Deceder*, même éditeur, 1924. H. Marsman : *Verzen*, Zeist, J. Ploegsma, 1923. Johannes Tielrooy : *De Fransche Literatuur sinds* 1880, Amsterdam Uitgevers, M. Elsevier, 1924. Dr G. Kalff : *Westeuropeesche Letterkunde, II*, Groningen, J. B. Wolters, 1924.

LETTRES NÉO-GRECQUES

1er Mai : D.-C. Hesseling : *Histoire de la Littérature grecque moderne*, trad. N. Pernot, Les Belles-Lettres, Paris. Hubert Pernot : *Pages Choisies des Evangiles*, Les Belles-Lettres, Paris. *Le Sacrifice d'Abraham*. L'œuvre de M. Jean Psichari. Paulos Nirvânas : *To Agrioloulondo*, roman ; Eleftheroudakis, Athènes. Mémento. — **15 Août** : G. Xénopoulos : *La Mauvaise Voie*, conte traduit du néo-grec par Eugène Clément, préface par Louis Roussel. Chiberre, Paris, et Elefthéroudakis, Athènes. L'âme grecque et l'âme russe. Aristos Kambanis : *Istoria tis Neas Hellinikis Loghotekhnias*, Cassigonis, Alexandrie. R. Golphis : *Sto Ghyrisma tis Rimas*, Sideris, Athènes. Gr. Spatalas : *Œuvres complètes de Solomos*,Vassilion, Athènes. Mémento. — **15 Décembre**: Louis Roussel : *Libre*, Montpellier. La littérature qui se fait en Grèce. Edouard Driault et Michel Lhéritier : *Histoire diplomatique de la Grèce depuis 1821*, Les Presses Universitaires de France (3 vol.), Paris. Ch. A. Nomikou : *Anatoli Kai Islam*, Grammata, Alexandrie. Aristos Cambanis : *Naï kai Taphi*, Grammata, Alexandrie. Th. Stephanides et G. Katsimbalis : *Poems*, by Kostis Palamas, selected and rendered into english, London. Léonidas Raselos : *Akhilleus*, Zikakis, Athènes. Mémento.

LETTRES PERSANES

15 Mai : LA PRESSE PERSANE A L'ÉTRANGER : Les publications béhaïes. Le *Hablol-Matin* de Calcutta. Diplomatie britannique. *Tchéhré-Namâ* et *Rostâkhiz*, au Caire. Lutte contre le clergé. Berlin, centre intellectuel et politique persan. Ses deux revues : *Farangueslân* et *Irânchahr*. Mouvements anticlérical, féministe, républicain. Une nouvelle revue à Constantinople : le *Khâvar*.

LETTRES POLONAISES

15 Septembre : Ladislas Reymont : *Les Paysans*, traduction de Franck L. Schœll, Payot. Mémento.

LETTRES PORTUGAISES

15 Février : La langue portugaise. M. Ribera y Tarragô et les *Cantigas*. Jorge de Montemôr : *A Diana*, en portugais d'Affonso Lopes Vieira : Lisbonne. Henrique de Campos Ferreira Lima : *Uma poetisa francesa em Portugal : Pauline de Flaugergues*, Imprensa na Universidade, Coïmbre. Maria da Luz Sobral : *Cantose Lendas da nossa Terra*, Biblioteca infantil, Porto. Wenceslau de Moraes : *Dai-Nippon* ; « Seara Novo », Lisbonne. Mémento. — **15 Juin** : Almachio Diniz : *A Perpetua Metropole;* Portugal-Brasil, Lisbonne. Elysio de Carvalho : *Suave Austero*, America Brasileira, Rio de Janeiro. J. Cortesão : *A expedição de Pedro Alvarès Cabrol;* Aillaud et Bertrand, Lisbonne. A. de Figueiredo : *D. Sebastião, Rei de Portugal*, Aillaud et Bertrand, Lisbonne. Corrêa da Costa : *Dom Sebastiaô*, poème, Portugalia, Lisbonne. A. Ferreira Monteiro : *Mar das Tormentas*, Seara Nova, Lisbonne. S. de Beires : *Sinfonia do Vento*, Seara Nova, Lisbonne. A. de Castro Osorio : *A Grande Aliança*, Lusitania, Lisbonne. Mémento. — **15 Octobre** : Alcacer Kébir. Antonio Sergio : *Treplica*, Seara Nova, Lisbonne. G. Le Gentil : *Camoens*, Introduction, traduction et notes, La Renaissance du Livre, Paris. *Lusitania*, fascicule camonien. Agostinho de Campos : *Camões lirico*, 2 volumes : Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. Afranio Peixoto : *Dinamene;* B. Costallat, Rio de Janeiro. A. de Campos : *Affonso Lopez Vieira*, Aillaud et Bertrand, Paris-Lisbonne. Mémento.

LETTRES ROUMAINES

1er Avril : Claudia Millian : *Cântari pentru pasarea Albastra*, Ed. Vlaici, Bucarest. Mia Frollo : *Flori de flacari;* E. Sperantia : *Svonuri din necunoscut;* D. Protopopescu : *Zvon de pretutindeni;* V.-V. Parasclivescu : *Cascadele luminei;* G. Gregorian : *Poezii;* A. Mosoiu : *Sufletul gradinei;* 6 vol. aux édit. Casa Scoalelor, Bucarest. J. Pillat : *Gradina între Zidure*, Socec, Bucarest; *Pe Arges in sus*, Cultura nationala, Bucurest. A. Maniu : *Lânga pamânt;* C. Petrescu : *Versuri;* 2 vol., *ibid.* N. Crainic : *Darurile pamântului*, Cartea româneasca, Bucarest. A. A. Philippidi : *Aur sterp*, Viata romaniceasca, Jassy. L. Blaga : *Poemele luminii*, Cosinzeana, Sibiu; *Pasii profetului*, Ed. « Ardealul », Cluj. Ovid Densusianu : *Sub stinca vremei*, Ed. « Vieata noua », Bucarest; *Raze peste lespezi*, Ed. « Vieata noua », Bucarest et lib. Henri d'Arthez, Paris. Mémento.

LETTRES RUSSES

15 Janvier : *Le Droit en Russie soviétique*, édition Plamia, Prague, 2 volumes. P. Kovalenko : *L'A, B, C des connaissances politiques*, Gosisdat, Moscou. Les Archives Rouges, n° 5, Moscou. *L'Ecole russe à l'étranger*, édition Zemgor, Paris. Prince Serge Volkonsky : *Les Décembristes* (d'après des souvenirs de famille), édition Povolozky, Paris. *Tolstoï et sur Tolstoï*, édition du Musée Tolstoï, Moscou, 1924. Les Journaux satiriques Russes. Le théâtre. Le Centenaire du Petit Théâtre. — **1er Février** : S. Persky : *La Vie et l'Œuvre de F.-M. Dostoïevsky* (Payot). Dostoïevsky : *Les Frères Karamazov*, trad. par Henri Mongault et Marc Laval (Bossard). A. Tchekhov : *Ma femme*, trad. par Denis Roche (Plon). J. Bounine : *Le Calice de la Vie*, trad. par Maurice (Bossard). Zénaïde Hippius : *Le Pantin du Diable*, trad. par P. de Chèvremont (Bossard). Mmitri Mérejkovsky : *La Naissance des Dieux*, trad. par Dumesnil de Gramont (Calmann-Lévy). Théodore Tioutcheff : *Poésies choisies*, trad. par A. Fontainas et M. Zetlin (Au Sans Pareil). Alexandre Koussikoff : *Le Sablier*, poème trad. par Y. Sidersky (Au Sans Pareil). — **1er Mai** : Kalinine : *Sous le Drapeau de Vrangel*, Ed. Priboï, Leninegrad. *Le Contemporain russe*, n° 4, Moscou, Leninegrad. *La Presse et la Révolution*, n° 6, Gosisdat, Moscou. *Les Annales Contemporaines*, n° 11. *A l'Etranger*. M. Guernett : *En Prison*, Ed. Le Droit et la Vie, Moscou, 1925. La Revue *Le Cirque*, nos 1 et 2. Moscou littéraire. — **1er Novembre** :

Dans les coulisses du tsarisme : *Nicolas II et les grands ducs*, Ed. Gossisdat, 1925. *Les archives du médecin Badmaiev*, Gossisdat, 1925. Les Revues : *Novoy Mir* (Le Monde nouveau), n° 7. *Les Archives rouges*, nos 8 et 9 : Le forçat Sossna et son plan d'assassinat de Guillaume. Léon Tolstoï et les Décembristes.

LETTRES TCHÉCOSLOVAQUES

15 Mars : L'essor du roman : J. Kopta, Karel Capek, K.-M. Capek-Chod, A.-M. Tilschova, Jan Vrba. Les poètes : Jan Opolsky, M. Fischer, Petr Kricka, Viktor Dyk, Karel Toman. La mort d'Arnost Prochazka.

LINGUISTIQUE

15 Septembre : Sur l'origine du mot « rescapé ». — **1er Octobre** : A.-Z.-L. Béchot : *Essai d'une grammaire naturelle directe*, Roland et Delcroix, au Cateau. G. Espé de Metz : *Méthode de langue écrite internationale*, Arrault, à Tours. Kr. Nyrop : *Etudes de grammaire française*, 20, 21, 22, 23, à Hœst, à Copenhague.

LITTÉRATURE

1er Janvier : Jean-Jacques Brousson : *Anatole France en pantoufles*, Crès. M. Lahy-Hollebecque : *Anatole France et la Femme*, Baudinière. *Le livre de la femme et de l'amour. Aphorismes et réflexions des plus notoires écrivains contemporains*, recueillis par Georges Gilard, Flammarion. *Placet du Sieur Anatole France au Père Eternel, qui lui valut d'être admis en Paradis*, Editions du Siècle. *Almanach des Lettres Françaises et Etrangères* sous la direction de Léon Treich, Crès. — **15 Janvier** : Jean de Bonnefon : *Pierre de Ronsard, gentilhomme du Danube, aumônier du Roi, poète de France*, Société d'édition, 32, rue de Vaugirard. Jean Martellière : *Pierre de Ronsard, gentilhomme vendômois*. Préface de M. Gabriel Hanotaux, Alphonse Lemerre. Paul Laumonier : *Ronsard et sa province*, Presses universitaires de France. René Larguillière : *Ronsard, ses amis et ses imitateurs dans le Beauvaisis*, Beauvais, Maurice Dubois. *Poésies choisies de Pierre de Ronsard* publiées par Roger Sorg et Bertrand Guégan, et suivies de chœurs polyphoniques du XVIe siècle transcrits par André Schoeffner, Payot. Mémento. — **1er Février** : Docteur Paul Voivenel : *Remy de Gourmont vu par un médecin. Essai de Physiologie littéraire* (Editions du Siècle). Dr Paul Voivenel : *L'imagination féminine* (Aux éditions du Bon Plaisir, Toulouse). Dr Paul Voivenel : *La Raison chez les Fous et la Folie chez les gens raisonnables* (Imprimerie ouvrière, Toulouse). Guy de Pourtalès : *De Hamlet à Swan*, Crès. Edward Sansot : *Souvenirs sur Renée Vivien* (Modern Studio, Nice). — **15 Février** : Henri Malo : *Une Muse et sa Mère, Delphine Gay de Girardin*, Editions Emile-Paul frères. Louis de Launay : *Le Grand Ampère*, Perrin. *Bibliothèque romantique publiée sous la direction de Henri Girard*, Les Presses françaises. Jules Bertaut : *Le Boulevard*, Ernest Flammarion. — **1er Mars** : Pierre Calmettes : *Les Joujoux*, Gaston Doin. Charles Fourier : *Hiérarchie du Cocuage*, Editions du Siècle. *Les Epigrammes du Siècle*, anthologie des Epigrammes contemporaines, établie par les soins de M. Pierre Charron, Editions du Siècle. Georges-Armand Masson : *L'art d'accommoder les Classiques*, Editions du Siècle. Jean Florence : *Le Litre et l'Amphore*, Collection La Phalange, Messein. Mémento. — **15 Mars** : Félix Gaiffe : *L'Envers du grand siècle*, Albin Michel. Vauban : *Lettres intimes inédites adressées au marquis de Puyzieulx*. Introduction et notes de Hyrvoix de Landolsle. Avec deux autographes et un portrait gravé sur bois par Ouvré, Editions Bossard. Francis Baumal : *Molière, auteur précieux*, La Renaissance du Livre. Mémento. — **1er Avril** : Antoine Albalat : *Souvenirs de la vie littéraire*, Crès. G. Aubault de la Haute-Chambre : *J.-K. Huysmans. Souvenirs*, Figuière. André Baillon : *Par fil spécial, Carnet d'un Secrétaire de Rédaction*, Rieder. André Billy et Jean Piot : *Le Monde des Journaux*, Crès.

Fagus : *Les Ephémères*, Le Divan. — **15 Avril** : Comte de Luppé : *Les jeunes filles à la fin du XVIIIe siècle*, Edouard Champion. *Lettres de Geneviève de Malboissière à Adélaïde de Méliand*, 1761-1766, publiées avec une introduction et des notes par le comte de Luppé, Edouard Champion. Etienne Micard : *Un écrivain académique au XVIIIe siècle, Antoine-Léonard Thomas*, Edouard Champion. Fernand Baldensperger : *Le mouvement des idées dans l'Emigration française* (1789-1815), Plon-Nourit, 2 vol. Mémento. — **1er Mai** : André Breton : *Manifeste du Surréalisme. Poisson soluble*, Simon Kra. André Breton : *Les Pas perdus*, Nouvelle Revue Française. Tristan Tzara : *Sept Manifestes dada*, Jean Budry. Georges Duhamel : *Délibérations*, Les Cahiers de Paris, Claude Aveline. Gaston Picard : *Nos écrivains définis par eux-mêmes*, Henry Goulet. Ernest Raynaud : *Souvenirs de police. Au temps de Félix Faure*, Payot. René Martineau : *Tristan Corbière*, Le Divan. Octave Mirbeau : *Gens de Théâtre*, Flammarion. *Le Gazetier littéraire de l'an 1924*, Crès. *Le théâtre indiscret de l'an 1924*, Crès. *L'ami du Lettré, 1925*, Crès.— **15 Mai** : Jean de Gourmont : *Souvenirs sur Remy*, Les Amis d'Edouard. Marcel Coulon : *L'Enseignement de Remy de Gourmont*, avec, en fac-similé, des textes inédits de Gourmont et son portrait par Raoul Dufy, Editions du Siècle. Paul Bert : *Lamartine, homme social, son action départementale*, Jouve. Senza : *En marge de la vie de Lamartine. Souvenirs et correspondance de Ch.-B. de Jussieu de Senevier*, 1845-1867, Per Orbem. Mémento. — **1er Juin** : Charles Maurras : *Barbarie et Poésie*, Champion. Charles Maurras : *La musique intérieure*, Grasset. André Maurel : *Souvenirs d'un écrivain* (1883-1914), Hachette. Frédéric Lefèvre : *Une heure avec... (Deuxième série)*, Nouvelle Revue Française. Jacques Roujon : *La vie et les opinions d'Anatole France*, Plon-Nourrit. Willy : *Souvenirs littéraires et autres* (Edition Montaigne). — **15 Juin** : Pierre Ronzy : *Un humaniste italianisant, Papire Masson* (1544-1611), Edouard Champion. Pierre Champion : *Ronsard et son temps*, avec 24 phototypies hors-texte, Edouard Champion. Pierre Champion : *Pierre de Ronsard et Amadis Jamyn, leurs autographes*, avec 22 fac-similés hors texte, Edouard Champion. Roger Sorg : *Cassandre ou le secret de Ronsard*, 10 gravures hors texte, Payot. Margaret de Schweinitz : *Les Epitaphes de Ronsard, étude historique et littéraire*, Les Presses universitaires de France. Mémento. — **1er Juillet** : Jean Psichari : *Ernest Renan, jugements et souvenirs*, les Editions du Monde Moderne. Pierre Lasserre : *La Jeunesse d'Ernest Renan. Histoire de la crise religieuse au XIXe siècle. I. De Tréguier à Saint-Sulpice. II. Le drame de la Métaphysique chrétienne*, Garnier. Jacques Rebot : *Sous le chêne celtique*, Editions du Siècle. Pierre Trahard : *La Jeunesse de Prosper Mérimée* (1803-1834), 2 vol., Champion. Emile Magne : *Ninon de Lanclos*, Emile Paul. John Charpentier : *Théodore de Banville. L'Homme et son œuvre*, Perrin. — **15 Juillet** : Francis Baumal : *Tartuffe et ses avatars. De Montufar à Don Juan. Histoire des relations de Molière avec la cabale des Dévots*, Emile Nourry. *Correspondance générale de J.-J. Rousseau*, collationnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour, tome III, 7 planches hors-texte, Armand Colin. *Recherches bibliographiques sur les œuvres imprimées de J.-J. Rousseau*, suivies de l'Inventaire des papiers de Rousseau, conservés à la Bibliothèque de Neufchâtel par Théophile Dufour. Introduction de Pierre-Paul Plan, L. Giraud-Badin. — **1er Août** : Constant Bourquin : *Julien Benda ou le point de vue de Sirius*, introduction de Jules de Gaultier, Editions du Siècle. Julien Benda : *Lettres à Mélisande pour son éducation philosophique*, Le Livre. Jean Royère : *Clartés sur la poésie*, Messein. Guillaume Apollinaire : *Il y a*, préface de Ramon Gomez de la Serna, Messein. *Vingt-cinq ans de Littérature française*, publié sous la direction de M. Eugène Montfort, Librairie de France. Abel Hermant : *L'Art d'écrire*, Hachette. Pierre Mille : *Le Bel Art d'apprendre*, Hachette. Abel Hermant : *Le Bourgeois*, Hachette. Mgr E.-L. Julien : *Le Prêtre*, Hachette. *Eloges de la Médisance*, par Abel Hermant, *de la Frivolité*, par André Beaunier, *de la Laideur*, par Francis

de Miomandre, 3 vol., Hachette. — **15 Août** : Les Chefs-d'œuvre de l'Esprit. Scarron : *Le Roman comique*, Compositions d'Edouard Zier, Jules Tallandier, 2 vol. in-8. Adolphe Boschot : *Chez nos poètes. Hugo. Guerres d'écoles. La Beauté*, Plon-Nourrit. Pierre Dufay : *Celui dont on ne parle pas. Eugène Hugo. Sa Vie. Sa Folie. Ses Œuvres.* Lettres et documents inédits ou peu connus, Jean Fort. Mémento. — **1er Septembre** : Henri de Régnier : *Proses datées*, « Mercure de France ». Gustave Kahn : *Silhouettes littéraires* « Editions Montaigne ». Paul Reboux : *A la manière de...* (*4e série*), Grasset. Charles Melaye : *Pastiches du Sérail*, Librairie des lettres. — **15 Septembre** : Marcel Marion : *Dictionnaire des institutions de la France aux XVIIe et XVIIIe siècles*, Auguste Picard. *Lettres de Marie-Madeleine Pioche de La Vergne, comtesse de La Fayette, et de Gilles Ménage*, publiées, d'après les originaux, avec une introduction, des notes et un index par H. Ashton, The University Press of Liverpool Ltd. Hodder and Stougton Ltd., Londres. — **1er Octobre** : Léon Pierre-Quint : *Marcel Proust, sa vie, son œuvre*, Simon Kra. E. de Clermont-Tonnerre : *Robert de Montesquiou et Marcel Proust*, Flammarion. Henri, Jean et André Brémond : *Le charme d'Athènes et autres essais*, Bloud et Gay. Emile Henriot : *Livres et Portraits* (*2e série*), Plon. Léon Treich : *L'Esprit de Tristan Bernard*, Collection d'Anas, Nouvelle Revue Française. — **15 Octobre** : Emile Faguet : *Histoire de la Poésie française de la Renaissance au Romantisme*, tomes I et II, Boivin et Cie. Gabriel Remy : *René Le Pays, sa vie, ses œuvres et son milieu*, Association des Etudiants de Doctorat. René Le Pays : *Nouvelles Œuvres suivies du Dialogue de l'Amour et de la Raison*, Introduction et notes d'Albert de Bersaucourt, Editions Bossard. Baltazar Gracian : *Pages caractéristiques*, précédées d'une étude critique par André Rouveyre, traduction originale et notice par Victor Bouillier, avec un portrait et deux hors textes, « Mercure de France ». Mémento. — **1er Novembre** : Marcel Coulon : *Au Cœur de Verlaine et de Rimbaud*, Le Livre. Léon Bloy : *Le symbolisme de l'Apparition*, Lemercier. Laurent Tailhade : *Masques et visages*, Les éditions du Monde Moderne. Lucien Dubech : *Les Chefs de file de la jeune génération*, Plon-Nourrit. Florian Delhorbe : *Une Saison chez les Femmes*, Editions du Siècle. — **15 Novembre** : *Chriséide et Arimand*, tragi-comédie de Jean Mairet (1625), édition critique par Henry Carrington Lancaster, les Presses universitaires de France. Pierre et Paul Dupin : *Dom Jean de Watteville, Abbé de Baume, Maître des requêtes au Souverain Parlement de Dôle. L'Histoire et la légende*, Auguste Picard. Mémento. Revues. — **1er Décembre** : Dr Paul Voivenel : *La maladie de l'Amour*, Editions du Siècle. Robert d'Humières : *Les Parfums et la Cendre*, « Mercure de France ». Pierre de Nolhac : *Erasme en Italie*, les Cahiers de Paris. Jacques Rivière : *De la sincérité envers soi-même*, les Cahiers de Paris. Ch.-J.-C. van der Meulen : *L'idéalisme de Villiers de l'Isle-Adam*, H.-J., Paris-Amsterdam. — **15 Décembre** : Jean Cordey : *Vaux-le-Vicomte. Préface de Pierre de Nolhac*, Albert Morancé. C. Latreille : *La mère de Lamartine*, G. Van Oest, Bruxelles. Louis Barthou : *Autour de Lamartine*, Payot. Dr Léon Cerf : *Le reliquaire de Lamartine*, Hachette. Lamartine : *Œuvres choisies* disposées dans l'ordre chronologique. Avec une biographie, des notes critiques, grammaticales, historiques, des notices et des illustrations documentaires par Maurice Levaillant, A. Hatier. Mémento.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

1er Août : Charles Foix : *Prométhée*, Joncquières et Cie. Edouard Schuré : *Merlin l'enchanteur*, légende dramatique, trilogie, Perrin et Cie. Henri Strentz : *Théâtre de Hans Pipp*, spectacles modernes du théâtre de la foire, Edgard Malfère. — **1er Octobre** : Marie Lenéru : *Le bonheur des autres*, préface de Mme Jean Balde, Bloud et Gay. Martial Perrier : *Ma version de La « Maison Cernée »*, Imprimerie de Montmartre.

MÉTAPSYCHIQUE

15 Décembre : L'état présent des recherches psychiques en France et à l'étranger.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

1er Janvier : Edward J. Russell : *Les Conditions du sol et la Croissance des plantes*, traduit sur la 4e édition anglaise par Georges Matisse, 32 figures, 4 planches, E. Flammarion. W. Vernadsky : *La Géochimie*, Nouvelle collection scientifique, F. Alcan. — **15 Janvier** : Les prix Nobel de physique et de chimie depuis leur fondation. — **1er Février** : Les récentes communications de M. Hauduroy à la Société de Biologie (décembre 1924), au sujet des *Ultramicrobes*. Paul Becquerel . *La Vie terrestre provient-elle d'un autre monde?* Bulletin de la Société astronomique de France (octobre 1924). S. Metalnikov : *Immortalité et rajeunissement dans la biologie moderne*, Bibliothèque de philosophie scientifique, E. Flammarion. — **15 Février** : Anatole Leduc : *Thermodynamique, énergétique, théorie cinétique des gaz*, Doin. Jean Becquerel : *Cours de physique; I, Thermodynamique*, Hermann. J.-A. Ewing : *Thermodynamique*, traduit par R. Duchène, Gauthier-Villars. Georges Urbain : *L'énergétique des réactions chimiques*, Doin. Mémento. — **1er Mars** : Science et Philosophie. L. J. Henderson : *L'Ordre de la nature*, traduit de l'anglais par E. Renou; Bibliothèque de philosophie contemporaine, F. Alcan. Dr Maurice Dide et P. Juppont : *La Métaphysique scientifique*, Bibliothèque de Philosophie contemporaine, F. Alcan. René de Saussure : *La Structure de la Réalité*, Editions Forum, Fischbacher. — **15 Mars** : La crise de la physique moderne et les quanta. — **1er Avril** : Professeur M. Molliard : *Nutrition de la Plante; Cycle de l'Azote;* Encyclopédie scientifique, G. Doin. Michel Polonovki : *Mode de formation et rôle des alcaloïdes dans la plante*, Bulletin de la Société chimique de France, novembre 1924. Georges Bohn : *Les Problèmes de la Vie et de la Mort;* la Culture moderne, Stock. N. Ruzicka, E. Bauer, V. Bergauer, E. Vejnarova, A. Svoboda, Fr. Hajek : une série de mémoires *sur le Déterminisme de la sénescence*, dans les Archives de mécanique évolutive de Roux. — **15 Avril** : Emile Borel : *Principes d'algèbre et d'analyse*, Bibliothèque d'éducation scientifique, Albin Michel. Silvanus Thompson : *Le calcul intégral et différentiel à la portée de tout le monde*, Dunod. — **1er Mai** : La médaille Leenwenhoek. Etienne Rabaud : *J.-H. Fabre et la Science*, Chiron. E. Bugnion : *L'Œcophylle de Ceylan*, Bulletin de la Société Zoologique de France, 1924. E. Bugnion : *Mantes et Empuses*, Mémoires de la Société Vaudoise des Sciences naturelles, 1924. Le Docteur F. Cathelin : *Le Nid de l'Oiseau*, mœurs et théorie mécanique des instincts, avec 16 planches renfermant 96 simili-gravures d'après les photos de Ad. Burdet, Delagrave. — **15 Mai** : Henry Le Chatelier : *Science et Industrie*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion. — **1er Juin** : Maurice Caullery : *Histoire des sciences biologiques*, et René Lote : *Histoire de la philosophie;* tome XV de l'*Histoire de la Nation française*, par Gabriel Hanotaux; illustrations de Charles Sanlaville et Robert Féau; Plon-Nourrit. Louis Roule : *Buffon et la description de la nature;* C. Flammarion. Edmond Perrier : *Lamarck;* les Grands Hommes de France, Payot. Aug. Lameere : *Darwin* (Notice et traduction), la Renaissance du Livre. F. Boquet : *Histoire de l'Astronomie*, Bibliothèque scientifique, Payot. — **15 Juin** : Georges Urbain : *Les notions fondamentales d'élément chimique et d'atome*, Gauthier-Villars. Auguste Hollard : *Les principes de la chimie moderne*, Stock. Th. Moreux : *L'alchimie moderne*, Doin. — **1er Juillet** : Henri Maillart : *L'Enseignement supérieur;* éditions de « la Bonne Idée ». — **15 Juillet** : Jean Varin d'Ainvelle : *L'origine tourbillonnaire de l'atome et ses conséquences*, Gauthier-Villars. F. Jollivet-Castelot : *La révolution chimique et la transmutation des métaux*, Chacornac. — **1er Août** : Jean Mascart : *Notes sur la variabilité des climats*, documents lyonnais, études de cli-

matologie; 1re partie : introduction générale historique, Lyon, Audin. P. Freundler, Y. Menager et Y. Laurent : *Recherches sur la variation, les transformations et la nature de l'iode chez les Laminaires de la côte bretonne*, Notes et Mémoires de l'Office scientifique et technique des pêches maritimes, 1923 et 1925. Rémy Collin : *Physique et Métaphysique de la Vie*, G. Doin. — **15 Août** : Conférences-Rapports de documentation sur la Physique (première série), les Presses universitaires de France. — **1er Septembre** : Edouard Maynial : *La Vie de Jean-Henri Fabre, l'Homère des Insectes*, 1823-1915, avec deux portraits, dans « Nobles vies, grandes œuvres », Plon-Nourrit. L. Verlaine : *L'instinct et l'intelligence chez les Hyménoptères, l'Instinct de nidification chez le « Pelopaeus clypeatus » du Congo belge*, Annales de la Société entomologique de Belgique. M. Molliard et Et. Rabaud : *La Feuille des naturalistes*, revue mensuelle, d'histoire naturelle, fondée par Adrien Dollfus, E. Chiron. — **15 Septembre** : Edward W. Washburn : *Principes de chimie physique*, préface de Jean Perrin, Payot. Hippolyte Copaux et Henri Perpérot : *Chimie minérale*, Colin. Marcel Guichard : *Les industries de fixation de l'azote*, Colin. Mémento. — **1er Octobre** : H. Simonnet : *Le Facteur liposoluble A, la croissance et la reproduction*, Thèse de la Faculté des Sciences de Paris. H. Simonnet et L. Randoin : *La Question des vitamines*, « Bulletin de la Société de Chimie Biologique », 1925. Langworthy : *Radioactivité des Tomates mûres*, d'après *l'Année Biologique*, 1925. — **15 Octobre** : Daniel Berthelot : *La science et la vie moderne*, Payot. Daniel Berthelot : *L'aspect chimique de la théorie des quanta*, Masson (dépositaire). Lucien Poincaré et Maurice de Broglie : *La physique moderne*, Flammarion. Mémento. — **1er Novembre** : La renaissance des laboratoires maritimes. Le laboratoire de Concarneau. La Tortue luth. La pêche au feu. La lune et les êtres marins. L'influence des saisons sur les animaux. La *Revue d'Actinologie*. — **15 Novembre** : J. Rouch : *Les méthodes de prévision du temps*, Nouvelle collection scientifique, Alcan. Jean Mascart : *Peut-on prédire le temps?* Audin, Lyon. Th. Moreux : *Comment prévoir le temps*, Dunod. Mémento. — **1er Décembre** : Jean Lhermitte : *Les Fondements biologiques de la psychologie*, Science et Civilisation, Gauthiers-Villars. Havelock Ellis : *Etudes de psychologie sexuelle*, V, *le Symbolisme érotique*, édition française, par A. van Gennep, Mercure de France. Jacques Fischer : *L'Amour et la Morale*, essai d'interprétation physiologique de la pensée humaine. Bibliothèque scientifique, Payot. Une lettre de M. Daniel Berthelot. — **15 Décembre** : Georges Matisse : *Le mouvement scientifique en France*, III. *Les sciences physicochimiques*, IV. *Les sciences mathématiques*, Payot. Mémento.

MUSÉES ET COLLECTIONS

1er Février : A la Bibliothèque Nationale : transformation de la galerie Mazarine; l'exposition de « Ronsard et son temps ». Mémento bibliographique. — **1er Mars** : Au Musée du Louvre : les mystères du département égyptien; une tête de pharaon de la XIIe dynastie; les enrichissements nouveaux du département des peintures; le remaniement de la salle des Etats; la nouvelle salle Ingres-Delacroix; une neuvième exposition des dons de Léon Bonnat; espoir de l'évacuation du pavillon de Flore; Dons au Musée du Luxembourg. Mémento bibliographique. — **1er Avril** : Dans les musées de Vienne : le nouveau Musée du « baroque » autrichien, la Galerie d'art du XIXe siècle; les enrichissements du Musée d'histoire de l'art; une exposition d'art français. Expositions Ronsard et Camoëns à Paris. — **1er Mai** : Le nouveau Musée Carnavalet. Inauguration du Musée de la Légion d'honneur. Mémento bibliographique. — **1er Juin** : L' « Exposiiton du paysage français de Poussin à Corot » au Petit Palais. — **15 Juin** : Les Expositions d'art oriental de la Bibliothèque Nationale et de la rue de la Ville-l'Evêque. L'Exposition de « Port-Royal et le Jansénisme » à la Bibliothèque Sainte-Geneviève. L'entrée du *Portrait du roi Jean le Bon* au Musée du Louvre. — **1er Juillet** : A la mémoire de Léonce Bénédite. Les Expositions de l'art

roumain au Jeu de Paume, d'art ancien espagnol et d'art lyonnais. Nouvelles exposition au Musée du Louvre des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne. — **15 Juillet** : Les nouveaux enrichissements du Musée du Louvre (antiquités orientales, peintures et dessins); dernière exposition des dessins donnés par Léon Bonnat au Musée de Bayonne. Les expositions du Musée Guimet et du Musée Cernuschi. — **1er Août** : Le Musée de la Légion d'Honneur. Installation de la Bibliothèque et du Musée de la Guerre au donjon de Vincennes. Le nouveau Musée de San Francisco. Mémento bibliographique. — **15 Août** : Le legs de Mme Zola au Musée du Louvre. Don d'un tableau de Renoir aux Musées natioaux. L'exposition du Musée Galliéra et l'exposition Chéret au Musée des Gobelins. Mémento bibliographique. — **1er Septembre** : Au Musée du Louvre : retraite de M. Edmond Pottier. Les nouveaux conservateurs du Musée du Luxembourg et du Musée Rodin. Sculptures romanes au Musée du Louvre. Un tableau du « douanier » Rousseau va entrer au Louvre. La nouvelle exposition du Musée des Arts décoratifs. Le pourpoint de Charles de Blois au Musée des tissus de Lyon. Mémento bibliographique. — **1er Décembre** : Une décoration de M. Maurice Denis au Petit-Palais. Une tapisserie française du xve siècle retrouvée. Le nouveau musée de Saint-Pierre de Rome. Mémento bibliographique. Erratum. — **15 Décembre** : Le projet de transfert du Musée de la Marine. Exposition Charles Garnier au Musée des Arts décoratifs et exposition des « Arts au théâtre » à la galerie Charpentier. Mémento bibliographique.

MUSIQUE

1er Janvier : Ballets suédois : *Relâche*, ballet instantanéiste en deux actes et un entr'acte cinématographique de M. René Clair et la queue du chien de M. Francis Picabia, musique de M. Eric Satie; *Le Roseau*, ballet persan de M. Daniel Lazarus; *Le Tournoi singulier*, ballet mythologique de M. Roland-Manuel; *La Jarre*, ballet sicilien d'après Pirandello, musique de M. Alfredo Casella; *La Création du Monde*, ballet de M. Cendrars, décoration de M. Léger, musique de M. Darius Milhaud. Comédie des Champs-Elysées : *Malborough s'en va-t-en guerre*, pièce en trois actes de M. Marcel Achard, musique de scène de M. Georges Auric. Opéra-National : *Le Miracle des Loups*, film historique, musique de M. Henri Rabaud. *Le Mouvement accéléré.* — **1er Février** : Opéra-National : *L'Arlequin*, comédie lyrique en cinq actes et six tableaux, poème de M. Jean Sarment, musique de M. Max d'Ollone. — **15 Mars** : *Le Tombeau d'Aristoxène*, par M. le Professeur Urbain, de l'Académie des Sciences. — **1er Avril** : Les Tons ecclésiastiques. — **1er Mai** : Opéra-Comique : *Graziella*, pièce romantique d'après le roman de Lamartine, par MM. Henri Cain et Raoul Gastambide, musique de M. Jules Mazellier. Comédie des Champs-Elysées : *Le Mariage de Le Trouhadec*, pièce de M. Jules Romains, musique de scène de M. Georges Auric. Schola Cantorum : *Messe solennelle* en *si* mineur de Bach. — **1er Juin** : Opéra-National : *Esther, Princesse d'Israël*, tragédie lyrique en trois actes, poème de MM. André Dumas et Sébastien-Charles Leconte, musique de M. Antoine Mariotte. Mémento. — **15 Août** : Opéra-Comique : *Tristan et Isolde* de Richard Wagner. — **15 Septembre** : Concerts Koussevitzky: *Concerto grosso* de Haendel; *Concerto d'orchestre* de Philip-Emanuel Bach; *Concerto* pour piano et orchestre de M. Arthur Honegger; *Légende chinoise* de M. Eichheim; *l'Elan* de M. Borchard; *Deuxième Symphonie* de M. Serge Prokofieff. — **1er Octobre** : *Trois Concerts symphoniques de Musique moderne* dirigés par M. Walter Straram. *Concerto pour piano et orchestre d'harmonie et Sonate pour piano* de M. Igor Stravinski. Ballets russes : *Zéphire et Flore*, musique de M. Wladimir Dukelsky; *les Matelots*, fable dansée par M. Boris Kochno, musique de M. Georges Auric. Mémento. — **1er Décembre** : Le Gendre de Monsieur Rouché. Opéra-National : *La Naissance de la Lyre*, conte antique de M. Théodore Reinach, musique de M. Albert Roussel ; *Soir de Fête*, ballet d'après Léo Delibes.

NOTES ET DOCUMENTS ARTISTIQUES

—**1er Février** : Cézanne collégien. — **1er Août** : Cézanne collégien. Les prix de Cézanne.

NOTES ET DOCUMENTS ÉSOTÉRIQUES

15 Février : Ossendowski et le père Huc. — **1er Juillet** : Empédocle, Plutarque et Ou-Tomo.

NOTES ET DOCUMENTS D'HISTOIRE

1er Janvier : Sur la piste du mystérieux Boutin : l'odyssée algérienne (1808) (Documents inédits) ; la mission orientale (1810). — **15 Janvier** : l'Epopée de Tahiti. — **15 Février** : L'Epopée de Tahiti. — **1er Mars** : L'Epopée de Tahiti. — **15 Avril** : L'Exil d'Ovide et la thèse de M. Massé. **1er Mai** : L'Exil d'Ovide (*Réponse*). — **15 Juin** : A propos de l' « Anno Santo ». — **1er Septembre** : Chez le Kaiser à Dorn.

NOTES ET DOCUMENTS JURIDIQUES

1er Mars : L'affaire Blasco Ibañez et le retrait de la plainte du Roi d'Espagne. — **15 Novembre** : De saint Louis à Gaston Doumergue. La condition des « femmes folles de leur corps ».

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

15 Janvier : Sur l' « exactitude de citer ». — **1er Février** : Une nouvelle interprétation des « Liaisons dangereuses ». — **15 Février** : Une collaboration de Théophile Gautier et de Gérard de Nerval. La préface à « La Turquie » de Camille Rogier . — **1er Mars** : Sur une lettre inédite de Michelet à Taine. — **15 Mars** : Une erreur de fait, touchant les « Serments de Strasbourg », dans l' « Histoire de la littérature française », publiée sous la direction de MM. Bédier et Hazard. — **1er Avril** : Lettres inédites de Flaubert à G. Pouchet. — **15 Avril** : Ronsard chez Jean Brinon à Médan. — **15 Mai** : Deux lettres de Léon Bloy. — **1er Juin** : Un biographe de Mallarmé. — **15 Juin** : Albert Samain aux Jeux Floraux. — **1er Juillet** : Les deux préfaces du « Reliquaire ». — **15 Juillet** : Un essai de réhabilitation. Nouvelles recherches sur le « Rosier des Guerres » de Louis XI. — **1er Août** : Le Théâtre érotique de la rue de la Santé. — **15 Août** : Les fiançailles et le mariage du comte Léon Tolstoï. — **1er Septembre** : L'hommage canadien au Breton Louis Hémon, auteur de *Maria Chapdelaine*. — **15 Septembre** : Pierre Louys, critique dramatique. — **1er Octobre** : Sur quelques éditions de : Dom Juan, de Molière. — **15 Octobre** : « Les Amis du Livre russe ». — **1er Décembre** : Le portrait authentique de Cervantès. — **15 Décembre**. — L'autre José-Maria de Heredia.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

1er Janvier : Le cinquantenaire du « Nouvel Opéra » (1875-1925). — **15 Mars** : Le premier opéra de Richard Wagner : « Das Liebesverbot ». — **1er Octobre** : Troisième festival de musique de chambre donné, à Venise, par la société internationale pour la musique contemporaine.

NOTES ET DOCUMENTS PHILOSOPHIQUES

1er Avril : « La Déduction relativiste », d'Emile Meyerson.

NOTES ET DOCUMENTS SCIENTIFIQUES

15 Janvier : Le câble-guide et l'art de naviguer. — **1er Mai** : Comment Guglielmo Marconi a pu « inventer » la T. S. F. — **15 Juillet** :

Lettre ouverte à M. E. Rabaud, professeur de biologie expérimentale à la Faculté des Sciences de Paris. — **1er Août** : Lettre ouverte à M. François Picard, maître de conférences à la Faculté des Sciences de Paris. — **15 Août** : La question J.-H. Fabre. — **1er Septembre** : J.-H. Fabre et son défenseur. — **15 Septembre** : Le bicentenaire de l'Académie des Sciences russes. La question J.-H. Fabre. — **1er Octobre** : Une dernière réponse à M. F. Picard, à propos de J.-H. Fabre. — **1er Novembre** : Récentes publications sur l'Atlantide.

NOTES ET DOCUMENTS DE SOCIOLOGIE

15 Février : Variante sur un système électoral.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

1er Janvier : Charles Rudrauf : *Le drame de la mauvaise frontière*, Berger-Levrault. Félix Guénon : *Gribouille et la guerre*, Société mutuelle d'édition. Dr Antoine : *Au village pendant la guerre*, édit. de la Revue Mondiale. — **1er Février** : Capitaine de vaisseau de réserve A. Thomazi : *La guere navale dans la zone des armées du Nord*, in-8, Payot. Capitaine de frégate A. Laurens : *Le Blocus et la Guerre sous-marine*, A. Colin. René Druart : *L'Iconographie rémoise de la guerre et la Passion de Reims*, Reims, éd. du « Pampre », 2 vol., in-8 ill. — **15 Février** : Pierre Weiss : *Les Charmeurs de Nuages*, La Pensée française. — **1er Avril** : Michel Lhéritier : *Tours pendant la guerre*, A. Costes. A. Diderrich : *La vague sanglante au Luxembourg*, Edit. du Pays Lorrain, Nancy. — **15 Juin** : K.-F. Nowak : *Les Dessous de la Défaite*, Payot. Général Palat : *La Ruée sur Verdun*, Berger-Levrault. Lieut. Général de Selliers de Moranville : *Du Haut de la Tour de Babel*, Berger-Levrault. A. Marchand : *Les Chemins de fer de l'Est et la Guerre de 1914-18*, Berger-Levrault. Jacques Laglains : *Mémoires d'un Censeur*, Renaissance du Livre. — **1er Juillet** : Pierre Renouvin : *Les origines immédiates de la guerre*, A. Costes. R. Grelling : *La Campagne « innocentiste » en Allemagne et le traité de Versailles*, A. Costes. Ed. Vermeil : *L'Allemagne contemporaine*, Alcan. — **15 Juillet** : Maurice Genevoix : *Sous Verdun*, Flammarion. Marcel Millet : *Un militaire sans numéro*, « Mercure de Flandre ». — **15 Août** : Filson Young : *A bord des croiseurs de bataille*, Payot. C.-V. Carpenter : *L'Embouteillage de Zeebrugge*, Payot. *Mémoires de l'Amiral Scheer*, Payot. C.-A. Consett : *Le Triomphe des Forces économiques*, Challamel. Cl. Farrère et P. Chack : *Combats et Batailles sur mer*, Flammarion. M. Boghitchévitch : *Les Causes de la guerre*, F. Rieder. — **1er Novembre** : Général de Castelli : *Le 8e Corps en Lorraine*, Berger-Levrault. Général Gaucher et capitaine Laporte : *La Division du Dragon (164e)*, Lavauzelle. Gromaire : *L'Occupation allemande en France (1914-1918)*, Payot. Général Palat : *La Grande Guerre sur le Front occidental. La Bataille de la Somme*, tome XI, Berger-Levrault. Colonel R. Tournès et capitaine H. Berthemet : *La Bataille des Flandres d'après les archives de la IVe armé allemande*, Lavauzelle. — **15 Novembre** : A. Grasset : *La Guerre en action : le 22 août au 4e corps d'armée, II, Virton*, Berger-Levrault. — **1er Décembre** : H. Le Wita : *La Guerre chimique entrevue par les Allemands et... nous*, la Revue des Produits chimiques. E. Gomez Carrillo : *Le Mystère de la vie et de la mort de Mata-Hari*, Fasquelle. — **15 Décembre** : Victor Margueritte : *Les Criminels*, Flammarion.

PHILOSOPHIE

15 Mars : H. Delacroix : *Le langage et la pensée*, Alcan. J. Piaget : *Le langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel et Paris, Delachaux et Niestlé. J. Rasmussen : *Psychologie de l'enfant, l'enfant entre 4 et 7 ans*, traduit du danois par Mme E. Cornet, Alcan. *Journal de Psychologie*, 1924,

Alcan. *Archives de Psychologie*, 1924, Genève, Kundig. Mémento. — **15 Avril** : Albert Keim : *L'Epicurisme, L'ascétisme et la morale militaire*, Alcan, 1924. Pierre Bise : *La politique d'Héraclite d'Ephèse*, ibid., 1925. Louis Rougier : *La scolastique et le Thomisme*, Gauthier-Villars, 1925. Pierre Rousselot, S. J. : *L'intellectualisme de saint Thomas*, 2e éd., Beauchesne, 1924. Pedro Descoqs, S. J. : *Essai critique sur l'hylémorphisme*, ibid., 1924. Daniel Bertrand-Barraud : *Les idées philosophiques de Bernardin Ochin de Sienne*, Vrin, 1924. Condillac : *Essai sur l'origine des connaissances humaines*, publié par Raymond Lenoir, Colin, 1924. Maine de Biran : *Œuvres*, T. III et IV : *Mémoire sur la décomposition de la pensée*, publié par Pierre Tisserand, Alcan, 1924. — **1er Juin** : E. Augier : *De l'action à la connaisance*, essai de psychologie positive appliquée au raisonnement scientifique, Paris, Costes, 1924. E. Rignano : *La mémoire biologique*, essai d'une conception philosophique nouvelle de la vie, Flammarion. F. Achille-Delmas, Marcel Boll : *La personnalité humaine*, ibid. G. Vaucher : *Le langage affectif et les jugements de valeur*, Alcan. Daniel Bertrand-Barraud : *Les valeurs affectives et l'exercice discursif de la pensée*, essai d'empirisme psychologique radical, Vrin, 1924. Robert Le Savoureux : *Deux notes sur le dynamisme mental*, Presses universitaires de France. Dr A. Hesnard : *La relativité de la conscience de soi, introduction à la psychologie clinique*, préface du professeur G. Dumas, Alcan. Dr Sigmund Freud : *Psychologie collective et analyse du moi*, traduction du Dr S. Japkelevitch, Payot, 1925. Albert Bayet : *La science des faits moraux*, Alcan. Mémento. — **1er Décembre** : Jean Marr : *Le fondement de la philosophie*, Téqui, 1925. René Guyon : *Essai de métaphysique matérialiste*, Costes, 1924. — Jules de Gaultier : *La sensibilité métaphysique*, Edit. du Siècle (s. d.). Harald Höffding : *La relativité philosophique*, trad. du danois par Jacques de Coussange, Alcan, 1924. Jules Lequier : *La recherche d'une première vérité, Fragments posthumes recueillis par Ch. Renouvier*, Notice biographique par L. Dugas, Colin 1924. Lionel Dauriac : *Contingence et rationalisme*, Vrin, 1925. René Hubert : *Le sens du réel*, Alcan, 1925. Jules Sageret : *La révolution philosophique et la science*, Alcan, 1925. Firmin Nicolardot : *A propos de Bergson*, chez l'Auteur, 1924. A. Aliotta : *L'éternité des esprits. Esquisse d'une vision pluraliste du monde*, trad. de l'italien par Camille Schuwer, Alcan, 1924.

LES POÈMES

1er Janvier : John-Antoine Nau : *Poèmes triviaux et mystiques*, Albert Messein. Gonzague de Reynold : *L'Age de Fer*, « le Divan ». Georges-Louis Garnier : *La Grève du Sang*, « le Divan ». Gaston Charbonnier : *Le Gain des Heures*, « les Tablettes ». Florian-Parmentier : *La Lumière de l'Aveugle, ou le Miracle de la Vie Intérieure*, « édition du Fauconnier ». Lucien Farnoux-Reynaud : *D'ailleurs et d'autres lieux*, Povolozki. — **15 Janvier** : Pierre Lagarde : *La Cloche d'Ombre*, Maurice de Montеléuès. Maurice Rosile : *Echos sur la route*, Messein. R. Lizop : *Les Fleurs du Soleil*, Tarbes, édition des « Pyrénées ». Véga : *A Jamais*, Arthème Fayard. Ariste : *Chansons pour fifre ou violoncelle*, « le Divan ». René-Albert Fleury : *Toute une âme*, chez l'auteur « à l'enseigne du Phantasme d'Or ». Jean Pédron : *Echelles de soie*, portraits et dessins inédits par Othon Friesz, « à la Belle Edition ». Jean Giono : *... accompagnés de la Flûte*, frontispice par Lucien Jacques, « Editions de l'Artisan ». René Violaines : *La Route de Mémoire*, éditions du « Centaure », Bordeaux. Mathilde Trombert : *A l'Ame Envolée*, « les Tablettes ». Emmanuel-Flavia Léopold : *La Clarté des Jours*, Figuière. Blaise Briod : *Les Saisons de la Terre*, « les Tablettes ». Lucien Forges : *Limbes*, poésies suivies de *Poèmes en prose*, « à l'enseigne de la Rose Bleue ». Paul M. Turull-Fournols : *Etincelles*, « l'Eclaireur de Nice ». **1er Février** : Paul Boggio : *L'Ombre d'un Rêve*, Marcel Léon, Alger. André de Poncheville : *Nord et Midi*, Emile-Paul frères. Léon

Franc : *Girelles et Daurades*, bois d'Eichhacker, « la Criée », Marseille. Emma de Rienzi : *La Magdaléenne*, André Lequesne. Georges Freslon : *Ombres et Lumières*, Figuière. Louis Cappy : *Sous les clairs Oliviers et les sombres Sapins*, bois gravés de F. Cappatti, « L'Aloès », Nice. L. Charles-Baudouin : *La Jeunesse Eternelle*, avec six bois gravés de Geneviève Rostand, « édition des Images de Paris ». Paul Husson : *Bercements des Villes et des Mers*, « éditions de Montparnasse ». — **15 Février** : Louis Le Cardonnel : *De l'une à l'autre Aurore*, « Mercure de France ». Camille Arnot : *Souffles et Frissons*, Chiberre. Marc-Adolphe Guégan : *Trois petits tours et puis s'en vont...*, Messein. Lucien Farnoux-Reynaud : *Le Jongleur triste*, Povolozky. Marcel Caruel : *A l'Ombre de l'Ardenne*, « édition du Pampre », Reims. — **1er Mars** : J. Portail : *Porte-Voix*, dessins d'A. Favory, « éditions du Mouton Blanc », Maupré, par Charolles (S.-et-L.). Charles-Théophile Féret : *Le Verger des Muses et des Satyres Bouquins*, Rey. Jacques Brindejont-Offenbach : *L'Ombre sur la Mer*, Flammarion. Roger Denux : *Sainte Odeur de la Vie*, « la Cité Nouvelle ». Georges Druilhet : *Les Cendres d'Or*, Lemerre. Charles Hennebois : *Poèmes de Gloire et d'Amour*, Jouve. G. de Lanauve : *Les Demoiselles de Cante-Coucou*, roman lyrique en 4 chants, Messein. Hugues Lapaire : *Les Chansons Berriaudes*, Figuière. — **15 Mars** : Olivier-Hourcade (Olivier Bag) : *Chansons du Pays de Gascogne et de Béarn*, « le Divan ». Maurice-André Saint-George : *Poèmes religieux, suivis des Poèmes pour l'Amie pensive*, imprimerie Libert. Alliette Audra : *Trois Méditations sur sainte Rose de Viterbe*, Rouart et Watelin. Emmanuel Lochac : *L'oiseau sur la Pyramide*, Messein. André Mora : *Polyphonies*, Messein. Louis-Pascal Réjon : *Jonchées de Roses*, « éditions Poésia ». Jean Ricour de Bourgies : *Les Morts amoureuses*, « les Gémeaux ». Jean-Joseph Rabearivelo : *La Coupe de Cendres*, Pitot de la Beaujardière, Tananarive. — **1er Avril** : Henry Charpentier : *Océan Pacifique*, s. n. d'éditeur. Blaise Cendrars : *Feuilles de Route*, I. *Le Formose*, dessins de Tarsila, « au Sans-Pareil ». Jean Baucomont : *Gouttelettes*, « le Mouton Blanc ». Francis Jammes : *Le Troisième Livre des Quatrains*, Mercure de France. — **15 Avril** : Joséphin Milbauer : *Fer et Acier*, Picart. Jo Ginestou : *Dzim-Boum*, Editeurs associés. Antoine Chollier : *Poèmes en dents de scie, suivis de Moi-Même, ou les Dits du Poète Egrotant*, préface de T. de Visan, bois de Antoine-Pierre Gallien, Chiberre. Paul Gilson : *Ecoutez la Chanson bien douce*, bois de Pierre Rousseau et Robert Santerne, « collection de la Gazette de France ». Alfred Droin : *Du Sang sur la Mosquée*, Fasquelle. Gaston Foubert : *Chansons dans les Brises*, « à l'enseigne de l'Hermine ». Jean Larcena : *Jeunesse*, « éditions de la Revue des Poètes ». Robert-Edward Hart : *L'Ombre Etoilée*, « The General Printing and Stationery Cy Ltd », Port-Louis, Ile Maurice. — **1er Mai** : Achille Millien : *Roses de Noël*, Alphonse Lemerre. Louis Lefebvre : *L'Allusion au Bonheur*, Perrin. Jeanne-Jean : *Le Seigneur de Compassion*, bois originaux de Pierre Guillemet, « éditions Adyar ». Jean Le Lec : *La Messe du Soir*, « les Gémeaux ». Emmanuel Aegerter : *Les Ames sous l'Autel*, « Editions de la Pensée Latine ». Laurent Clarys : *Les Poèmes des Temps Nouveaux*, Picart. Marcel Millet : *Sentir*, « les Humbles ». Marcel Chabot : *Etreintes d'âmes*, Messein. — **15 Mai** : Baronne Fauqueux, née Marie Lavergne de Labarrière : *Les Energies*, poésies posthumes, Albert Messein. Hélène Jung : *La vierge au donateur*, Bernard Grasset. Madeleine Merens-Melmer : *Sous l'Auvent*, « édit. de la Revue des Poètes ». Paul Richoux : *Thèmes et Variations*, Editeurs associés. Justinien Baudassé : *Un Cœur dans les Paysages*, libr. Cavaillès-Montels, Béziers. Alexandre Embiricos : *Apollon et le Satyre*, « Editions des Belles-Lettres ». *Anthologie de la Nouvelle Poésie Française*, « Au Sagittaire ». Paul Fort : *La Tourangelle*, avant-propos de Camille Mauclair, Flammarion. — **1er Juin** : Georges Rodenbach : *Œuvres : II, les Vies Encloses; le Miroir du Ciel Natal; Plusieurs Poèmes*, Mercure de France. Jean Dars : *Fièvres*, Plon. Bertha Galeron de Calonne : *Dans ma Nuit*, « Les Gé-

meaux ». Joseph Corrard : *Hantises*, « Les Gémeaux ». Gabriel Ducos : *Les pauvres bougres*, Albert Mollat, Bordeaux. — **15 Juin** : Pierre de Bouchaud : *Les Jours reflétés*, Alphonse Lemerre. Jules Romains : *Ode génoise*, Camille Bloch. René Laporte : *Attitudes*, « éditions des Cahiers Libres ». Charles Mattei : *La Rive d'Or*, Jouve. — **1er Juillet** : Jean Cocteau : *Poésie*, « Nouvelle Revue française ». — **15 Juillet** : Charles Maurras : *La Musique intérieure*, « les Cahiers Verts », Grasset. — **1er Août** : Laurent Tailhade : *Poésies Posthumes*, préface de A. t'Serstevens, portrait de Raoul Dufy, Messein. François-Paul Alibert : *La Guirlande Lyrique*, Garnier. Louis Pize : *Les Muses champêtres*, Garnier. Charles-Théophile Féret : *La Barque de Cuir*, Garnier. Pierre Jalabert : *Parmi les Roses des Légendes*, Garnier. — **15 Août** : Marie-Louise Dromart : *Le Bel Eté*, Perrin. Gilberte Gustine : *La Guirlande des Heures*, lettre-préface d'Auguste Dorchain, Messein. Alice-George Vallières : *La Douloureuse Chanson*, Lemerre. Théogyne : *L'Eternelle Etreinte*, Messein. Moréal : *Visions et Voix*, Jouve. Anne-Armandy : *L'oratorio*, Chiberre. — **1er Septembre** : Léo Loups : *Les Déesses*, illustré d'après les bois de S. E. Bonetto, « les Editions de Belles-Lettres ». Maurice Heim : *Le Chacal de Minuit*, Chiberre. Marcel Chabot : *Etreintes d'âmes*, Messein. Robert Milliat : *Pile et face*, préface de Maurice Magre, « Aux éditions de la Caravelle ». Laurent d'Algol : *Aux Temps médiévaux*, « Aux éditions de la Nef ». M. Khaïry : *Essors et Vertiges*, Bernard Grasset. M. Khaïry : *Les Rêves Evanescents*, Bernard Grasset. M. Khaïry : *En marge de Tout-Ankh-Hammon*, Bernard Grasset. M. Khaïry : *Les batailles intérieures*, Bernard Grasset. Charles Monis : *L'Ame et son Parfum*, Chiberre. Frank Morgan : *Fleurs de l'âme*, Jouve. Jean Peretti : *Sœur d'amour, Sonnets à Aline*, « La Pensée Française ». Nan Odib : *Dans la Ménagerie*, Georges Quettier, Vernon (Eure). — **15 Septembre** : Hélène Séguin : *La Tendre Effigie*, préface d'André Dumas, Lemerre. Maria Biermé : *Rayon d'Ame. Infiniment j'aime la Vie*, préface de Mme Alphonse Daudet, Chiberre. M.-A. de Meixmoron de Dombasle : *Ainsi ma Vie...*, « la Caravelle ». Anne Selle : *Offrandes*, préface d'Yves Le Febvre, « les Gémeaux ». Céline Arnauld : *L'Apaisement de l'Eclipse*, « les Ecrivains réunis ». Paul d'Amarix : *le Jardin mystique*, Toulouse. André David : *Le Citron d'Or*, « le Monde Nouveau ». Maurice-Pierre Boyé : *Poèmes d'Ile-de-France*, Jean Naert. Raymond Clauzel : *Le Lai de la Belle Alizon et autres Histoires Chantantes*, Chiberre. Noël Bureau : *Ruptures*, « éditions de Rythme et Synthèse ». — **1er octobre** : Catulle Mendès : *Choix de Poésies*, Fasquelle. Robert de la Villehervé : *Poésie II, 1874-1899*, Ollendorff. Guillaume Apollinaire : *Il y a...*, préface de Ramon Gomez de la Serna, Messein. Guillaume Apollinaire : *Calligrammes*, « la Nouvelle Revue française ». Francis Jammes : *Le Quatrième Livre des Quatrains*, « Mercure de France ». Louis Payen : *La Coupe d'Ombre*, Malfère. Joseph Mélon : *Les Soleils reviendront*, Perrin. — **15 Octobre** : Pierre-Jean Jouve : *Les Mystérieuses Noces*, Delamain et Boutelleau. René-Marie Hermant : *Ballades et Pamphlets*, Malfère. Jacques Feschotte : *... D'Amour*, « éditions Montaigne ». Emmanuel Signoret : *Eve*, « éditions Montaigne ». Charles Forot : *Suite d'Automne*, Garnier. Jules de Marthold : *Les Feuilles de Chêne*, Chiberre. — **1er Novembre** : Claire Virenque : *Les Heures d'Amour*, Bloud et Gay, 1925. Claire Virenque : *L'Enclos du Rêve*, Bloud et Gay, 1925. Claire Virenque : *Les Souvenez-vous*, Bloud et Gay, 1925. Edmond Niox : *La Galerie d'Apollon*, Chiberre. Emilie Arnal : *Les Chansons d'Aëllo*, Chiberre. H. Willette : *La Mort de la Faunesse*, Lemercier. Yvonne Ferrand-Weyher : *Stances d'après la Vita Nova de Dante*, « Le Divan ». Diane de Cuttoli : *L'Ame frémissante*, Chiberre. Pierre Créange : *Le Chemin éternel*, Chiberre. A.-J.-Claude Bertrand : *Sèves*, Bordeaux, « la Renaissance Provinciale ». Camille Quiévreux : *La Divine Tragédie*, Amiens, Impr. Yvert et Tellier. Albert Monthoux : *Poèmes de Force* « édition d'Or ». Yves Sablons : *Préludes en Sourdine*, « les Cahiers Libres ». Mazan-Sylva : *L'Apotaxamène*, « éditions de la Caravelle ». Mato Vout-

chetich : *Les Torches*, Jouve. — **15 Novembre** : Charles Melaye : *La Flûte du Faune*, « librairie des Lettres ». Hilaire Launais : *Couleur du Temps*, « les Presses Universitaires ». Maurice d'Auberlieu : *Le Seuil Illuminé*, « les Gémeaux ». Maurice Diamantberger : *Les Instants renouvelés*, « A la Belle Edition ». Oscar David : *Brindilles*, « les Tablettes ». Pierre de la Batut : *Le Cœur en Deux*, « Librairie française ». Jacques Gausseron : *Les Voix lointaines*, « éditions de la Nef ». — **1er Décembre** : Raymond Badiguet : *Les Joues en Feu*, Grasset. Vincent Huidobro : *Automne Régulier*, « Librairie de France ». Georges Vidal : *La Halte*, « Editions de l'Insurgé ». Emile Peyrefort : *Poèmes*, « Maison d'Edition ». Barret de Lisle : *Au fil de l'Heure*, « Imprimerie populaire », Majunga. Raoul Besançon : *Hélène aux Remparts*, Picart. Arnaud Dandieu : *Le Cercle Vicieux*, « Editions du monde moderne ». Pauline Bruno : *Au gré des Heures!* Toulouse, J. Castellvi. Maurice Heim : *Haï-Kaï d'Occident*, Chiberre. A. Martin-Daiguenoire : *Les Etoiles du Souvenir*, A. Cholard, Voiron. — **15 Décembre** : Francis Vielé-Griffin : *La Demoiselle Elue*, de Dante-Gabriel Rossetti, « la Connaissance ». *La Cigale Eperdue*, Albert Messein. Auguste Génin : Jean-Marie Guislain : *La Cigale Eperdue*, Albert Messein. Auguste Génin : *Légendes et Récits du Lexique ancien*, G. Crès et Cie. Halina Izdebska : *L'Orage qui fleurit*, préface de René Ghil, bois de Lébédeff, « édition de Ceux qui viennent ». Michel Pons : *Sous le Ciel Latin*, préface par Maurice Barrès, Figuière. Edgar Dreyerre : *Les Heures Provinciales*, Chiberre.

PRÉHISTOIRE

1er Mars : Cyril Fox : *The Archaelogy of the Cambridge Region*, Cambridge University Press, gr. 8°, nombreuses planches. Mémento. — **15 Avril** : H.-H. Wilder : *Man's prehistoric Past*, in-8 carré, ill. New-York, The Macmillan Company. Maximilian Mayer : *Molfetta und Matera Zur Praehistorie Sued italiens und Siciliens*, petit in-4°, 24 planches en phototypie, cartes, plans, figures, Leipzig, Hiersemann. — **15 Juillet** : M. C. Burkitt : *Prehistory, a study of early cultures in Europe and the Mediterranean basin*, Cambridge, University press, gr. 8°, XLVII planches. W. J. Sollas : *Ancient Hunters and their modern representatives*, Londres, Macmillan, 8°, nombr. ill. et cartes. — **1er Décembre** : Jacques de Morgan : *La Préhistoire orientale*, tome I, *Généralités*, Paris, Geuthner, in-4°. Dr A. Morlet et E. Fradin : *Nouvelle station néolithique*, premier fascicule, Vichy, Belin, 8°, 54 ill.

PUBLICATIONS D'ART

15 Février : P.-J. Toulet : *Notes d'art*, « le Divan ». Gustave Coquiot : *Des gloires déboulonnées*, Delpeuch. Gustave Coquiot : *Des peintres maudits*, Delpeuch. Ambroise Volard : *Degas*, Crès. Louis Piérar : *La Vie tragique de Vincent Van Gogh*, Crès. Camille Mauclair : *Claude Monet*, Rieder. Robert Rey : *Frantz Jourdain*, « La Connaissance ». George Auriol : *Le troisième livre des monogrammes, cachets, marques et ex-libris*, Floury. — **1er Novembre** : Pierre Viguié : *L'essor pathétique de Bourdelle*, Chiberre. François Fosca : *E.-A. Bourdelle*, « Nouvelle Revue Française ». Claude Roger-Marx : *Odilon Redon* « Nouvelle Revue Française ». Claude Roger-Marx : *Pierre Bonnard*, « Nouvelle Revue Française ». Francis Carco : *Le nu dans la peinture moderne (1863-1920)*, Crès. Francis Carco : *Maurice Asselin*, « Nouvelle Revue Française ». Roger Allard : *Yves Alix*, « Nouvelle Revue française ». Gustave Coquiot : *Maurice Utrillo*, Delpech. F. Jean-Desthieux : *Qu'est-ce que l'art moderne ?* Plon. Mémento.

QUESTIONS COLONIALES

1er Janvier : Louis Proust : *Visions d'Afrique*, Librairie Aristide Quillet, Paris 1924. Mémento. — **15 Février** : Divers : *La politique*

coloniale de la France, Félix Alcan, éditeur, Paris, 1924. Mémento. — **15 Avril** : Un Africain : *Manuel de politique musulmane*, Editions Bossard, Paris. Capitaine P.-J. André : *L'Islam noir*, Librairie orientaliste Paul Geuthner, Paris, 1924. Mémento. — **15 Juin** : Pierre Alype : *L'Empire des Négus*, Plon-Nourrit et Cie éditeurs, Paris, 1925. Mémento. — **1er Septembre** : René Thierry : *L'Afrique équatoriale française et le chemin de fer de Brazzaville à l'Océan*. Publication du Comité de l'Afrique française, Paris, 1925. Georges Brousseau : *Souvenirs de la mission Savorgnan de Brazza*, Société d'éditions géographiques, maritimes et coloniales, Paris, 1925. Mémento. — **15 Octobre** : Docteur Aug. Vallet : *Un nouvel aperçu du problème colonial*, Berger-Levrault, éditeur, Nancy-Paris. Mémento. — **15 Novembre** : Nguyên-an-ninh : *La France en Indochine*. Léon Werth : *Notes d'Indochine*. P. Monet : *Français et Annamites*, aux Presses universitaires de France, Paris. Mémento.

QUESTIONS FISCALES

15 Août : Au sujet des droits de succession. Décisions de jurisprudence favorables aux contribuables.

QUESTIONS JURIDIQUES

1er Février : La nouvelle loi d'amnistie L'Histoire du Droit romain. — **15 Mars** : Responsabilité civile. Chose inanimée. Automobile conduite. Accident. Gardien de la chose. Présomption de faute. Charge de la preuve. Renversement de la preuve. Propriété littéraire. Pseudonyme. Indivision. — **1er Juillet** : Appel; Appel incident, Matière civile, Matière répressive, Simple police. Loyers, prorogation du bail, Sursis à l'expulsion. Locataires qui n'ont pas droit au sursis. Le français que parle l'*Officiel*. Propriété artistique, Portrait, Refus de livrer, Obligation de faire, Expertise. Mémento. — **15 Août** : Presse. Dépôt légal. Droit de réponse : Epilogue du procès Sylvain-Doumic. Propriété littéraire : Droits d'auteur, œuvre en collaboration. Durée des Droits des héritiers. Mémento. — **1er Novembre** : Loyers, Baux de longue durée, Revision du Prix. Revision en matière criminelle : l'Affaire Enos. Mémento.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

1er Mars : A propos de la parution du premier volume de l'Historique officiel de la Grande Guerre par l'Etat-Major de l'Armée. Colonel Alléhaut : *Le combat de l'infanterie*, Berger-Levrault. Capitaine Maisonneuve : *L'Infanterie sous le feu*, Berger-Levrault. Mémento. — **1er Avril** : Le statut naval. J. Tramond et A. Reussner : *Eléments d'histoire maritime et coloniale contemporaine* (anc. Maison Challamel), in-8. Ch. Duplomb : *Lettres inédites de Marins français*, in-8 (d°). Mémento. — **15 Mai** : Lieutenant-colonel Lucas : *L'Evolution des idées tactiques en France et en Allemagne pendant la guerre de 1914-18*, in-8, Berger-Levrault. Commandant Biswang : *Les engins d'accompagnement en France et à l'Etranger*, Berger-Levrault. Lieutenant-colonel E. Mayer : *Plus de guerre ni d'armées*, brochure, édition de la Griffe. Colonel Becker : *Le modernisme américain. L'armée, le matériel*, Berger-Levrault. Mémento. — **15 Juillet** : Un Ministère de la Défense Nationale en Italie. La guerre au Maroc. — **15 Septembre** : H. Malo : *La Grande Guerre des Corsaires* (Dunkerque, 1702-1715), in-8 ; *Les Derniers Corsaires* (Dunkerque, 1715-1815), in-8, Emile-Paul. Ch. Cunat : *Histoire de R. Surcouf, capitaine de Corsaire*, Payot. R. Surcouf : *Un capitaine Corsaire, Robert Surcouf*, Plon. — **15 Décembre** : La question du désarmement. La loi d'aménagement des cadres d'officiers. L'emploi des troupes noires. La guerre au Maroc. Mémento.

QUESTIONS RELIGIEUSES

1er Août : Maurice Pernot : *Le Saint-Siège, l'Eglise catholique et la Politique mondiale,* Armand Colin. Mme Claire Galichon : *Imitation de Jésus-Christ devant le spiritualisme moderne,* Bibliothèque de philosophie spiritualiste.

RÉGIONALISME

1er Mars : Lyon : Exposition Puvis de Chavannes. Acquisitions récentes. Galerie des peintres modernes du Musée. — **15 Mai :** Alsace : Le théâtre en dialecte en 1924. Gustave Stoskopf et son œuvre. *Les Nouveaux Cahiers alsaciens.* René Schickelé et Ernst Stadler. René Buchert : *Die singende Flamme.*

LES REVUES

1er Janvier : *Le Verbe* : Un méconnu : Georges Darien, par M. Henri Dutheil. *Le Correspondant* : Jaurès, d'après M. Etienne Gay. *Vita* : propos de M. Antoine Bourdelle sur le travail et l'art. *L'Esprit nouveau* : le Purisme défini par MM. Ozenfant et Jeanneret. Mémento. — **15 Janvier :** *Le Feu :* hommage à Louis Le Cardonnel; souvenir de Mme Gabrielle Delzant; Un beau portrait de M. Emile Ripert; opinions de MM. A. Droin et Ch. Grolleau. *Cahiers du mois* : une confession de Marcel Proust adolescent. *La Nouvelle Revue Française* : hommage à Joseph Conrad. Naissance : *Lueurs.* Mémento. — **1er Février :** *La Revue de France* : Barbey d'Aurevilly et Léon Bloy vus et entendus par M. Gustave Guiches, jeune homme. *Revue des Deux Mondes* : Une chanson savoyarde traduite du patois par M. Henry Bordeaux. *Revue hebdomadaire* : Balzac vu par Mme Hanska. Naissance : *l'Art vivant.* Disparition : *Le Mouton blanc.* Mémento. — **15 Février :** La Muse Française : « Raoul Ponchon, l'Admirable », par M. Henri Coulon ; hommage poétique à Ponchon et un « Vau de Vire » de Jean Le Houx, un ancêtre. *Nouvelle Revue Française* et *Revue Universelle* : MM. Jean Cassou et Robert Kamp, à propos du Surréalisme. Naissance : *Revue des Pays du Nord.* Mémento. — **1er Mars :** *Le Divan* : Deux poèmes de M. Marcel Ormoy. *La Revue bleue* : Le prototype du père Grandet et sa rencontre avec Balzac. *La Renaissance* : M. Léon Lafage écrit un pathétique article à propos de l' « Anthologie des Ecrivains morts à la guerre ». Naissances : *La Revue Juive* : Son but; le juif international ou qui revendique une nationalité juive et les Français qui portent un nom israélite; M. Pierre Benoit et la tradition française en Palestine. *Ceux qui viennent* : Objet de ce cahier; contre les manifestes, vers de Mme ou Mlle Marie Sauvage. Mémento. — **15 Mars :** *Les Facettes :* plusieurs poèmes de M. Albert Flad. *L'Europe Nouvelle* : un manifeste communiste en Chine, antérieur à Karl Marx. *La Vie des Lettres et des Arts* : invectives et sentences de M. Nicolas Beauduin. *Revue bleue* : Comment Joseph, ministre du Pharaon, fut sourcier de l'armée anglaise en 1917. Naissance : *Le Radeau.* Mémento. — **1er Avril :** *Sélection* et *L'Ermitage* : Les nouvelles générations dans la littérature et les autres arts. *La Revue de Paris* : M. le docteur E. Forgues et « L'Euthanasie ». Naissance : *La Revue du Siècle.* Mémento. — **15 Avril :** *L'Europe nouvelle* : Lettres inédites de Bonaparte, jaloux, à Joséphine de Beauharnais, frivole. *La Revue hebdomadaire* : Comment Pasteur peut devenir un mythe océanien. Naissances : *Le Grenier.* La province et Paris, selon M. Jean Zay; *Œsophage* : rentrée de M. Tristan Tzara par 4 poèmes obscurs et 1 bref texte clair. Mémento. — **1er Mai :** *La Coopération des Idées* : M. Georges Deherme contre la propriété littéraire ; pour « la poigne vigoureuse d'un chef responsable »; contre les « magnats de la finance »; pour le bolchevisme considéré comme un stimulant « salutaire ». *Les Loups* :

une chanson populaire roumaine. *Le Bon Plaisir* : « De la femme », pensées de M. le docteur Raymond Groc. Mémento. — **15 Mai** : *La Nouvelle Revue française*: Hommage à Jacques Rivière. *Europe*: Souvenirs de M. Georges Gabory sur Marcel Proust. *Revue bleue* : Fragments de lettres inédites de Lafcadio Hearn. *Cahiers du Mois* : Enquête sur l'Occident et l'Orient dans leurs rapports intellectuels ; statistique pour démontrer la compétence des personnes qui répondent; une profession de foi de M. Paul Dermée; deux affirmations contraires et une évidente vérité. Mémento. — **1er Juin** : *Feuilles au Vent* : Les poètes fantaisistes; les admirables « complaintes de Paris », de M. Fagus. *Nos Poètes* : Charles Péguy comparé à d'autres poètes catholiques, par M. Guy de la Batut. *Les amitiés foréziennes et vellaves* : entretien entre deux conseillers municipaux de Saint-Etienne avec Claude Monet. Mémento. — **15 Juin** : *Europe* : L'Américain des Etats-Unis expliqué par M. Edgar A. Mowrer. *La Mouette* : Usage local à Saint-Point ; la bouteille des conscrits. *Revue de Paris* : L'Ellénore de Benjamin Constant serait un composé de Mme Lindsay et de Mme de Staël. Mémento. — **1er Juillet** : Mort de M. Pierre Louys. *La Vie des Lettres et des Arts* : M. Georges Polti rêve d'un théâtre nouveau qui serait à l'actuel ce que la symphonie est à la mélodie. *Revue des Deux Mondes* : Mise des carnets de combattants aux programmes scolaires. Mémento. — **15 Juillet** : *La Renaissance:* l'Amitié de Pierre Louys, par M. André Lebey. *Le Monde nouveau*: des vers de M. Henri Jeanson. *Europe*: d'un entretien d'Alexandre Blok avec Maxime Gorki; vœux contre la raison; les Russes et l'avenir de l'univers. Naissance : *Le Navire d'argent*. Mémento. — **1er Août** : *La Revue de France* : le boulevard et la rive gauche à la fin du XIXe siècle, ou les réserves de M. Fernand Vandérem sur l'œuvre de Pierre Louys. *Clarté* : un Turc ingrat injurie Pierre Loti. *Le Navire d'argent* : poèmes de M. Georges Chennevière. Mémento. — **15 Août** : *Les Feuilles libres* : Quelques mots sur le bon sens, à props d'un poème de M. Jean Cocteau. *Le Correspondant* : Clément Duvernois vu par le duc de Broglie. *Revue des Deux Mondes* : Du journal intime d'Emile Ollivier : un refus de dîner aux Tuileries; demande en mariage de la fille de Liszt. Mémento. — **1er Septembre** : *Poésie* : un sonnet inédit de Pierre Louys; le grand prix des Jeux floraux de France attribué à une poétesse de onze ans, Mlle Sabine Sicaud. *Le Correspondant* : impérialisme de la Russie soviétique au Caucase. *Commerce* : Une pièce en prose de M. Paul Claudel et un poème de M. Francis Jammes. Mémento. — **15 Septembre** : *La Revue de France* : Journal intime de Jules Renard : un projet de préface; un examen de conscience, Souvenirs de M. Henri de Régnier sur Verlaine. *Revue bleue* : Lois primordiale de l'expertise en écritures. *La Revue Française* : L'amiral américain Sims et l'amiral britannique Baylet. Mémento. — **1er Octobre** : 25e anniversaire de la mort d'Albert Samain : hommage du *Mercure de Flandre*; articles de l'*Opinion* et du *Correspondant*. *La Revue de Paris* : Le fétichisme de l'autorité dans le peuple russe, d'après Maxime Gorki, et qui sont les ennemis des intellectuels. *La Revue de la Nièvre et du Centre* : Héroïsme de Mme Beauculat, cuisinière. Naissance : *Revue du Proche-Orient*. Mémento. — **15 Octobre** : *Ceux qui viennent* : Hommage de M. Yves Dautun à Erik Satie. *Le Correspondant* : M. Robert de Souza avertit du péril où se trouve la phonétique expérimentale. *La Revue de Paris* : M. J. Kessel et la nouvelle littérature russe ; pourquoi la prose remplace actuellement la poésie. Mémento. — **1er Novembre** : *Nos Poètes* : Connaissance de M. Ernest Raynaud avec Stéphane Mallarmé, en 1882; un aspect de Baudelaire. *Fortunio* : Les soirs de Pierre Louys, d'après M. Jean Garat; importance d'une plainte de Pierre Louys contre des gens qui avaient intérêt à l'éloigner de sa maison. *La Nouvelle Revue Française* : M. Paul Claudel, une « amusette typographique » et le Victor Hugo de Rodin. *La Mouette* : Maupassant à Riom, par M. G. de Lacaze-Duthiers. Mémento. — **15 Novembre** : *La Revue Européenne* : D'une préface de Victor Ségalen à trois poèmes et l'un d'eux. *La Revue*

hebdomadaire : Anatole France, sa tolérance, son esprit et son grand cœur rapportés par M. Engerand. *Revue bleue* : Lettres de Wagner à Henri de Bülow sur ses premières entrevues avec Louis II de Bavière. Mémento. — **1er Décembre** : *Le Correspondant* : Le maréchal Hindenburg et M. Stresemann vus par un officier français. *Les Etudes poétiques* : Un soi-disant « maître ès-Franches-Poésies » racole des élèves. *Revue des Deux Mondes* : Le duc de Broglie sollicitant le suffrage académique de Lamartine et de Victor Hugo. *La révolution surréaliste* : Lettre d'un ex-abbé qui manqua son suicide ; F. N. surréaliste ; une œuvre surréaliste. Mémento. — **15 Décembre** : *Le Monde nouveau* : Conclusion d'un éloge de René Ghil par M. Marcello-Fabri. *Les Marges* : la fin d'Hugues Rebell, souvenirs de Mme Louise Faure-Favier. *Europe* : Fragment d'un poème de M. Lucien Jacques. *Le Verbe* : les « jeunes » d'avant-guerre ; la mémoire de Jean-L. Reutlinger conservée par M. Henri Dutheil. Mémento.

LES ROMANS

1er Janvier : Bernard Barbey : *Le Cœur gros*, Bernard Grasset. Fernand Fleuret : *Les derniers plaisirs*, édition de la Nouvelle Revue française. Marcel Jouhandeau : *Les Pincengrain*, édition de la Nouvelle Revue française. Martial-Piéchaud : *La romance à l'étoile*, Plon-Nourrit et Cie. Georges Guy-Grand : *Mademoiselle Lumière*, Plon-Nourrit et Cie. J.-H. Rosny aîné : *L'Assassin surnaturel*, E. Flammarion. Pierre Nozière : *La pure courtisane*, Albin Michel. Léon Lemonnier : *La Maîtresse au cœur simple*, E. Flammarion. Camille Pert : *Amour défendu*, Littérature et Art français. — **15 Janvier** : Philippe Soupault : *Les Frères Durandeau*, Bernard Grasset. Marcel Arland : *Etienne*, Nouvelle Revue française. Léon Pierre-Quint : *Déchéances aimables*, Editions du Sagittaire. Joseph Delteil : *Les cinq sens*, Bernard Grasset. Thierry Sandre : *Le chèvrefeuille*, Nouvelle Revue française. Albert Touchard : *La mort du Loup*, Bernard Grasset. Albert Erlande : *A l'ordre de Dieu*, Le Divan. Georges Maurevert : *L'affaire du grand plagiat*, Edgar Malfère. — **1er Février** : Jean Gaument et Camille Cé : *Largue l'amarre*, Bernard Grasset. Rachilde et Homem Christo : *Au seuil de l'Enfer*, E. Flammarion. André Savignon : *La tristesse d'Elsie*, Calmann-Lévy. J. Valmy-Baysse : *Madame Desreux*, Albin Michel. René Boylesve : *Les Nouvelles leçons d'amour dans un parc*, Le Livre. Pierre Mille : *L'illustre Partonneau*, Albin Michel. Tristan Bernard : *L'affaire Larcier*, E. Flammarion. Camille Mauclair : *Etreindre*, Les maîtres de la Plume. Raymonde Machard : *L'Œuvre de chair*, Férenczi et fils. Georges Dubujadoux : *Notre-Dame des poulpes*, Albin Michel. — **15 Février** : Romans exotiques et coloniaux. Panaït Istrati : *Les récits d'Adrien Zograffi*. I. *Kyra Kyralina*. II. *Oncle Anghel*, F. Rieder et Cie. Francisco Contreras : *La ville merveilleuse*, La Renaissance du Livre. Pascal Fortuny : *Les Amants chinois*, Albin Michel. Jean Rodes : *L'Heure du Bédouin*, Edition de la « Vie ». Pierre Mille et André Demaison : *La femme et l'homme nu*, Editions de France. Jean Francis-Bœuf : *La Soudanaise et son amant*, Albin Michel. Gilbert d'Alem : *Madame Samory*, Plon-Nourrit et Cie. Drasta Houël : *Cruautés et tendresses*, Payot. Ferdinand Duchêne : *Le roman de Meddah*, Albin Michel. Charles Renel : *La fille de l'Ile Rouge*, E. Flammarion. — **1er Mars** : Romans exotiques et coloniaux (suite). Auguste Bailly : *Naples au baiser de feu*, Arthème Fayard. F.-J. Bonjean et Ahmed Deif : *Mansour*, F. Rieder et Cie. Charles Pettit : *Les amours de Li Ta Tchou*, E. Flammarion. Constantin Weyer : *Manitoba*, F. Rieder et Cie. Jacques Fontelroye : *Constantinople sous les barbares*. Victor Gautrez : *L'Octavonne*, Editions de la « Revue Mondiale ». Louis Charbonneau : *Mambu et son amour*, J. Ferenczi et fils. Guy Derwil et Tahar Essafi : *Les toits d'Emeraude*, E. Flammarion. Hippolytte et Prosper Pharaud : *Pellobellé, gentilhomme soudanais*,

Editions du « Monde moderne ». Mémento. — **15 Mars** : Binet-Valmer : *Le Sang. Le taureau*, E. Flammarion. Louis-Jean Finot : *Le héros voluptueux*, E. Fasquelle. Charles Régismanset : *Couronné par l'Académie Goncourt*, Editions du Siècle. Charles-Oulmont : *La femme a ses raisons...*, G. Crès et Cie. Jean-Jacques Bernard : *Les tendresses menacées*, E. Flammarion. Gabriel Reuillard : *Le réprouvé*, Editions Baudinière. Léon Bocquet : *Le fardeau des jours*, Albin Michel. Paul Prist : *Le miracle des hommes*, Editions Kemplen. Nicolas Ségur : *L'amour passe*, E. Flammarion. Mémento. — **1er Avril** : Henry de Montherland : *Chant funèbre pour les morts de Verdun*, Bernard Grasset. Marcel Arland : *La route obscure*, Nouvelle Revue française. André Maurois : *Dialogues sur le commandement*, Bernard Grasset. Drieu La Rochelle : *Plainte contre inconnu*, Nouvelle Revue française. Pierre Dominique : *La proie de Vénus*, Bernard Grasset. Pierre de Cardonne : *Des fumées sur le ciel*, Perrin et Cie — **15 Avril** : HUMORISTES ET FANTAISISTES. Thomas Raucat : *L'Honorable partie de campagne*, Nouvelle Revue française. Louis Léon-Martin : *Angèle, dame de coquetterie*, Arthème Fayard. G. de la Fouchardière et Félix Cerval : *Tifs d'étoupe et Nib de tifs*, J. Férenczi et fils. Ernest Tisserand : *Pan! dans le mille*, Nouvelle Revue critique. Pierre Mac Orlan : *Les pirates de l'avenue du rhum*, édition du Sagittaire. Marcel Arnac : *Le brelan de joie*, Bernard Grasset. Gabriel Soulages : *Le malheureux petit voyage*, Bernard Grasset. Marc Daubrive : *La dactylo qui purge Homère*, Editions du Siècle. Renée Dunan : *Le prix Lacombyne*, Editions Mornay. Mémento. — **1er Mai** : Gustave Kahn : *Mourle*, F. Rieder et Cie. J.-H. Rosny aîné : *La terre noire*, Nouvelle Revue critique. Henry Poulaille : *Ils étaient quatre...* Bernard Grasset. André Obey : *L'orgue du Stade*, Librairie Gallimard. Félicien Pascal : *Monsieur Auricorne*, E. Flammarion. Louis Thomas : *Tentative*, Le Divan. Antonin Seuhl : *La grève des machines*, Librairie Baudinière. Albert Flament : *Crève-Cœur*, Albin-Michel. Mémento. — **15 Mai** : ROMANS D'HIER ET D'AVANT-HIER. Pol Neveux : *Golo*, Bernard Grasset : P.-J. Toulet : *Le mariage de don Quichotte*, Le Divan. Urbain Gohier : *Plaisir des dieux*, France-Edition. Francis Carco : *L'Equipe*, Albin Michel. Le Comte de Gobineau : *Le prisonnier chanceux*, Bernard Grasset. Marius-Ary Leblond : *Le miracle de la race*, G. Crès. — Mémento. — **1er Juin** : ROMANS D'HIER ET D'AVANT-HIER (suite). Edouard Dujardin : *Les lauriers sont coupés*, Albert Messein. Péladan : *Les dévotes vaincues*, aux Editeurs Associés. Paul Adam : *Dieu*, Albert Messein ; *Le Culte d'Icare*, E. Flammarion. Lucien Descaves : *Les emmurés*, E. Flammarion. Mémento. — **15 Juin** : Marcel Prévost : *Sa maîtresse et moi*, Editions de France. François Mauriac : *Le désert de l'amour*, Bernard Grasset. Louis Lefebvre : *Les mouvements de la flamme*, Edition de la vraie France. Henri Bachelin : *Les grandes Orgues*, aux Editeurs associés. — **1er Juillet** : Francis Jammes : *Les Robinsons basques*, Editions du « Mercure de France ». Pierre Bost : *Homicide par imprudence*, Editions Fast ; *Hercule et Mademoiselle*, Librairie Gallimard. Henry Champly : *L'Homme qui paye*, E. Flammarion. Georges Girard : *Les Vainqueurs*, Editions de la « Nouvelle Revue Française ». Louis Roubaud : *Les enfants de Caïn*, B. Grasset. Georges Lecomte : *Le mort saisit le vif*, E. Fasquelle. Henry Bordeaux : *L'Amour et le bonheur*, Librairie Plon. Franc-Nohain : *Les Salles d'attente*, Renaissance du Livre. Mémento. — **15 Juillet** : ROMANS HISTORIQUES. Joseph Delteil : *Jeanne d'Arc*, Bernard Grasset. Jules Perrin : *Quand l'Anglais régnait en France*, E. Fasquelle. Guillaume Gaulène : *Du sang sur la croix*, F. Rieder. Léon Rola : *Le mariage impromptu*, Editions de « La Revue mondiale ». Octave Aubry : *Le roi perdu*, A. Fayard. Blaise Cendrars : *L'Or*, Bernard Grasset. Mémento. — **1er Août** : Paul Morand : *L'Europe galante*, Bernard Grasset. François Duhourcau : *L'Enfant de la Victoire*, Edition de la vraie France. J.-H. Rosny jeune : *La pigeonne*, Edition de « la Nouvelle Revue Critique ». Jean Variot : *L'homme qui avait un remords*, Editions de

« la Nouvelle Revue française ». Georges Oudard : *Une élection*, Bernard Grasset. André Billy : *La trentaine*, Albert Messein. Paul Lagrange : *L'Honneur du juge*, Librairie Perrin. Maurice Level : *L'épouvante*, E. Flammarion. Marcel Barrière : *Les nouvelles liaisons dangereuses*, Albin Michel. — **15 Août** : ROMANS FÉMININS. Jeanne Galzy : *La grand'rue*, F. Rieder et Cie. Marie Jade : *Le masque du génie*, Renaissance du Livre. Nicole Stiebel : *Jacqueline ou le Paradis deux fois perdu*, Bernard Grasset. Paul Yram : *L'Ombre maîtresse*, Librairie Baudinière. Simone Berson : *La nouvelle Camille*, Renaissance du Livre. Christiane Fournier : *La parabole du mariage*, aux Editeurs associés. Kikou Yamata : *Masako*, Stock. Tita Legrand : *Confession d'une opiomane*, Albin Michel. Bianche Vogt : *La jeunesse de Claire Chamarande*, J. Férenczi et fils. Gérard d'Houville : *Le Chou*, Le Divan. Mémento. — **1er Septembre** : ROMANS FÉMININS (suite). Marcelle Vioux : *Marie-du-peuple*, E. Fasquelle. Lucie Delarue-Mardrus : *A côté de l'amour*, J. Férenczi et fils. Lucie Cousturier : *Mon amie Fatou citadine*, F. Rieder. Rachilde : *Le meneur de louves*, Plon. Suzanne de Callias : *Lucienne et Reinette*, E. Fasquelle. Charlotte Chabrier : *Une jolie femme meurt deux fois*, Albin Michel. Marie Gasquet : *Tante la Capucine*, E. Flammarion. Jeanne Broussan-Gaubert : *Faites vos jeux*, G. Crès et Cie. Elissa Rhaïs : *L'Andalouse*, Arthème Fayard. Mémento. — **15 Septembre** : Louis Dumur : *La Croix Rouge et la Croix Blanche*, Albin Michel. Jacques de Lacretelle : *La Bonifas*, Librairie Gallimard. Alexandre Arnoux : *Suite variée*, Bernard Grasset. Mémento. — **1er Octobre** : André Baillon : *Un homme si simple*, F. Rieder et Cie. Gustave Kahn : *L'aube énamourée*, Editions Montaigne. Henri Deberly : *L'ennemi des Siens*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». Dominique Dunois : *Lucile, cœur éperdu*, Calmann-Lévy. Maurice Larrouy : *Coups de roulis*, Editions de France. René-Marie Hermant : *Fakir*, Edgar Malfère. J.-H. Rosny aîné : *Les femmes des autres*, E. Flammarion. Major Heitner : *Le Satyre intermittent*, E. Flammarion. J. Kessel et Hélène Iswolsky : *Les rois aveugles*, Editions de France. Lucien Fabre : *Le Tarramagnou*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». Eugène Montfort : *La maîtresse américaine*, éditions du Monde Moderne; *La Turque*, E. Flammarion. Léon Lemonnier : *L'amour interdit*, E. Flammarion. — **1er Novembre** : Henri Béraud : *Au capucin gourmand*, Albin Michel. Louis Bertrand : *Jean Perbal*, Arthème Fayard. Louis Martin-Chauffier : *L'épervier*, Bernard Grasset. Constant Burniaux : *La bêtise*, F. Rieder et Cie. André Beucler : *La ville anonyme*, Editions de « La Nouvelle Revue française ». Mémento. — **15 Novembre** : Henri de Régnier : *Le Divertissement provincial*, Albin Michel. Marius-Ary Leblond : *L'amour sur la montagne*, Editions de France. Charles-Henry Hirsch : *La passion de Bouteclou*, E. Flammarion. Léon Daudet : *Un soir d'orage*, E. Flammarion. Emmanuel Berl : *Méditation sur un amour défunt*, Bernard Grasset. Jean Cassou : *L'éloge de la folie*, Emile-Paul. — **1er Décembre** : Albert Erlande : *Le crime et son excuse. La tragédie du consolateur*, Férenczi et fils. Gil Robin : *La femme et la lune*, S. Kra. Maurice Betz : *L'Incertain*, Emile-Paul. Jean Mistler : *Châteaux en Bavière*, Calmann-Lévy, Henry Poulaille : *Ames neuves*, Bernard Grasset. Albert Marchon : *Le bachelier sans vergogne*, Bernard Grasset. — **15 Décembre** : Bernard Lecache : *Jacob*, Nouvelle Revue française. André Thérive : *La Revanche*, Bernard Grasset. Galtier-Boissière : *La bonne vie*, Bernard Grasset. Emmanuel Bourcier : *La Beléba*, Edgar Malfère. Henry Champly : *La complice*, E. Flammarion. Georges Oudard : *La meilleure maîtresse*, E. Flammarion.

SCIENCE FINANCIÈRE

1er Juillet : Albert Calmès : *Comptabilité Industrielle*, Payot. Albert Calmès : *Administration financière des entreprises et des sociétés*,

Payot. Jean Lescure : *Le Problème budgétaire*, « Recueil Sirey ». J. L'Huillier : *Le problème du franc*, Allier.

SCIENCE SOCIALE

15 Janvier : Hubert Bourgin : *L'Industrie et le Marché, essai sur les lois de développement industriel*, Alcan. Jacques Valdour : *La vie ouvrière. De la Popinqu' à Ménilmuch, observations vécues*, Editions Spes. Georges Sorel : *La Ruine du monde antique, conception matérialiste de l'histoire*, Marcel Rivière. Mémento. — **15 Février** : Georges Weill : *Histoire du mouvement social en France, 1852-1924*, Alcan. Paul Louis : *Le Syndicalisme français, d'Amiens à Saint-Etienne, 1906-1922*, Rivière. Paul de Rousiers : *Les Grandes Industries modernes*, Armand Colin. Gina Lombroso : *La Femme aux prises avec la vie*, Payot. Henriette Charasson : *Faut-il supprimer le Gynécée ?* Plon. Mémento. — **15 Mars** : René Masse : *La Production des Richesses*, préface de Raphaël-Georges Lévy, Marcel Giard. C. Bouglé : *Le Solidarisme*, Marcel Giard. Paul Gaultier : *L'Avenir de la France. Les Maux. Les Remèdes*, Perrin. Mémento. — **15 Avril** : Louis Garriguet : *Manuel de Sociologie et d'Economie sociale*, Bloud. Lucien Deslinières : *Le Socialisme reconstructeur*, France-édition, 19, rue Gazan. Henry Gleize : *Ce que l'ingénieur social doit savoir*, Alcan. Mémento. — **15 Mai** : John S. Hecht : *La Vraie richesse des nations, esquisse d'une nouvelle civilisation et de ses bases économiques*, Marcel Giard. Paul de Rousiers : *Les grandes industries modernes. II. La métallurgie*, A. Colin. Prosper Gervais : *La Viticulture en France, avant, pendant et après la guerre*, Chimie et Industrie, 49, rue des Mathurins. Jean Desthieux : *Scandales et crimes sociaux*, La Pensée française. Louis Roubaud : *Les enfants de Caïn*, Grasset. Mémento. — **15 Juin** : Georges d'Avenel : *Les Enseignements de l'Histoire des Prix*, Payot. Paul Louis : *Histoire du Socialisme en France depuis la Révolution jusqu'à nos jours*, Rivière. Proudhon : *De la capacité des classes ouvrières*, Rivière. Ernest Seillière : *Auguste Comte*, Félix Alcan. Mémento. — **15 Juillet** : Henri de Jouvenel et autres : *Les Réformes politiques de la France*, Alcan. Emile Giraud : *La Crise de la Démocratie et les réformes nécessaires du pouvoir législatif*, Giard. Masaryk : *Les Problèmes de la Démocratie*, Marcel Rivière. Maxime Gorki : *Lénine et le paysan russe*, Le Sagittaire. Mémento. — **15 Août** : Hubert Bourgin : *Cinquante ans d'expérience démocratique*, Nouvelle librairie nationale. A.-L. Bittard et R. Mortier : *Ce que peut la France vivante*, Dunod. Emile Borel : *Organiser*, Alcan. Geo Minvielle : *La crise de la conscience professionnelle*, Dussarp, 64, rue du Rocher, Paris. Mémento. — **15 Septembre** : Edmond Goblot : *La Barrière et le Niveau, étude sociologique sur la bourgeoisie française moderne*, Alcan. Montarnal : *Les Salaires, l'Inflation et les Changes*, Rivière. René Cabannes : *Les Assurances sociales et le Socialisme*, Libr. du Peuple. Mémento. — **15 Octobre** : Léonard Rosenthal : *L'Esprit des affaires, réflexions d'un commerçant*, Payot. G. Cerfbeer de Medelsheim : *Cent vingt règles d'or pour le commerce*, Alcan. René Gillouin : *Questions politiques et religieuses*, Grasset. Mémento. — **15 Novembre** : Centenaire de Saint-Simon. Georges Brunet : *Le Mysticisme social de Saint-Simon*, Les Presses françaises. *L'Œuvre d'Henri de Simon*, textes choisis avec introduction de C. Bouglé, Alcan. Saint-Simon : *De la réorganisation de la Société européenne*, introduction d'Alfred Pereire, préface d'Henri de Jouvenel, Les Presses françaises. *La Plus Grande famille*, Société et Revue, 24, rue du Mont-Thabor, Paris. Mémento. — **15 Décembre** : Jacques Bardoux : *Hors du Marais. La route de France*, Plon. Robert Louzon : *L'Economie capitaliste*, Librairie du Travail. Antonio Graziadei : *Le Prix et le sur-prix dans l'économie capitaliste*. Docteur Gottschalk : *La Guénétique ou Morale et justice guéniennes basées sur l'évolution guénienne*, Ernest Sagot. Mémento.

SCIENCES MÉDICALES

15 Février : Dr Ch. Fiessinger : *Les Défauts, réactions de défense*, A. Maloine, édition 1924. Dr Maurice de Fleury : *L'Angoisse humaine*, les Editions de France. Dr Ph. Ledoux : *Les médecins mobilisés (les héros et... les autres)*, Berger-Levrault, éditeur. Dr G. de Parrel et Mme Georges Lamarque : *Les Sourds-Muets* (étude médicale, pédagogique et sociale), les Presses universitaires de France. Dr Ed. Retterer : *Eléments d'Histologie*, Payot, éd. Serge Voronoff : *Greffes animales* (applications militaires au cheptel), G. Doin, éd. Mme P. Greyflé de Bellecombe : *Pratique de l'alimentation et de l'hygiène du Nourrisson*, A. Maloine, éd. O. Forel : *La Psychologie des névroses*, Kundig, éd., Genève. Dr H. Feuillade : *Conseils aux nerveux et à leur entourage*, L. Flammarion, éd. — **15 Mai** : Dr Cabanès : *Au chevet de l'Empereur*, Albin Michel, éd. ; *Dans l'intimité de l'Empereur*, Albin Michel, éd. — **15 Août** : Dr Henri Leclerc : *Les Fruits de France*, Masson et Cie. Dr Ernest Dupré : *Pathologie de l'Imagination et de l'Emotivité*, Payot. Dr Cabanès : *Les curiosités de la médecine*, Le François. Drs Lucien, Parisot et Richard : *Traité d'endocrinologie : la Thyroïde*, Doin. Dr Henri Bouquet : *La Médecine du temps présent*, Hachette. Dr Georges Bailat: *L'ulcère simple du grêle* (duodénum excepté), Fournier, Toulouse. Pr Emile Forgue : *L'Euthanasie*, Firmin et Montane, Montpellier. — **15 Novembre** : Léon Daudet : *L'Homme et le Poison*, Nouvelle Libr. nationale. Dr E. Jeanselme : *La Syphilis, son aspect pathologique et social*, Gauthier-Villars. Dr F. Bezançon: *Les bases actuelles du problème de la tuberculose*, Gauthier-Villars. Dr Duchamp : *La tuberculose*, Jouve. Dr G. Roussy : *L'Etat actuel du Problème du Cancer*, Gauthier-Villars. Dr Roy : *De la connaissance et la guérison du cancer*, aux Editions du Raisin, Dijon. Dr Marcel Sendrail : *Etudes de carcinologie expérimentale*, J. Bonnet, Toulouse. Adrien Borel et Gilbert Robin : *Les Rêveurs éveillés*, Gallimard. L. Dartigues : *La Greffe de Revitalisation humaine*, Doin.

SOCIÉTÉ DES NATIONS

1er Septembre : Origine et tendances. — **15 Octobre** : Remarques sur la VIe Assemblée. — **15 Novembre** : La Conférence de Locarno.

THÉATRE

1er Janvier : Théatre Edouard VII : *Une étoile nouvelle*, comédie en trois actes de M. Sacha Guitry. Théatre Fémina : *Nous ne sommes pas si forts*, pièce en trois actes de M. Vialar. Maison de l'Œuvre : *La Maison ouverte*, pièce en trois actes de M. Stève Passeur. Empire : Rentrée de M. Aristide Bruant. Incidents. — **15 Février** : Renaissance : *La Vierge au grand cœur*, pièce en trois parties et huit tableaux, de M. Porché, musique de Raymond Charpentier (27 janvier 1925). — **1er Mars** : *Le Mariage de Le Trouhadec*, comédie en quatre actes de M. Jules Romains, musique de scène de M. Georges Auric, Comédie des Champs-Elysées (30 janvier). *Le bel Amour*, pièce en trois actes de M. Edmond Sée, Théâtre Fémina (3 février). *Les Corbeaux*, comédie en quatre actes, en prose, d'Henry Becque, Comédie-Française (9 février). — **15 Mars** : *Les Nouveaux Messieurs*, comédie en quatre actes de MM. Robert de Flers et Francis de Croisset, Théâtre de l'Athénée (14 février). *Vêtir ceux qui sont nus*, pièce en trois actes de Luigi Pirandello, version française de M. Benjamin Crémieux, Théâtre de la Renaissance (19 février), *Henri IV*, pièce en trois actes de Luigi Pirandello, version française de M. Benjamin Crémieux, Théâtre des Arts (24 février). — **1er Avril** : *Corilla*, comédie en un acte de Gérard de Nerval, *Georges Dandin ou le mari confondu*, comédie en trois actes de Molière, *La Révolte*, drame en un acte

de Villiers de l'Isle-Adam, Théâtre de l'Atelier (5 mars). *Hedda Gabler*, drame en quatre actes d'Henrik Ibsen, traduction du comte Prozor, Comédie-Française (9 mars). *Le coup de deux*, comédie en trois actes de Robert Dieudonné et Henri Géroule, La Potinière (10 mars). — **15 Avril** : *Madelon*, pièce en quatre actes de M. Jean Sarment, Porte Saint-Martin (17 mars). *L'Archange*, drame en trois actes, en vers et un prologue, de M. Maurice Rostand, Théâtre Sarah-Bernhard (25 mars). — **1er Mai** : *L'Idiot*, pièce en quatre actes et six tableaux, par MM. Nozière et Bienstock, d'après Dostoïevski, Vaudeville (1er avril). *Le Voleur*, pièce en trois actes de M. Henry Bernstein, Gymnase (reprise). Ouverture de l'opéra music-hall des Champs-Elysées. — **15 Mai** : *Les Marchands de gloire*, pièce en quatre actes et un prologue, de MM. Marcel Pagnol et Paul Nivoix, Théâtre de la Madeleine (16 avril). *L'Eternel Printemps*, comédie nouvelle en trois actes de MM. Henri Duvernois et Max Maurey, Théâtre des Variétés, 22 avril. *Le Dieu de Vengeance*, pièce en trois actes de M. Schalom Asch, traduction de M. L. Blumenfeld, Théâtre de l'Atelier (22 avril). *P.-L.-M.*, comédie musicale en trois actes de M. Rip, musique de M. Christiné, Bouffes-Parisiens (23 avril). Une lettre de M. Georges Polti. — **1er Juin** : Un article de M. Antoine. *Sainte Jeanne*, chronique en forme de pièce, en six scènes et un épilogue, de Bernard Shaw, version française faite sur son insistance par A. et H. Hamon, au Théâtre des Arts (28 avril). *Tripes d'or*, farce en trois actes, de M. Fernand Crommelynck, Comédie des Champs-Elysées (30 avril). — **15 Juin** : Un incident. *Faust*, pièce en trois actes et seize tableaux d'après la tragédie de Gœthe (1re partie), de MM. Louis Forest et Ch. Robert-Dumas, Odéon (15 mai). — **1er Juillet** : *La Robe d'un soir*, pièce en quatre actes, en vers, de Mme Rosemonde Gérard, musique de scène de M. Claude Corbreuse, Odéon (29 mai). *La Cavalière Elsa*, tragédie en quatre actes de M. Paul Demasy sur un thème de Pierre Mac Orlan, Studio des Champs-Elysées, 2 juin. Deuxième spectacle des *Jonchets*, salle Adyar (10 juin). — **15 Octobre** : *La Chapelle ardente*, trois actes de Gabriel Marcel; *Simili*, trois actes de Claude Roger-Marx, Théâtre des Jeunes Auteurs, 25 septembre. *M. et Mme Un Tel*, pièce en trois actes de M. Denys Amiel, Théâtre de la Potinière (26 septembre). Au Théâtre de l'Exposition. — **1er Novembre** : *Madame Béliard*, pièce en trois actes de M. Charles Vildrac; *Démétrios*, pièce en un acte de M. Jules Romains, Comédie des Champs-Elysées (9 octobre). — **15 Novembre** : *Les Serments d'usage*, un acte par Mme Adéen; *La Lame sourde*, trois actes, par J. Neis, Théâtre de l'Atelier (16 octobre). *Des yeux qui s'ouvrent*, pièce en trois actes de Mme Karen Bramson, Odéon (24 octobre). *Un fil coupé en deux*, trois actes de M. Stève Passeur ; *Le Tentateur*, trois actes et cinq tableaux de MM. Henri Clerc et Lionel Landry, Théâtre des Jeunes Auteurs (26 octobre). — **15 Décembre** : *Denise Marette*, trois actes de Jean-Jacques Bernard, Théâtre des Jeunes Auteurs, 20 novembre. *Robert et Marianne*, pièce en trois actes de M. Paul Géraldy, Comédie-Française (23 novembre). *La femme silencieuse*, comédie en quatre actes de Ben Johnson, adaptation de Marcel Achard, décors et costumes de Jean Victor-Hugo, musique de Georges Auric, Théâtre de l'Atelier (24 novembre).

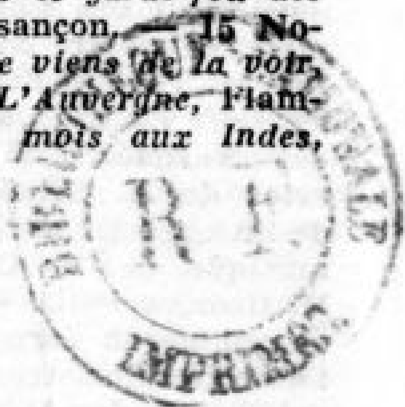
VARIÉTÉS

1er Juillet : Origine du mot « bagne. — **15 Octobre** : L'Exposition des Petits Fabricants. — **15 Novembre** : L'éternelle question Mata-Hari.

VOYAGES

1er Février : Claude Anet : *Feuilles persanes*, Bernard Grasset. W. Bonsels : *Voyage dans l'Inde*, Edit. de la Nouvelle Revue française. Jean-Richard Bloch : *Sur un Cargo*, id. — **15 Mars** : Gilbert de Voisins : *Ecrit en Chine*, 2 vol., G. Crès. Albert Maybon : *Le Japon d'aujourd'hui*, Flammarion. Alain Gerbault : *Seul à travers l'Atlantique*, Bernard Gras-

set. — **1er Mai** : Gabriel Bonvalot : *Marco Polo*, G. Crès. Achille Segard : *Ango de Dieppe*, J. Peyronnet. Mémento. — **15 Mai** : Georges Popoff : *Sous l'étoile des Soviets*, Plon. Albert Mary : *Montagne*, Eugène Figuière. — **15 Juin** : Raymond Recouly : *Le Printemps rouge*, Les éditions de France. Louis Proust : *Visions d'Afrique*, Aristide Quillet. — **1er Août** : Albert Kammerer : *A Chypre*, Hachette. Claude Farrère : *Mes Voyages*, Flammarion. — **1er Septembre** : Elie Brackenoffer : *Voyage en France (1643-44)*, Berger-Levrault. Robert Redslob : *De Cracovie à Budapest*, id. — **15 Octobre** : André Chevrillon : *La Bretagne d'hier. L'Enchantement breton*, Plon. Céline Rott : *Moana ou Voyage Sentimental chez les Maoris*, Nouvelle Revue française. Suzanne Peuteuil : *Ecrit sur le garde-fou des clochers de mon pays*, Editions de Franche-Comté, Besançon. — **15 Novembre** : Jean de Granvilliers : *L'Allemagne comme je viens de la voir*, Editions de France, 20, avenue Rapp. Jean Ajalbert : *L'Auvergne*, Flammarion. — **15 Décembre** : Charles Muller : *Cinq mois aux Indes*, H. Fleury. A. Le Moy : *L'Anjou*, Hachette.





LIBRAIRIE ARMAND COLIN

oo 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS-v^e oo



CORRESPONDANCE GÉNÉRALE DE J.-J. ROUSSEAU

Collationnée sur les originaux, annotée et commentée
par **THÉOPHILE DUFOUR** et publiée par **P.-P. PLAN**

Pour paraitre fin Novembre

TOME QUATRIÈME

La Lettre à d'Alembert sur les spectacles (1758-1759)

LA *Lettre à d'Alembert* ! J.-J. Rousseau déclare que cet ouvrage est celui qu'il préfère entre tous ses livres, son « Benjamin »... Le 4e tome de la *Correspondance* est uniquement consacré à cet ouvrage de prédilection, qui marque une date dans l'histoire littéraire et philosophique du XVIIIe siècle, aux lettres et aux polémiques qu'il suscita. Il forme un ensemble d'une lecture particulièrement attachante.

Un vol. in-8° (14 × 22), VIII-376 pages, avec 5 *planches hors texte*, broché....... **30 fr.**

Précédemment parus :

TOME Ier : Rousseau et Mme de Warens. — Rousseau à Venise. — Rousseau à Paris. (1728-1751)

TOME II : Rousseau à Genève. — Le discours sur l'Inégalité. — De Luc. — Le Nieps. — Voltaire. — Mme d'Épinay (1751-1756).

TOME III : Rousseau à l'Ermitage et à Mont-Louis (1757-1758)

Chaque volume in-8°, sur beau papier d'alfa, avec *planches hors texte*, broché.......... **30 fr.**

Pour paraitre fin Novembre

HENRIETTE CELARIÉ

MADAME DE SÉVIGNÉ

SA FAMILLE ET SES AMIS

ON célébrera prochainement le troisième Centenaire de Mme de Sévigné. Voici, à cette occasion, le « trésor des joies et des douleurs » de la divine Marquise, un tableau charmant, autant qu'exact, de sa vie et de ses relations. L'auteur a su mettre en œuvre « d'une bonne plume et bien éveillée » le résultat de ses recherches ; son livre présente toute la variété et tout l'agrément d'un roman vécu.

Un volume in-16 (14 × 19) — de la *Collection Ivoire* — 228 pages, sur beau papier, avec *4 planches hors texte*, broché.. **20 fr.**

Avec une élégante reliure, dos toile ivoirine, plats papier maître relieur.................. 25 fr.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRA

Registre du Com

BIBLIOTHÈQ

Collection sur beau papier (0,2

GEORGES DUHAMEL

I. *Vie des Martyrs............................ 1 vol.
II. *Civilisation................................. 1 vol.
III. *La Possession du Monde.................. 1 vol.

REMY DE GOURMONT

*Une Nuit au Luxembourg. Couleurs.... 1 vol.

FRANCIS JAMMES

I. De l'Angélus de l'Aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance La Naissance du Poète. Un jour. La Mort du Poète. La Jeune Fille Nue. Le Poète et l'Oiseau etc......... 1 vol.
II. *Quatorze Prières. Élégies. Tristesses. Églogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Église habillée de feuilles 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etremont. Pomme d'Anis... 1 vol.
IV. *Le Roman du lièvre. Des choses. Contes Notes sur des oasis et sur Alger. Le 15 août à Laruns. Deux Proses. Notes sur J.-J Rousseau et Mme de Warens aux Charmettes et à Chambéry. Pensée des jardins. Notes diverses... 1 vol.
V. *Méditations. L'Auberge des douleurs L'Auberge sur la route. L'Auberge des Poètes. Quelques hommes. L'Evolution spirituelle de Mme de Noailles. La Brebis égarée.... 1 vol.

RUDYARD KIPLING

I. *Le Livre de la Jungle...................... 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle............ 1 vol.

JULES LAFORGUE

I. *Poésies : Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'Imitation de Notre Dame la Lune... 1 vol.
II. *Poésies : Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers vers. Appendice. (Notes et Variantes)............................ 1 vol.
III. *Moralités Légendaires...................... 1 vol.

OEUVR

IV. *Lettres I (1881-1882
AUBRY........
V. *Lettres II (1883-1887

MAURICE

I. *Le Trésor des Hum
II. *La Sagesse et la D

JEAN

I. *Les Syrtes. Les C
sionné Énone au
phile et Sylves n
II. *Les Stances. Iphig

HENRI D

de l'Acad

I. Les Médailles d'arg
II. La Sandale ailée. L
III. *Les Jeux rustiques
IV. *Les Lendemains. A
Sonnets..........
V. *Poesies diverses Po
ques. Tel qu'en So

ARTHUR

*Vers et Proses. Textes re
et les premières éditions, m
BERRICHON. Poèmes
CLAUDEL ....

GEORGES

I. *La Jeunesse blanc
ce..............
II. *Les Vies encloses. L
sieurs poèmes.........

ALBERT

I. *Au Jardin de l'Infa
mes..
II. *Le Chariot d'or. La
Flancs du Vase......

Il a été tiré des ouvrages marqués d'un astérique des exemplaires sur papier pur fil
des exemplaires sur Japon ancien à la
Il est en outre signalé que les trois volumes d'Albert SA

Les volumes de cette collection peuvent

GENRE DE RELIURE

Janséniste (dos sans dorure), quatre nerfs, tête dorée..........
Le même, avec coins..........
Dos quatre nerfs ou long, orné, tête dorée..........
Le même, avec coins..........

PARCHEMIN : 1/2 Parchemin janséniste, **25 fr. 50.** — Le mê
Ces prix s'entendent de la reliure seule

RAI, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)
Com : Seine 80.493

QUE CHOISIE

,20 3,5), à 18 Francs le volume

VRIDE :

1882 uction et Notes de G.-JEAN
.... 1 vol.
1887 de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

CE LINCK
Hum .... 1 vol.
la D .... 1 vol.

AN S
s C es. Le Pèlerin pas-
au isage. Sylves. Éry-
s n s....... 1 vol.
hig .... 1 vol.

I D NIER
Acadé aise
arg Cité des eaux. 1 vol.
. Le r des heures.. 1 vol.
es ns....... 1 vol.
. A ent. Sites. Episode.
.... 1 vol.
Po nciens et romanes-
. So .... 1 vol.

HUR AUD
s re s manuscrits originaux
, m e et annotés par Paterne
es uvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

ES NBACH
anc e Règne du silen-
.... 1 vol.
. L ir du Ciel natal Plu-
.... 1 vol.

ERT IN
nfa gmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
a onie héroïque. Aux
.... 1 vol.

III. *Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège....... 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria....... 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques....... 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques....... 1 vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*....... 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse....... 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. *Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie....... 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route....... 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes....... 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis....... 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future....... 1 vol.
II. *Contes cruels....... 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels....... 1 vol.
IV. *Axel....... 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril....... 1 vol.
VI. *Histoires insolites....... 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.

fil à , et spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
la 125 fr. et sur Arches à 50 fr.
SAM Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

ven urnis reliés, aux prix suivants :

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN
....	22 fr. »	25 fr. 50	35 fr. »	36 fr. 50
....	26 fr. »	33 fr. »	44 fr. »	46 fr. »
....	23 fr. 50	27 fr. »	40 fr. »	41 fr. »
....	27 fr. 50	35 fr. »	50 fr. »	53 fr. »

mb coins, 27 fr. — Plein parchemin janséniste, 55 fr.
le faut y ajouter le prix du volume.



LIBRAIRIE ARMAND COLIN

oo 103, Boulevard Saint-Michel, PARIS-ve oo



Étrennes 1926

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

Nouveautés :

Un Chalet dans les airs
par A. ROBIDA
(Texte et Dessins)

La Bique en apprentissage
par N. MAGNIN
(Illustration de *A. Payplat*)

Chaque volume in-18, **illustré**, broché, 6 fr. 50 ; — relié, tête dorée........................ 9 fr. 50

ANTHOLOGIE D'ART

par ALFRED LENOIR

224 PLANCHES

Un volume in-8 grand jésus (19 × 28), broché.................. 30 fr.
Relié demi-chagrin, plats toile, fers spéciaux, tr. rouges.... 50 fr.
En portefeuille : 112 planches séparées, double face.................... 42 fr. 50
(Cette dernière disposition permet de faire circuler les planches ou de les encadrer)

LES PLUS BELLES HISTOIRES A LIRE OU A FAIRE LIRE AUX ENFANTS :

MAURICE BOUCHOR

CONTES

* D'après la tradition française. . . . . 1 vol.
** D'après la tradition européenne . . . . 1 vol.
*** D'après la tradition orientale et africaine 1 vol.

Chaque volume in-16 (15 × 11), **illustré**, broché, 4 fr. ; — relié toile........................ 6 fr. 75

FABLES choisies : *Fables indiennes, Fables d'Ésope, de Phèdre, de La Fontaine et de Florian, Fables diverses.* Un vol. in-16, broché, 4 fr. ; relié toile........................ 6 fr. 75

POUR LES PETITS ENFANTS

Si nous lisions
l'histoire de deux enfants?
par M. VERMEIL
Un vol. in-8 (23 × 16), illustré par VALETTE, cartonné.................................... 6 fr.

Pour lire seul
(Historiettes aux Tout-Petits)
par M. D'ALLONNE
Un vol. in-8 (23 × 16), illustré par AMÉLIE BERTRAND, cartonné................................ 6 fr.

BLANCHE MAROIS

Le Premier Livre
(*300 gravures*, 28 planches *en couleur*)
Un vol. in-4 (27 × 22), cartonné............ 12 fr.

Le Second Livre
(*300 gravures*, 28 planches *en couleur*)
Un vol. in-4 (27 × 22), cartonné............ 12 fr.

Demander le prospectus illustré : ÉTRENNES 1926

Les prix indiqués ci-dessus ne sont pas garantis ; ils n'engagent pas les éditeurs

L'OFFICE DE LIV

du « Crapouillot » 3, p[...]e de la Sorbonne, [...]

L'Office de Livres du « Crapouillot », qui fonctionn[...]puis **3 ANS** *à la satisfactio[...] les lettrés des colonies et de l'étranger qui désirent se t[...] au courant des nouveautés [...]*

Organe de centralisation, l'Office est basé sur le sy[...]e de la PROVISION qui su[...] ou chèques multiples. Au reçu du premier versement, un [...]pte-courant est ouvert comme[...] qui est averti à chaque envoi de son solde créditeur

I. Souscripteurs « avec envoi d'office ».

Le correspondant charge l'Office de lui choisir chaque mois les meilleures nouveautés, suivant les directives données dans le bulletin de souscription (page ci-contre), qu'il peut d'ailleurs modifier à son gré, au cours de l'année.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, grâce à cette méthode nouvelle, au lieu de commander en France les livres qu'il désire et d'attendre l'aller et retour des courriers, reçoit dès leur parution les œuvres nouvelles de ses auteurs préférés et les meilleures nouveautés dans les genres qu'il a désignés.

Les livres sont facturés au prix de Paris, plus le port, alors que certains libraires coloniaux ou étrangers font subir au livre français, en prétextant le change, les majorations les plus fantaisistes.

II. Souscripteurs « s[...]

Le souscripteur, une fois sa [...] compte-courant pour toutes ses [...] toujours exécutées *par retour du[...]*

Il peut également se servir de [...] ses renouvellements d'abonneme[...] passer des souscriptions aux ouv[...] aux éditions originales et de luxe.

L'Office comporte un rayon « [...] rement bien assorti. (Catalogue s[...]

L'Office, d'autre part, se charg[...] science, de médecine, d'enseigne[...] désirent.

L'Office accepte en règlement les mandats, bons [...]oste, chèques sur la France[...] TOUTES LES DEVISES ETRANGERES dont le[...]mptes sont crédités, le jou[...] exact du change.

MONTANT DES PROVISIONS A L[...]FICE DE LIVRES POUR [...]

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois............... [...]e et Colonies...... **240** fr. —
— 4 livres nouveaux — .... [...]e et Colonies...... **480** fr. —
— 8 livres nouveaux — .... [...]e et Colonies...... **960** fr. —

Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un[...] des éditions originales, des éditions d'art et de luxe............. de **1.500** fr. à **4.000** fr. pa[...]

Ce nouveau tarif est basé sur le nouveau prix d[...]vres français (9 fr.) et le [...] l'abonnement (facultatif) à la revue illustrée d'arts e[...] lettres « Le Crapouillot » d[...]

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

2. — Je vous adresse ci-joint { **300 fr.** (France) / **350 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des sept années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**

LES ÉDITIONS G. CRÈS et Cie
21, rue Hautefeuille. — PARIS (VIe)
N° au Registre du Commerce : Seine 100-412

JACK LONDON

LE VAGABOND DES ÉTOILES

Roman traduit par P. GRUYER et L. POSTIF

Un volume in-16 .... 8 fr. 50

JAMES OLIVER CURWOOD

NOMADES DU NORD

Roman traduit par L. POSTIF

Un volume in-16 .... 8 fr. 50

CHARLES BAUDELAIRE

LES FLEURS DU MAL

Texte revu sur les originaux avec notes et variantes
par Ad. Van BEVER

NOUVELLE ÉDITION CORRIGÉE

Un volume in-16 .... 12 fr.

Il a été tiré de cette nouvelle édition 2.000 exemplaires numérotés de 1 à 2.000 sur vélin teinté pur chiffon du Marais avec 4 hors texte . . . . 18 fr.

FR[illegible]CE, 26, Rue de Condé, PARIS (VIe)

du [illegible]erce : Seine 80.493

[illegible]QUE CHOISIE

(0[illegible]0,13,5), à 18 Francs le volume

US DE :

31-[illegible] Introduction et Notes de G.-JEAN .... 1 vol.
33-[illegible] Notes de G.-JEAN AUBRY. 1 vol.

RI[illegible]ETERLINCK
es [illegible]les........................ 1 vol.
t [illegible]tinée........................ 1 vol.

JE[illegible]ORÉAS
Le[illegible]tilènes. Le Pèlerin pas-
on[illegible]air visage. Sylves. Éry-
va[illegible]velles........................ 1 vol.
Ip[illegible]ie........................ 1 vol.

NR[illegible] RÉGNIER
l'[illegible] Française
d'[illegible]. La Cité des eaux. 1 vol.
lée[illegible]iroir des heures.. 1 vol.
qu[illegible] divins........................ 1 vol.
ia[illegible]isement. Sites. Episode.
.... 1 vol.
es.[illegible]es anciens et romanes-
'en[illegible]e........................ 1 vol.

RT[illegible]RIMBAUD
xte[illegible] sur les manuscrits originaux
o[illegible]n ordre et annotés par Paterne
èm[illegible]etrouvés. Préface de Paul
.... 1 vol.

RG[illegible]ODENBACH
bl[illegible]. Le Règne du silen-
.... 1 vol.
es[illegible]Miroir du Ciel natal. Plu-
.... 1 vol.

LB[illegible]SAMAIN
'I[illegible]. augmenté de plusieurs poè-
.... 1 vol.
[illegible]mphonie héroïque. Aux
.... 1 vol.

III. *Contes. Polyphème. Poèmes inachevés.. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

I. *Spicilège........................ 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro della mia Memoria........................ 1 vol.

LAURENT TAILHADE

I. *Poèmes élégiaques........................ 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques........................ vol.

JEAN DE TINAN

I. *Penses-tu réussir? ou *les Différentes Amours de mon ami Raoul de Vallonges*........................ 1 vol.
II. *Aimienne ou *le Détournement de mineure*. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse........................ 1 vol.

ÉMILE VERHAEREN

I. *Les Campagnes hallucinées. Les Villes tentaculaires. Les Douze Mois. Les Visages de la Vie........................ 1 vol.
II. *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs. Les Apparus dans mes chemins. Les Villages illusoires. Les Vignes de ma muraille. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Les Bords de la route........................ 1 vol.
IV. *Les Blés mouvants. Quelques chansons de village. Petites légendes........................ 1 vol.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

I. *Cueille d'avril. Joies. Les Cygnes. Fleurs du chemin et Chansons de la route. La Chevauchée d'Yeldis........................ 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

I. *L'Ève future........................ 1 vol.
II. *Contes cruels........................ 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet suivi de Nouveaux Contes cruels........................ 1 vol.
IV. *Axel........................ 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akëdysséril........................ 1 vol.
VI. *Histoires insolites........................ 1 vol.
VII. *La Révolte. L'Evasion. Le Nouveau Monde 1 vol.

ur [illegible]0 fr., et spécialement pour Albert SAMAIN, lors d'une réimpression sur caractères neufs,
n i[illegible]ne à 125 fr. et sur Arches à 50 fr.
rt[illegible]N sur Japon et sur Arches ne se vendent pas séparément.

se[illegible]re fournis reliés, aux prix suivants :

	1/2 BASANE	1/2 CHAGRIN	1/2 VEAU	1/2 MAROQUIN
....	22 fr. »	25 fr. 50	35 fr. »	36 fr. 50
....	26 fr. »	33 fr. »	44 fr. »	46 fr. »
....	23 fr. 50	27 fr. »	40 fr. »	41 fr. »
....	27 fr. 50	35 fr. »	50 fr. »	53 fr. »

Le[illegible] avec coins, 27 fr. — Plein parchemin janséniste, 55 fr.
se[illegible]t ; il faut y ajouter le prix du volume.

REMY DE GOURMONT

Le Chemin de velours............ 9 »
Les Chevaux de Diomède.......... 9 »
Un Cœur virginal................ 9 »
Couleurs........................ 9 »
La Culture des Idées............ 9 »
Dialogues des Amateurs sur les choses du temps........ 9 »
Divertissements................. 9 »
Epilogues, 4 vol. Chaque........ 9 »
Esthétique de la Langue française. 9 »
Histoires magiques.............. 9 »
Lettres à l'Amazone............. 9 »
Lettres d'un Satyre............. 7 50
Lettres à Sixtine............... 9 »
Lilith suivi de *Théodat*....... 9 »
Le Livre des Masques............ 9 »
Le IIe Livre des Masques........ 9 »
Nouveaux Dialogues des Amateurs sur les choses du temps........ 9 »
Une Nuit au Luxembourg.......... 9 »
Pages choisies.................. 10 »
D'un Pays Lointain.............. 9 »
Le Pèlerin du Silence........... 9 »
Pendant la Guerre............... 7 50
Pendant l'Orage................. 5 »
Physique de l'Amour............. 9 »
Le Problème du Style............ 9 »
Promenades littéraires, 5 vol. Chacun 9 »
Promenades philosophiques, 3 vol. Chacun........ 9 »
Sixtine......................... 9 »
Le Songe d'une Femme............ 9 »

CHARLES GUÉRIN

Le Cœur Solitaire............... 9 »
L'Homme intérieur............... 9 »
Premiers et Derniers Vers....... 9 »
Le Semeur de Cendres............ 9 »

HAVELOCK ELLIS

La Pudeur. La Périodicité sexuelle. L'Auto-Érotisme........ 15 »
L'inversion sexuelle............ 15 »
L'Impulsion sexuelle............ 15 »
La Sélection sexuelle chez l'homme 15 »
Le Symbolisme érotique.......... 15 »
Le Monde des Rêves.............. 15 »

LAFCADIO HEARN

Chita........................... 9 »
En glanant dans les champs de Bouddha........ 9 »
Esquisses martiniquaises........ 9 »
Fantômes de Chine............... 9 »
Feuilles éparses de Littératures étranges........ 9 »
Le Japon........................ 9 »
Kotto........................... 9 »
Kwaidan......................... 9 »
La Lumière vient de l'Orient.... 9 »
Le Roman de la Voie lactée...... 9 »
Youma........................... 9 »

FRANCIS JAMMES

Choix de Poèmes................. 9 »
Clairières dans le Ciel......... 9 »
Cloches pour deux Mariages...... 9 »
De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir........ 9 »
Le Deuil des Primevères......... 9 »
Feuilles dans le vent........... 9 »
Les Géorgiques chrétiennes...... 9 »
Ma Fille Bernadette............. 9 »
Monsieur le Curé d'Ozeron....... 9 »
Le Poète Rustique............... 9 »
Le Premier Livre des Quatrains.. 5 »
Le Deuxième Livre des Quatrains. 5 »
Le Troisième Livre des Quatrains. 5 »
Le Quatrième Livre des Quatrains. 5 »
Les Robinsons basques........... 9 »
Le Roman du Lièvre.............. 9 »
Le Rosaire au Soleil............ 9 »
Le Tombeau de Jean de La Fontaine. 7 50
Le Triomphe de la Vie........... 9 »
La Vierge et les Sonnets........ 7 50

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions............ 9 »
Les Bâtisseurs de Ponts......... 9 »
« Capitaines Courageux »........ 9 »
Le Chat Maltais................. 9 »
Contes Choisis.................. 15 »
Du Cran !....................... 9 »
L'Histoire des Gadsby........... 9 »
L'Homme qui voulut être roi..... 9 »
Kim............................. 9 »
Lettres du Japon................ 9 »
Le Livre de la Jungle........... 9 »
Le Second Livre de la Jungle.... 9 »
La plus belle Histoire du monde. 9 »
Le Retour d'Imray............... 9 »
Sa Majesté le Roi............... 9 »
Stalky et Cie................... 9 »
Sur le Mur de la Ville.......... 9 »

JULES LAFORGUE

Mélanges posthumes.............. 9 »
Moralités légendaires........... 9 »
Poésies complètes, 2 vol. à 9... 18 »

ENRIQUE LARRETA

La Gloire de don Ramire......... 9 »

LOUIS LE CARDONNEL

Carmina Sacra................... 9 »
De l'une à l'autre Aurore....... 9 »
Poèmes.......................... 9 »

Envoi franco du Catalogue complet

JOHN RUSKIN

(Traduit par Marcel Proust)

La Bible d'Amiens................ 9 »
Sésame et les Lys,................ 9 »

ALBERT SAMAIN

Le Chariot d'Or.................. 9 »
Contes.......................... 9 »
Aux Flancs du Vase, suivi de *Polyphème*.......................... 9 »
Au Jardin de l'Infante............ 9 »
Polyphème........................ 3 »

CÉSAR SANTELLI

Georges Duhamel.................. 6 50

MARCEL SCHWOB

La Lampe de Psyché............... 9 »

OCTAVE SÉRÉ

Musiciens Français d'aujourd'hui... 15 »

LAURENT TAILHADE

Laurent Tailhade intime........... 7 50
Poèmes aristophanesques........... 9 »
Poèmes élégiaques................. 9 »

MARK TWAIN

Le Capitaine Tempête.............. 9
Contes choisis.................... 9 »
Exploits de Tom Sawyer détective.. 9 »
Le Legs de 30.000 dollars......... 9 »
Un Pari de Milliardaires.......... 9 »
Les Peterkins..................... 9 »
Plus fort que Sherlock Holmès..... 9 »
Le Prétendant américain........... 9 »

ÉMILE VERHAEREN

Les Ailes rouges de la Guerre..... 9 »
A la vie qui s'éloigne............ 9 »
Les Blés mouvants................. 9 »
Choix de Poèmes................... 9 »
Deux Drames....................... 9 »
Les Flammes Hautes................ 9 »
Les Forces tumultueuses........... 9 »
Hélène de Sparte, Les Aubes....... 9 »
Les Heures du Soir, précédées des *Heures claires* et des *Heures d'Après Midi*.............................. 9 »
La Multiple Splendeur............. 9 »
Poèmes............................ 9 »
Poèmes, nouvelle série............ 9 »
Poèmes, troisième série........... 9 »
Les Rythmes souverains............ 9 »
Toute la Flandre I, II, III, 3 vol. à.. 9 »
Les Villes tentaculaires, précédées des *Campagnes hallucinées*.......... 9 »
Les Visages de la Vie............. 9 »

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN

Choix de Poèmes................... 9 »
Le Domaine Royal.................. 8 »
Plus loin......................... 9 »
La Sagesse d'Ulysse............... 25 »
Voix d'Ionie...................... 9 »

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Derniers Contes................... 9 »

H.-G. WELLS

L'Amour et M. Lewisham............ 9 »
Anne Véronique.................... 9 »
Anticipations..................... 9 »
La Burlesque Equipée du Cycliste.. 9 »
La Découverte de l'Avenir et le Grand Etat........................ 9 »
Douze Histoires et un Rêve........ 9 »
Effrois et Fantasmagories......... 9 »
La Guerre dans les airs........... 9 »
La Guerre des Mondes.............. 9 »
L'Histoire de M. Polly............ 9 »
Une Histoire des Temps à venir.... 9 »
L'Ile du Docteur Moreau........... 9 »
La Machine à explorer le Temps.... 9 »
La Merveilleuse Visite............ 9 »
Miss Waters....................... 9 »
Le Pays des Aveugles.............. 9 »
Les Pirates de la mer............. 9 »
Place aux Géants.................. 9 »
Les Premiers Hommes dans la Lune.. 9 »
Quand le Dormeur s'éveillera...... 9 »
Au Temps de la Comète............. 9 »
Une Utopie moderne................ 9 »

WALT WHITMAN

Feuilles d'herbe, 2 vol. à 12 fr..... 24 »

OSCAR WILDE

De Profundis, suivi de la *Ballade de la Geôle de Reading*............... 9 »

WILLY ET COLETTE WILLY

Claudine en ménage................ 9 »

COLETTE WILLY

La Retraite sentimentale.......... 9 »
Sept Dialogues de Bêtes........... 9 »

RELIURE

Tous les ouvrages de notre catalogue peuvent être fournis reliés. Il est toutefois possible que des volumes manquent en magasin : un délai de 20 jours est alors demandé.

Les personnes qu'intéressent les reliures en trouveront le tarif à notre Catalogue complet, que nous envoyons franco sur demande adressée, 26, rue de Condé, Paris, 6e.

LES ARTS

R. C. : Seine 333.355

47, RUE LAR E,

LES PRIX TI

Cette période est la période des Prix littéraires.

Devant l'énormité de la production contemporaine, devant les méfaits d'une cité renseigner également le public lettré incomplètement ou inexactement au courant, l'mie de couronner des œuvres inconnues ou mal connues.

De ce fait, nous possédons actuellement toute une série d'œuvres sélectio par s'imposent à l'attention et au regard des Bibliophiles.

Notre firme, s'inclinant devant ce choix, a pensé le signaler encore dav à LITTERAIRES.

LES PRIX LITTÉRAIRES contiendront dans cette première série, une co cour l'ensemble des ouvrages que cette collection présentera permettra de juger, d'une fa mpl

Tirée à petit nombre (950 exemplaires au plus) sur beau papier de fil Van G et R cette collection bénéficiera, cela va de soi, d'une typographie parfaite.

Elle ne sera pas illustrée, mais tirée en deux couleurs. Elle ne contiendra q onti son classicisme, sa haute intellectualité feront de cette bibliothèque une de celles que biblio

Si nous ne nous trompons pas, si les amateurs de beaux livres nous suivent ette partir de ce jour nous accueillerons avec reconnaissance les desiderata des Biblio A prions de demander à nos confrères avec le prospectus la liste complète des lauré des par les lettrés en connaissance de cause. Ainsi donc, ce seront ceux-ci qui décideron erni

D'avance, nous les remerçions de leur collaboration.

PREMIÈRE SÉRIE (Les prix s'entendent taxe comprise)

PARU :

PRIX DE LA RENAISSANCE

PIERRE MAC ORLAN

LA CAVALIÈRE ELSA

Frontispice de Vertès

675 exemplaires sur Rives.................................... **60** fr.
75 exemplaires sur Van Gelder.................................... **100** fr.

PRIX DU ROMAN (Académie Française)

FRANCIS CARCO

L'HOMME TRAQUÉ

Frontispice de Dignimont

675 exemplaires sur Rives.................................... **60** fr.
75 exemplaires sur Van Gelder.................................... **100** fr.

Paraîtra en janvier 1926.

PRIX FÉMINA-VIE HEUREUSE

EDOUARD ESTAUNIÉ

LA VIE SECRÈTE

Frontispice de Louis Jou

675 exemplaires sur Rives.................................... **65** fr.
75 exemplaires sur Van Gelder.................................... **110** fr.

Paraîtra en mars 1926.

AC

850
100

PR

LE

850
100

PRI

SI

675 e
75 e

REMARQUES POR

Les commandes seront acceptées au prorata des souscriptions qui nous seront dées.

Les commandes relatives aux souscriptions de la première série complète sero ptées

Etant donné la hausse constante des devises étrangères, le prix des ouvrages à re en changes.

LES MARGES

Revue littéraire mensuelle

Les Marges ont été fondées il y a plus de vingt ans par M. Eugène Montfort.

Les Marges forment à la fois un répertoire critique et un tableau complet de la vie littéraire depuis 1903. Presque tous les poètes et prosateurs qui comptent aujourd'hui, y figurent à leurs débuts.

Les Marges : Une revue de critique et un recueil d'œuvres originales.

1° Critique. *Dans l'ordre critique, réagit contre tous les snobismes; veut se dégager des influences de la mode, chercher au fond des réputations littéraires ce qui les justifie ou les condamne. Ne fait donc pas d'information littéraire, mais bien* **de la critique.** Depuis leur fondation, voici quels écrivains ont tenu des rubriques *régulières* dans **les Marges :**

Guillaume Apollinaire — Marc Lafargue — Louis Rouart — Jean Viollis — Eugène Montfort — Emile Vuillermoz — Edmond Sée — Georges Le Cardonnel — Pierre Leguay — P.-J. Toulet — Michel Puy — Jean de Gourmont — Pierre Lièvre — Tristan Bernard — Fernand Divoire — Jacques Morland — Maurice des Ombiaux — Fernand Fleuret — Mario Meunier — Claude Berton — René Dumesnil — Louis Mandin — Henri Charpentier — Paul Æschimann. — Denis Saurat — Georges-Armand Masson — Jules Bertaut — A. de Bersaucourt.

2° Œuvres originales. *Nouveauté et tradition.* Bornons-nous à citer parmi les poètes qui ont collaboré aux **Marges :**

Pierre Camo — André Salmon — Guy Lavaud — Vincent Muselli — Tristan Derème — André Mary — Jean-Marc Bernard — Jean Pellerin — Marcel Martinet — Tristan Klingsor — Francis Carco — Jacques Dyssord — René Bizet — Joachim Gasquet — Fagus — Xavier de Magallon — Fernand Mazade — Jean Lebrau — Albert Erlande — Edmond Guerber — Philippe Chabaneix, etc.

En prose, **Les Marges** ont publié des contes, des nouvelles et des petits romans inédits de :

André du Fresnois — Pierre Billotey — Henri Bachelin — Edouard Schneider — Maurice de Faramond — Ernest Tisserand — Max Jacob — Louis Codet — Marmouset — Pierre Lièvre — Comminges — Jean Cassou — Joseph Delteil — Pierre Dominique — Marcel Jouhandeau — Louis Thomas — Nancy George — Albert Marchon — Jean-Louis Talon — Thomas Raucat — etc., etc.

On voit combien la collaboration des **Marges** est variée. **Les Marges** d'ailleurs sont d'esprit très moderne. Elles détestent les poncifs, si elles cherchent des écrivains nouveaux pour les introduire auprès du public, elle demande à ces écrivains d'avoir une personnalité et du talent.

Lire la suite au verso. — Le détail des primes aux abonnés.

GEORGES PONSOT

LE ROMAN DES OISEAUX

Les oiseaux de chez nous, de nos terroirs, qui chantent l'éternelle chanson de la vie, de l'amour et de la mort.

Un volume in-16 .... **8 fr.**

BONI DE CASTELLANE

L'ART D'ÊTRE PAUVRE

MÉMOIRES

Un volume in-16 jésus .... **12 fr.**

AUGUSTE GENIN

SACRIFICE

Pièce en deux actes et en vers

Un volume in-16 .... **6 fr.**

L'OFFICE DE LIVRES

du " CRAPOUILLOT "

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

Certains lettrés qui habitent en province, aux colonies ou à l'étranger, des pays dénués de librairies ou fort mal desservis, regrettaient amèrement de devoir attendre des semaines, sinon des mois, les nouveautés que les critiques des revues leur avaient donné le désir de connaître.

L'OFFICE DE LIVRES, créé à leur intention et qui fonctionne depuis plus de trois ans, est basé sur le principe suivant :

Moyennant le dépôt d'une provision, nos correspondants se font ouvrir un compte courant (comme en banque) à notre Service de Librairie, et reçoivent chaque mois un colis de livres nouveaux, choisis très soigneusement d'après les goûts exprimés dans le bulletin de souscription ci-joint et en accord avec la critique particulièrement intransigeante de la Revue.

L'abonné qui réside dans un pays éloigné, au lieu d'avoir besoin de commander en France les livres qui l'intéressent et d'attendre l'aller et le retour des courriers, reçoit les nouveautés de ses auteurs favoris en même temps que les revues qui en donnent l'analyse.

Le dossier de chaque abonné est continuellement tenu à jour d'après son courrier et « l'Office » tient scrupuleusement compte de tous les désirs exprimés et de toutes les nouvelles directives données.

Grâce au système du compte courant, plus de chèques ou de mandats multiples et grâce à notre service de recherches, aucun temps perdu à chercher le nom d'un éditeur, à rédiger des commandes, etc... En dehors du colis mensuel, notre office centralise tous vos achats de librairie et se charge automatiquement de tous vos abonnements et réabonnements aux journaux et revues.

Économie de temps et économie d'argent.

MONTANT PAR AN DES PROVISIONS A L'OFFICE

(Sur le prix de base des livres à 9 fr. en moyenne et avec le port recommandé)

Pour recevoir 2 livres nouveaux par mois	(24 par an)..	France et Colonies : 240 fr.	— Étranger :	255 fr.
— 4 livres nouveaux —	(48 par an)..	France et Colonies : 480 fr.	— Étranger :	510 fr.
— 8 livres nouveaux —	(96 par an)..	France et Colonies : 960 fr.	— Étranger :	1020 fr.

Pour recevoir 10 à 12 livres nouveaux par mois pendant un an, des éditions originales, des éditions d'art et de luxe..... de 1.500 fr. à 4.000 fr. par an.

Bulletin de souscription à l'abonnement du "CRAPOUILLOT" et à "L'OFFICE DE LIVRES" du Crapouillot

3, place de la Sorbonne, PARIS-Ve

NOM ET ADRESSE : ....

....

1. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) / **60 fr.** (Étranger) } pour un abonnement d'un an au "Crapouillot"

2. — Je vous adresse ci-joint { **300 fr.** (Paris) / **335 fr.** (France) / **360 fr.** (Étranger) } pour recevoir la collection reliée des sept années (port compris).

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

3. — Je vous adresse ci-joint une provision de ...., destinée à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 4, 8, 10, 12, ... livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commanderai personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands prix littéraires :

....

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) : ....

....

III. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres de voyage ; les livres d'histoire ; les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtrale ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ; les livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gais ou satiriques ; les traductions inédites d'auteurs étrangers contemporains.

IV. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas ....

V. Je m'intéresse de plus aux questions suivantes :

VI. **M'adresser uniquement les livres que je commanderai.**